



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

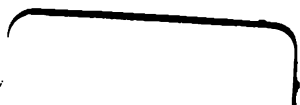
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





600013444M





18

LA MARQUISE DE BRINVILLIERS

RÉCIT DE SES DERNIERS MOMENTS

(MANUSCRIT DU P. TROST, SON CONFESSEUR)

NOTES ET DOCUMENTS SUR SA VIE ET SON PROCÈS

PAR

G. ROULLIER

TOME PREMIER



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXIII

1

2

3

**LA MARQUISE
DE BRINVILLIERS**



LA MARQUISE DE BRINVILLIERS

RÉCIT DE SES DERNIERS MOMENTS

(MANUSCRIT DU P. PIROT, SON CONFESSEUR)

NOTES ET DOCUMENTS SUR SA VIE ET SON PROCÈS

PAR

G. ROULLIER

TOME PREMIER



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXIII

219. 4 132



LA MARQUISE DE BRINVILLIERS

RÉCIT DE SES DERNIERS MOMENTS

(MANUSCRIT DU P. PIROT, SON CONFESSEUR)

NOTES ET DOCUMENTS SUR SA VIE ET SON PROCÈS

PAR

G. ROULLIER

TOME PREMIER



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXIII

319. 2 102





PRÉFACE



NOTRE but, en publiant ce livre, a été de divulguer le manuscrit de M. Pirot, membre de la Compagnie de Jésus, docteur de Sorbonne, confesseur de M^{me} de Brinvilliers, et de faire ainsi connaître les derniers instants de cette célèbre empoisonneuse.

« Edme Pirot, dit Michaud dans sa Biographie universelle, écrivit les vingt-quatre dernières heures de la marquise de Brinvilliers ou la relation de sa mort. Ce manuscrit, in-folio de 150 pages, écriture fine, était dans la bibliothèque du collège des Jésuites à Paris : il en est parlé dans la Bibliothèque de Bourgogne. »

C'est cet ouvrage que nous avons été assez heureux pour acquérir à la vente de la bibliothèque de feu

M. Moignon, conseiller à la Cour de cassation, qui le tenait lui-même de M. de Monmerqué. Il n'a jamais été imprimé.

Le temps est venu, nous semble-t-il, de mettre au jour cette curiosité historique et théologique, dont tous les auteurs qui se sont occupés du xvii^e siècle parlent sans l'avoir connue autrement que par la copie qui existe à la Bibliothèque nationale, copie fort défectueuse, et d'une lecture difficile et fatigante par suite de l'absence complète de ponctuation.

En ce qui concerne la vie et le procès de M^{me} de Brinvilliers, nous espérons avoir mis à profit, autant qu'il était en nous, cette recommandation de Michelet, qui cependant ne fait qu'effleurer le sujet : « J'avertis qu'on sait mal cette affaire. Il faut que le lecteur oublie le récit convenu, et qu'avec moi il suive uniquement les pièces juridiques en consultant et comparant les factums imprimés et manuscrits que possède la Bibliothèque. »

G. R.





LA MARQUISE DE BRINVILLIERS



MARIE-MARGUERITE D'AUBRAY, marquise de Brinvilliers¹, était l'aînée des cinq enfants de M. Dreux d'Aubray, lieutenant civil de la ville, prévôté et vicomté de Paris. Elle épousa, en 1651, le marquis de Brinvilliers, fils de M. Gobelin, président en la Chambre des comptes, auquel elle apportait en dot une somme de 200,000 livres. Le marquis de Brinvilliers, qui était *mestre de camp* du régiment de Normandie, possédait de son côté une fortune évaluée à 30,000 livres de rente.

1. Nous laissons à Mme de Brinvilliers les prénoms de Marie-Marguerite, qui lui ont été attribués par tous ses contemporains et par l'arrêt du parlement du 16 juillet 1676, quoiqu'il soit certain qu'elle s'appelât en réalité Marie-Madeleine. C'est elle-même qui le dit à son confesseur : « Je vins au monde le jour de la Magdelaine, et j'en porte le nom. Je fus appelée au baptême Marie-Magdelaine. »

La situation des époux, dès le jour de leur mariage, se trouvait considérable pour une époque où, selon le mot charmant d'un de nos maîtres de la parole, il n'était pas nécessaire pour être millionnaire d'avoir plusieurs millions.

La jeune marquise de Brinvilliers était petite, bien faite, d'un aspect agréable, d'un caractère aimable et enjoué. Elle avait la peau extrêmement blanche, les cheveux châtain très longs et très épais, les yeux bleus, la parole vive, nette et ferme. « Afin de satisfaire la curiosité qui veut savoir si une si célèbre criminelle a été partagée des grâces de son sexe, rapporte un de ses contemporains, je dirai que la nature ne les épargna pas à la marquise de Brinvilliers ; ses traits étaient réguliers ; le tour de son visage, qui était rond, était très gracieux. Ce bel extérieur voilait une âme extrêmement noire. Elle avait pourtant cet air serein et tranquille qui annonce la vertu : rien ne prouve mieux que la *métoscopie*, ou la science de la physionomie, est fausse. Ce n'est pas la seule femme vicieuse qui porte sur son front les aimables caractères de la vertu, tandis que quelques femmes pleines de candeur et de probité y ont, ce semble, les empreintes sinistres du vice ; sa taille était médiocre. »

Sans avoir besoin de faire intervenir la *métoscopie*, peut-être trouverons-nous la raison de cet « air serein et tranquille » en recherchant les origines des crimes de la marquise de Brinvilliers, qui nous expliqueront les mobiles de son effroyable perversité. Elle était femme à ne reculer devant rien quand ses passions étaient en jeu, et elle se rendit l'esclave des deux plus

impérieuses : « La source de tous ses crimes, dit Bussy-Rabutin, vient de l'amour, et ensuite de ce que nous autres Latins appelons : *auri sacra fames*. » Elle était inaccessible aux remords, tant que la réussite favorisait ses entreprises ; elle fut enfin, non pas l'auteur principal des empoisonnements de son père et de ses frères, mais la complice et l'instrument obéissant, aveugle, follement soumis d'un misérable qui fut son mauvais génie et l'artisan de sa perte.

Godin, dit de Sainte-Croix, bâtard d'une illustre maison de Gascogne, à ce qu'il prétendait du moins, avait, étant capitaine de cavalerie dans le régiment de Tracy, fait la connaissance, pendant une campagne, du marquis de Brinvilliers. C'était une espèce d'aventurier, on dirait aujourd'hui de chevalier d'industrie, qui couvrait un esprit préparé à tous les crimes sous des dehors séduisants : « Sa physionomie était heureuse et annonçait de l'esprit : il faisait son plaisir du plaisir des autres ; il entrait dans un dessein de piété avec autant de joie qu'il acceptait la proposition d'un crime : délicat sur les injures, sensible à l'amour, et dans son amour jaloux jusqu'à la fureur même des personnes sur qui la débauche publique donne des droits qui ne lui étaient pas inconnus : d'une dépense effroyable et qui n'était soutenue d'aucun emploi. » Tel est le portrait que les écrivains du temps nous ont laissé de celui qu'une mort accidentelle devait enlever au bourreau.

D'abord l'ami du mari qui l'introduisit dans sa maison, il devint bientôt l'amant de la femme et sut inspirer à la marquise un amour qui, en peu de temps,

ne connut plus ni réserve ni mesure. Cet amour adultère fut encore encouragé par les dissipations du marquis de Brinvilliers, qui n'avait point su s'attacher sa jeune femme : il dilapidait la fortune commune au point d'obliger cette dernière à se pourvoir en séparation de biens. Elle l'obtint, ce qui lui permit de se soustraire entièrement à la dépendance de son mari et de ne plus mettre de bornes à sa passion pour Sainte-Croix.

Le marquis de Brinvilliers, criblé de dettes, réduit à de très maigres revenus, s'enferma probablement dans la retraite. Il ne fut pas question de lui pendant tout le cours du procès, et lorsque M^{me} de Sévigné dit qu'il sollicitait pour « sa chère moitié », c'est évidemment une erreur de sa part : il était depuis longtemps déjà passé à l'étranger et il n'aurait pu solliciter qu'à distance, car ses créanciers ne lui auraient pas laissé le loisir de le faire en liberté sur le sol de France. Il faut penser pour son honneur que la douleur et la confusion qu'il ressentit d'avoir une telle épouse le déterminèrent à suivre le conseil qu'elle lui donna en marchant au supplice et à ensevelir dans l'oubli un nom désormais flétri.

L'éclat de la liaison des deux amants devint tel que M. d'Aubray, plus soucieux de la réputation de sa fille que M. de Brinvilliers ne l'était de l'honneur de sa femme, ou peut-être mieux en cour, obtint une lettre de cachet à l'aide de laquelle Sainte-Croix, enlevé par des exempts du carrosse où il se trouvait avec la marquise, fut conduit à la Bastille.

Il y resta un an, méditant sa vengeance.

En même temps que lui s'y trouvait enfermé un Italien du nom d'Exili, que l'instruction désigna plus tard comme « grand artiste en poisons », qui avait été chassé d'Italie, où il passait pour avoir fait périr plus de cent cinquante personnes sous le pontificat d'Innocent X, et qui lui donna les notions de sa funeste science. L'aventurier auquel on avait fait les honneurs de la Bastille en sortit empoisonneur, et sa libération ayant coïncidé avec celle d'Exili, il prit chez lui, et garda jusqu'à ce qu'il fût passé maître, ce scélérat dont les talents multiples devaient si bien servir ses desseins.

Il est des passions que l'absence refroidit : il en est d'autres qu'elle exalte. Celle de Sainte-Croix et de la marquise se réveilla, après cette séparation d'un an, plus violente que jamais. L'empire de Sainte-Croix sur sa maîtresse devint absolu. Mais les deux amants, instruits par l'expérience, s'attachèrent à sauver les apparences ; la marquise revit son père et sembla avoir oublié les dissentiments qui s'étaient élevés entre eux.

Sainte-Croix, de son côté, pourvu des armes que lui avait fournies Exili, songeait à sa vengeance, et cette vengeance lui souriait d'autant mieux que sa cupidité devait aussi y trouver son compte. La marquise de Brinvilliers ne vivait plus, ne pensait plus que par lui. Pour un tel homme, faire passer ses sentiments, quelque criminels qu'ils fussent, dans le cœur d'une maîtresse affolée d'amour, n'était qu'un jeu. La mort de M. d'Aubray fut résolue ; et il est bien probable que, sinon dans la pensée de la marquise de Brinvilliers, du moins dans l'esprit de Sainte-Croix, on songea dès ce moment aux moyens de se débarrasser de ses deux fils et de

M^{lle} Thérèse d'Aubray, afin de réunir sur une seule tête l'immense fortune de la famille, que n'aurait sans doute point songé à revendiquer la dernière fille de M. d'Aubray, entrée aux Carmélites sous le nom de sœur Marie de Jésus-Christ.

Le plan une fois conçu, l'exécution en fut concertée de longue main entre Sainte-Croix et sa maîtresse.

Cette dernière se chargea d'expérimenter les poisons que confectionnait Sainte-Croix, et ne recula devant rien pour s'assurer de leur efficacité. La haute situation de sa famille, celle de son mari, sa fortune, devaient la mettre à l'abri du soupçon. Combien de personnes succombèrent à ces lugubres expériences? C'est ce que l'on ne saura jamais. Des pauvres reçurent en aumône des biscuits; des malades de l'Hôtel-Dieu, qu'elle visitait sous prétexte de charité, burent des médicaments préparés de sa main; la plupart en moururent. Sa femme de chambre, Françoise Roussel, fut longtemps malade de groseilles et de jambon qu'elle lui fit manger. « La Brinvilliers, raconte M^{me} de Sévigné, empoisonnait des tourtes de pigeonneaux, dont plusieurs moururent qu'elle n'avait pas dessein de tuer : le chevalier du guet avait été de ces jolis repas et s'en meurt depuis deux ou trois ans. Elle demanda quand elle fut en prison s'il était mort : on lui dit que non. « Il a la vie bien dure, » dit-elle. M. de La Rochefoucauld dit que « c'est vrai. »

Ces expériences durèrent longtemps : l'impunité semblait acquise aux empoisonneurs. Le moment leur parut venu.

A la fin de février 1666, M. d'Aubray, se trouvant

avec sa fille à sa maison de campagne d'Offémont, reçut de ses mains un bouillon dont l'effet fut si violent, qu'il ressentit après son ingestion des maux d'estomac épouvantables, d'étranges douleurs d'entrailles et des vomissements extraordinaires. Il rentra immédiatement à Paris et y succomba quelques jours après

Les empoisonneurs avaient accompli la première partie de leur tâche. L'œuvre de mort se poursuivait. Deux fils et une fille restaient. C'est sur le fils aîné, qui avait succédé à la charge de lieutenant civil de son père, et sur son frère cadet, conseiller au parlement, que portèrent les premiers coups. Mais, cette fois, un complice était nécessaire. On le trouva dans la personne d'un nommé Jean Amelin, dit La Chaussée, qui avait été au service de Sainte-Croix et qui s'était formé à son école. La marquise eut le crédit de le faire entrer comme valet de chambre au service du conseiller, qui demeurait avec le lieutenant civil. Cent pistoles lui furent promises pour prix de sa complicité. Il ne perdit pas son temps, et dans un verre d'eau et de vin qu'il présentait à son maître versa du poison. A peine M. d'Aubray y eut-il trempé les lèvres, qu'il s'écria : « Ah ! misérable, que m'as-tu donné ? Je crois que tu veux m'empoisonner ! » Et il passa son verre à son secrétaire, qui, après avoir bu une cuillerée, sentit une vive amertume et une odeur de vitriol. La Chaussée s'excusa en disant qu'un valet avait pris une médecine dans ce verre et en fut quitte pour une réprimande sur sa négligence.

Le coup était manqué. La Chaussée ne se tint pas pour battu. Au commencement d'avril 1670, le lieutenant

civil étant allé en Beauce avec son frère pour passer les fêtes de Pâques dans sa terre de Villequoy, on servit à un dîner de sept personnes une tourte dont ceux qui en mangèrent ressentirent immédiatement les effets. Le lieutenant civil et le conseiller eurent des vomissements. Le 12 avril, ils revinrent de Villequoy à Paris. L'aîné mourut le 17 juin. Le cadet traîna encore trois mois. Les symptômes des derniers jours furent identiques chez les deux frères. Vomissements, dégoût insurmontable pour toute espèce de nourriture, maigreur extrême, soif insatiable : le lit leur était une espèce de supplice, et dès qu'ils l'avaient quitté, ils le redemandaient pour apaiser leurs douleurs. L'autopsie des deux corps fut faite. On trouva l'estomac et le foie comme brûlés et gangrenés. Et cependant les soupçons ne se portaient ni sur Sainte-Croix, ni sur M^{me} de Brinvilliers, ni même sur La Chaussée, auquel le conseiller laissait par testament un legs de cent écus en récompense de ses bons services.

Les coupables allaient pouvoir recueillir le fruit de leurs crimes. Il ne restait plus de toute la famille que M^{lle} d'Aubray. C'est sur elle que leurs derniers coups allaient porter. Ils n'en eurent pas le temps. Le plus criminel, le plus endurci, l'instigateur des empoisonnements, l'auteur principal de tous ces forfaits, Sainte-Croix, allait se dénoncer lui-même.

Il mourut subitement au commencement de juillet 1672. Plus tard, lorsque ses crimes eurent été mis au jour, l'imagination populaire, avide de merveilleux, voulut trouver à cette mort une cause extraordinaire. Elle prétendit qu'un jour Sainte-Croix, préparant un

poison dangereux et portant sur la figure un masque de verre destiné à le préserver de miasmes délétères, ce masque tomba : conséquence naturelle et logique; il fut étouffé sur-le-champ! Ce n'est évidemment là qu'une fable dont les écrivains consciencieux ont déjà fait justice et qu'achèvent de réduire au néant les paroles textuelles de M^{me} de Brinvilliers rapportées par M. Piot. Cette mort subite d'un homme auquel on ne connaissait pas de parents nécessita l'intervention d'un commissaire, qui apposa les scellés dans l'appartement du défunt.

Quand on fit l'inventaire, ce commissaire, dans la déposition qu'il fit en justice, rapporte « qu'à l'ouverture du cabinet de Sainte-Croix, dont la clef fut présentée par un religieux, toutes les parties étant entrées dans ce cabinet avec les officiers, comme on mettait les papiers à part, il fut trouvé un petit rouleau de papiers, lequel ayant été vu avec les autres, il se trouva en écrit dessus ces mots : *Ma confession*; ce que tous ceux qui étaient présents ne crurent ne devoir être vu ni lu, étant la confession d'un honnête homme, tel que l'on croyait alors Sainte-Croix, n'y ayant contre lui et sa mémoire aucune plainte, ni la moindre chose, et d'un commun consentement de tous ceux qui étaient présents ne s'y étant trouvé aucun empêchement, ni aucun réquisitoire de qui que ce fût, même du substitut de M. le procureur général! le répondant y consentit comme les autres, et lorsqu'il l'a fait, il a cru le devoir et pouvoir faire, ayant cru que c'était une chose sacrée comme les autres; la confession fut brûlée. De ce que dessus il en rendit compte à Messieurs de la

cour lorsqu'il fut mandé, et que s'il y eût eu le moindre soupçon contre la vie et la conduite de Sainte-Croix, ou que la confession eût été cachetée, cela ne se serait pas fait. Depuis, la cassette a été ouverte, et on découvrit la vie de Sainte-Croix ».

C'est qu'à la vérité cette cassette dont parle le commissaire allait dévoiler d'étranges choses.

Le premier objet qui frappa les yeux lorsqu'on l'ouvrit, fut une feuille de papier sur laquelle on lut :

« Je supplie très humblement ceux ou celles entre les mains de qui tombera cette cassette, de me faire la grâce de vouloir la rendre en main propre à M^{me} la marquise de Brinvilliers, demeurant rue Neufve-Saint-Paul, attendu que tout ce qu'elle contient la regarde et appartient à elle seule, et que d'ailleurs il n'y a rien d'aucune utilité à personne du monde, son intérêt à part; et en cas qu'elle fut plustost morte que moy, de la brusler, et tout ce qu'il y a dedans, sans rien ouvrir ni innover; et afin qu'on n'en prétende cause d'ignorance, je jure sur le Dieu que j'adore et tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'on n'impose rien qui ne soit véritable; et si d'aventure l'on contrevient à mes intentions toutes justes et raisonnables en ce chef, j'en charge en ce monde et en l'autre leur conscience pour la décharge de la mienne, protestant que c'est ma dernière volonté. — Fait à Paris le 25 may, après-midy, 1672, signé : DE SAINTE-CROIX. »

Et au-dessous : « Pacquet adressé à M. Penautier, qu'il faut rendre. »

Malgré cet appel à la malédiction divine, la justice

qui, de tout temps, est curieuse, voulut savoir ce que contenait cette cassette et voici la description qui fut faite de son contenu :

« S'est trouvé un paquet cacheté de huit cachets marqués de différentes armes sur lequel est écrit : « Papiers pour estre bruslez en cas de mort, n'estant « d'aucune conséquence à personne. » Dans ce paquet il s'en est trouvé deux autres où il y avoit du sublimé.

« Item. Un autre paquet cacheté de six cachets de différentes armes sur lequel estoit pareille inscription, dans lequel s'est trouvé d'autre sublimé du poids d'une demye-livre.

« Item. Un autre paquet cacheté de six cachets de plusieurs armes, sur lequel estoit pareille inscription, dans lequel se sont trouvés trois paquets, dans l'un une demye-once de sublimé, deux dans l'autre et un quarteron de vitriol romain, dans le troisième du vitriol calciné préparé.

« Dans la cassette a esté trouvée une grande fiole quarrée d'une chopine d'eau claire, laquelle observée par M. Moreau, médecin, a dit n'en pouvoir dire la qualité, jusqu'à ce que l'épreuve en ait esté faite.

« Item. Une autre fiole d'une demy-septier d'eau claire, et au fond de laquelle il y avoit un sédiment blanchâtre. M. Moreau en a dit la mesine chose que de la précédente.

« Un petit pot de fayance dans lequel estoient deux ou trois gros d'opium préparé.

« Item. Un papier plié dans lequel il y avoit deux dragmes de sublimé corrosif en poudre.

« Plus une petite boîte dans laquelle s'est trouvé une manière de pierre appelée pierre infernale.

« Plus un papier dans lequel estoit une once d'opium.

« Plus un morceau de régule d'anthimoine pesant trois onces.

« Plus un paquet de poudre sur l'enveloppe duquel est écrit : « Pour arrester la perte du sang des femmes. » Le sieur Moreau a dit que c'estoit la fleur de coin et le bouton du coin séché.

« Item. A esté trouvé un paquet cacheté de six cachets sur lequel est écrit pareilles inscriptions que dessus, dans lequel s'est trouvé vingt-sept morceaux de papier sur chacun desquels est écrit : « Plusieurs secrets curieux. »

« Item. Un autre paquet contenant encore six cachets, sur lequel est écrit pareille inscription que dessus, dans lequel s'est trouvé soixante-quinze livres de sublimé, adressée à divers particuliers. »

La cassette, sur-le-champ remise aux mains de médecins et d'experts, des expériences furent faites sur les poisons qu'elle contenait, et voici le rapport qui fut dressé par l'un d'eux :

« Ce poison artificieux se dérobe aux recherches qu'on en veut faire et il est si déguisé qu'on ne peut le reconnaître, si subtil qu'il trompe l'art et la capacité des médecins. Sur ce poison les expériences sont fausses, les règles fautives, les aphorismes ridicules. Les expériences les plus sûres et les plus commodes se font par les éléments ou sur les animaux.

« Dans l'eau la pesanteur du poison le jette au fond,

elle est supérieure, il obéit, il se précipite, et prend le dessous : l'épreuve du feu n'est pas moins sûre; il évapore, il dissipe, il consume ce qu'il y a d'innocent et d'impur, il ne laisse qu'une matière âcre et piquante qui seule résiste à son impression.

« Les effets que le poison fait sur les animaux sont encore plus sensibles. Il porte sa malignité dans toutes les parties où il se distribue, et vicie tout ce qu'il touche : il brûle et rôtit d'un feu étranger et violent toutes les entrailles.

« Le poison de Sainte-Croix a passé par toutes ces épreuves, il surmonte l'art et la capacité des médecins, il se joue de toutes les expériences. Ce poison nage sur l'eau, il est supérieur, et fait obéir cet élément; il se sauve de l'expérience du feu, où il ne laisse qu'une matière douce et innocente : dans les animaux il se cache avec tant d'art et d'adresse, qu'on ne peut le reconnaître. Toutes les parties de l'animal sont saines et vivantes : dans le même temps qu'il y fait couler une source de mort, ce poison artificieux y laisse l'image et les marques de la vie.

« On a fait toutes sortes d'épreuves; la première en versant quelques gouttes d'une liqueur de l'une des fioles dedans l'huile de tartre et dans l'eau marine. Il ne s'est rien précipité au fond des vaisseaux dans lesquels la liqueur a été versée.

« La seconde expérience s'est faite en mettant la même liqueur dans un vaisseau sablé : on n'a trouvé sur le sable aucune matière âcre à la langue. La troisième épreuve sur un poulet d'Inde, un pigeon, un chien, lesquels étant morts quelque temps après, et le

lendemain étant ouverts, on n'a rien trouvé qu'un peu de sang caillé aux ventricules du cœur.

« Autre épreuve d'une poudre blanche donnée à un chat dans une fressure de mouton : le chat vomit pendant demi-heure, le lendemain on le trouva mort, on l'ouvrit, et l'on ne vit aucune partie altérée par le poison. Une seconde épreuve de la même poudre ayant été faite sur un pigeon, il en mourut quelque temps après ; quand on l'eut ouvert, on ne trouva qu'un peu d'eau rousse dans l'estomac. »

En réalité, les médecins y perdaient leur latin. On les crut sur parole, car, ainsi que le dit un avocat au parlement après avoir pris connaissance de leurs travaux, « il en faut croire les médecins, on leur doit toujours créance contre eux-mêmes, et il faut s'en rapporter à eux quand ils conviennent de leur ignorance. »

On trouva en outre dans la mystérieuse cassette une reconnaissance de 30,000 livres souscrite par la marquise au profit de Sainte-Croix, le 20 juin 1670, c'est-à-dire quelques jours après la mort du lieutenant civil, et plusieurs lettres passionnées écrites par la maîtresse à son amant. « J'ai trouvé à propos, lui mandait-elle dans l'une d'elles, de mettre fin à ma vie ; pour cet effet, j'ai pris ce soir de ce que vous m'avez donné si chèrement ; c'est la recette de Glazer, et vous verrez par là que je vous sacrifie volontiers ma vie. Mais je ne vous promets pas, avant mourir, que je ne vous attende en quelque lieu, pour vous dire le dernier adieu. »

La marquise, aussitôt informée et de la découverte de la cassette et de son contenu, en conçut une peur effroyable. Elle n'oublia rien pour tâcher de la faire dis-

paraître : elle alla même jusqu'à chercher à corrompre le commissaire. Tous ses efforts furent inutiles. Elle perdit la tête, s'enfuit une nuit de Picpus, où elle logeait, et alla chercher un refuge à l'étranger.

La Chaussée, au contraire, voulut faire face au danger et payer d'audace. Il forma opposition aux scellés et prétendit dans l'acte qu'il signifia à ce propos qu'il avait donné en garde au défunt 200 pistoles et 100 écus blancs qui devaient être dans un sac en toile derrière la fenêtre de son cabinet ; que ce sac contenait une reconnaissance qui justifierait que cette somme lui appartenait ; qu'on y trouverait en outre un transport d'une somme de 300 livres qui lui étaient dues par M. le conseiller d'Aubray, ce transport fait au profit de La Serre, et trois quittances de son maître d'apprentissage de 100 livres chacune ; lesquels sommes et papiers il réclamait.

Cette démarche audacieuse pouvait le sauver ; elle le perdit en appelant sur lui l'attention et en éveillant les soupçons. Il fut arrêté. Son procès s'instruisit au Châtelet, conjointement avec celui de la marquise de Brinvilliers. M^{me} Mangot de Villarceau, veuve de M. d'Aubray, lieutenant civil, se porta partie plaignante. Les juges du Châtelet ne trouvant pas de preuves suffisantes ordonnèrent que la question serait appliquée à La Chaussée. C'était son salut pour le cas où il n'aurait rien avoué. Mais M^{me} Mangot de Villarceau interjeta appel de ce jugement et le parlement se trouvant suffisamment éclairé sur la culpabilité de l'accusé rendit, le 4 mars 1673, un arrêt aux termes duquel « La Chaussée, comme atteint et convaincu

d'avoir empoisonné le dernier lieutenant civil et son frère le conseiller, est condamné pour réparation à être rompu vif et à expirer sur la roue, préalablement appliqué à la question ordinaire et extraordinaire pour avoir révélation de ses complices ».

Par le même arrêt, la marquise de Brinvilliers était condamnée par contumace à avoir le cou coupé.

En conformité de cet arrêt, La Chaussée fut appliqué à la question. La torture lui arracha des aveux.

« Sainte-Croix lui a dit que la marquise de Brinvilliers lui avait donné des poisons pour empoisonner ses frères.

« Lui-même les a empoisonnés dans de l'eau et des bouillons.

« Il a mis de l'eau roussâtre dans un verre qu'il présenta au lieutenant civil et de l'eau claire dans la tourte qui fut servie à Villequoy.

« Sainte-Croix lui avait promis cent pistoles et devait le garder toujours à son service. Il rendait compte à Sainte-Croix de l'effet produit par les poisons. Sainte-Croix lui en a remis plusieurs fois et lui a dit que la marquise de Brinvilliers ignorait les empoisonnements.

« La marquise ne devait pas ignorer ces crimes, puisqu'elle lui parlait toujours de poisons et qu'elle voulait l'obliger à s'enfuir après les empoisonnements consommés, qu'elle lui avait même donné de l'argent dans ce but.

« Sainte-Croix avait une grande envie d'empoisonner M^{lle} d'Aubray, sœur de la marquise; il avait voulu lui donner un domestique qui pût commettre ce crime. »

Ces aveux recueillis, l'arrêt du parlement suivit son

cours. Le 24 mars 1673, La Chaussée fut rompu vif et expira sur la roue.

Restait à exécuter l'arrêt en ce qui concernait la marquise de Brinvilliers. L'entreprise semblait difficile. On ignorait au juste où s'était enfuie l'empoisonneuse. Mais différents indices laissèrent supposer qu'après avoir erré en Angleterre et en Allemagne, elle s'était réfugiée à Liège.

L'extradition existait déjà entre les différents États de l'Europe occidentale pour les empoisonneurs et les faux monnayeurs. Desgrais, exempt de la maréchaussée, partit pour Liège, accompagné de plusieurs archers, muni d'une lettre du roi adressée au Conseil des Soixante de cette ville et emportant en outre la procédure instruite contre la marquise. Il remit et la lettre royale et le dossier du parlement au Conseil des Soixante, qui l'autorisa à se saisir de la coupable. Elle s'était retirée dans un couvent et il n'était pas facile de l'enlever de cet asile. Desgrais use de subterfuge, se déguise en abbé, se présente à elle comme un Français que la curiosité attirait auprès de sa personne, puis comme un amant pressé auquel l'austérité d'un couvent ne permettait pas d'exprimer librement ses sentiments, la supplie enfin de lui accorder un rendez-vous. Une promenade est concertée entre eux. A peine ont-ils franchi les portes de la ville que l'abbé se démasque; l'exempt apparaît; les archers s'emparent de la marquise et tandis qu'ils l'entraînent rapidement vers la frontière de France, Desgrais retourne au couvent, dont un ordre du Conseil des Soixante lui ouvrait les portes. A l'aide d'une minutieuse perquisition, il trouve sous le lit de

la marquise un coffret qu'il emporte. C'était la perte de M^{me} de Brinvilliers; il contenait quinze à seize feuillets sur lesquels elle avait écrit ce qu'on appela sa confession et qui renfermaient l'histoire de toute sa vie. Elle s'y reconnaissait coupable non seulement des crimes dont on l'accusait, mais de plusieurs autres qu'on ne soupçonnait pas.

« M^{me} de Brinvilliers, dit M^{me} de Sévigné dans une de ses lettres, nous apprend dans sa confession qu'à sept ans, elle avait cessé d'être fille; qu'elle avait continué sur le même ton; qu'elle avait empoisonné son père, ses frères, un de ses enfants; elle s'empoisonna elle-même pour essayer d'un contre-poison. Médée n'en avait pas tant fait. Elle a reconnu que cette confession est de son écriture : c'est une grande sottise; mais qu'elle avait la fièvre chaude quand elle l'avait écrite, que c'était une frénésie, une extravagance qui ne pouvait être lue sérieusement. »

La marquise se sentit perdue si elle arrivait à Paris. Elle écrivit sans succès trois lettres pressantes à un nommé Théria, qui semble avoir été son amant dans ses pérégrinations à l'étranger après sa fuite de Picpus, pour le supplier de l'enlever en route. Il ne les reçut pas, mais n'en vint pas moins à Maëstricht et tenta de corrompre les archers. Il ne put y réussir. Elle voulut se donner la mort en avalant une épingle : Claude Rolla, un des hommes d'escorte, prévint son dessein. A Rocroy, elle trouva M. Palluau, conseiller à la Grand'-Chambre, dépêché par le roi pour interroger l'accusée. M^{me} de Sévigné prétend qu'on l'avait envoyé si loin « pour éviter des révélations compromettantes et parce

que toute la robe était alliée à cette scélératesse ». Pour nous qui sommes habitués à plus de respect envers la magistrature, nous pouvons supposer, avec tout autant de vraisemblance, que ce fut pour ne pas laisser à l'empoisonneuse le temps de méditer ses réponses.

Quoi qu'il en soit, arrivée à Paris, elle fut écrouée à la Conciergerie. Dans ses interrogatoires, elle nia tous les faits qui lui étaient reprochés, désavoua les lettres qu'elle avait écrites depuis son arrestation, refusa de reconnaître la cassette de Sainte-Croix qu'on lui représentait, et soutint que si elle avait fait une promesse de 30,000 livres à Sainte-Croix, c'était pour lui permettre de compter au nombre de ses créanciers, qu'elle en avait eu du reste une reconnaissance perdue en chemin.

Pendant tout le temps de sa détention, elle fit preuve d'une complète et étrange liberté d'esprit, qui ne la quitta même point en présence des appareils de la torture et à la vue de l'échafaud, et si dans sa prison elle tenta, dans un moment de désespoir, un bizarre suicide, il semble que ce ne fut que pour redevenir ensuite plus calme, plus maîtresse d'elle-même, plus résignée à son sort.

Nous ne croyons pouvoir mieux faire, pour restituer aux débats leur véritable physionomie, que d'analyser les mémoires qui furent produits d'un côté par M^e Nivelles, défenseur de l'accusée, de l'autre par M^{me} Mangot de Villarceau, veuve de M. d'Aubray, partie civile au procès.

M^e Nivelles s'efforce, dans son exorde, de prévenir les esprits en faveur de la marquise de Brinvilliers. Sainte-Croix, dit-il, a été le démon qui a excité l'orage et troublé la sérénité de la famille d'Aubray; il s'est pré-

valu de l'empire qu'il avait sur l'esprit du marquis de Brinvilliers pour se rendre nécessaire à la marquise, et, tout en blâmant sa cliente d'avoir mis sa confiance dans ce scélérat, il trouve une excuse à sa conduite dans l'ignorance où elle était de son infamie. C'est par esprit de vengeance que Sainte-Croix, irrité contre la famille d'Aubray, qui l'avait fait mettre à la Bastille, a comploté, d'accord avec La Chaussée son complice, d'empoisonner les deux frères. Mais la marquise a tout ignoré et Sainte-Croix n'avait pas besoin de la faire entrer dans le complot, car il espérait, grâce à l'empire absolu qu'il exerçait sur son esprit, se rendre maître des biens de toute la famille.

M^e Nivelles raconte en quelques mots le crime de La Chaussée, qui a été reconnu pour l'agent des empoisonnements et en vient à la fuite de la marquise, qu'il explique par la nécessité où elle se trouvait de se dérober aux poursuites de ses créanciers.

Il prend enfin corps à corps les accusations formulées contre l'accusée et les deux sortes de preuves, les unes testimoniales, les autres littérales, qu'on lui oppose. Il faut que les preuves soient d'autant plus fortes et plus puissantes, dit-il, *luce meridiana clariores*, que les crimes imputés à l'accusée sont plus énormes et que l'accusation est formulée contre une personne d'une naissance distinguée, dont l'éducation écarte tous les soupçons, car, ainsi que le dit excellemment saint Cyprien, plus les crimes sont grands, plus la preuve doit être claire et plus les témoins doivent être irréprochables. « L'esprit frémit d'horreur, l'âme est cruellement tourmentée lorsqu'elle

consomme un grand crime, » dit saint Ambroise. De là on doit conclure que le travail du cœur et de l'esprit étant encore plus grand dans une personne de naissance, élevée dans la vertu, on ne doit pas présumer que la conscience n'ait enfin triomphé.

Parmi les preuves testimoniales, M^e Nivelles ne trouve que trois témoins qui puissent faire quelque impression. Le sergent Cluet a déposé que la marquise lui avait dit « que son frère l'aîné ne valait rien ; que si elle avait voulu elle l'aurait fait assassiner par deux gentils-hommes sur le chemin d'Orléans lorsqu'il y était intendant ; qu'elle aurait donné cinquante louis pour avoir sa cassette après la mort de Sainte-Croix ; qu'elle avait fait tout ce qu'elle avait pu pour la retirer pendant qu'il vivait ; que si elle l'eût recouvrée, elle aurait ensuite fait égorger Sainte-Croix ». Est-il vraisemblable que la marquise ait tenu ce discours à un homme du néant ? Du reste l'empressement qu'elle manifestait à rentrer en possession de sa cassette ne peut-il s'expliquer par l'extrême besoin qu'elle avait des papiers qu'elle croyait y être renfermés ? Il n'y a donc point lieu de s'arrêter à cette déposition, pas plus qu'à celle des deux autres témoins, Briancour et Edmée Huet, qui, ne déposant pas comme témoins oculaires, ne débitent que des conjectures sur lesquelles on ne peut asseoir aucun jugement certain.

Doit-il s'inquiéter davantage de la preuve que l'on prétend trouver dans la liaison que l'on suppose avoir existé entre Sainte-Croix et la marquise ? En tenant même cette liaison pour vraie, on n'en pourrait rien conclure parce que la marquise, coupable si l'on veut

d'une passion illégitime, serait encore bien éloignée de crimes aussi horribles que ceux qu'on lui impute.

La preuve de l'innocence de la marquise n'éclate-t-elle pas au contraire dans le testament de mort de La Chaussée, où il déclare tenir de Sainte-Croix que la marquise ignorait les empoisonnements? La Cour doit tenir pour capitale cette confession de la Chaussée, car il est à remarquer que la vérité, tenue captive par les accusés, éclate dans leurs derniers instants, alors qu'ils sont à la veille de subir le jugement redoutable de Dieu. A ce moment, tous les liens de crainte, d'espérance, de respect humain, d'amour de la vie qui enchaînent l'affreuse vérité, viennent se briser, et tous ces motifs humains s'évanouissent comme des ombres à la grande lumière de la Justice divine entre les bras de laquelle les accusés vont tomber.

En ce qui concerne la cassette et le papier qu'elle contenait, où Sainte-Croix déclare qu'elle appartient à la marquise, M^e Nivelles démontre, par la date qui est sur ce papier (25 mai 1670) et par celles des inscriptions des poisons (1672), qu'ils y ont été mis depuis que ce papier a été écrit. Cette cassette renfermant des lettres passionnées de la marquise, Sainte-Croix avait voulu qu'on les brûlât à sa mort : ces lettres, d'ailleurs, où le cœur de la marquise se montre tel qu'il est et s'ouvre tout entier, contiennent-elles la moindre allusion aux empoisonnements dont elle est accusée? N'est-ce point là tout au moins une présomption en sa faveur?

M^e Nivelles en arrive enfin à la confession fatale qui révèle toutes les horreurs de la vie de l'accusée.

Cette confession commence par ces paroles : « Je me confesse à Dieu tout-puissant et à vous, mon père. » Dès lors, la loi inviolable du secret imposée également au confesseur et à tous ceux qui découvrent la confession, qu'elle soit verbale ou écrite, la rend impropre à tous les usages de la vie civile et ne permet pas de s'en servir en justice.

Cette loi inviolable du secret de la confession a été imposée par Jésus-Christ en même temps que le précepte qui commande de révéler ses péchés à un confesseur. Sans cette loi du secret, qui oserait se confesser? Elle est tellement attachée au précepte, qu'elle en est une condition essentielle. Il est évident que Jésus-Christ, en appelant les pécheurs au tribunal de la pénitence pour exercer sur eux ses miséricordes, n'a pas voulu les exposer à perdre leur honneur et même leur vie par la révélation de certains péchés. Ne s'ensuit-il pas dès lors que cette loi du secret s'applique aux confessions par écrit aussi bien qu'aux confessions verbales, et qu'elle oblige les confesseurs et tous ceux qui peuvent avoir connaissance de la confession, puisque les mêmes motifs du secret tirés du sacrement et de l'obligation de se confesser s'appliquent aux uns et aux autres? Rien ne nous prouve mieux que cette loi du secret a été imposée par Jésus-Christ lui-même que de voir dans les premiers siècles la loi ecclésiastique ne pas en faire un précepte; tout le monde savait qu'elle était émanée directement de Jésus-Christ et qu'elle était un accessoire nécessaire de l'obligation de se confesser.

Si l'on compare la confession sacramentelle d'un

accusé avec la confession qu'il fait en justice, on est obligé de reconnaître que la première a été instituée par Dieu pour absoudre nos péchés, tandis que la seconde est établie par la justice des hommes pour les punir : la première est le doux refuge des pécheurs ; la seconde est la confusion des criminels ; l'une est l'organe de leur salut, l'autre l'instrument de leur perte.

Saint Basile a été un des premiers Pères de l'Église qui aient parlé du secret inviolable de la confession. Tous les Pères, tous les conciles qui ont depuis rappelé ce précepte, en ont parlé comme d'une doctrine observée par les premiers fidèles, comme d'un usage pratiqué par les apôtres et ensuite par le reste de l'Église, comme d'une loi dictée par le Saint-Esprit même. Il s'ensuit que l'Église n'a pas prescrit l'inviolabilité de ce secret, mais qu'elle a reçu cette loi d'une puissance qui lui est supérieure et qui ne peut être que celle de Dieu.

L'auteur du *Traité du secret inviolable de la confession* nous montre la pratique constante de l'Église en cette matière. Le concile général de Latran, à la fin du canon *Omnis utriusque sexus*, s'exprime ainsi : « Un prêtre doit bien prendre garde de faire connaître ou par ses paroles, ou par des signes, ou de telle autre manière que ce puisse être, le péché de son pénitent : s'il a besoin de consulter quelqu'un, il le peut faire sans néanmoins déclarer le nom de la personne. Car nous ordonnons que quiconque osera révéler les péchés qui lui auront été découverts dans le tribunal de la pénitence soit non seulement déposé du sacerdoce,

mais encore étroitement enfermé dans un monastère pour y faire pénitence le reste de ses jours. » Le concile n'établit point la règle; il la suppose établie. De ce que le précepte du secret imposé aux confesseurs est un précepte divin émané immédiatement de Jésus-Christ, il s'ensuit que dans aucun cas le pouvoir ecclésiastique ou séculier ne peut y mettre obstacle et que l'intérêt public lui-même ne peut autoriser à y porter atteinte.

La conséquence de ces principes, c'est que le témoignage du confesseur qui commettrait le crime de révéler la confession d'un accusé ne serait pas recevable en justice parce que cette confession, qui ne doit être révélée qu'à Dieu, ne doit point servir aux hommes, et que ce serait attenter aux droits de Dieu même que de faire usage de cette confession.

Mais le confesseur n'est pas le seul qui soit tenu de garder le secret, parce qu'il n'est pas le seul qui puisse avoir connaissance des crimes révélés dans la confession. La même loi concerne les personnes à qui un confesseur révèle indiscretement ou malicieusement la confession de ses pénitents. C'est à ce secret que sont soumis les interprètes dont pourrait se servir un pénitent pour exposer au prêtre qui n'entendrait pas sa langue les péchés qu'il aurait à lui confesser. C'est la même règle qui doit servir de guide à celui qui écouterait une confession, ou qui verrait un muet se confesser par signes, ou qui trouverait une confession écrite.

La confession écrite, en effet, n'est qu'un interprète, *internuntia confessionis*, auquel on confie le secret de

la confession avant de la révéler au confesseur. C'est en vertu de ce principe qu'avant le pontificat de Clément VIII, alors que les confessions se faisaient par lettres aux confesseurs absents, celui entre les mains duquel ces lettres tombaient par hasard était obligé de garder le secret.

C'est à Dieu principalement et essentiellement que s'adresse la confession et on peut recevoir de lui l'absolution sans l'entremise de ses ministres en les lui confessant soit de vive voix, soit par écrit. Ce n'est que dans notre religion que l'obligation de se confesser au prêtre est indispensable et le prophète-roi ne connaissait pas cette prescription lorsqu'il disait : *Confiteor adversus me injustitiam meam, Domine, et tu remisisti iniquitatem peccati mei.*

La confession est donc un mystère dont la connaissance est réservée uniquement à Dieu. Divulguer la confession, c'est la rendre odieuse, c'est renverser les desseins de Dieu en éloignant du tribunal de la pénitence le pécheur qui en approchait sur la foi de l'obligation de garder le secret. C'est intimider les consciences, les chasser de ce port de salut : c'est en bannir surtout les grands pécheurs ; c'est en écarter ceux que leur faiblesse de mémoire oblige à écrire leur confession ; c'est l'interdire absolument aux sourds et aux muets.

La conséquence de ce grand principe, c'est que tous les moyens qu'on met en œuvre pour parvenir à la confession doivent être couverts du sceau inviolable du silence. Cette règle est si évidente qu'il est inutile de l'appuyer de l'autorité des casuistes. Tous se sont pro-

noncés en ce sens, et il suffira pour édifier la cour de citer Henriques (*Traité de la pénitence*), Diana (*Traité des questions touchant les sacrements*), Navarre, Dominique Soto, confesseur de Charles V dans ses *Sentences*, et le cardinal Du Perron.

Qu'on ne dise pas que le mémoire de M^{me} de Brinvilliers n'était qu'un projet de confession et non une confession. Il commence par ces mots : *Je me confesse à Dieu et à vous, mon père*. Il est donc bien évident que c'est une véritable confession. Mais quand même ce ne serait qu'un projet, il serait également protégé par le secret, puisque tous les moyens que le pénitent met en œuvre pour parvenir à la confession sont sacrés.

Après avoir cité différents exemples tirés de la vie de saint Thomas, de Joinville, de Santeuil, M^e Nivelles s'écrie : « Que pourraient alléguer les juges qui voudraient se servir d'une confession sacramentelle comme d'une pièce de conviction ? Se retrancheraient-ils derrière leur caractère de juges, eux les dépositaires de la justice qui est une image de celle de Dieu ? Feraient-ils valoir l'intérêt public, auquel, diraient-ils, tout doit céder ? Oseraient-ils mettre ces raisons en balance avec un précepte émané directement de Jésus-Christ, avec l'intérêt du sacrement de la pénitence, avec le salut des âmes des pécheurs ? Ne trouveront-ils pas, au contraire, dans le nom de chrétien qu'ils portent, une lumière pour dissiper tous ces vains nuages, puisque ce nom leur impose la loi de préférer les commandements de Dieu à leur vie, à leur honneur, aux liens du sang et de la chair et même à l'intérêt privé et public ? »

Rodericus Acugna, archevêque de Portugal, dans son

Traité des confessions, rapporte qu'un accusé ayant avec obstination refusé la confession, saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence, ne négligea rien pour obliger le criminel à se confesser et empêcher la perte de l'âme et du corps tout ensemble. Qu'ayant appris que cette horreur de la confession de la part de l'accusé provenait de ce que sa condamnation n'avait été que la conséquence de la révélation du secret de la confession faite par un confesseur frère de la victime, il obligea les juges à révoquer le jugement et à renvoyer le criminel absous en même temps qu'il punit le confesseur pour sa révélation.

On ne peut tirer argument des confessions publiques en usage dans les premiers siècles de l'Église, car le pénitent avait soin de ne point particulariser ses péchés et de dérober ce qu'il fallait céler. D'ailleurs cette confession publique ne se faisait qu'après un examen secret, car, ainsi que le fait observer très justement saint Léon, tous les péchés ne sont pas de nature à être divulgués.

Est-il nécessaire, dit en terminant M^e Nivelles, de s'arrêter à ce qu'on lui oppose : que sa fuite et sa contumace sont des présomptions de culpabilité ? N'est-il pas notoire qu'elle a fui devant ses créanciers qui avaient fait saisir tous ses biens et obtenu des condamnations contre elle ? N'a-t-on pas vu, d'ailleurs, les personnes les plus saintes et même des Pères de l'Église, saint Athanase et saint Jean Chrysostome, qui se sont laissé condamner par contumace, craignant plus les calomnies et le pouvoir de leurs ennemis qu'ils n'espéraient en leur innocence ?

Toutes ces raisons convaincantes doivent mettre la confession de M^{me} de Brinvilliers à l'abri de l'examen des juges. Il suffit, du reste, de la lire pour remarquer qu'elle est l'œuvre d'un esprit en délire. L'accusée s'y prétend coupable de crimes qu'elle n'a certainement pas commis. La cour ne peut asseoir son jugement sur de telles preuves.

M^{me} Mangot de Villarceau, veuve de M. d'Aubray, répondit au mémoire de M^e Nivelles.

Animée par sa douleur et par sa tendresse, elle demande le juste sacrifice des coupables aux mânes de son époux dont le sang crie vengeance. Le crime est d'autant plus énorme qu'il est accompagné de circonstances plus odieuses. Les horreurs du forfait médité et réfléchi, sa nature, la personne qui le commet, la tendresse qu'avait pour elle celui à la vie duquel elle attentait, la naissance de l'accusée, son extrême ingratitude, tout concourt à faire envisager son crime sous les couleurs les plus horribles. Comment un pareil monstre a-t-il pu se rencontrer dans la famille d'Aubray ?

Après avoir rappelé l'effroyable contenu de la cassette trouvée chez Sainte-Croix et regretté que la mort ait enlevé cet homme abominable à la justice humaine, M^{me} Mangot de Villarceau établit la certitude de l'empoisonnement de MM. d'Aubray par les autopsies pratiquées en présence du sieur Buchot, médecin, des sieurs Devaux et Dupré, chirurgiens, et de l'apothicaire Gavart.

Les deux premiers témoins qui désignent la coupable sont ses complices, Sainte-Croix et La Chaussée :

Sainte-Croix en ordonnant de remettre la cassette aux mains de M^{me} de Brinvilliers, La Chaussée par son testament de mort.

En ce qui concerne Sainte-Croix, les dépositions faites par Pierre Frater, clerc du commissaire Picard, et par le sergent Cluet, ne laissent point de doute que l'accusée n'ait connu le contenu de la cassette et qu'elle n'ait voulu supprimer les preuves de ses crimes.

Quant à La Chaussée, il a déclaré, il est vrai, que la marquise ignorait les empoisonnements. Mais n'a-t-il pas dit aussi qu'elle les connaissait, qu'elle parlait toujours de poisons, qu'elle lui donna de l'argent pour prendre la fuite? Aimée Huet n'a-t-elle pas déposé, ainsi que la demoiselle Villeray, de la familiarité qui existait entre La Chaussée et l'accusée? Laurent Perrette n'a-t-il pas vu maintes fois M^{me} de Brinvilliers venir chez son maître l'apothicaire Glazer pour y faire composer des poisons?

Toutes ces preuves ne sont-elles pas plus claires que le soleil en plein midi? et en faut-il davantage pour convaincre la coupable? Est-il nécessaire de parler du billet de 30,000 livres, de la fuite inspirée par la crainte de la justice, des efforts de l'accusée pour corrompre les archers, de ses lettres, de la tentative de suicide? Est-il même nécessaire de parler de son interrogatoire où, par mille subtilités tortueuses, elle essaye mais en vain de céler ses crimes?

M^{me} Mangot de Villarceau le rapporte cependant en entier :

« A dit s'estre retirée de France à cause des affaires qu'elle avoit avec sa belle-sœur. A dit que dans sa cas-

sette il y a plusieurs papiers de famille et entre autres sa confession générale qu'elle vouloit faire; lorsqu'elle l'eschrit, elle avoit l'espgit désespéré; ignore ce qu'elle y a mis, ne sachant ce qu'elle faisoit, ayant l'esprit aliéné, se voyant dans des païs étrangers, sans secours de ses parens, réduite à emprunter un écu.

« Interrogée sur le premier article de sa confession, dans quelle maison elle a fait mettre le feu? a dit ne l'avoir point fait, et quand elle l'a escrit qu'elle avoit l'esprit troublé.

« Interrogée sur six autres articles de sa confession? a dit qu'elle ne sçait ce que c'est, et qu'elle ne se souvient point de tout cela.

« Interrogée si elle n'a pas empoisonné son père et ses frères? a dit qu'elle ne sçavoit rien de tout cela.

« Interrogée si elle ne sçavoit pas que sa sœur ne devoit pas vivre longtems à cause qu'elle avoit esté empoisonnée? répond qu'elle le prévoyoit à cause que sa sœur estoit sujette aux mesmes incommoditez qu'elle a encore : qu'elle a perdu la mémoire du tems qu'elle a escrit sa confession : avoue estre sortie de France par le conseil de ses parens.

« Interrogée pourquoy ce conseil luy avoit esté donné par ses parens? a dit que c'estoit à cause de l'affaire de ses frères : avouë avoir veu Sainte-Croix depuis sa sortie de la Bastille.

« Interrogée si Sainte-Croix ne l'a pas persuadée de se défaire de son père? a dit ne s'en souvenir, ne se souvenant aussi si Sainte-Croix luy a donné les poudres ou autres drogues, ny si Sainte-Croix luy a dit qu'il sçavoit le moyen de la rendre riche.

« A elle représenté huit lettres et sommée de déclarer à qui elle les escrivoit ? a dit ne s'en souvenir.

« Interrogée pourquoy elle a fait une promesse de trente mil livres à Sainte-Croix ? a dit qu'elle prétendoit mettre cette somme ès mains de Sainte-Croix pour s'en servir lorsqu'elle en auroit besoin, le croyant assez de ses amis : qu'elle ne vouloit pas que cela parût à cause de ses créanciers ; qu'elle en avoit une indemnité de Sainte-Croix qu'elle a perduë dans son voyage : que son mary ne sçavoit rien de la promesse.

« Interrogée si la promesse a esté faite devant ou après la mort de ses frères ? a dit ne s'en souvenir et que cela ne fait rien à la chose, et depuis elle a dit que Sainte-Croix luy avoit fait prester ladite somme par un de ses amis et luy a fait faire ladite promesse.

« Avouë avoir esté trois fois chez Glazer pour ses fluxions.

« Interrogée quel intérêt elle a eu de prier Penautier de luy donner conseil, a dit qu'elle l'a prié que s'il a des amis, qu'il les employe pour elle pour ses affaires.

« Interrogée pourquoy elle l'assure qu'elle fera tout ce qu'il luy conseillera ? a dit ne sçavoir pourquoy : mais qu'en l'estat où elle est elle demanderoit conseil à tout le monde.

« Interrogée pourquoy elle a escrit à Maestrich à Théria d'enlever tout son procez, a dit ne sçavoir ce que c'estoit.

« Interrogée pourquoy en escrivant à Théria elle disoit qu'elle estoit perdue s'il ne s'emparoit du procez ? a dit ne s'en souvenir.

« A dit qu'elle ne s'est pas aperçue que son père se soit trouvé mal en 1666, à son voyage d'Offemont, ny en allant, ny à son retour.

« La cassette de Sainte-Croix a été représentée? a dit qu'elle ne luy appartient point, et ne la connoist pas.

« Dit n'avoir eu de commerce avec Penautier que pour les 30,000 livres qu'il luy devoit.

« Que son mary et elle ont presté 10,000 escus à Penautier qu'il leur a rendus, depuis lequel remboursement elle n'a eu aucune relation avec luy; que c'est par l'avis de ses parens qu'elle a réclamé sa cassette trouvée chez Sainte-Croix. »

Ne voit-on pas, dit en terminant M^{me} Mangot de Villarceau, que, malgré sa résolution de tout nier, la coupable est confondue par l'image de son crime qui se présente à elle avec toute l'horreur qui l'accompagne? N'aurait-elle pas mieux fait d'avouer toute la vérité?

Après cet interrogatoire si accablant, il était bien inutile au défenseur de l'accusée de traiter la question de savoir si la confession d'un accusé peut servir de preuve contre lui. Mais il n'y aurait pas lieu quand même d'appliquer à l'espèce la loi du secret de la confession. Les canons du concile de Latran n'imposent le secret qu'au confesseur : c'est au pénitent à prendre ses mesures pour ne pas être découvert. D'ailleurs M^e Nivelle n'a-t-il pas déclaré que cette confession était l'œuvre du délire? elle ne mériterait pas dès lors d'être placée sous le sceau du secret. Mais c'est se méprendre que de trouver la démence dans l'aveu des

crimes : c'est dans les crimes eux-mêmes que se ren-contre la fureur. Le mémoire de l'accusée apporte donc une pleine et entière conviction et vient s'ajouter à des preuves déjà indubitables. C'est le ciel qui s'est chargé de confondre M^{me} de Brinvilliers. Il n'est pas permis à la cour de négliger l'appui que Dieu prête à la justice.

Le 16 juillet 1676, la cour rendit l'arrêt suivant :

« Veu par la Cour, les Grand'Chambre et Tournelle assemblées, le procez criminel commencé par le prévost de Paris ou son Lieutenant criminel au Chastelet, à la requeste du substitud du Procureur général du Roy, continué à la requeste de dame Marie-Thérèse Mangot de Villarceau, vefve de Messire Antoine d'Aubray, chevalier, comte d'Offemont, seigneur de Villers et autres lieux, conseiller du Roy en ses conseils, maître des requestes ordinaires de son Hôtel, et lieutenant civil de la ville, prévôté et vicomté de Paris, demanderesse et complaignante, ledit substitud joint ; Contre Dame Marie-Marguerite d'Aubray, espouse du sieur marquis de Brinvilliers, Jean Beaupin, valet de chambre, et le nommé La Pierre, absens, et consorts : et encore contre Jean Amelin, dit La Chaussée, garçon baigneur, et auparavant lacquais de Messire d'Aubray, Conseiller en ladite cour, lors prisonnier : et dame Magdelaine Bertrand du Breüil, vefve de Jean-Baptiste de Godin, sieur de Sainte-Croix, cy devant capitaine de cavalerie dans le régiment de Tracy, deffendeurs et accusez.

« Ledit procez jugé en la Chambre Tournelle contre ledit La Chaussée, et par contumace contre ladite dame d'Aubray de Brinvilliers ; et depuis continué en ladite Chambre, à la requeste du Procureur général du Roy

et de ladite dame Mangot, vefve, contre ladite dame d'Aubray de Brinvilliers, prisonnière en la Conciergerie du Palais, accusée, et parachevé d'instruire en vertu d'arrests rendus en la Grand'Chambre et Tournelle assemblées en conséquence du renvoy requis par ladite d'Aubray de Brinvilliers, conclusions du Procureur général du Roy.

« Ouïe et interrogée ladite d'Aubray sur les cas résultans du proces.

« DIT A ESTÉ que la Cour a déclaré et déclare ladite d'Aubray de Brinvilliers deuément atteinte et convaincuë d'avoir fait empoisonner Maître Dreux d'Aubray, son père, et lesdits Maîtres d'Aubray, l'un Lieutenant civil, et l'autre Conseiller au Parlement, ses deux frères, et attenté à la vie de deffunte Thérèse d'Aubray, sa sœur.

« Et pour la réparation a condamné et condamne ladite d'Aubray de Brinvilliers à faire amande honorable au devant de la principale porte de l'Église de Paris où elle sera menée dans un tombereau nuds pieds, la corde au col, tenant en ses mains une torche ardente du poids de deux livres; et là, estant à genoux, dire et déclarer que méchamment et par vengeance et pour avoir leurs biens, elle a fait empoisonner son père, ses deux frères, et attenté à la vie de deffunte sa sœur, dont elle se repent, en demande pardon à Dieu, au Roy et à la Justice : et ce fait, menée et conduite dans ledit tombereau en la place de Grève de cette ville pour y avoir la teste tranchée sur un échaffaut qui pour cet effet sera dressé en ladite place, son corps brulé et les cendres jettées au vent; icelle

préalablement appliquée à la question ordinaire et extraordinaire pour avoir révélation de ses complices.

« La déclare décheüe des successions de sesdits père, frères, et sœur du jour desdits crimes par elle commis, et tous les biens acquis et confisquez à qui il appartiendra, sur iceux et autres non sujets à confiscation préalablement pris la somme de 4,000 livres d'amande envers le Roy, 500 livres pour faire prier Dieu pour le repos des âmes desdits défunts, frères, père, et sœur, en la chapelle de la Conciergerie du Palais : 10,000 livres de réparation envers ladite Mangot, et tous les despens, mesme ceux faits contre ledit Amelin dit La Chaussée.

« Fait en Parlement le 16 juillet 1676. »

Nous laissons ici la parole à M. Pirot.

M. Pirot vivait au moment où, depuis longtemps déjà, le Collège de Sorbonne enrichi, fortifié par le temps, formait un tribunal redoutable qui jugeait tous ses ouvrages et les opinions théologiques, qui plus d'une fois avait troublé par ses décrets l'ordre social, qui avait toujours été le plus ferme soutien du fanatisme et quelquefois devint la terreur des rois. On verra quels étaient, en matière de dogme et de religion, les errements de cette célèbre maison dont le confesseur de M^{me} de Brinvilliers était docteur.

« Pour être en droit de porter le titre de docteur de Sorbonne, dit l'abbé Duvernet, il fallait avoir fait ses études dans ce collège, y avoir pendant dix ans argumenté, disputé et soutenu divers actes publics ou *thèses*, qu'on distingue en *mineure*, en *majeure*, en

sabatine, en tentative, en petite et grande sorbonique. C'est dans cette dernière que le prétendant au doctorat doit, sans boire, sans quitter sa place, soutenir et repousser les attaques de vingt assaillants ou ergoteurs qui, se relayant de demi-heure en demi-heure, le harcèlent depuis six heures du matin jusqu'à sept heures du soir. »

Rabelais ne pouvait faire moins que de décerner ce titre au « noble » Pantagruel. Mais au prix de quels travaux ! « Et premièrement, en la rue du Feurre, tint contre tous les régens, artiens et orateurs, et les mit toux de cul. Puis, en Sorbonne, tint contre tous les théologiens, par l'espace de six semaines, depuis le matin quatre heures jusques à six du soir : excepté deux heures d'intervalle pour repaistre et prendre sa réfection : non qu'il en gardast lesdits théologiens sorbonnicques de chopiner et se rafraîchir à leurs buvettes accoustumées. »

Ce n'était donc pas une dignité de peu de valeur que celle de docteur de Sorbonne gagnée par tant et de si longs examens. Mais en outre M. Pirot était jésuite. Choisi pour confesseur de M^{me} de Brinvilliers de la main même du premier président, M. de Lamignon, c'était, dit Michelet, « un homme médiocre d'esprit, mais sensible de cœur, d'ailleurs faible physiquement, qui se fondrait en larmes et dont l'émotion contagieuse gagnerait la condamnée. »

Oui, M. Pirot est tout cela, mais il est plus que cela. C'est un chrétien dans toute l'acception du mot ; c'est un humble de cœur, un simple d'esprit, un homme charitable, c'est-à-dire plein du zèle de plaire à Dieu

et de lui rendre d'autres créatures agréables : ce n'est pas un homme bienfaisant, de cette bienfaisance qui, ayant l'homme pour principe et pour objet, consiste à rendre meilleure la condition de l'humanité ; son œuvre est de faire des élus, et non des heureux ; et ces sentiments étaient logiques dans un cœur aussi imprégné des doctrines chrétiennes, puisque le christianisme enseignant que nous sommes sur la terre pour expier, c'est-à-dire pour souffrir, proclame en même temps que la souffrance est bonne et que la joie est mauvaise.

C'est un croyant qui, pour profiter du sacrifice de Jésus-Christ, crucifié pour le racheter, abjure la nature et crucifie son esprit et sa chair. Pour lui, tout en nous, tout hors de nous est piège et obstacle au salut : la science, l'industrie, l'art, le luxe, le travail qui amène la richesse, la civilisation qui produit le bien-être sont des œuvres de Satan : la patrie, la famille, l'amour, la poésie, tout ce qui nous sollicite et nous attire est une suggestion de l'esprit du mal. Il n'est pas de ce monde ; il a détourné ses yeux de toutes les joies et de toutes les fêtes de la terre, il a arraché de son cœur tous les attachements à la vie, car pour lui cette vie c'est précisément la mort. La terre et la nature sont une épreuve, une tentation de tous les instants, et c'est seulement en expiant ici-bas que nous pouvons naître à la vie éternelle.

Cette doctrine est de celles qui tuent l'intelligence, la force, la science, la raison. Tout cela est mort chez M. Pirot. Il est de ceux qui sont faits pour obéir *perinde ac cadaver*, pour admirer les grands de la terre,

le roi, cette émanation du Tout-Puissant ! le juge, ce représentant de Dieu sur la terre ! le pape, ce mandataire de Jésus-Christ ! et qui se prosternent pleins de confiance, d'humilité et de respectueuse admiration devant tout ce qui est grand, puissant, lumineux, devant tout ce qui est l'autorité et la force, sans se demander si ce roi n'est pas un Tibère, ce magistrat un Verrès, ce pape un Borgia.

Son culte n'est plus celui d'un Dieu juste qui punit et qui récompense : son culte a été défiguré par des mensonges absurdes et des superstitions dangereuses. Pour M. Pirot, saint Alexis, ce type révoltant du mauvais fils et du mauvais époux, est un modèle de sainteté, parce que, selon la parole de saint Jérôme, il a foulé aux pieds son père et sa mère, qu'il a trahi ses parents et sa femme pour aimer Dieu ; et ne pouvant contenir son admiration pour tant de vertus chrétiennes, il s'écrie : « Quel crucifiement ! quelle humiliation ! quel désintéressement ! quel mépris du monde et quel amour de Dieu ! »

Mais ce jésuite a été touché de la grâce ; il a la foi, cet anéantissement de la raison, ce silence d'adoration devant des choses incompréhensibles. Il se tait et il adore, sans même se permettre comme Job d'élever ses respectueuses plaintes du sein de sa misère. C'est, en un mot, un fanatique qui était né cent ans trop tard et qui, un jour de Saint-Barthélemy, aurait fait de grandes choses. Il est vrai que la révocation de l'édit de Nantes et les dragonnades allaient permettre aux bataillons de convertisseurs de marcher de province en province, semant partout l'épouvante. Mais Dieu lui permit-il de

vivre neuf ans encore pour applaudir avec Bossuet au « nouveau Constantin, destructeur de l'hérésie » ?

Il est bien peu probable que Voltaire ait connu le manuscrit que nous divulguons aujourd'hui ; et cependant, dans ces quelques lignes où il flétrit le fanatisme, son génie a trouvé la meilleure et la plus éloquente critique du raisonnement religieux et de la barbare théologie de M. Pirot :

« Les lois et la religion ne suffisent pas contre la peste des âmes ; la religion, loin d'être pour elles un aliment, se tourne en poison dans les cerveaux infectés. Ces misérables (les fanatiques) ont sans cesse présent à l'esprit l'exemple d'Aod qui assassine le roi Eglon ; de Judith qui coupe la tête d'Holopherne en couchant avec lui ; du prêtre Joad qui assassine sa reine à la Porteaux-Chevaux, etc., etc. Ils ne voient pas que ces exemples qui sont respectables dans l'antiquité sont abominables dans le temps présent ; ils puisent leurs fureurs dans la religion qui les condamne. »

Peut-être quelques esprits peu indulgents trouveront-ils que la relation de M. Pirot contient la révélation des secrets de la confession ; qu'elle nous apprend trop évidemment que la condamnée a avoué au tribunal de la pénitence s'être rendue coupable des crimes pour lesquels on l'avait poursuivie ; que ce serait une étrange lecture si, au lieu de venir corroborer l'arrêt de la justice, le récit de M. Pirot n'était que l'affirmation de l'innocence de la marquise de Brinvilliers et nous montrait le confesseur n'ayant point eu à absoudre devant Dieu la pénitente des crimes pour lesquels les hommes l'ont condamnée parce qu'elle l'a convaincu de son in-

nocence. Peut-être aussi quelques jurés se demanderont-ils, non sans crainte, si le vénérable confesseur de la Roquette ne prépare point des révélations du même genre, sur les derniers instants de certains suppliciés qui jusque sur l'échafaud ont protesté de leur innocence. Nous ne nous chargeons pas de leur répondre : nos études théologiques n'ont point été poussées assez loin pour nous permettre de leur démontrer qu'ils ont tort, et que ce qui est mauvais quand c'est l'œuvre d'un homme est juste et bon quand c'est le fait d'un prêtre.

Nous ne pouvons toutefois nous empêcher de reconnaître que le tribunal de la pénitence n'a pas porté bonheur à la marquise de Brinvilliers. D'abord poursuivie par suite de la découverte de la cassette qui, contenant la confession de Sainte-Croix, la plus forte preuve qu'on a relevée ensuite contre elle fut l'aveu écrit de ses crimes commençant par ces mots : « Je me confesse à Dieu et à vous, mon père. » Et il faut qu'aujourd'hui les révélations de son confesseur viennent porter le dernier coup à ceux qui auraient pu conserver l'ombre d'un doute sur sa culpabilité !

Si M^{me} de Brinvilliers avait pu prévoir l'avenir, elle aurait certainement abjuré le catholicisme pour se jeter dans les bras de Luther ou de Calvin. Le lecteur y aurait, il est vrai, perdu les pages qui suivent.

S'en plaindrait-il?...





RELATION DE M. PIROT

CONFESSEUR DE LA MARQUISE DE BRINVILLIERS



Le mardy 14 juillet 1676, le P. P. me manda chez luy par le père de Chevigny. M. le P. G. luy avoit dit de m'avertir que M. le P. P. avoit à me parler. J'eus l'honneur d'aller chez luy avec ce père : il nous joignit dans le vestibule de son cabinet, et me dit qu'il estoit assez embarrassé et qu'il vouloit m'entretenir quelque tems ; mais qu'il falloit expédier M. le prés. Larcher qui le demandoit. Je luy témoignay que nous l'attendrions tant qu'il luy plairoit : il nous fit entrer dans sa bibliothèque, où quelque tems après il nous vint joindre. Il me fit l'honneur de me dire que la peine qu'il me vouloit donner estoit la plus grande marque que je pusse avoir de la confiance qu'il prenoit en moy : que la commission dont il me vouloit charger estoit extrêmement pénible ; qu'il en concevoit assez le poids, et qu'il me plaingnoit d'en devoir estre chargé ; mais qu'il avoit besoin pour cela d'une personne de créance

et qu'il connût de longue main : que le père Lallemant me valoit cela par l'affurance qu'il luy avoit donnée en mourant, qu'il le pouvoit regarder en moy, et se reposer sur ma fidélité comme sur la sienne.

Je répondis le mieux que je pus à toutes ces honnestetés, luy représentant en peu de mots combien j'estois indigne de paroistre dans l'occasion dont il s'agissoit. Je m'en estois expliqué plus au long aux deux personnes qui m'en parlèrent les premières après qu'ils eurent conféré avec M. P. G. Je leur avois appris qu'il y avoit deux docteurs proposés par la maison pour affister les personnes condamnées à mort qui faisoient cette fonction par semaine; et sur ce qu'ils me demandèrent quels estoient les autres que je tenois les plus propres à cela, je leur avois nommé ceux qui m'en paroissoient les plus capables.

Quand après avoir parlé de quantité de nos Messieurs, ils en vinrent à moy, j'en avois parlé avec autant de naïveté que j'avois rendu de Justice aux autres. Je leur avois dit qu'il falloit un homme qui fut plus de mise et d'autorité que moy : que je n'avois ny l'expérience, ny les talens nécessaires pour cela, sans parler de la délicatesse de mon tempérament, si grande que je n'avois jamais pu voir feigner une personne, ny me résoudre à me regarder feigner moy mesme, et que j'estois autrefois tombé en foiblesse pour avoir veu panser une playe, sans avoir osé depuis entreprendre de me trouver à une semblable rencontre. Il est vray que sur le reproche qu'ils me firent de mon peu de courage, me pressant sur l'obligation de charité qu'il y avoit à se faire violence pour l'affaire qu'ils me communi-

quoient, je leur dis enfin que pour preuve que ce n'estoit ny l'apprehension de la peine, ny le manque de cœur qui faisoit faire difficulté à leur proposition, je voulois bien me sacrifier si on n'en trouvoit pas d'autre que moy : mais je les priay fort d'en choisir quelqu'autre, m'engageant à eux, en cas qu'ils en manquassent; et cet engagement m'empescha de m'excuser davantage à M. le P. P. que je supposay instruit par le P. G. de tout ce qui c'estoit passé entre ces deux messieurs et moy. Je dis seulement que je sçavois ce qu'il avoit à m'ordonner fort au-dessus de mes forces, mais que je luy obeïrois.

Nous ne vous demandons, me dit-il, que la charité d'assister à la mort de M^{me} de B., que nous prévoyons assez y devoir estre condamnée; nous pouvons dire cela sans prévention, nous ne l'avons encore point veue sur la scélette, elle y paroistra demain, mais apparemment le jugement ira à la mort, et comme il ne fera pas tems quand il aura été prononcé de prendre ses mesures pour luy faire rendre les offices dont nous croyons qu'elle aura befoing pour se disposer à mourir chrestienement, nous avons cru vous en devoir parler aujourd'hui. C'est un esprit qui nous épouvante : nous travaillâmes hier à son affaire jusqu'à huit heures du soir; elle fut confrontée dans la chambre avec Briancour pendant 13 heures; elle l'a encore esté aujourd'hui cinq, et elle a soutenu ces deux confrontations d'un air surprenant : on ne peut avoir plus de respect pour les juges, ny plus de fierté pour le témoin à qui on la confrontoit, luy reprochant qu'il estoit un valet fujet au vin et chassé de la maison pour ses dérèglements,

dont le témoignage ne devoit pas estre reçu contre elle, et luy insultant sur les larmes qu'il répandoit au souvenir de la mort de M^{rs} ses frères quand il luy a soutenu qu'elle luy avoit fait confidence de leurs empoisonnemens, et luy disant qu'il estoit un vilain de pleurer devant tous ces messieurs, et que c'estoit l'effet d'une âme basse. Tout cela s'est dit sans emportement et sans que pendant 3 heures que nous l'avons tous observé aujourdhuy, elle ait paru changer de visage.

Voilà, M., me dit il en continuant, l'âme intrépide, ou plustost insensible, que nous avons à mettre entre vos mains : nous souhaitons que Dieu la touche, mais nous avons interst pour le public que les crimes meurent avec elle, et qu'elle prévienne par une déclaration de ce qu'elle sçait toutes les suites qu'ils pouroient avoir, sans quoy nous n'y pourions nous mesme obvier, et ses poisons lui serviroient après sa mort. Nous ne vous demandons pas sur cela vos sentimens : mais nous vous représentons seulement l'intereit publique.

C'est ce que me dit le P. P. pour me donner ses ordres, et ce qui me donna lieu de lui parler comme j'avois déjà fait à M. le P. G. qui m'avoit à peu près tenu le mesme discours.

Après luy avoir témoigné combien j'estois sensible à l'honneur qu'il me faisoit d'avoir en moy une si grande confiance pour une affaire si importante, j'entray moy mesme en discours sur l'obligation du confesseur à l'égard de M^e de B. M^r, luy dis-je, la bonté que vous avez de me commettre en cette occasion sans estre en peine de mes sentimens ny exiger que je vous les expose, n'empêchera pas que je ne m'avance à vous les tou-

cher, et je le feray d'autant plus volontiers qu'ils reviennent aux vôtres, et qu'ils sont même communs parmy les Théologiens; je pourrois dire qu'ils doivent être généralement reçus de tous. S'il s'agissoit, M., de quelque crime qui n'eût pas de fuite et dont les complices n'eussent pas de mauvais desseins ou fussent hors d'estat de faire du mal, comme il pourroit arriver d'un duel ou de quelqu'autre rencontre qui n'iroit pas à intéresser le public dans la fuite, il se trouveroit bien des théologiens qui croiroient qu'un coupable ne feroit plus obligé de déclarer ses complices; mais s'agissant d'un crime qui a des fuites et dont on a toujours lieu de craindre que les complices ne continuent dans leurs mauvaises intentions, il n'y a nulle raison de douter qu'une personne convaincue de ce genre de crime ne doive faire connoître tous ceux qu'elle sçait en estre coupables; et il ne faut pas se persuader que les théologiens soient partagés sur cela.

En cas de fausse monnoye, de maléfices et autres semblables crimes, nul ne peut dispenser un criminel d'accuser ses complices, puisque ce sont des pestes publiques dont il faut purger l'estat, et, par cette raison, je tiens qu'une personne condamnée pour empoisonnement comme feroit M^e de B. est obligée non seulement d'avouer son crime (ce que je croirois de tout criminel condamné, quoyque beaucoup de théologiens le nient en beaucoup d'occasions) mais de découvrir ce qu'elle peut connoître de la composition de son poison, et ce qu'elle peut sçavoir de contrepoison pour y apporter remède, et tout ce qu'elle a de complices. Personne ne peut luy donner l'absolution, ny la mettre en

feureté de conscience, qu'elle ne fasse toute cette déclaration.

M. le P. P. me témoigna sur cela estre satisfait de ce que je luy disois; et me parlant de la grandeur de l'action à quoy il croyoit qu'une seule personne ne pourroit pas aisément suffire, me nomma M. V. qu'il avoit pensé à me donner pour secours.

Je luy répondis, comme j'avois déjà fait à M. le P. G. qui m'avoit proposé la chose de concert avec luy, que j'honorais fort M. V. et que si j'avois eu quelqu'un à choisir hors de Sorbonne avec qui je pusse servir en quelque occasion que ce pût estre, je le prenderois préférablement à tout autre, mais que je voyois en celle-cy quelque difficulté ne pouvant estre avec luy qu'en second, puis qu'il estoit mon aîné dans la faculté, et n'osant pas d'ailleurs prendre cette place avec un docteur de Navarre, de peur que la Compagnie dont j'avois l'honneur d'estre et que je représentois, ne le trouvast mauvais : que mon devoir combattoit en cela mon inclination et que très volontiers je servirois sous un docteur dont je sçavois que le mérite estoit fort au-dessus de moy et pour qui j'ay toujours eu un singulier respect outre la déférence que je luy devois comme à mon ancien, mais que je le suppliois très humblement d'entrer dans mes intérêts et me regarder comme responsable de toutes mes démarches à la maison de Sorbonne qui estoit seule en possession d'affister les suppliciez et qui se faisoit un honneur de leur rendre cette office de charité dont elle estoit fort jalouse; que j'avois lieu de craindre qu'elle ne désapprouvast qu'une personne qui porteroit son nom suivit en cette rencontre

un docteur de la maison de Navarre qui n'avoit pas coutume de primer en ces occasions ny mesme de les partager avec elle. Et comme M. le P. P. m'avoit dit qu'il falloit tenir un grand secret sur le choix qu'on faisoit de moy pour ce ministère, pour ne pas donner occasion à des gens mal intentionnez de dire, s'ils venoient à découvrir que je fusse nommé pour cela, que les Juges m'avoient exprès déclaré pour donner tems aux personnes intéressées de m'inspirer ce qu'ils voudroient en faveur des complices de M^{me} de B., c'estoit cette mesme raison que M. le P. G. m'avoit donnée pour recommander le secret, je pris de là sujet de dire à M. le P. P. que puisqu'il ne me donnoit pas la liberté de parler de cette affaire à personne, & que je ne pouvois rien proposer à nos Messieurs pour les consulter sur la conduite que j'avois à tenir là-dessus avec un docteur de Navarre plus ancien que moy, je ne voyois pas de moyen d'accommoder la chose, & que je ne me faisois pas assez fort d'un grand corps pour prendre sur moy une affaire où il avoit interest d'autant plus que je prévoyois qu'il se trouveroit quelques gens qui chercheroient à m'en faire, voyant la chose faite sans leur participation.

M. le P. P. me dit que son dessein n'estoit pas que je fusse en second. Mais je luy représentay que je ne pouvois pas honnestement estre d'une autre manière avec mon ancien, & que la bienséance y répugnoit, outre mil autres raisons qui m'obligeoient de luy céder pour ses qualités personnelles : qu'après tout la plus grande fonction de la personne qu'on envoyroit à M^{me} de B. consistant à la confesser, & apparemment fa

confession devant estre longue, elle n'avoit besoin que d'un confesseur, qu'un tiers mesme y seroit inutile ou embarrassant, mil choses pouvant se présenter à luy dire qui reviendroient à sa confession.

Monsieur le P. P. entra dans cette raison. Je luy fis trouver bon que, sitost qu'il voudroit bien que je publiasse la commission qu'il me donnoit, je parlasse à celui de nos Messieurs qui seroit en semaine pour assister les suppliciez & que je luy fis agréer que je tins sa place en cette occasion; & je le priay, afin que la chose se passast avec plus d'honneur qu'il seroit possible pour la maison de Sorbonne, qu'il parlast à M. le P. G. pour luy faire envoyer quelqu'un de sa part à M. le Senior qui lui fit une honnesteté sur cela.

M. le P. P. me le promit & sur la proposition que le père de Ch. lui fit de luy mesme que pour disposer M^{me} de B. à prendre en moy plus de confiance on pourroit tirer de M^{me} sa sœur la carmélite une lettre de créance qui la convieroit à m'en donner une entière, il me dit qu'il me permettoit d'en faire une confidence à la mère Agnès, Supérieure de la maison de Saint-Jacques, en prenant la précaution qu'elle seroit seule à la grille quand je luy parlerois, & que je n'en communiquerois rien à aucunes autres, pas mesme à la sœur de M^{me} de B.

Je pris congé de luy avec un ordre qu'il me donna de me tenir prest à toute heure, ne pouvant me dire quand ce seroit précisément, & doutant que ce pût estre devant le jour de l'exécution, quoyqu'il souhaitast que ce fust devant & qu'il m'assurast, sur le besoin que je luy représentay que cela fût, qu'il feroit ce qu'il

pourroit auprès de M^{re} pour obtenir d'eux un consentement que cela fût ainfy.

J'allay dans le moment mesme aux Carmélittes où, après avoir feu de la sœur Agnès que je demanday qu'elle estoit seule à la grille, je luy fis un narré de la chose & la priay de vouloir bien faire escrire par ma sœur Marie de Jésus-Christ (c'est le nom de religion de M^{me} d'Aubray, sœur de M^{me} de B) une lettre à M^{me} sa sœur qui l'exhortast à se préparer à la mort avec les sentimens les plus touchans qu'elle pouroit imaginer, où il n'y eut plus qu'à ajouter, quand je luy faisois sçavoir, que j'estois nommé pour l'assister à sa mort & qu'elle la prioit d'avoir toute confiance en moy, qu'elle me connoissoit & que toute sa maison y avoit créance. Je luy dis que, comme je ne luy avois jamais parlé, il falloit qu'elle me fit la grâce de la faire venir à la grille & que je l'y entretenfe quelque tems, afin qu'elle pût asseurer dans sa lettre qu'elle me connoissoit, & que si elle ne sçavoit pas encore la bonté qu'elle & quelques'autres filles du monastère avoient pour moy, elle la luy pouvoit apprendre, afin qu'elle en pût rendre témoignage à M^{me} sa sœur; mais que comme je ne pouvois pas encore l'instruire du secret de ma commission nous devions attendre l'ordre de M. le P. P. pour luy faire mettre dans la lettre ce qui me regardoit.

Cela fut ainfy arresté entre la mère prieure & moy : elle alla quérir ma sœur de Jésus-Christ & me laissa avec elle quelque tems en particulier. Elle me dit que la mère venoit de luy donner une grande consolation quand elle luy avoit permis de me voir pour apprendre quelque nouvelle de M^{me} sa sœur, & se préparer avec moy à

tout ce qui pouvoit arriver. Je luy témoignay qu'elle ne devoit plus rien espérer de l'affaire de M^{me} de B. qu'une mort chrestienne & pénitente qu'il falloit demander à Dieu pour elle; qu'elle avoit esté confrontée ce jour-là & la veille avec Briancour & que le bruit de ville estoit qu'on ne la pouvoit sauver absolument; & pour n'estre point surpris, il estoit bon qu'elle envisageast dès cette heure-là la mort de M^{me} sa sœur comme seure & fort proche, & quelle fit à Dieu toutes les prières qu'elle pourroit pour luy obtenir l'esprit de pénitence.

La mère nous vint joindre en ce moment-là & entra dans tout ce que je venois de dire à sa religieuse qui me demanda si je ne sçavois point qui on donneroit à M^{me} sa sœur pour la confesser : si ce ne seroit point M. de Saint-G.

Le moyen, luy répondis-je, ma sœur, que je puisse sçavoir cela? Cela ne se dit point encore dans le monde. Il se peut faire que M. le P. P. & M. le P. G. l'aient arrêté entr'eux; mais cela ne se sçait point encore par le public. Je ne crois pas que ce soit celui que vous m'avez nommé, & je doute que M. de Marillac l'ait demandé comme vous dites. Comme j'ay entendu parler de l'affaire, il y a apparence qu'elle ne pense pas à désigner personne à M. le P. P. & qu'elle s'en remet à son choix : mais qui que ce puisse estre, priez Dieu, ma sœur, & demandez à Dieu par avance qu'il luy donne en cette occasion les grâces dont elle aura besoin. La mère confirma ce que je luy disois & luy dit que Dieu pourvoiroit à tout, & que M^{me} sa sœur pouvoit bien mourir le jour que Nostre Seigneur avoit souffert; qu'il falloit le prier qu'elle mourût en luy; & nous nous séparâmes.

J'ai appris depuis de cette Carmélite que quand elle s'en retourna avec la mère elle luy dit : Ma mère, que je serois heureuse que ma sœur tombast entre les mains d'un tel (en me nommant) : il me semble qu'il s'intéresse fort à son salut, & je priay Dieu qu'il inspire à M. le P. P. de le prendre pour confesseur.

Je n'eus le lendemain nulle nouvelle de M. le P. P. Il avoit écrit un billet à M. de M. sur la difficulté de M. V. le priant de le communiquer à M. de S. N. à qui je parlay le matin. Il résolut que, pour éviter tout embarras, je devois estre seul : il envoya quérir M. V. pour en raisonner avec luy & comme je l'appris l'après dîné par le billet que m'écrivit M. de S. N., il jugea bien qu'il estoit mieux qu'il ne s'y trouvast point, quoy qu'il offrit d'y venir en quel habit & de quelque manière que ce put estre, tant il eut d'honnesteté & de considération pour moy & pour la Sorbonne.

J'appris ce jour-là mesme que M^{me} de B. avoit esté entendüe sur la scellette pendant trois heures, sans avoir rien avoué, & sans avoir paru touchée de ce que M. le P. P. luy dit, quoy qu'après avoir fait l'office de Juge il l'eût pris d'un ton chrestien & luy eût dit les choses du monde les plus fortes pour l'attendrir & luy faire sentir un peu l'estat déplorable où elle estoit, que c'estoit pour la dernière fois quelle paroïssoit devant les hommes, preste à paroître bientôt devant Dieu, dont elle devoit craindre les jugemens. On dit que M. le P. P. pleuroit amèrement & que tous les Juges répandirent des larmes; tandis qu'elle seule, sur le malheur de qui tous les autres jettoient des pleurs, y paroïssoit insensible : & M. le P. P. me fit l'honneur de me dire

qu'il n'avoit jammais été si surpris que de cette intrépidité. Une fermeté si estrange m'effraya quand j'en eus avis & je craignois de la trouver auffy inflexible quand il s'agiroit des affaires de sa conscience entre elle & moy.

J'eus avis du Père de Ch. sur les 9 heures du soir de me tenir prest pour le lendemain sur le soir, mais cela s'avança depuis. Le Jeudy matin sur les sept heures & demie, le P. de Ch. me vint trouver en Sorbonne comme je disois mon bréviaire qui ce jour-là estoit de la férie; j'estois à moitié de matines. Mais comme il me dit que dès ce moment nous pouvions voir M^{me} de B., & que la veille n'ayant pu gagner avec M. le P. G. que je la pourois voir ce jour-là sur le soir, comme elle espéroit que j'en pourois avoir la liberté sur ce qu'il luy avoit dit l'après dîner, il avoit enfin obtenu de luy qu'on la verroit dès le matin si M. le P. P. le trouvoit bon; que M. le P. P. l'avoit agréé & l'avoit fait trouver bon à M. le P. de Novion & aux autres à qui il m'avoit nommé; que ces M^{rs} vouloient bien qu'on en usast ainfy & que j'entraffe dans la chambre quand ils feroient entrez au Palais pour opiner sur son affaire; que comme ils ne devoient pas en sortir qu'après l'avoir jugée & qu'on ne pouroit pas dire que rien se fût fait contre les formes quoyqu'on me fit parler à elle devant que son arrest luy fût prononcé n'y ayant pas d'apparence qu'on ne me la fit voir qu'après que l'arrest luy auroit été prononcé, y ayant un grand interrogatoire à faire après & la question à donner qui peut-estre ne luy laisseroient pas plus de cinq heures de jour, tems assez bref pour la disposer à mourir chrestienement,

je crus qu'il falloit à cette nouvelle cesser pour mon bréviaire & remettre à le dire à une autre heure.

Je m'en allay à la conciergerie avec le P. de Ch. & on nous fit monter luy & moy à la tour de Mongom-meri dans la chambre où elle estoit, & me voyant elle se doubta bien que j'estois envoyé pour l'affister à la mort & elle l'eût témoigné d'abord si le P. de Ch. ne luy eût coupé la parole : comme elle avoit commencé à dire : c'est donc M^r qui vient pour... il luy dit : Commençons par une prière ; & nous nous mîmes tous à genoux.

Il fit une prière au Saint-Esprit & elle le pria d'en ajouter une pour la Vierge. Cela fait, elle s'approcha de moy & me dit : « Affectement, M^r, c'est vous que M. le P. P. m'envoie pour me consoler : c'est avec vous que je dois passer le peu qui me reste de vie : il y a long-tems que j'avois impatience de vous voir.

— Je viens, M^{me}, luy répondis-je, vous rendre pour le spirituel tous les offices que je pouray. Je souhaitterois que ce fût dans une autre occasion que celle-cy.

— M^r, reprit-elle, il faut se rendre à tout. » Et dans ce moment se tournant du costé du P. de Ch. : « Mon père, luy dit-elle, je vous suis obligé de m'avoir amené M^r & de toutes les autres visites que vous avez bien voulu me faire ; priez Dieu pour moy, je vous supplie ; dorenavant je ne parleray plus guere qu'à M^r. J'ay à traiter avec luy d'affaires qui se disent teste à teste. Adieu, mon père. »

Le père se retira & on me laissa avec elle dans la chambre, deux hommes & une femme qui l'avoient toujours gardée y demeurants. La chambre me parut

afiez grande & je croye qu'elle conte l'étendue de la tour, y comprenant l'escalier qui en fait partie. Il y avoit dans le fond un liſt à rideaux gris pour la dame & auprès un liſt de fangles pour la garde. C'eſt la chambre où a eſté autrefois Théophile & il ſe voit encore ſur le mur auprès de la porte des vers de ſa façon qu'on dit qu'il a eſcrits luy-meſme. Ces deux hommes & cette femme ſe retirèrent à un coin de la chambre auprès du liſt pour me laiſſer en liberté avec la dame. Nous nous aſſîmes elle & moy auprès d'une table, elle d'un coſté, & moy de l'autre.

Elle me parla d'abord comme ſuppoſant eſtre condamnée. Je luy diſ qu'elle n'eſtoit pas encore jugée, que je ne ſcavois pas précifément quand elle le ſeroit, & moins encore ce que porteroit ſon arreſt. « M., me dit-elle, je ne ſuis point en peine de l'advenir ; ſ'il n'eſt déjà rendu il le fera bientôt, je m'attens à ce matin, & je m'en promets que la mort : le ſeul délay de l'exécution eſt la ſeule grâce que j'aurois à demander à M. le P. P., car enfin, M., ſi j'eſtois exécutée aujourd'huy, j'aurois bien peu de tems à m'y préparer & j'en ay beſoin de plus. »

Je fus conſolé de l'entendre ainſy parler après ce que m'avoit dit le P. de Ch. que, le dimanche précédent, il lui avoit fait entendre qu'il y avoit peu d'apparence qu'elle pût éviter la mort & qu'elle pouvoit conter là-deſſus, autant qu'il pouvoit en juger par le bruit de ville. Elle luy parut interdite & luy dit toute effrayée : « C'eſt donc que je moureray de cette affaire cy » ; & comme il luy vouloit dire quelque choſe pour la réſoudre, elle luy répliqua d'un air de fierté : « Non, non,

mon père, il n'est pas besoin de me rassurer & je prendray bien mon parti de moy-mesme & sur l'heure, s'il faut mourir en femme forte. » Après quoy le père luy ayant dit qu'on ne se dispoisoit pas à la mort si promptement, ny avec tant de facilité, qu'il falloit la prévoir de loing pour n'en estre pas surpris, elle luy dit qu'il ne luy falloit qu'un quart d'heure pour se confesser, ne luy répondant rien à l'exemple qu'il luy avoit rapporté de J. C. qui tout saint qu'il estoit & la sainteté mesme, avoit esté longtems dans l'agonie à la vüe de la mort. Mais elle avoit déjà bien changé de sentiment quand elle me dit qu'un jour seroit trop peu pour mettre toutes ses affaires en estat de se présenter au tribunal de Dieu pour y estre jugée après l'avoir esté par les hommes.

« M^{me}, luy dis-je sur cela, je ne scay ce que portera vostre arrest, ny quand il sera donné, mais quand ce seroit un arrest de mort & qu'on le prononceroit aujourd'huy, seurement il ne sera exécuté que demain. » Je pouvois bien sans m'avancer trop parler ainfy après ce que j'avois ouï dire à M. le P. G. & à M. le P. P. que les mesures estoient prises pour ne l'exécuter que le lendemain qu'elle seroit jugée, à cause qu'il falloit du tems pour son interrogatoire à la question. Je luy témoignay que, quoyque la mort fût encore incertaine, j'approuvois fort qu'elle s'y préparast à tout événement.

— M^r, me répondit-elle à cela, ma mort est seure & il ne faut pas que je me flatte d'espérance. J'ay à vous faire une grande confidence de toute ma vie, mais je vous prie de souffrir que, devant que d'en venir à une

si grande ouverture de cœur, je scache de vous l'idée que vous vous faites de moy & ce que vous croyez que je doive faire dans l'estat où je suis.

— M^{me}, luy dis-je, vous prévenez mon dessein & vous me demandez ce que je cherchois à vous dire avant que vous vouliez bien me communiquer les secrets de vostre conscience : il faut qu'avant d'entrer dans la discussion de vos affaires avec vous, je vous donne préalablement quelques règles, sur quoy vous puissiez vous fixer dans la connoissance que vous avez de vostre conduite passée. Je ne vous scay, M^{me}, coupable de rien, & je suspens mon jugement sur tous les crimes dont on vous charge. Je n'en puis rien apprendre que par vostre conviction ou par la confession que vous voudrez m'en faire. Je ne scache pas que vous ayez esté convaincue & vous ne m'avez encore rien confessé. Ainsi je dois doubter encore que vous soyez criminelle, mais je ne puis ignorer, M^{me}, vostre accusation : elle est assez publique pour estre venue jusqu'à moy & vous pouvez vous-même vous imaginer que vostre affaire fait bien de l'esclat, & qu'il y a peu de gens qui n'en scachent quelque chose.

— M^r, me dit-elle en m'interrompant, je me figure assez qu'on en parle beaucoup, & que je suis depuis quelque tems la fable du peuple.

— Ouy, M^{me}, repris-je, je scay de quoy vous estes accusée ; c'est d'empoisonnement ; & j'ay à vous dire que si vous en estes coupable, vous ne pouvez espérer de pardon devant Dieu que vous ne déclariez à vos Juges quel est vostre poison & ce qui y entre dans la confection, quel en est le contre-poison, & quels sont

vos complices. Il faut, M^{me}, faire main basse sur tous, sans en épargner un seul, & je croy que vous tomberez aisément d'accord de cela quand vous y aurez pensé. Vous ne scauriez satisfaire à Dieu pour le péché, que vous ne répariez, autant qu'il est en vous, le mal qu'il a fait, que vous ne préveniez celui qu'il pourroit faire en l'empeschant tant que vous pourrez. Il n'est pas nécessaire de raisonner fort pour estre convaincu de cette maxime ; il ne faut qu'un peu de bon sens pour la comprendre & en estre persuadé. Vous voyez bien par là que vous devez donner aux Juges toute la connoissance de vostre poison que vous aurez pour leur ayder à remédier par le ministère des médecins à tous les maux qui en pourroient naistre. Ainſy vous ne pouvez vous dispenser de leur dire ce que vous connoissez qui le compose, & l'antidote que vous ſavez qui le combat. La meſme raiſon vous oblige à déclarer vos complices qui ſeroient encore en eſtat, ſi vous leur pardonniez, de ſe ſervir de votre poison. Vous ſeriez, M^{me}, coupable avec eux de tous les empoisonnemens qu'ils ſeroient après votre mort pour ne pas les avoir déſérés aux Juges pendant votre vie & on pourroit dire que vous vous ſurvivriez à vous-meſme ou plus toſt que votre crime vous ſurviveroit. Vous ſavez, M^{me}, que le péché joint avec la mort ne reçoit jamais de pardon & que pour obtenir rémiſſion de votre crime, ſi vous eſtes criminelle, il faut le faire mourir avant vous ; & il viveroit encore après vous ſi des empoisonneurs dont votre réſerve & votre ſilence ſeroient l'impunité ſe ſervoient après cela du poison : & quand ils ne le feroient pas, vous ſeriez toujours expoſée à

ce péril, & ce feul hazard vous rendroit coupable aux yeux de Dieu; & si vous luy demandiez grâce à d'autres conditions qu'en étouffant autant qu'il vous fera possible & en vous & en vos complices le monstre de péché qui a de si funestes suites, on pourroit vous dire que vous redemandez la paix & la réconciliation avec Dieu dans le tems que l'injure que vous luy avez faite est encore toute criante, & vous faire à peu près le mefme reproche que l'Efcriture dit que Jéheu fit autrefois à Joram & en fa personne à Jézabel fa mère, au moment qu'il luy demandoit la paix & pour elle & pour luy. Je ne fçay fi l'hiftoire vous en est connue : Après la mort d'Achab, roy d'Ifrael, Jéheu, par l'ordre de Dieu, fut sacré pour régner & déposséder Joram son fils, qui luy avoit succédé. Jéheu pour se mettre en possession du royaume que Dieu luy avoit donné approcha de Jezraël où estoit Joram avec Jézabel sa mère, qui avoit porté Achab au désordre & à l'impiété & qui avoit elle-mefme attiré fur sa famille par ses crimes toute la disgrâce qui luy arriva enfuite. Joram voyant aborder Jéheu, qu'il regardoit comme son fujet, auprès des murs de la ville, à la teste d'une grande troupe qui le fuivoit, commença à se défier de luy comme d'un ennemy qui avoit quelque deffin fur ses estats : il fort au devant de luy accompagné du roy de Juda & en le faluant il luy demande s'il n'y avoit point de paix à eférer de luy. Quelle apparence, luy répond Jéheu, d'eférer la paix pour vous, tant que les impuretés & les abominations de Jézabel vostre mère régneront & que les empoisonnemens feront en vigueur comme ils font encore à présent ?

« Voilà, M^{me}, ce qu'on pourroit vous répondre si vous prétendiez vous réconcilier avec Dieu sans faire mourir avant vous vos abominations & vos empoisonnemens, supposé que vous en soyez coupable. Je ne vous parle ainfi qu'en ce cas, & je le mets toujours en doute jufqu'à ce que vous m'ayez instruit du fait.

— M., me dit-elle, cette Jézabel-là estoit une chrestienne ?

— M^{me}, lui répondis-je, elle estoit bien avant la venue de J. C. Je vois bien que vous n'avez guère entendu parler de l'Efcriture, particulièrement de l'Ancien Testament, & je m'estonne qu'une perfonne de qualité qui paroît avoir de l'esprit, qu'on m'a dit avoir beaucoup de mémoire, & qui a dû estre élevée fort chrestienement par une mère vertueufe, n'ait jamais oui parler de Jézabel.

— M., me dit-elle en m'interrompant, je n'ay guère lu l'Efcriture. Je n'ay jamais rien veu du Vieux Testament & je n'ay jamais lu le Nouveau qu'au tems que j'ay passé hors du royaume, & je le prenois quelques fois pour me défennuyer en le lifant. Mais je croy que Jézabel n'estoit pas chrestienne.

— M^{me}, lui répliquai-je, c'estoit une reine qui vivoit bien du tems devant J. C. & qui s'est rendue célèbre par le sang innocent de Nabab, des prophètes, & d'autres perfonnes qu'elle a répandu, se servant pour cela du fer, du feu & du poison, pour ne rien dire de ses impuretés & de son libertinage ; auffi en fust-elle sévèrement punie de Dieu par la destitution de sa postérité qui fut dépouillée de la royauté & par sa mort honteufe & cruelle, étant jettée par une lucarne

des murs de la tour dans le fossé où les chevaux foulèrent aux pieds son corps mort, & les chiens mangèrent les chairs, tous les passans insultans à sa mémoire à la vue de l'indignité de son cadavre & disant : Est-ce là cette misérable Jézabel autrefois si puissante reyne, si maligne & si cruelle. Je vous apporte un exemple un peu fort, mais je n'en fais l'explication que supposant que vous soyez coupable de ce qu'on dit de vous & de quoy je veux encore douter.

— M., me dit-elle, il n'y a rien de trop fort pour moy, & au lieu de m'éloigner de vous par là, vous vous rendez maître de moy : vous voirez bientôt que je ne vous veux rien diffimuler.

— M^{me}, repris-je, vous voyez que je ne vous ay rien voulu diffimuler sur vos obligations. J'ay cru vous devoir parler avec cette sincérité afin que vous prissiez sur cela vostre parti, car inutilement me découvririez-vous vostre âme si vous n'étiez résolue de faire d'ailleurs ce que vous devez pour vous mettre en estat de recevoir l'absolution. Il a fallu commencer par là pour ne vous pas abuser, & je puis vous dire que ce que je vous ay avancé n'est pas un sentiment singulier ; c'est une maxime universellement établie par tous les théologiens. Je vous en ay touché la raison, & vous le pouviez sentir de vous-même. Les crimes qui peuvent avoir des fuites ne peuvent estre remis devant Dieu, que ceux qui sont condamnés par les hommes pour les avoir commis ne dénoncent les complices quand même ils n'en feroient pas requis.

« Oüy, M^{me}, si l'on vous condamne à mort comme vous m'avez témoigné le croire, vous estes obligée de déferer

vos complices sans même qu'on vous en interroge, par la raison que quiconque sçait qu'il y a quelqu'un dans un état qui travaille à le perdre ou qui a quelque mauvais dessein contre l'intérêt public ne peut se dispenser de l'en accuser devant le magistrat, à moins qu'il ne se mist luy-même en peine par la dénonciation, manquant de preuves pour convaincre le coupable. Une personne condamnée à mort ne risque rien par la déclaration qu'elle peut faire, &, comme elle n'a plus rien à ménager pour elle-même, elle doit tout dire sur les complices d'un crime de telle qualité.

« Dites-moy, je vous prie, M^{me}, poursuivis-je, ne croyez-vous pas qu'un faux monnoyeur condamné à mort doit révéler ceux qu'il sçait faire de mauvoise monnoye pour empêcher le mal qu'ils font dans le monde ? qu'un voleur public dans le même état ne peut qu'il ne charge ses compaignons, pour en délivrer le public ? qu'une personne prestée à estre exécutée pour des maléfices est obligée de nommer ceux qu'elle connoist qui en font ? qu'un rebelle ou qu'un autre criminel d'état ne peut satisfaire à la Justice de Dieu, non plus qu'à celle des hommes, sans marquer ceux de son complot & découvrir même tous ceux qu'il connoist en état d'agir contre la république quand ils ne seroient pas de sa caballe ? qu'un homme enfin prest à souffrir la mort pour avoir voulu semer l'hérésie dans le champ de l'église, ne peut estre déchargé au Jugement de Dieu qu'il ne découvre nettement quelle est son hérésie, quel remède il croit qu'on y peut apporter, & qui sont ceux de sa faction, chargeant même d'ailleurs ceux qu'il croit mal intentionnez contre le bien public tem-

porel ou spirituel, quoyqu'il n'eust pas d'intelligence avec eux? Il en est de mesme de l'empoisonnement, M^{me}. C'est une espèce de crime d'estat qui va à la destruction & la ruine, & ce que l'hérésie fait pour l'âme à qui elle donne la mort, le poison le fait pour le corps qu'il tue. Comme donc si vous estiez convaincûe d'une conspiration faite contre l'estat ou contre l'église, vous ne pouriez en espérer le pardon, qu'en démentant toutes les intrigues de l'affaire, donnant tous les biais que vous scauriez propres à s'en défendre, & accusant tous les conjurez, vous ne devez vous-mesme vous promettre que Dieu vous fasse grâce, qu'en développant tout ce qui fait vostre poison, si vous vous sentez coupable de vous en estre servie & que vous scachiez ce qui y entre, en expliquant le contre-poison que vous connoistrez, & en déposant contre tous ceux que vous connoissez se servir de poison, sans pardonner à un seul. C'est un moyen absolument nécessaire pour vostre salut & par là vous pouvez juger que vous estes obligée de déclarer d'abord que vous estes la première criminelle, puisque vous ne pouvez dire que vous ayez des complices, comme vous le devez, sans faire un aveu de vostre crime que je tiendrois mesme que vous seriez obligée de déclarer quand vous n'auriez nul complice, & qu'il se trouveroit sans aucune fuite. »

Après que je me fus expliqué sur cela assez au long, elle me parut fort y entrer. Elle me dit : « Je conviens, M., fort de tout cela & sans avouer encore que je suis coupable je vous répons, si je le suis, de m'en tenir à ces maximes. Mais vous voulez bien, après vous avoir entendu, que je vous propose une question,

dont la résolution m'est nécessaire dans cette conjoncture. N'y a-t-il point, M., quelque péché irrémissible en cette vie ou par leur gravité ou par leur nombre ? N'y en peut-il pas avoir de si énormes ou en si grand nombre que l'Eglise ne les puisse pas remettre ? Trouvez bon que je commence par cette demande, puis qu'inutilement je me confesserai, si je n'espérois pas que tous mes péchez pussent être remis.

— M^{me}, je veux croire que le doute que vous mettez en avant n'est qu'en général & sans rapport à vous, au moins pour moy. Je le prendray de mesme sans l'appliquer à vous en aucune manière.

« Scachez, M^{me}, qu'il n'y a point de péchez irrémissibles en cette vie. Si grands qu'ils soient & en si grande quantité qu'ils se trouvent, Dieu veut bien les remettre, & l'Eglise a ce pouvoir en son nom & par son autorité, dont il la fait en cela la dispensatrice, & cela est de foy ; si bien que vous ne pouriez mourir catholique si vous en doutiez : c'est un des articles du symbole que vous récitez tous les jours ; quand vous dites à la fin *remissionem peccatorum*, vous faites profession de reconnoître que l'Eglise a le pouvoir de remettre tous les péchez sans exception, & ainfi que Dieu veut qu'ils soient remis, puisque l'Eglise ne pourroit pas ce que Dieu ne voudroit pas. Il s'est trouvé autrefois des hérétiques qui ne vouloient pas que l'Eglise estendit son pouvoir sur certains péchez énormes, tels que l'idolâtrie, l'adultère & l'homicide ; mais ils ont esté condamnés d'hérésie pour cela, & on ne peut luy disputer ce pouvoir indéfini sans perdre la foy : elle a droit de vous réconcilier avec Dieu & de remettre

tous les péchez de la vie. Il n'y a que le défefpoir, ou l'impénitence finale, qui soient irrémiffibles, & c'est un péché de mort plutoft que de la vie, puifque ce n'est que le péché joint avec la mort, ou la mort dans le péché, après quoy il n'y a plus de retour, l'eftat qui la fuit n'eftant plus celuy de voie, qui donne lieu au mérite ou à l'expiation du péché, mais celuy de terme, qui ne laiffe plus lieu pour mériter ou pour fatisfaire à Dieu. Ce tems qui doit commencer une éternité fans fin eft un tems de Juftice implacable & c'est ce qui fait dire au prophète-roy & à l'Eglife qu'il n'y a perfonne qui connoiffe Dieu dans l'enfer, c'est-à-dire qui aille à luy, qu'il n'y a plus de reffource, ny d'efpérance, ny de rachapt, ou de falut, quand on eft tombé dans l'abîme. Mais tant que l'âme anime ce corps mortel, c'est un tems de miféricorde, & jufqu'à la mort on peut fléchir ce Dieu qui ne devient inflexible qu'après. Son règne dans ce monde eft un règne de douceur & de bonté pour les âmes pénitentes, au lieu qu'il doit eftre dans l'autre tout de rigueur & de colère pour les damnés dont le jugement fera fans miféricorde.

« Il n'y a point de fi grand crime que Dieu ne pardonne. L'Efcriture nous en donne des exemples en David, en Manaffé, dans la Magdelaine. — J'avois appris qu'elle avoit mal reçu celuy du larron que le P. de Chevigny luy avoit apporté, &, pour ne la point rebutter, je ne voulois pas le luy propofer fitoft. — Ce n'est ny le parricide qui a perdu Caïn, mais l'impénitence & le défefpoir qui luy fit croire que fon péché eftoit trop grand pour en pouvoir obtenir le pardon ;

ny le déicide qui a damné Judas, mais le désespoir & l'impénitence qui le porta à se mettre hors d'état de recevoir la grâce de la rédemption que J. C., qui alloit répandre son sang pour luy comme pour tous les autres hommes, & qui dans sa personne divine l'avoit offert de toute éternité à son père pour tous, luy vouloit mériter. Nous voyons dans l'Ecriture deux princes dans un si grand endurcissement que l'un d'eux ne connoist point Dieu, insensible à toutes les playes qu'il en reçoit : l'autre se veut luy-même faire passer pour Dieu. Le premier c'est Pharaon, roy d'Egipte : il ne se peut, M^{me}, que vous n'en ayez entendu parler. L'autre c'est Nabuchodonosor, roy de Babilone, qui proposa sa statue à ses sujets pour l'adorer comme une idole. Ces deux personnes endurcies ont cela de commun qu'ils ont passé longtems dans l'athéisme & l'idolâtrie, étouffant tous les sentimens que Dieu leur inspiroit pour le connoître, combattant la vérité qu'ils connoissoient, & résistant au Saint-Esprit. Mais qu'ils ont eu un fort bien différent dans la fin de leurs destinées ! L'un est mort dans son péché & a esté enseveli dans la mer Rouge avec toute son armée : l'autre s'est réconcilié avec Dieu & est mort dans les sentimens d'une parfaite religion. Qui pensez-vous, M^{me}, qui a mis une si grande distinction dans la mort de deux roys qui avoient à peu près vescu de mesme manière ? Un père de l'église, dont nous avons le traité parmy les œuvres de saint Augustin, dit fort bien que tout ce qui en a fait la différence, c'est que le roy d'Egipte s'est roidi contre la miséricorde de Dieu & a négligé les fléaux qu'il refentoit de son indignation, les marques qu'il voyoit de

son pouvoir, & les grâces qu'il recevoit de sa bonté, & le roy de Babilone au contraire sentant le poids de sa main toute divine est rentré en luy-mesme, & luy a rendu ses hommages comme à son unique divinité. L'un s'est opiniâtré contre Dieu & s'est amassé un trésor de colère qui enfin a fondu sur luy & l'a englouti : l'autre a eu recours à sa miséricorde & a mérité par la pénitence une entière abolition de tous ses crimes.

« Mais, M^{me}, quelleraison pouviez-vous avoir pour vous figurer qu'il se trouvast des péchez qui fussent irrémédiables ? Dieu n'est-il pas maître de ses grâces, & s'il a droit de les refuser quand il veut, ne peut-il pas les accorder quand il luy plait ? Son pouvoir est infiny & sa miséricorde ne l'est pas moins : il peut sauver les plus grands pécheurs, & il aime à le faire. C'est en cela particulièrement que paroist son pouvoir & qu'il se signale, comme l'église chante dans ses prières : il se fait voir dans la punition : mais il est bien plus sensible dans la conversion, puisqu'il ne peut appartenir qu'au Souverain Seigneur de toutes choses de changer les cœurs des hommes & de leur en donner de nouveaux : il est digne de luy de se relâcher de ses droits pour ne pas venger les injures qu'on luy fait autant qu'il le pourroit ; mais il est digne de luy de le faire, non pas par quelque chose d'extérieur & qui ne mette rien dans le criminel, mais par l'infusion d'une grâce qui aille jusqu'au fond de l'âme & qui la fasse devenir toute autre qu'elle n'estoit auparavant. Si continus que puissent estre les péchez & si grand qu'en puisse estre le nombre, quand il passeroit celui des cheveux de la teste, comme parle David, ou mesme qu'il feroit

infini s'il se pouvoit, la miséricorde de Dieu iroit bien par delà. Les péchez ne peuvent estre infinis qu'en quelque manière, & la miséricorde de Dieu l'est de toutes les manières & absolument : c'est ce qui fait qu'il s'engage à sanctifier le pécheur quelque impur qu'il soit. Quand, dit-il par l'organe d'un prophète, vos péchez feroient comme l'écarlatte, je les renderoy blancs comme neige, & quand vostre âme feroit comme le vermillon, rouge d'iniquitez & du sang de vos frères que vous auriez répandu, je le blanchiroy comme de la leine. Il est vray, M^{me}, que le pardon qu'on obtient de Dieu n'est pas purement gratuit, & qu'au contraire il doit couster beaucoup & c'est ce qui se voit dans les grandes & longues pénitences de l'écriture & de l'histoire ecclésiastique, où nous avons tant d'humiliations dans la cendre & dans le cilice & une si nombreuse fuite dans les larmes & dans les gémissemens, & dans les actions pénibles qui ont fait appeler la pénitence un baptême laborieux où, par de grands travaux, on pouvoit recouvrer l'innocence perdue depuis le baptême dans lequel on la reçoit sans peine : & quand vous sçaurés que le roy de Babilone dont je vous ay parlé a vescu sept ans parmi les animaux & a fait pénitence dans une vie de brute pour se mettre au-dessous de l'homme, comme il avoit voulu s'élever au-dessus affectant le nom de la divinité & en usurpant les honneurs, vous jugerez que la réparation de la justice est très difficile quand une fois elle est perdue. Mais la miséricorde de Dieu qui n'a point de bornes n'est nullement sujette à ces loix extérieures : elle peut en un moment convertir le plus insigne pécheur & cela arrive ainfi toutes les fois que l'homme

retourne à Dieu de tout son cœur. Convertissez-vous à moy, dit Dieu aux pécheurs dans les prophètes, & je me convertirai à vous. Il ne veut que la pénitence d'un cœur humilié pour faire luy-mesme pénitence du mal qu'il luy a voulu faire pendant qu'il estoit pécheur, c'est-à-dire pour révoquer la haine qu'il luy a porté & le dessein qu'il a eu de le punir & pour changer son indignation en amitié. Il proteste qu'au moment que le pécheur se convertira & qu'il gémera de ses crimes, il sera sauvé, c'est-à-dire qu'il en obtiendra le pardon.

C'est ainſy que je luy raportai cette maxime de l'Eſcriture que l'on tire des parolles d'Iſaïe & d'Ezéchiël, & je ne crus pas à propos de l'inſtruire que les mots qu'on cite ordinairement *in quacunque horâ ingemuerit peccator ſalvus erit*, ne ſont ny dans le chap. 30 d'Iſaïe, ny dans le 18 ou 33 d'Ezéchiël, comme M. Arnauld l'a juſtifié dans la fréquente communion. Il me ſuffiſt que ce qui y eſt dit, ſoit de la Vulgate ou des 70, *Cum converſus fueris ſalvus eris : in quacunque die converſus fuerit ab impietate ſua impietas non nocebit ei*, revienne au meſme, ſans critiquer ſur la lettre avec meſme trop de religion.

« David eut le pardon de ſon adultère & de ſon homicide pour un ſeul acte de contrition qui luy fit avouer ſon péché, & ſi-toſt qu'il eut dit *peccavi*, j'ay péché, Nathan luy répondit que Dieu avoit remis ſon péché. A l'inſtant, dit-il, en parlant de luy-mesme dans les pſaumes, que j'ay réſolu de confeſſer mon crime vous me l'avez pardonné devant que j'en fiſſe une pénitence publique. La Magdelaine ne commença pas plus toſt à aimer Dieu que tous ſes péchez furent effacez. Ce par-

don si prompt ne tarit point les larmes ny de l'un ny de l'autre, & leur pénitence ne finit qu'avec leurs vies, leurs péchez leur étant toujours présens. Ils sentoient jour & nuit la pesanteur de leurs iniquitez : ils trempoient leurs mains dans leurs larmes : ils arrosoient leurs lits de leurs pleurs qu'ils mesloient avec leur breuvage. Mais Dieu peut abrégér tout cela & il le fait ainfi quand il ne reste au pécheur ny assez de vie, ny assez de force pour faire de si grandes mortifications & de si longue durée. Il remet ce que nous appelons dans le péché la coulpe, comme il fit à l'égard de David et de Magdelaine, & ne fait icy porter qu'une partie de la peine, réservant le reste après la mort, ou le remettant avec la coulpe en vue d'un acte d'amour & de contrition tout extraordinaire.

Quoy qu'il en soit, M^{me}, le salut n'est jamais impossible, & rien n'est si cher ny à si bon marché. Il nous doit coûter tout ce que nous pouvons, & Dieu veut que pour y arriver nous fassions tout ce qui est en nous, quelque grande chose que ce puisse estre : mais il ne nous doit coûter que ce que nous pouvons, si petite chose que ce soit. C'est la mesure de ce que Dieu nous demande : rien au-dessus ny au-dessous de nous : rien de plus que ce que nous avons, rien de moins. Ainfi, M^{me}, quelque chargée que vous soyez de crimes, & si près que vous approchassiez de la mort, vostre salut feroit entre vos mains & la grâce, qui ne vous manquera pas, vous mettroit toujours en estat de le faire. Ne vous figurez donc point qu'il y ait des péchez en ce monde qui ne puissent pas estre remis. Nous prions pour tous les pécheurs jusqu'à leur mort

parce qu'ils peuvent jusques là se convertir. Ils n'ont qu'à répondre à Dieu & se faire un cœur nouveau & un esprit nouveau, comme il les leur veut faire luy-mesme, c'est-à-dire coopérer à ce grand ouvrier, & vouloir plainement avec luy le suivre avec autant de fidélité qu'il a de bonté pour les prévenir. Ils doivent pour cela le prier avec instance, puisqu'ils ne peuvent rien que par luy. Il faut le connoître avec humilité & luy rapporter uniquement tout le bien qu'ils sentent en eux-mêmes. S'ils ne se sentent point touchés, qu'ils ne s'en prennent qu'à eux-mêmes, & qu'ils l'imputent à leur malignité, mais qu'ils n'accusent point Dieu qui appelle à luy tous les pécheurs qui sont accablés sous le fardeau de leurs crimes. S'ils ne font pas délivrer par ce libérateur, c'est qu'ils ne veulent pas l'estre, mais ils le peuvent toujours, & il est toujours prest à recevoir ses créatures quand elles reviennent à luy, quelque profusion & quelque abus qu'elles aient fait des biens qu'il avait mis entre leurs mains. Voilà, M^{me}, ce que vous devez croire là-dessus, & comme il faut fonder vostre espérance qui est l'âme du christianisme. »

Elle me parut contente de ce que je luy disois, & ne me proposa de difficulté sur ce que je luy avois dit de la rémission de ses péchez que le lieu de l'évangile où le fils de Dieu dit que le péché contre le Saint-Esprit ne se remet ny en ce siècle ny en l'autre; ce qu'elle faisoit tomber sur certains péchés qui sont si grand tort au prochain qu'on ne les peut réparer en quelque manière que ce soit, & elle m'en donna quelques exemples, tout cela sans parler d'elle, & sans toucher ce qu'elle avoit à me dire.

M^{me}, luy dis-je à cela, il est vray qu'il est assez difficile d'entendre cet oracle prononcé par la vérité mesme, & tous les interprètes ne sont pas d'accord sur la définition du péché dont il y est parlé sous le nom de péché contre le St-Esprit. Les pères de l'église ont esté partagés les premiers sur cette explication. Mais telle qu'elle soit, elle n'est nullement contraire à ce principe de foy que je vous viens d'établir, que l'église a le pouvoir de remettre tous les péchez. Si par le péché contre le St-Esprit nous entendons l'im-pénitence finale, comme quelques-uns l'entendent, nous conviendrons aisément qu'il est tout à fait irrémissible, & je l'ay déjà supposé en marquant que c'estoit en ce sens un péché de mort, & que son irrémissibilité ne donnoit point atteinte à ce que j'avois dit de ce pouvoir de l'église, que j'avois avoué ne s'estendre que sur les péchez de la vie. Si l'on entend l'apostasie, comme quelques pères l'ont entendu, ou le blasphème contre Dieu, ou la défiance de sa miséricorde, ou la présomption de nos propres forces, ou l'opiniâtreté, ou quelque'autre grand péché des sept qu'on appelle contre le St-Esprit, Jésus-Christ l'appelle irrémissible de mesme manière qu'il dit qu'il est impossible qu'un riche entre dans le ciel, appelant impossible ce qui est difficile, & irrémissible ce qui ne se remet pas aisément. Enfin si le péché contre le St-Esprit se prend pour toutes sortes de péchez qu'on appelle de pure malice, comme ceux de foiblesse sont appelés contre le père & ceux d'ignorance contre le fils, parce qu'on attribue par appropriation la bonté au St-Esprit qui est le terme de la volonté du père & du fils, comme on

donne la sagesse au fils qui est le verbe & la production de la reconnaissance du père, & le pouvoir au père qui est le principe sans principe & produit les deux autres personnes sans procéder d'une autre, le péché contre le St-Esprit est appelé en ce sens irrémédiable par comparaison avec les péchés de fragilité que la passion fait commettre, & ceux d'ignorance en quoy le manque de connoissance fait tomber, parce qu'il y a bien plus de peine à obtenir le pardon d'un crime de malice qui n'a nulle excuse en soy, que d'une eschapée de transport & d'ignorance qui semble mériter le pardon. Ce que vous avez dit, *M^{me}*, de certains péchés irréparables n'est vray que devant les hommes. Car aux yeux de Dieu il n'y a rien qui ne se puisse réparer.

Il n'estoit pas au pouvoir de David de faire revivre Urie, & le coup que portoit ce péché selon l'homme ne se pouvoit réparer : mais selon Dieu rien n'est irréparable, & tel est toujours punissable dans les règles de la justice des hommes que celle de Dieu absout entièrement. Dieu ne demande que le possible, & la confiance en luy suffit pour en obtenir la rémission des plus grands crimes. Il n'y a que ceux que St-Paul nomme des enfans de défiance qui périssent. Qui-conque est encore en vie & croît en moy, dit autrefois Nostre Seigneur à Marthe, tout mort qu'il puisse estre à la grâce par le péché, la foy le fera revivre. Tant que nous avons de vie, *M^{me}*, si coupable que nous soyons, si la foy en Dieu, c'est-à-dire soutenue par l'espérance & animée par la charité, nous fait retourner à luy de tout nostre cœur, nous rentrons en grâce avec luy. Dieu ne peut jamais damner une

âme pénitente & qui l'aime parfaitement. L'état de la vie future est une fuite & une conformation de la présente; on ne fait là que ce qu'on a commencé de faire icy. Les bienheureux continuent à aimer Dieu comme ils ont dès cette vie commencé à l'ainier; c'est le même amour de Dieu, mais beaucoup plus parfait pour lors qu'il n'étoit auparavant. Les damnés haïssent Dieu & blasphèment contre luy. Jamais la pénitence ny l'amour de Dieu n'entre dans l'enfer, & l'âme qui en a au moment qu'elle est séparée de son corps, ny peut jamais tomber. Il ne faut pour vivre éternellement après cette vie mortelle que mourir avec une foy vive & agissante. C'est J. C. qui nous en assure luy-même & je puis vous ajouter les paroles qu'il dit ensuite de celles cy : « Croyez-vous cela, dit-il à Marthe ? Il faut, M^{me}, que vous répondiez comme elle : Je croy que le Seigneur Jésus est fils de Dieu vivant, & qu'il est venu en ce monde comme il l'assure luy-même pour sauver les pécheurs. »

M., me répondit-elle à cela, je suis convaincue de tout ce que vous me dite. Je croy que Dieu peut remettre tous les péchez : je croy qu'il a souvent exercé ce pouvoir : mais toute ma peine présentement c'est s'il voudra bien en faire application à un sujet aussi misérable que je suis & à une créature qui s'est rendue si indigne de toutes ses grâces, & qui a tant abusé de celles qu'il luy a faites.

Je luy dis qu'il falloit espérer que Dieu auroit pitié d'elle selon sa grande miséricorde & selon la multitude de ses miséricordes, si grands que fussent ses péchez & en quelque multitude qu'ils pussent être. Elle com-

mença à me faire en gros une description de toute sa vie, dont elle me dit vouloir d'abord me donner le plan devant que d'en venir dans le détail, & dès ce moment je luy vis le cœur touché, fondante en larmes à la veue de sa misère.

C'est là que parurent les premières marques de sa douleur & de sa contrition, & je puis dire que rien que l'horreur de son péché & la crainte des jugemens de Dieu ne luy a fait jeter des pleurs. Il n'y a eu ny tendresse pour son mari pour qui elle en avoit beaucoup pour lors, ny amitié pour ses enfans dont elle parloit souvent en termes fort touchans, ny appréhension d'une mort ignominieuse qu'elle envisageoit comme présente, qui luy ait tiré une larme des yeux. Il n'y eut que le souvenir de sa vie passée & l'effroy des suites de la mort qui l'ayent frappée pour luy en faire répandre. Elle estoit naturellement intrépide & d'un grand courage : elle paroissoit née d'une inclination assez douce & fort honneste, d'un air indifférent à tout, d'un esprit vif & pénétrant, concevant les choses fort nettement, & les exprimant justes & en peu de paroles, mais très précises ; trouvant sur le champ des expédians pour sortir d'une affaire difficile, & prenant tout d'un coup son parti dans les choses les plus embarrassantes ; légère au reste & ne s'attachant à rien, inégale & ne se soutenant point, se rebutant quand on luy parloit souvent d'une même chose, & c'est ce qui m'obligea de diversifier de tems en tems celles que je luy dis pour ne la tenir que peu sur un sujet que je faisois pourtant revenir aisément, en luy donnant une nouvelle fauce & le proposant d'un nou-

veau tour. Elle parloit peu & assez bien, mais sans étude & sans affectation, se possédant parfaitement, présente à elle même, & ne disant que ce qu'elle vouloit bien dire. Personne ne l'auroit pris à sa physionomie ny à sa conversation pour une personne aussi maligne qu'il paroît par l'aveu public qu'elle a fait de son parricide qu'elle l'avoit esté. Aussi est-ce une chose surprenante, & où il faut adorer les jugemens de Dieu quand il abandonne l'homme à luy même, & reconnoître humblement la foiblesse de l'homme abandonné de Dieu, qu'une âme qui avoit d'elle même quelque chose de grand, d'un sang froid aux accidents les plus imprévus, d'une fermeté à ne s'émouvoir de rien, d'une résolution à attendre la mort & à la souffrir même s'il eût esté nécessaire, ait esté capable d'une aussi grande lâcheté qu'est celle qui se trouve dans l'attentat parricide qu'elle a confessé aux juges. Elle n'avoit rien dans le visage qui menaçât d'une si étrange malice : elle estoit d'un poil chatigné & fort épais, le tour du visage rond & assez beau, les yeux bleux, doux & parfaitement beaux, la peau extraordinairement blanche, le nez assez bien fait, nuls traits désagréables, mais rien qui pût à tout prendre faire passer son visage pour fort beau : il y avoit déjà quelques rides, & il marquoit plus d'années qu'il n'avoit.

Quelque chose m'obligea à luy demander son âge dans ce premier entretien. M., me dit-elle, si je vivois jusqu'au jour de la Magdelaine j'aurois quarante six ans. Je vins au monde ce jour là & j'en porte le nom. Je fus appelée au baptême Marie Magdelaine ; mais si près que nous soyons de ce terme je n'iray pas

jusque là : il faut finir aujourd'huy ou demain au plus tard, & c'est une grâce qu'on me fera de différer d'un jour : je m'y attend, M., sur vostre parole.

On luy auroit bien donné à la voir 48 ans : si doux que parût son visage naturellement, quand il luy parfoit quelque chagrin au travers de l'imagination, il la témoignoit assez par une grimace qui pouvoit d'abord faire peur, & de tems en tems je m'apercevois de convulsions qui marquoient du dédain, de l'indignation, & du dépit : elle estoit d'une fort petite taille & fort meneüe. C'est à peu près la description de son corps & de son esprit que je reconnus en peu de tems, m'estant tout d'abord appliqué fortement à l'observer pour me conduire après suivant ce que j'y aurois remarqué.

Après qu'elle m'eut fait un crayon de sa vie, sçachant que je n'avois pas encore dit la messe, elle m'avertit d'elle mesme qu'il estoit tems de la dire, que je pouvois pour cela descendre dans la chapelle, qu'elle me prioit de la dire de Nostre Dame à son intention pour luy obtenir par l'intercession de la Vierge sainte, qu'elle avoit toujours prise pour patrone, les grâces dont elle avoit besoin pour se disposer à mourir pénitente ; que je remontasse aussytost que j'aurois achevé le sacrifice, qu'elle y assisteroit en esprit, puisqu'il ne luy estoit pas permis d'y assister autrement, qu'elle se joinderoit à moy pour sacrifier par mon ministère & pour se mettre en estat de se sacrifier ensuite elle mesme & faire agréer à Dieu son sacrifice : qu'elle penseroit à mon retour à me dire en détail ce qu'elle ne m'avoit encore dit qu'en gros.

Je pris congé d'elle sur les dix heures & demie & dis ma messe dans la chapelle, interposant auprès de Dieu le crédit de la sainte Vierge pour impêtrer de luy tous les secours dont cette pénitente & moy avions besoin en cette occasion où j'étois persuadé qu'il falloit une grande grâce pour la rendre agréable à Dieu, & à moy une force extraordinaire pour m'acquitter de mon ministère & la guider dans toutes les démarches qu'elle devoit faire en retournant à Dieu.

Après ma messe, comme je prenois un doigt de vin dans la salle du concierge avant que de retourner à la tour, j'appris de M. Sency, libraire au palais qui se trouva là par hazard, que M^{me} de Br. estoit jugée : il est vray qu'il me dit qu'on lui devoit couper le poingt, & je ne sçus par M. Le Bailleul que le lendemain qu'on avoit dans l'arrest retranché cela des conclusions.

Je remontay tout à l'heure à la tour & la trouvay m'attendant dans une grande sérénité. Devant que de reprendre ce qu'elle avoit à me dire en particulier, elle me demanda si j'avois bien prié Dieu pour elle, & après que je l'eus assurée que je l'avois fait de tout mon cœur : M., me dit-elle, n'aurois-je pas la consolation de recevoir le viatique devant que de mourir ?

M^{me}, luy répondis-je, si vous este condamnée à la mort vous mourrez assurément sans cela, & je vous tromperois si je vous faisois espérer cette grâce. Nous avons veu dans l'histoire mourir sur l'échafaut un connestable sans le pouvoir obtenir, quelque instance qu'il fit pour le demander ; c'est le connestable de Saint Paul. Il fut exécuté en Grève, où, à la veue des

tours de Nostre Dame, il fit sa prière, comme vous la pouvez faire, si ce même sort que vous prévoyez déjà de vous même vous eschoit.

Je ne voulus pas luy parler du pain bénit que ce seigneur de la maison de Luxembourg mangea au lieu de l'Eucharistie qu'on luy refusa.

Elle me dit que M. de Cinq Mars & M. de Thou avoient communiqué avant que d'estre exécutés. Je ne le crois pas, M^{me}, lui répliquai-je, & je n'ay lu cela ny dans les mémoires de Montréfor, ny dans aucun autre livre qui rapporte leurs morts. Elle m'adjouta l'exemple de M. de Montmoranci. Mais évitant de luy répondre là dessus, j'opposay celui de M. de Marillac qui devoit la frapper estant alliée de cette famille, & se faisant un grand honneur de cette alliance. Je croy qu'elle ne sçavoit rien de la grâce que le Père Bourdaloue fit au chevalier de Rohan qu'il communia à sa messe la nuit même qu'il fut exécuté; sans doute elle n'auroit pas manqué de me le nommer; une chose passée depuis si peu de tems luy auroit donné quelque espérance d'une semblable faveur.

M^{me}, luy dis-je en poursuivant, quand vous m'apporteriez quelque exemple extraordinaire, ny faite pas fond, s'il vous plaist. Ce sont des exceptions à l'usage du royaume & cela ne fait pas de loy : vous ne devez pas vous promettre ce privilège. Les choses iront à vostre égard dans le cours ordinaire. C'est un malheur de vous trouver dans un estat où on ne vous accorde pas la réception d'un sacrement qui fait la force des fidelles & dont on se doit munir dans le voyage du tems à l'éternité que vous devez faire bien tost; mais

vous vous este mise vous mesme dans cet estat & vous vous este attirée ce mal; ne vous plaignez pas de la rigueur de nos coutumes, elles sont très justes puisqu'il est fort raisonnable & conforme à l'esprit de l'église ancienne de ne point donner la communion à des pécheurs coupables de certains crimes monstrueux, tels que sont ceux pour l'ordinaire qu'ont commis les personnes qu'on condamne à mort. Il feroit contre le respect que l'on doit à ce sacrement qu'une personne communiât le jour qu'elle doit estre décapitée, & qu'en un mesme jour le corps du fils de Dieu & le glaive d'un boureau passassent par le mesme canal, ce qui arriveroit, la coutume de France estant que l'on exécute l'arrest de mort le jour qu'on le prononce. Que feroit-ce, M^{me}, si on gardoit encore de nostre tems en ce royaume la sévérité qu'on y voyoit en ces rencontres devant Charles six. Jusqu'à ce prince, les suppliciez mouraient sans confession, & ce fut sous son règne qu'on relascha cette dureté.

M^r, en m'interrompant, cela se peut-il? Est-il croyable qu'on ait jamais eu cette cruauté?

M^{me}, luy dis-je, c'est un fait dont il ne faut pas disputer. L'ordonnance du Roy fait foy qu'on en a autrefois usé ainfty. Mais que cela ne vous allarme pas; je ne le dis que pour vous faire entendre que vous auriez esté bien plus malheureuse si vous aviez vescu dans ces anciens tems de rigueur, & que vous devez remercier Dieu qu'on ait présentement assez d'indulgence pour donner un confesseur au criminel qu'on condamne à mort. Mais, M^{me}, il faut s'en tenir là, & ne prétendez pas qu'on viole pour vous un usage com-

mun. Ce sacrement vous feroit fans doubte d'un grand secours; mais ce n'est pas un moyen absolument nécessaire pour le salut. Il feroit nécessaire, de nécessité qu'on appelle de précepte, s'il ne tenoit qu'à vous de le recevoir : vous y feriez obligée, & vous ne pourriez à la mort vous dispenser de le recevoir sans risquer votre salut. C'est dans ce sens que N. S. J. C., au chapitre fix de St Jean, menace ceux qui ne mangeront point la chair du fils de l'homme qu'ils n'aurent point de part à la vie éternelle. Mais dans l'estat où vous este, la veüe du sacrement suppléera au deffaut de la chose mesme, & c'est assez pour vous d'en avoir le désir : vous avez dû autrefois apprendre qu'il y a deux sortes de communion, une sacramentale qui se fait en recevant en sa bouche le corps du fils de Dieu, & une spirituelle qui n'est qu'une participation en esprit à la mort & à la passion de ce Dieu mourant & souffrant : la première peut estre sans l'autre, comme dans ceux qui communient indignement; mais elle ne fert qu'au jugement & à la condamnation du communiant puisque quiconque mange le corps sacré indignement, il mange son jugement : ce sont les paroles de St Paul qu'on vous a sans doute répétées quand on vous a instruit de la religion. Il faut que la seconde y soit jointe pour tirer du fruit de la première, mais la seconde tient lieu de la première & en fait recevoir tout le fruit quand on ne peut pas participer au sacrement. Il y a différentes manières de communier spirituellement. On communie au corps de J. C. en lisant sa parole qui est comme son corps, en aimant l'église, en s'unissant à elle qui est son corps mystique, & en souffrant pour luy

& avec luy. Cette dernière communion qui est présentement vostre partage, M^{me}, est la plus parfaite de toutes & celle qui nous fait le plus revestir de J. C. & remplir de son esprit. Dieu se trouve au milieu des souffrances comme sous les espèces du sacrement. Nos yeux n'y découvrent que des apparences foibles & peu considérables dans ce qui se voit dans l'Eucharistie : mais nostre foy qui perce au dedans nous y découvre un Dieu caché qui répand sur nous ses bénédictions. C'est là qu'après avoir levé tous ces voiles qui nous découvrent la vue de la divinité, nous venons à une lumière inaccessible qui nous eclaire, & nous puisons des trésors de grâce dans cette source profonde & inépuisable. Il est de mesme de la croix : sous ce dehors de souffrances qui n'ont rien que de terrible à nos sens l'âme chrestienne rencontre Jésus-Christ tout plein de bontés pour elle, le père des miséricordes & le Dieu de toute consolation soutien dans toutes nos tribulations, qui promet par son prophète d'estre avec nous dans l'affliction & de nous en délivrer en cette vie si nous espérons en luy, pour enfin nous glorifier éternellement. Voilà, M^{me}, la seule communion spirituelle que vous pouvez & que vous devez faire dans l'estat où vous este ; entrer dans l'esprit de J. C. souffrant, souffrir avec luy & comme luy, ou plustost comme ce criminel pénitent qui fut crucifié sur le calvaire en mesme temps que luy, qui fut baptisé de son sang & qui reçut J. C. spirituellement en luy-mesme, comme les apostres l'avoient receu la veille sacramentellement. Il confessa son crime à la croix & reconnut qu'il méritoit la mort, comme il fit profession que J. C. estoit innocent : il marca qu'il

attendoit de luy tout son secours & qu'il ne pouvoit estre sanctifié que par luy, & c'est pour cela qu'il le pria de se souvenir de luy. Voilà, M^{me}, vostre patron, & sa conduite est l'idée de ce que vous devez faire, reconnoître que vostre mort est la peine de vostre péché & qu'elle luy est due, au lieu que celle que voulut souffrir, Nostre Seigneur pour nous estoit l'effet de l'iniquité de ses ennemis, de l'injustice de ses juges, & de son amour pour les hommes. Vous ne pouvez pas dire comme luy que vous donnez vostre vie à vous même & que personne ne vous contraint à la perdre puisque vous vous regardez déjà comme condamnée à la mort : mais vous pouvez en vous y soumettant vous en faire un mérite auprès de J. C. ; il ne faut pour cela que détester vostre crime & aimer Dieu de tout vostre cœur. Si vous avez de la charité vostre mort fera un martyre, & comme un second baptême. C'est le moyen le plus efficace pour faire une bonne communion spirituelle. C'est peut-être un bien pour vous, M^{me}, que de mourir sur un échafaut. Il y a des gens que Dieu veut sauver par là, & dont la prédestination est attachée à une mort honteuse, qui viveroient & moureroient dans un oubli de Dieu & d'eux mêmes si la providence de Dieu qui les a choisis de toute éternité pour les béatifier ne les frappoit vivement & ne leur faisoit sentir le poids de son bras en les faisant punir par la justice des hommes & leur donnant par là le tems de se reconnoître & de revenir à luy. Celuy dont je viens de vous parler est de ce nombre & il y tient le premier rang. Sa mort fit tout son bonheur puisqu'elle le fit devenir compaignon de Jésus Christ, le fils de Dieu,

& qu'elle luy procura la grâce de recevoir les dernières paroles & son dernier soufle, d'affister à cette mort dont le souvenir fait toute la consolation des mourans, & d'entendre de sa bouche toute divine une promesse que ce Dieu luy fit de le recevoir le jour mesme dans son paradis.

Si la mémoire de cette passion d'un Dieu souffrant & expirant fait de si grands effets sur les âmes de ceux qui se la remettent devant les yeux au moment de leur mort, combien la vue mesme pouvoit elle estre salutaire à ce pénitent crucifié avec le fils de Dieu ! Sa vocation dépendoit du gibet. Il y a mesme des innocens malheureux dont on dit que s'ils n'avoient ainfy esté condamnés à une mort par une injustice horrible leur salut périltoit fort. Cela s'est dit de Marie Stuart, peut-estre avec un peu trop de liberté. Mais on peut dire qu'une longue prison & une mort cruelle contribuèrent fort à la sanctifier & la firent devenir une bien plus grande sainte qu'apparemment elle n'auroit esté, si elle eût esté la reine d'Elizabeth comme elle en fut la victime. Elle se fauva par cette communion spirituelle qu'elle reçut pendant si longtems, mourant tous les jours dans l'attente de la mort : il est vray qu'on dit qu'elle communia à sa mort, & qu'Elizabeth ne luy permettant pas d'entendre la messe de son aumônier pour y recevoir le saint Viatique, elle se communia elle mesme, comme on faisoit autrefois dans les voyages & dans d'autres occasions, d'une hostie consacrée que luy avoit envoyé Pie cinq, & qu'elle avoit gardée pour ce dernier besoin. Mais c'est une consolation qu'elle méritoit bien & vous devez reconnoître que vous

méritiez la mortification d'en estre privée : il faut la prendre comme une partie de la pénitence qui vous est due. On l'imposoit dans les premiers siècles de l'église en quelques endroits de la France & d'Espagne à quelques personnes mêmes qui mouroient dans leur lit moins coupables que vous. Rendez seulement grâce à Dieu qui vous donne loisir de faire pénitence &, par là, une bonne communion spirituelle qui est la seule nécessaire pour le salut.

M^r, me dit-elle, j'accepte de tout mon cœur cette mortification si sensible qu'elle me soit. Je prie Dieu qu'il me donne assez de grâce pour faire qu'une communion spirituelle supplée au défaut du sacrement que je ne puis recevoir. Je n'ay garde de me comparer à Marie Stuart : ce qu'on a dit d'elle pour la décréditer en France & en Ecosse n'estoit que calomnie ; elle auroit pu se sauver sur le throne quoique l'échafaud fut une voye plus feure pour un degré de sainteté plus élevé. Mais moy je ne pouvois jamais me sauver qu'en mourant de la main du bourreau. Si j'estois morte à Liège devant que d'estre arrestée, où en serois-je à l'heure qu'il est ? & quand je n'aurois pas esté prise & que j'eusse encore vescu vingt ans hors de France, comme serois-je morte enfin & quelle fin aurois-je faite ? Par qui aurois-je esté assistée, & comme aurois-je fait moy même tout ce que j'aurois dû faire pour me mettre en estat de grâce ? Si je puis estre sauvée après ce que j'ay fait, ce ne peut estre que par l'échafaud. Je veux bien prendre le bon larron pour exemple, & me régler sur ce qu'il a dit à la croix. Je déclareray mon crime devant les juges à qui je le défavouay

jusqu'à présent. J'ai cru le pouvoir céler parce que je me flattois que sans ma confession il n'y auroit pas de quoy me convaincre & que je n'estois pas obligée de me charger moy mesme. Je prétens réparer demain dans mon interrogatoire dernier ce que j'ay fait de mal dans les autres. M. le P. P. m'a dit sur la scelette des choses fort touchantes, car je m'en suis sentie attendrie quoy que je n'aye pas voulu le témoigner. Je ne doute pas que je n'aye scandalisé mes juges par la hardiesse que j'ay eue en cette rencontre & à la confrontation : mais je reconnois ma faute présentement.

— Ouy, M^{me}, luy répondis-je en l'interrompant, puis que vous voyez que vous estiez interrogée juridiquement, il falloit répondre précisément aux interrogatoires. Si vous l'eussiez esté contre les formes, vous auriez pu éluder par quelque détour : mais vous n'auriez jamais pu mentir. Le mensonge est toujours défendu & plus en jugement, où les choses se passent si solennellement & avec la religion du ferment, qu'en aucune autre occasion. Mais vous estiez interrogée dans l'ordre & vous n'estiez nullement en droit de décliner. Il falloit parler juste & dire tout ce qui estoit de la chose. Vous deviez paroître en cette action avec autant de modestie & d'humilité pour avouer, qu'on dit que vous avez eu de résolution & d'assurance pour soutenir le mensonge & l'imposture.

Je vous prie, M., reprit-elle tout à coup, d'en faire mes excuses à M. le P. P. Vous le verrez, s'il vous plaist, de ma part après ma mort & vous luy direz que je luy demande pardon & à tous les juges de l'effronterie qu'ils m'ont veüe ; que j'ay cru que cela servoit

à la deffense de ma cause, & que je n'ay jamais cru qu'il y eût assez de preuves pour me condamner sans mon aveu ; que je vois le contraire présentement, & que j'ay esté touchée sur la scelette de ce qu'il m'a dit, & que je me suis fait violence pour empêcher qu'on ne le remarquast à mon visage ; qu'il me pardonne le scandale que j'ay donné à toute la chambre assemblée pour me juger, & qu'il prie les juges de me le pardonner : qu'au reste, je meurs convaincüe que ma prédestination estoit attachée à l'arrest de mort qu'il prononce aujourd'hui contre moy, & que bien loing de m'en plaindre & de luy en vouloir du mal, je sens que je luy en suis obligée, & l'en remercie très humblement. Voyez aussy, je vous prie, M. le P. G. & remerciez le de mesme en mon nom d'avoir sollicité ce jugement dont je crois que mon salut dépendoit absolument. Mais revenons à nostre affaire.

C'est ainfi qu'elle me vint compter son affaire jusqu'à une heure & demye qu'on vint apporter le couvert pour dîner. Elle ne prit que deux œufs frais & un bouillon & m'entretint pendant le repas que je fis de choses indifférentes avec une très grande liberté d'esprit, & d'une tranquillité qui me surprenoit, comme si elle m'eût donné à manger dans une maison de campagne. Elle fit mettre à table les deux hommes & la femme qui la gardoient ordinairement. M., me dit-elle après qu'elle leur eut dit de s'y mettre, vous voulez bien qu'on ne fasse pas de façons pour vous : ils ont coutume de manger avec moy pour me tenir compagnie, & nous en userons de mesme aujourd'hui si vous le trouvez bon. C'est icy, leur dit-elle, le dernier repas

que je feray avec vous : & se tournant vers la femme qui estoit auprès d'elle : Madame ma pauvre du Rus, vous ferez bientôt défaite de moy ; il y a longtems que je vous donne de la peine : mais cela finira dans peu : vous pourrez demain aller à Dranet : vous aurez assez de tems pour cela. Sept ou huit heures venûes vous n'aurez plus à faire à moy. Je feray entre les mains de M. (elle me regarda pour me désigner en disant cela), & on ne vous permettra pas de m'approcher. Vous pourrez partir dès ce moment là pour vous en retourner, car je ne croy pas que vous ayez le cœur de me voir exécuter ; outre que cela fera peut-être fait de bonne heure.

Elle disoit cela froidement, & d'une tranquillité qui marquoit plus tost une égalité d'esprit naturelle qu'une fierté affectée. Et comme ces gens de tems en tems fondoient en larmes & se retiroient pour les luy cacher, elle, s'en apercevant, me jettoit sans pleurer un regard de pitié comme compatissant à leur douleur, à peu près de même qu'une mère de famille qui seroit au lit de la mort & voyant autour d'elle ses domestiques pleurer regarderoit un confesseur qui seroit auprès d'elle & marqueroit la peine que leur amitié luy donneroit.

Elle me parla de la grande chaleur qu'il avoit fait pendant quelques jours. M^{me}, luy dis-je, je croy que vous vous en este bien aperçue icy ; le lieu est assez étouffé & n'a pas beaucoup d'air, si élevé qu'il soit, ne le retirant que par une petite ouverture. M., me dit-elle, j'ay bien senti que le chaud estoit excessif, mais je n'en ay pas esté incommodée.

De tems en tems elle me pressa de manger & fit

reproche au concierge qu'on eut mis des choux au pot. Elle me pria avec beaucoup d'honnêteté de vouloir bien qu'elle but à ma santé. Je crus que je luy faisois auffy quelque plaisir de boire à la sienne, & il ne me fut pas difficile d'avoir pour elle cette petite complaisance. Elle me fit excuse si elle ne me servoit pas, évitant de dire qu'elle n'avoit point de couteau pour cela, pour n'avoir pas lieu de rien témoigner qui eût l'apparence de plainte.

M., me dit-elle sur la fin du dîner, c'est demain maigre, & quoyque ce soit un jour de grande fatigue pour moy je ne prétens pas faire gras. M^{me}, luy répondis-je, si vous aviez besoin d'un bouillon à la viande pour vous soutenir, il n'en faudra pas faire de scrupule; ce ne sera point par délicatesse que vous en prendrez, mais par pure nécessité, & la loy de l'église n'oblige pas en ce cas. M., me répliqua-t-elle, je n'en ferois pas de délicatesse si j'en avois besoin & que vous me l'ordonnassiez; mais, seurement, cela ne fera pas. Il n'y a qu'à m'en donner un ce soir à l'heure du souper, & un autre à onze heures; on le fera aujourd'huy un peu plus fort qu'à l'ordinaire, & cela suffira pour passer demain avec deux œufs frais que je pouray prendre après la question.

Il est vray que j'estois épouventé de tout ce sang froid, & je frémissais moy même de luy voir ordonner au concierge si paisiblement que le bouillon fût plus fort ce soir là qu'à l'ordinaire, & qu'on luy en tint deux prises prestes avant minuit. Le dîner fini, on luy donna du papier & de l'encre qu'elle avoit demandé, & elle me dit que devant que de me faire prendre la plume

pour me prier d'écrire ce qu'elle auroit à me dire elle avoit une lettre à écrire. M., me dit-elle, agréez avant que je vous prie d'écrire ma confession comme je vous la dicterai, j'écrive moy même une lettre qui m'embarasse ; après quoy je feray plus libre pour penser à ma conscience. C'est à mon mary que je la veux faire & cela m'inquiète. Je m'en vais l'écrire, puis je vous la liray, pour n'y rien mettre que vous ne trouviez bon, & vous ferez le maître de tous mes sentimens & de toutes mes actions jusqu'à ma mort.

Je luy vis dans ce moment beaucoup de tendresse pour M. de Br. & comme on croyoit dans le monde qu'elle l'avoit toujours assez peu aimé, je fus surpris de trouver en elle tant d'amour pour luy : cela me parut même aller jusqu'à l'excès, & pendant une demye heure je la vis plus en peine de luy que d'elle même. J'eus quelque joye de la connoître de cette amitié & pour reconnoître si les marques qu'elle en donnoit estoient bien sincères, autant que pour la régler & la réduire dans de justes bornes, je la combatis ainſy :

M^{me}, l'amitié qu'un mary & une femme doivent avoir l'un pour l'autre est trop juste pour condamner celle que vous me témoignez avoir pour M. de B. Il faut même qu'elle soit bien forte puisque J. C. ne luy donne point d'autre modèle que la liaison qu'il y a entre luy & l'Eglise. Il veut qu'un mary aime sa femme comme il aime luy-même l'Eglise ; il fait entendre par là que comme cet amour doit estre mutuel, la femme doit autant aimer son mary que l'Eglise l'aime luy-même. Voilà l'idée de l'amitié conjugale qui doit estre inviolable, comme l'union de l'Eglise avec J. C. est in-

diffoluble. Je ne ſçay s'il y a toujours eu entre vous & luy une fi grande intelligence : mais, comme j'en ay ouï parler, il y a eu un peu d'indifférence dans vos difgraces : il ne s'eſt pas fort embaraffé de vous voir éloignée de France : il ne s'intéreſſe pas beaucoup à voſtre affaire préſentement : pour peu qu'il eut eſté ſenſible à ce qui vous touche, ſi coupable qu'il vous ſçût d'ailleurs, il pouvoit bien ſe rendre icy & ſolliciter pour vous : il eſt viſible par la conduite qu'il tient dans cette occaſion où il va de tout pour vous que ſi vous avez eu de l'amitié pour luy, elle n'a pas eſté réciproque de ſon coſté & qu'il en a manqué pour vous.

Je ne luy diſois tout cela que pour l'éprouver.

M., me dit-elle en m'interrompant, il ne faut pas juger toujours des choſes ſi promptement & ſans les bien ſçavoir. M. de B. eſt toujours entré dans mes intérêts, & il n'a manqué qu'à ce qu'il n'a pu faire. Il y a eu toujours commerce de lettres entre luy & moy pendant que j'eſtois hors du royaume, & ne doutez pas qu'il ne ſe fût rendu à Paris ſi-toſt qu'il m'a ſceu en priſon ſi ſes affaires luy euſſent permis d'y venir en ſeureté ; mais il y a des tems où cela ne ſe peut. Il faut que vous ſçachiez, M., qu'il eſt noyé de debtes & qu'il ne pourroit paroître icy que ſes créanciers ne le fiſſent arreſter tout à l'heure : ne croyez pas, M., qu'il fût inſenſible pour moy.

M^{me}, luy répliquay-je, je croiray ſur cela tout ce qu'il vous plaira que je croye. Je loue fort toute cette amitié que vous avez pour luy ; mais elle ne doit pas vous occuper ſi fort à l'heure qu'il eſt : cette application partageroit voſtre eſprit & voſtre cœur, & ils doi-

vent présentement estre tout entier à Dieu. Saint Paul dit que le mariage divise l'homme & luy fait mettre une partie de ses soins à sa famille pendant qu'il donne l'autre à la religion. Il faut, M^{me}, que vous soyez toute au Seigneur dans l'estat où vous este, & vous devez regarder le monde comme n'en estant plus. Ce n'est pas que je ne loue fort que vous vouliez escrire à M. de B. pourveu que cette lettre ne vous tienne que peu de tems & qu'elle soit bien chrestienne. Vous devez vous mesme luy demander pardon, l'exhorter à se conduire en homme de bien, à faire bien élever vos enfans; cette petite suspension d'examen de conscience ne vous éloignera pas de Dieu puisqu'il vous oblige luy-mesme à ce devoir. Faite vostre lettre, M^{me}.

Elle prit la plume & écrivit fort viste ces mots : Sur le point que je suis d'aller rendre mon âme à Dieu, j'ay voulu vous asseurer de mon amitié qui sera pour vous jusqu'au dernier moment de ma vie. Je vous demande pardon de tout ce que j'ay fait contre ce que je vous devois. Je meurs d'une mort honneste que mes ennemis m'ont attiré. Je leur pardonne de tout mon cœur, & je vous prie de leur pardonner. J'espère que vous me pardonneriez aussy à moy mesme l'ignominie qui en pourra rejaillir sur vous. Mais pensez que nous ne sommes icy que pour un tems, & que peut estre dans peu vous ferez obligé d'aller rendre à Dieu un compte exact de toutes vos actions, jusqu'aux paroles oiseuses, comme je suis présentement en estat de le faire. Ayez soin de nos affaires temporelles & de nos enfans; faites les élever dans la crainte de Dieu & leur donnez vous mesme l'exemple. Consultez sur cela

M. Marillac & M^e Contée. Faites faire pour moy le plus de prières que vous pourez & foyez perfuadé que je meurs tout à vous. DAUBRAY. Elle avoit mis au bas un mot d'adresse pour faire retirer quelque argent qu'elle avoit encore à Liège, & il y avoit oultre cela un article dans le corps que je ne puis rapporter icy & que je luy fis passer quand elle la rescrivit.

Elle me la lut & je l'entendis attentivement sans l'arrestér. Mais quand elle eut achevé : M^{me}, lui dis-je, voilà une lettre qui ne me plaît pas. Ce que vous y dites de vos ennemis ne vous convient nullement. Vous n'avez point d'ennemis que vostre péché & vous-mesme. Ceux que vous appelez ainfy sont ceux qui aiment la mémoire de M. vostre père & de MM. vos frères, & ne la deveriez-vous pas aimer comme eux ?

Pourquoy cela, me dit-elle, M. ? Ceux qui ont poursuivi ma mort ne sont-ils pas mes ennemis, & n'est-ce pas un sentiment chrestien que de leur pardonner cette pourfuitte ?

Non, M^{me}, luy répliquai-je, ce ne sont point vos ennemis : vous este l'ennemie de tout le genre humain & peronne n'est le vostre. Si vous este en exécution à tous les hommes, c'est vostre abomination qui vous a attiré cette aversion. On ne peut penser à vostre crime sans horreur : comme voudriez-vous qu'on s'empeschast de vous haïr ?

Elle me demanda en quoy consistoit l'oubly des injures & le pardon des ennemis. Je l'instruisis de cela & comme elle me dit, pour me marquer qu'elle n'avoit point de ressentiment contre quelques personnes qu'elle croyoit avoir le plus contribué à la faire prendre & à la faire

condamner, qu'elle voudroit qu'ils fussent en paradis : M^{me}, luy dis-je, pour la faire expliquer, comment entendez-vous cela ? On parle quelques fois ainfy quand on foudrette le défaire des gens.

M., reprit-elle, je ne le prends pas ainfy : je prie Dieu qu'il leur donne longtems en ce monde une grande prospérité, & qu'il les comble en l'autre éternellement du plus haut degré de gloire dont ils soient capables. M^{me}, luy repris-je, c'est en cette manière que les chrétiens doivent aimer par rapport à Dieu : mais vous me faites faire icy une digression bien inutile : qu'avez-vous affaire du pardon des ennemis ? Qui este-vous pour vous mettre sur un pied de générosité & vouloir tirer quelque gloire de ce pardon ? Vous n'este pas en estat de pardonner à personne, mais de demander pardon à tout le monde que vous avez scandalisé par un parricide inoui jusqu'à cette heure. Si vous mouriez, M^{me}, comme Marie Stuart qui, après une longue prison, toute innocente qu'elle estoit, monta sur un échafaut pour y perdre la teste & subir le jugement du monde le plus inique, vous pouriez pardonner à vos ennemis qui feroient vos persécuteurs, & vous suivriez en cela l'exemple de Nostre-Seigneur à la croix & saint Estienne quand il fut lapidé. Mais c'est la justice qui vous fait mourir pour vos crimes, & elle ne pouvoit vous sauver. Vous n'avez ni ennemis ni persécuteurs, & il ne faut point vous flatter de faire un acte de religion de ne vouloir point de mal à ceux qui ont pris part à vostre condamnation. Vous ne pouriez, mesme selon le monde, leur en vouloir sans une extrême insolence, après le mal que vous avez fait.

Je crus luy devoir parler avec cette force pour l'humilier, & elle se rendit tout à l'heure. Elle m'offrit de rayer ce qui regardoit les ennemis & un autre endroit que je ne puis dire. Mais comme cela alloit à une trop grande rature & qu'il y avoit quatre ou cinq lignes à effacer pour cela, je la fis consentir à refaire une autre lettre que je luy dictai de mot à mot comme la première, en retranchant les deux endroits que je n'avois pu y approuver. Elle eut peine à se rendre de recommencer sa lettre & elle s'en excusa un moment, mais elle le fit enfin fort volontiers. Cela fait, elle ne voulut plus penser qu'à écrire sa confession. M., me dit-elle pour cela, voilà ma lettre faite. Je ne veux plus vous entretenir que de moy. Mais c'est à vous, s'il vous plaist, à prendre la plume à vostre tour; vous voulez bien me soulager en cela. Il faut que nous écrivions tout ce que j'ay à vous dire pour me confesser à vous. Sans cela je ne pourrais pas estre affeurée que mon compte fût exact. Je ne le puis estre qu'en repassant tout d'une veüe sur ce que j'auray dit, & si je ne voyois cela écrit, je craindrois toujours qu'il ne me fût eschappé quelque chose.

M^{me}, luy dis-je, je vous renderay cet office : mais commencez par prier Dieu & demandons la grâce de son Saint-Esprit pour bien faire cela.

Nous nous mismes à genouïl elle & moy, & nous dismes un *Veni creator* & un *Salve regina*, qu'elle demanda elle-mesme que j'adjoutasse à la prière du Saint-Esprit. Je luy fis ensuite une paraphrase de l'un & de l'autre en françois pour luy ouvrir & toucher le cœur, la faisant répéter après moy mot à mot ce que je di-

fois, & comme je mellois des choses fort touchantes qui la regardoient, elle m'interrompit au milieu de la paraphrase du *Salve*, & me dit :

M^r, je voudrois bien que vous me donnassiez un livre où cela fût ; je le dirois en mesme tems que vous ; je sens mon cœur pénétré de cela. M^{me}, luy dis-je, ce que je vous fais dire n'est dans aucun livre. C'est ce que Dieu m'inspire en ce moment, & si vous y faites un peu de réflexion, vous verrez qu'il y a milles choses qui tombent sur vous personnellement, & que ce ne peut estre un formulaire commun. Il est vray, me répliqua-t-elle, M^r, je ne sçay ce qui me transportoit ; je vois bien que cela est fait pour moy : continuons, je vous prie.

Nous achevâmes cela, & cette prière paraphrasée fut d'une demye heure ou trois quarts d'heure. Après quoy, je me levay & m'assis. Elle s'approcha de moy & se mit à genouïl pour dire son *confiteor*. Après qu'elle l'eut dit en latin, je le luy fis dire en françois après moy, en luy faisant une paraphrase, & y adjoutant les saints auxquels elle me dit qu'elle avoit une dévotion particulière, S^{te} Magdelaine, S^t René & S^t Antoine de Padoüe. Elle me demanda si elle se tiendroït à genouïl tant que sa confession dureroit : je crus qu'elle n'auroit pas assez de force pour cela, & qu'elle seroit en cette situation moins en estat de penser à elle.

Je la fis lever. Elle prit un livre françois qu'elle avoit pour y lire les commandemens de Dieu, & me dit de l'aider à s'examiner le plus rigoureusement qu'il se pourroit, sans se pardonner quoy que ce soit, de luy faire des avances, de l'interroger sur toutes les espèces

& toutes les circonstances des péchez possibles, me protestant que d'elle-mesme elle me préviendroît & s'accuseroit de tout ce que sa conscience pouvoit lui reprocher. Et en effet je ne crois pas qu'on pût faire rien de plus exact sur cela que ce qu'elle fit. Après le décalogue, elle prit les commandemens de l'Eglise, & se tint la mesme rigueur pour confesser ce qu'elle pouvoit avoir fait contre. Je luy parlay des obligations du baptesme, des dispositions nécessaires pour communier dignement, de l'estat où on doit entendre la messe les dimanches & les festes pour satisfaire au précepte. Elle passa à parcourir les sept péchez capitaux pour reconnoître si elle estoit coupable de quelques-uns. Je luy parlay de l'obligation que nous avons de faire quelques fois des actes de foy, d'espérance & de charité, & je puis dire qu'elle fit une déclaration très grande de tout jusqu'aux plus petits péchez véniels & aux minuties.

La religion qu'elle avoit pour cela nous fit aller assez lentement, & je la voulois ainſy pour ne luy pas donner ce jour-là l'absolution que je croyois pouvoir différer jusqu'après que son arrest luy auroit esté prononcé, et qu'elle eut subi l'interrogation. Je croyois de plus qu'il estoit nécessaire pour me faire reconnoître que le récit qu'elle me faisoit n'estoit pas purement historique, mais un acte de pénitence qui devoit faire partie du sacrement, de l'exciter de tems en tems à la composition de cœur, et de luy faire produire des actes de contrition. Je luy apportois l'exemple du Roy pénitent & luy disois que, comme ce prince disoit à Dieu pour obtenir le pardon de son adultère, de son homi-

cide & de ses autres péchez qu'il luy repasseroit toutes ses années dans l'amertume de son âme, qu'elle devoit plonger la sienne dans la douleur la plus amère qu'elle pût avoir, qu'elle devoit comme la Magdelaine sa patronne se faire un baptême de ses larmes devant que de s'en faire un de son sang, que celui-cy seroit inutile sans l'autre, que cette péchereffe pénitente fut assez heureuse pour répandre des larmes aux pieds de J. C., qu'elle sanctifia cette eau qui couloit de ses yeux par l'attouchement de ce corps sacré, comme l'eau du Jourdain fut sanctifiée par cette même chair au même tems que S^t Jean en répandit sur elle : que si ce miracle ne se faisoit pas visiblement, J. C. d'une manière insensible, mais qui n'en estoit pas moins véritable, sanctifieroit ses larmes & luy prononceroit par mon ministère, dont il vouloit bien se servir pour cela, que ses péchez luy estoient remis parce qu'elle l'avoit beaucoup aimé, après s'estre beaucoup aimée elle-même, comme il l'avoit dit luy-même à Magdelaine.

Cela luy fit bien de l'impression & de tems en tems je luy vis couler des larmes à ruissaux. Pour peu que je luy remarquasse de relâchement & de séchereffe, je luy reprochois sa dureté. M^{mo}, lui dis-je, ne prétendez pas pouvoir, dans le peu de tems que vous espérez qui vous reste de vie, rachepter celui que vous avez perdu comme parle saint Paul, & réparer le mal que vous avez fait, que vous n'ayez une grande contrition, & pour parler avec l'écriture, creuse & profonde comme la mer pour noyer Pharaon & toute son armée, c'est-à-dire tous vos péchez. Il faut cette double con-

trition de Jérémie pour les péchez de commission & d'omission d'autant plus étendue qu'elle doit tenir lieu de satisfaction, puisque vous n'avez pas le temps d'en faire qui soit proportionnée à vostre crime, & il faut dans les heures que vous avez encore à vivre que tout respire en vous la pénitence, & qu'elle soit universelle.

Vous aurez peut-estre autrefois oï parler de ce jeûne général que le Roy de Ninive après la menace de Jônas ordonna dans la ville. Il s'estendit aux enfans mesmes les plus innocens & à tous les animaux. Tout doit, *Mme*, en vous, porter le caractère de la pénitence, vostre esprit, vostre cœur, tous vos sens. Quand je vous ay dit que, si pressée de la mort qui vous menace, il n'y avoit rien à désespérer, & qu'il n'estoit besoin que d'un moment pour fléchir la colère de Dieu & obtenir de sa miséricorde la rémission de vos péchez, j'ay entendu que vous eussiez une douleur si vive & si perçante qu'elle vous réduisit à l'estat où se dépeint David dans ses psaumes et où l'évangile représente la Magdelaine pénitente, aussy véhémence qu'elle puisse estre & sans aucune intermission. La conversion qui mérite le pardon doit estre de toute vostre âme, de tout vostre cœur, & de toutes vos forces ; produire en vous un cœur nouveau & un esprit nouveau, & rendre ce qui est en vous tout autre qu'il n'estoit auparavant. David se trouble à la vue de son péché : son âme à ce seul aspect est toute dans le trouble & dans la confusion : son cœur se sèche de douleur au souvenir de ses crimes : un moment après quand il regarde Dieu qu'il a offensé, son âme se liquéfie, se fond toute en eau : cette âme péni-

tente se prosterne devant le Seigneur et s'attache au passé pour s'humilier : sa chair se froisse, ses os se rompent, son cœur se brise, son visage, son pain, son lit sont baignés de ses larmes, sa voix s'enroue & se perd à forces de cris qu'elle pousse au ciel pour demander grâce : son gémissement est comme celui de la tourterelle qui ne finit point.

C'est aussi l'image de la pénitence de la Magdelaine. Elle arrose les pieds de J. C. de ses pleurs & elle ne cesse point de les baïser : ses larmes saintes qui ne tarissent pas, ses baisers sacrés qui continuent sans interruption, sont des marques de la grandeur & de la stabilité de la contrition qu'elle a de ses péchez & de l'amour qu'elle a pour Dieu.

Toutes ces paroles & milles autres semblables la faisoient pleurer amèrement. M^r, me disoit-elle souvent, je voudrois bien pleurer mes péchez plus que je ne fais. M^{me}, luy répliquay-je, il ne faut que des larmes intérieures pour ce Dieu qui est scrutateur de nos cœurs. C'est de celles-là qu'il faut luy demander une source inépuisable & dire avec le prophète : qui donnera à ma teste une fontaine de larmes pour la faire distiller par les yeux de mon âme & pleurer comme je dois sur moy & sur mes péchez ? Si vous ne souhaitez pleurer présentement plus que vous ne pleurez que pour vous soulager & vous descharger d'une partie de vostre douleur, ce mouvement me déplairoit. Vous devez au contraire faire rentrer vostre douleur pour en estre toute remplie, & pouvoir dire, avec cette femme affligée de l'écriture, que vous ne voulez point de consolation parce que Dieu vous a remplie d'amertume. Il n'est pas

nécessaire que les sanglots de votre âme exhalent au dehors : si cachez qu'ils soient au dedans, M^{me}, ils seront toujours connus de Dieu qui lève les replis des consciences & découvre ce qu'il y a de plus secret. Vous lui pourriez dire comme David : vous voyez, Seigneur, l'état de mon cœur et tous mes gémissements sont connus de vous, *gemitus meus a te non est absconditus*.

Ouy, M^r, dit-elle en pleurant, je lui dis de tout mon cœur : Que n'en ay-je un aussi tendre & aussi capable d'aimer Dieu que les plus grands pénitens & que les premiers des chrétiens ! Que n'ay-je un cœur de David, de S^t Paul, de la Magdelaine & de S^t Augustin !. Ou plutôt que n'ay-je tous ces cœurs mêlés ensemble ! Je souhaiterois qu'ils fussent tous réunis dans le mien pour concevoir une contrition de mes péchez & un amour pour Dieu qui eussent quelque rapport avec mes crimes et qui pussent les expier.

M^{me}, lui dis-je en reprenant, le votre tel qu'il est suffira si vous le voulez employer tout entier. Une obole, donnée par l'esprit de charité, fait pour cette pauvre femme de l'évangile tout autant que les grandes libéralités des riches. Ce désir que vous témoignez d'assembler en vous la ferveur de ces premiers anges & de ces saints animés de la charité, vous fait entrer en participation de leur mérite. C'est un effet de la communion des saints dans l'église ; non-seulement elle nous fait part de leurs suffrages, & les oblige de s'intéresser à nous & de nous aider de leurs vœux en s'intéressant à la gloire de Dieu & se joignant à ceux qui le veulent glorifier pour le faire plus parfaitement glo-

rifier, mais, par un secret singulier de la charité chrétienne, elle fait qu'une sainte émulation que nous concevons à la vue des grands saints dont nous souhaitons avec empressement atteindre la vertu rend aussi agréable à Dieu l'effort que nous faisons pour cela que le feroit la vertu même. C'est à quoy sert l'exemple de ces héros de notre religion quand nous nous mettons en devoir de les imiter autant que nous le pouvons. Continuez, M^{me}, à prier ces saints qu'ils vous secourent auprès de Dieu ; ils gémiront encore pour vous en J. C. : luy-même offrira de nouveau les pleurs qu'il a versés sur le Lazare & sur Jérusalem, le trouble qu'il a souffert dans la passion à l'approche de la mort, & tout ce qu'il a enduré pour vous soutenir dans votre trouble & dans vos souffrances. Il fait encore prier pour vous son esprit, à qui il fait jetter des gémissemens ineffables ; il fait soupirer son église, son unique colombe, pour vous obtenir des soupirs si forts qu'ils appaisent l'indignation divine de son père.

A mesure que la confession avançoit, je luy disois toujours quelque chose de touchant, & elle joignoit aussytost les mains en pleurant & demandant pardon à Dieu. Il est vray que, comme je ne prétendois luy donner l'absolution que le lendemain, je luy parlai quelques fois de choses qui ne touchoient pas le sacrement. Je l'interrogeois de l'estat où elle avoit esté hors de France, & je me souviens qu'en déplorant la condition misérable où elle s'estoit trouvée, doutant partout, & ne se trouvant jamais en lieu de seureté, elle me dit qu'elle ne touchoit que 500^{ll} par an ; sur quoy il falloit prendre les faux frais qu'elle avoit esté obligée

de payer, les droits de change & de dépenses de voyages : que même l'année dernière, qui étoit celle de la mort de M^{lle} sa sœur, elle n'avoit eu que 350^{ll}. Je luy fis dire milles autres choses sur ses aventures & sur sa famille que je ne puis dire, & quoyque cela ne regardât pas sa confession j'en tiray pourtant de l'avantage pour mon dessein, & je sçus tourner tout à mon but. Cela servit un peu d'ailleurs à luy donner quelque repos dans l'application qu'il falloit avoir à se remettre ce qu'elle me devoit dire, & à charmer sa douleur pendant quelque tems.

Elle eut, outre cela, trois momens pour se recueillir en elle-même sans que je fusse auprès d'elle. M. le P. G. se donna cet après-dîner la peine de venir deux fois à la tour : la première, sur les quatre heures, pour sçavoir en quel estat je la trouvois, & m'avertir que si elle avoit à déclarer quelque chose & qu'elle le voulût faire dès cet après-dîner-là Messieurs les Commissaires se trouveroient tous près pour l'entendre, & que je n'avois qu'à m'adresser à un garde pour faire sçavoir si elle vouloit parler. C'est ce qu'il me dit au milieu de l'escalier de la tour où il avoit voulu monter pour me sauver une partie de la descente, descendant au garde, qui me vint donner avis que quelqu'un demandoit à me parler, de dire que ce fût luy.

Je remontay dans l'instant &, après quelque chose que je dis à M^{me} de B., sur la confession qu'elle faisoit, je luy demanday si elle ne vouloit pas bien déclarer sur son accusation qu'elle étoit coupable devant Messieurs les juges, comme je luy avois marqué qu'elle le devoit & qu'elle m'avoit promis de le faire. Elle me

dit qu'elle me tiendrait parole, & qu'elle dirait le lendemain tout ce qu'elle sçavoit sur cela. M^r, me dit-elle, qu'on me laisse en repos jusqu'à demain : je découvriray mon crime à M^r Paluau : je reconnaitray devant luy que j'ay empoisonné mon père, que j'ay fait empoisonner mes frères & que j'ay pensé empoisonner ma sœur. Je voudrais sçavoir quelle estoit la composition des poisons dont je me suis servie & dont on a usé par mon ordre : mais tout ce que j'en connois c'est que les crapaux y entroient & qu'il y en avoit qui n'estoit que de l'arsenic rarifié.

M^{me}, luy répondis-je, vous avez eu milles entretiens d'amitié avec celui qui vous les fournissoit ; n'avez-vous jamais eu la curiosité de sçavoir au vray tous les ingrédients qu'il falloit pour le faire ? On dit qu'il avoit pour cela un laboratoire & qu'il les alambiquoit luy-mesme : ne vous a-t-il jamais fait confidence de ce secret ?

Je ne sçay, me répondit-elle, que ce que je vous ay dit là-dessus. Mais, M^{me}, continuay-je, s'il travailloit luy-mesme à ses poisons, comme on dit qu'il le faisoit & mesme qu'il s'est, sans y penser, empoisonné luy-mesme, le masque dont il se servoit dans ses ouvrages pour ne pas respirer l'air envenimé de son fourneau s'estant cassé, il ne se peut que vous ne le sçachiez.

M^r, me dit-elle, il n'est pas mort ainfi, & ce que vous me dite là est une fable. Je ne doute pas qu'il ne sçût quel estoit son poison, & qu'il ne mît quelques fois la main à le préparer, mais celui qui le faisoit ordinairement estoit Glazel, apothicaire du faux bourg S^t Germain, mort il y a longtems. Je sçay bien qu'il y

avoit des poisons différens, & on a dû trouver dans la caffette de l'eau rougeastre & de l'eau blanchastre : mais je n'en sçay pas la confection. Je ne connois point de contre-poison que le laiët. Cet homme-là m'a souvent dit que c'estoit un préservatif contre, & que pour peu qu'on en prit le matin, son poison ne pouvoit faire de mal : que c'en estoit mesme le remède pourveu qu'on en eût pris peu, & que bientoit après on avalât un peu de laiët.

Pour les complices, je n'en sçache point que je puisse accuser, qu'un homme à qui je donnois du poison il y a dix ans, qu'il m'avoit demandé pour empoisonner sa femme.

Mais, M^{me}, luy dis-je, comme expliquez-vous la lettre que vous avez escrite depuis vostre détention à M^r Pennautier, où vous le pressiez de faire pour vous tout ce qu'il pourra & de se souvenir que vos intérêts en cette affaire sont les siens ?

M^r, me répondit-elle, je ne sçay point du tout qu'il ait jamais eu d'intelligence avec S^{te} Croix pour les poisons & je ne pourois l'en accuser sans trahir ma conscience. Mais comme on a trouvé dans sa caffette un billet qui le regardoit & que je l'avois veu milles fois avec S^{te} Croix, je crus que l'amitié avoit pu aller jusqu'au commerce de poison, & dans ce doute je me hazarday à luy escrire comme si j'avais sçeu que cela fût, ne pouvant rien gaster par là à mon affaire, et raisonnant ainsi en moy-mesme : s'il y a eu entr'eux quelque liaison pour les poisons, M^r Pennautier croira que j'en sçauray le secret, m'avançant comme je fais, & cela l'engagera à solliciter mon affaire comme la

sienne de peur que je ne le charge, &, s'il est innocent, ma lettre est perdue. Je ne risque rien que l'indignation d'une personne qui n'auroit garde de se déclarer pour moy ny de me rendre aucun service quand je ne luy aurois rien escrit.

M^{me}, luy dis-je, prenez garde à ce que vous dites sur cela. Si vous y mentez, on pourra dire comme S^t Pierre dit à Ananie & à Saphire, la femme, que vous n'aurez pas menti aux hommes, mais à Dieu. Vous devez dire la vérité à vos juges qui représentent Dieu par le caractère de leur autorité qui en émane, & vous ne pouvez leur refuser obéissance que vous ne défobéissiez à Dieu mesme. Mais prenez garde que si vous les trompez, vous ne tromperez pas Dieu pour cela : on peut tromper les hommes, dit S^t Paul, mais on ne trompe jamais Dieu : il sçait ce qu'il y a de plus caché. Il a esté présent à tout ce qui s'est passé à vostre connoissance, & dans peu il vous en interrogera avec la dernière rigueur. Il faut que les réponses que vous ferez au grand interrogatoire soient toutes conformes à celles que vous ferez aujourd'huy ou demain devant Messieurs vos commissaires. Vous direz la vérité puisque vostre conscience paraîtra toute nue & servira elle-mesme de témoin contre vous : il faut le dire dès icy pour en tirer quelque avantage : elle ne seroit qu'à vostre plus grande condamnation si vous la réserviez pour ce tems-là, & elle mettroit le comble au trésor de colère que vous vous seriez amassé par vos crimes pour le jour de la colère du Seigneur. Si vous ne prévenez ce grand jour, il n'y aura plus qu'un jugement sans miséricorde, où le juge fera si terrible, où le criminel n'aura

plus de deffenſe & fera luy-mefme fon accuſateur, où la ſentence fera ſans reſource : n'attendez plus rien qu'une mort infame devant les hommes & le feu de l'enfer pour y bruſler éternellement avec les démons ; c'eſt là que vous ſeriez pour toujours compagne de leurs peines après avoir eſté complice de leurs crimes. Vous avez eſté juſqu'à préſent l'inſtrument infernal dont ils ſe ſont ſervis pour faire du mal au monde, &, ſi vous attendiez juſqu'au jugement de Dieu, qui approche pour vous, à vous reconnoiſtre, vous les ſeriez bientôt devenir vos bouraux pour vous tourmenter dans les flammes qui ne doivent jamais s'eſteindre, où vous ſeriez jettée avec eux. Il n'y a plus rien à remettre, M^{me}, voicy les moments qui doivent décider de voſtre éternité.

Hélas, M^r, me dit-elle en pleurant, je ſçay tout cela & je crains fort, ſi bien que je puiſſe me conduire dans ce qui me reſte de vie, de ne pouvoir expier tout ce que j'ay fait de mal juſqu'à préſent. Priez Dieu qu'il me pardonne : mais je vous diſ la vérité, & je prétens la dire aux juges. Pouvois-je en conſcience accuſer un homme que je ne ſçay point coupable : ſ'il l'eſt, je n'en connois rien.

M^{me}, repris-je, la choſe eſt-elle à la lettre comme vous venez de me la rapporter ?

Je ne mens pas, dit-elle, d'une ſyllabe, & je ſçay bien que de mentir préſentement ce feroit mentir contre le S^t Eſprit.

S'il eſt ainſy, M^{me}, repris-je, il faudra dire cela mot pour mot à Meſſieurs. Vous leur devez, & à M. Pennautier, l'eclairciſſement de voſtre billet, quand

vous n'en seriez pas requise. Il ne faut laisser nul soupçon contre un homme que vous ne sçavez point criminel. Mais ne voudriez-vous pas que ce fût dès aujourd'hui qu'on vous interrogeât ?

M^r, me dit-elle, les juges ne font pas au palais.

M^{me}, repris-je, ils y font sûrement, & dans un moment on le peut sçavoir.

M^r, me dit-elle, quand ils y feroient, cela seroit inutile. Je vous prie que je n'interrompe point ma confession : je dirai tout demain.

M^{me}, lui répliquai-je, il seroit mieux que vous en voulussiez dire aujourd'hui une partie ; vous en aurez trop à dire demain ; vous seriez moins fatiguée si vous en faisiez à deux fois & que vous partageassiez votre déclaration ; vous vous attendez demain à recevoir la question ; c'est bien des affaires en même tems, un jour que vous devriez être plus libre pour penser à la mort où il faudra aller sur le soir. Voulez-vous, M^{me}, que j'ajoute à cela que vous ne pouvez mieux marquer que vous êtes véritablement pénitente, & que vous acceptez la mort de tout votre cœur, qu'en demandant de vous-même à vous accuser & prévenant la prononciation qu'on vous doit faire de votre arrest. Si vous attendez qu'on vous l'ait lu demain, on ne manquera pas de vous dire que vous n'avez rien avoué qu'à l'extrémité, que la torture a été nécessaire à votre confession, & que vous n'avez rendu témoignage à la vérité que quand l'imposture estoit inutile à votre défense & que tout a été désespéré pour vous. Qu'on puisse dire de vous, M^{me}, comme de J.-C., que vous vous êtes de vous-même présentée à souffrir, que vous avez

paru devant vos juges parce que vous l'avez voulu.

M^r, me dit-elle à cela, ne m'imposez pas je vous prie cette pénitence. L'interrogatoire seroit maintenant une trop grande distraction. J'ay l'imagination remplie de milles choses que je vous dois dire & que je ne peux déclarer à d'autres. Le tems que je perdrois aujourd'huy pour ma confession ne se recouvreroit pas aisément demain : il faut que l'une & l'autre action se fasse tout de suite & sans division.

M^{me}, luy dis-je, vostre confession ne s'achèvera pas aujourd'huy, & apparemment l'interrogatoire se fera devant que de vous donner l'absolution.

M^r, reprit-elle, vous en userez comme vous le jugerez à propos, mais ne m'obligez pas à quitter à cette heure ce que je fais. Remettons à demain : j'auray, Dieu aidant, assez de force pour suffir à tout & pour témoigner que je n'attens ny l'arrest, ny la question. Je veux bien dès ce moment faire sçavoir à M^r le P. P., si vous le souhaitez, que je déclareray demain tout ce que je sçay.

J'insistay encore un peu sur ce que cette démarche ne feroit pas dans le public le même effet que ce que je lui propofois. Mais comme je la vis un peu ferme là-dessus, j'en demeuray là, & quand M^r le P. G. vint environ deux heures après, une seconde fois, me faisant demander & se tenant au même endroit que la première, sans que M^{me} de B. seut qu'il fût là : M^r, luy dis-je, je n'ay pu gagner sur son esprit qu'elle parlât aujourd'huy : elle m'a promis de déclarer demain tout ce qu'elle sçait, & m'a même ordonné de dire par avance qu'elle le feroit.

M^r, me répondit-il, avec toute la bonté qu'une personne de qualité pouvoit avoir pour moy, je ne viens pas icy pour cela. J'ai bien cru qu'elle ne voudroit rien dire aujourd'huy. M^r Droit luy fera demain une lecture qui pourra l'obliger à parler ; mais je veux seulement vous dire que vous ne vous épuifiez pas aujourd'huy. Nous avons demain besoin de vous, & nous devons vous ménager ; ne prétendez pas, s'il vous plaist, coucher icy.

M^r, luy répondis-je, je vous suis très obligé de l'honneur que vous me faites, & du soin que vous prenez de moy : j'accepte le parti de ne pas coucher céans. Si vous avez agréable de faire avertir le père de Ch. qu'il se trouve icy ce soir sur les neuf heures, je la mettray entre ses mains pour m'en aller reposer quelques heures en Sorbonne.

Je remontay aussytost pour reprendre la suite de ce que nous faisions.

Elle me parla de ses enfans & me témoigna les aimer tendrement. M^r, me dit-elle, je n'ay pas demandé à les voir ; cela n'auroit fait que les attendrir & moy aussy. Je vous prie de leur servir de mère.

M^{me}, répondis-je, il faut prier Dieu qu'il soit leur tout. Quand Nostre Seigneur se sépara de ses apostres, il ne voulut pas les abandonner comme des orphelins ; il leur envoya à sa place son S^t-Esprit pour les consoler. Priez-le, M^{me}, qu'il veuille bien se communiquer à toute vostre famille pour en estre le consolateur dans vostre disgrâce qui retombe sur elle. Nostre-Dame voudra bien estre la mère de vos enfans, & elle est celle de tous les orphelins qui ont recours à elle ; elle est la

consolation de tous les affligés, le refuge des misérables, & le secours des chrétiens. Remettez-les, M^{me}, entre ses mains, & comme Notre-Seigneur la donna pour mère à son bien-aimé qui reposa sur son sein, priez-la de vouloir bien être la protectrice & la mère de ceux que vous avez porté dans votre sein. Elle aura assez de bonté pour ne pas dédaigner de les prendre sous sa protection, & de succéder à une mère si criminelle, toute sainte qu'elle soit elle-même, puisque Dieu les veut bien honorer du titre de chrétiens, & qu'en cette qualité il leur ordonne de l'appeler leur père céleste, & de le prendre pour tel. Elle est à bien meilleur titre qu'Ève la mère des vivants, puisqu'au lieu qu'Ève ne nous donne qu'une vie mortelle & une chair de péché, Marie nous procure la vie de grâce qu'il ne tient qu'à nous de rendre immortelle par le bon usage que nous en pouvons faire & la persévérance que nous pouvons obtenir de Dieu; elle méritera à ces jeunes enfans la pureté & l'humilité.

Ah! me dit-elle, en me coupant la parole, que ces deux vertus sont grandes! Sçavez-vous que si humiliée que je sois par l'état infortuné où je me vois, je ne me sens pas encore assez humble. Je suis encore attachée à la gloire du monde, & j'ay peine à porter la confusion dont mes crimes me chargent. Priez Dieu, je vous prie, qu'il ôste de moy cet esprit ambitieux qui ne recherche rien tant que l'honneur, & qui ne craint rien tant que la honte et l'opprobre.

M^{me}, luy répondis-je, s'il y a personne au monde qui ait raison de s'humilier & de s'anéantir à la vue de sa condition malheureuse, c'est vous. Le sage, dans l'es-

criture ne veut que le néant de nostre nature & la bassesse de nostre origine pour confondre nostre orgueil : de quoy pouvez-vous vous faire gloire, nous dit-elle à tous, vous qui n'êtes que terre & que poussière ; c'est de là que vous sortez ; c'est là que vous devez retourner ; vous avez esté de la boue ; la mort vous résoudra en cendre & en pourriture. Quelle apparence de chercher à vous glorifier ? Le néant du péché doit bien plus vous faire de honte. C'est un néant rebelle à la divinité, & dont il couste bien plus à Dieu de tirer le juste, que de faire partir l'homme du premier. Aussi rien n'est plus éloigné de Dieu, qui est la bonté même, que cet abîme de malice. Mais encore dans les péchez il se trouve divers degrés : & plus ils sont grands, plus ils doivent abaisser ceux qui s'en sentent coupables. Pouvez-vous, *M^{me}*, en imaginer un plus monstrueux que le vostre ? Pensez-y, je vous supplie, & vous verrez qu'il n'y a rien qu'on puisse faire entrer en comparaison avec luy, tant il passe tous les autres. Ne sçavez-vous pas que le poison est en horreur partout & que les empoisonneurs sont en abomination à tout le monde ? On les confond avec les magiciens, & dans l'écriture il y a un mot commun qui les exprime également. *S^t Paul* met dans le nombre des péchez l'empoisonnement au rang de l'idolatrie. D'ailleurs le parricide est si exécrationnable que les premières loix civiles n'en ont point parlé de peur qu'en le marquant on ne fit connoître que l'homme estoit capable de cet attentat ; on a voulu qu'il crut que ce crime n'auroit pu tomber dans l'imagination du législateur. Le respect que l'on doit au père est si grand, que c'est

une espèce d'irréligion & d'athéisme que d'y manquer, & c'est pour cela que quelques interprètes du Décalogue mettent le commandement d'honorer les parens dans la première table qui regarde Dieu, comme la seconde est des préceptes qui se rapportent au prochain. Si une simple injure faite à un père qui nous tient icy la place de Dieu est un si grand crime, que sera-ce d'une entreprise comme la vôtre? A peine les hommes les plus déterminés la peuvent concevoir dans l'empyrement, & vous l'avez exécuté de sang-froid. Il n'y a point de supplice que l'on n'ait inventé pour punir cette action, & tous les différens peuples de la terre en ont cherché de nouveaux pour en punir les coupables. Vous trouverez des parricides enfermés dans des sacs qu'on a jetté tous vivans soit dans la terre ou dans des cloaques, ou dans des caves; vous en trouverez qu'on mettoit avec trois animaux les plus sauvages dans une fosse pour les faire dévorer par ces bestes cruelles & affamées. Joignez donc ces deux idées affreuses & que l'esprit a peine d'envisager, empoisonnement & parricide, & vous verrez qu'on ne peut se figurer un composé de crimes semblables à celui-là : quand vous ne mettriez pas avec cela l'empoisonnement de Messieurs vos frères, que vous voulez confesser comme celui de Mr votre père, il n'y a dans les histoires rien de si noir que vous. Vous ne trouverez ny d'Athalie dans l'écriture qui marque les choses vraies, ny de Médée dans les poètes mêmes qui mettent beaucoup de fictions à l'histoire, qui approche de vous. Après cela, devez-vous avoir peine à effuyer de la confusion? N'este-vous pas la créature du monde la plus abominable?

Ah, M^r, ouy, me répondit-elle.

Ne voulez-vous pas, pourfuivis-je, le reconnoître devant Messieurs vos juges ? Ne seriez-vous pas en estat d'en faire une confession solennelle à la vue du ciel & de la terre, devant les anges & devant les hommes ? Ne voudriez-vous pas pouvoir vous prosterner aux pieds de tout ce qu'il y a de gens au monde pour demander pardon à chacun d'eux, & le prier de vouloir auprès de Dieu s'intéresser pour vous & luy demander vostre grâce ?

Je suis, me dit-elle, M^r, dans ces dispositions.

Si cela est, M^{me}, repris-je alors, croyez-vous que vous ne deviez pas souhaiter mesme plus de confusion que vous n'en pouvez recevoir ? Il n'y a rien de si sensible ou de si infâme que vous ne foyez obligée de désirer pour faire une partie de la pénitence que vous devez à Dieu. Toute la terre s'élève contre vous & demande que vous foyez punie ; le sang de M^r vostre père & de messieurs vos frères crie vengeance à Dieu comme celuy d'Abel : il n'y a que celuy du fils de Dieu qui puisse pour vous demander miséricorde & qui soit en estat de la mériter. Sans cela, dans une déclaration si générale de toutes les créatures contre vous en faveur de Dieu offensé, vous seriez obligée de vous abandonner au désespoir, & dire aux montaignes de tomber sur vous & vous cacher, comme feront les réprouvez à ce grand jour du jugement. Mais le fils de Dieu vient encore solliciter pour vous & offrir à son père le prix de son sang pour l'expiation de vostre péché ! N'est-il pas bien juste que puisqu'il a voulu se charger de vos crimes, & en qualité de vostre Sauveur, se faire l'opprobre des

hommes & le jouet ou plutoſt l'exécration de la populace, comme il parle luy-mefme eſtre foulé aux pieds comme un ver, vous qui eſte la coupable pour ratifier de voſtre part ce qu'il a fait en voſtre place & en voſtre nom, vous en uſiez de meſme & marchiez ſur ſes pas ? Toute la conduite d'un chreſtien, dit St Jacques, conſiſte à imiter la patience de Job dans la vie & la force du Seigneur Jéſus dans la mort : il faut vivre & ſouffrir dans la vie comme Job : il faut finir & mourir avec une force invincible comme J. C. Il n'eſt plus icy queſtion de la vie, & je ne vous propoſe point Job à imiter. Je ne vous parle que de J. C. qu'il faut ſuivre à la croix pour y boire ſon calice avec luy ; ſans quoy on ne peut prétendre d'eſtre aſſis avec luy à ſa droite. Il a bu le premier le calice tout ſeul ; mais il y reſte de la lie, ſelon l'expreſſion du prophète-roy, & il faut que les pécheurs achèvent de boire cette lie ; toſt ou tard ils l'avaleront dans ce monde ou dans l'autre. La colère de Dieu ſe vange de l'homme qui n'a pas fait pénitence. Ne concevez-vous pas que puisſque voſtre crime a mérité de ſouffrir cette épouvantable confuſion qu'auront les réprouvez au jugement général quand ils ſe verront accuſez, convaincus, condamnez en préſence de tout ce qu'il y aura jamais eu d'hommes, et d'eſtre précipités dans l'enfer pour y ſouffrir un tourment qui ne finira point, il faut une grande confuſion & un grand ſupplice pour vous ſauver cela.

S'il a fallu que J. C. ſouffrit pour entrer en ſa gloire, croyez-vous y prétendre quelque part ſans ſouffrance ? La confuſion que vous recevrez dans voſtre ſupplice ne fera qu'augmenter vos crimes, ſi vous ne la prenez

pas dans un esprit de religion : mais elle vous attirera la grâce de Dieu & vous méritera la gloire si vous vous y soumettez chrestienement. Le sage dit dans l'écriture qu'il y a deux sortes de confusion, l'une qui est suivie du péché, l'autre qui a pour effet la grâce & la gloire. Quand ces pensées de la gloire du monde vous reviendront, pensez pour les dissiper au fils de Dieu qui, comme dit S^t Paul, a choisi la croix & la peine, pouvant prendre un genre de vie commode & estimé devant les hommes ; pensez que la honte qu'il vous faut essuyer est bien au-dessous de la sienne. En ce monde la pénitence se met en la place de la colère de Dieu : elle fait la fonction de son indignation &, comme parle Tertulien, on doit la rechercher quand même elle n'est pas de nostre choix & la raison suffiroit pour s'y résoudre. La philosophie a fait souffrir aux payens avec constance ce qui leur arrivoit de plus fâcheux, quand même ils ne l'auroient pas mérité. La honte de la mort que vous recevrez, & comment pourriez-vous raisonnablement la souffrir avec impatience ! Il ne suffit pas même de porter cela patiemment : un infidèle pourroit le faire. Il faudroit le rechercher avec ardeur quand il ne seroit pas ordonné par un jugement indéclinable, & il faut en recevoir l'ordre & l'exécuter avec plaisir. C'est l'esprit du christianisme, à quoy la raison humaine ne peut arriver : elle souffre tout ce qu'il y a de plus pénible, mais elle ne le recherche pas comme la religion chrestienne.

Mais, je vous prie, M^{me}, avez-vous jamais eu dans l'esprit que, vous abandonnant à l'action du monde la plus basse, la plus infâme, la plus horrible, telle qu'est

celle d'empoisonner un père, vous pouviez encore conserver quelque réputation & quelque honneur devant les hommes. Je crois que du moment où vous este devenue assez dénaturée pour vous résoudre à cela, vous avez perdu tout ce qui s'appelle dans le monde cœur & honneur, & vous ne vous este plus piquée d'en avoir ou de passer pour cela. Et pouvez-vous avoir plus de honte que d'estre convaincue de ce crime? Non, M^{me}, si grand que peut estre vostre supplice, il n'ajoutera rien à l'ignominie de vostre péché, & ce ne fera point la mort qui fera honteuse pour vous, mais la cause de vostre mort.

M^r, me dit-elle, je me dis tout cela à moy-mesme quand j'y fais réflexion; mais cela n'empesche pas qu'il ne me passe quelques fois par l'esprit des sentimens de l'amour-propre & de la gloire, faillies de mon naturel. J'ay mesme des tentations quelques fois que je repousse le plus que je puis. A l'heure que je vous parle il y a encore des momens où je ne puis avoir de regret d'avoir connu l'homme dont la connoissance m'a esté si fatale, ny détester son amitié qui m'est si funeste, & qui m'a attiré tant de malheurs. Ce ne sont que des tentations qui passent, & je les chasse bientôt de mon esprit; mais elles me reviennent toujours de tems en tems, & cela me fait de la peine. J'ai peur qu'à mesure que la mort approchera elles n'augmentent, & je les crains fort sur l'échafaut. J'ay ouy dire qu'elles estoient plus grandes au moment de la mort qu'en tout autre tems.

M^{me}, luy dis-je, si vous regardez l'homme dont vous parlez comme l'auteur de vostre perte & l'organe dont

le démon s'est servi pour vous inspirer un si abominable dessein & pour le faire exécuter, vous ne pouvez vous en resouvenir qu'avec aversion. Séparez en luy ce que Dieu y a créé d'avec ce qu'il y a luy-mesme mis par son crime qui a attiré le vostre : vous aurez de l'amour pour l'un qui est la créature du Très-Haut, & de l'horreur pour l'autre qui est la production du péché. Ce discernement vous fera, comme parle David, haïr le pécheur d'une haine parfaite, c'est-à-dire haïr en luy le péché parcequ'il est ennemy de Dieu, & prier pour le salut du pécheur, parceque Dieu l'a fait, & qu'il est l'ouvrage de ses mains. Je ne sçay comme celuy-cy est mort : mais s'il a eu quelque tems pour penser à luy, Dieu peut luy avoir fait miséricorde. Sa bonté est infinie & il ne faut désespérer de rien. Mais contentez-vous, M^{me}, de demander à Dieu en un instant qu'il ait pitié de son âme, si elle est encore en estat d'estre reçue dans le ciel, & ne pensez plus du tout à luy pour ne vous mettre à l'épreuve d'une distinction du pécheur d'avec le péché que je tiens délicate & dangereuse pour vous ; ne rejetez point sur luy ce que vous avez fait de mal, & n'en accusez que vous-mesme. S'il vous arrive quelques autres tentations, dites-les-moy, M^{me}, au moment qu'elles se présenteront & nous effayerons de les dissiper au moment avec le secours de celui qui seul peut en empêcher l'effet.

Il est vray qu'à l'approche de la mort elles pourront estre plus fréquentes & plus violentes & du costé du dehors & en dedans de vous-mesme. Le démon vous voyant perdeue jouë de tout son reste pour vous gagner & vous faire enfin faire naufrage ; il n'y a rien qu'il

n'employe & qu'il ne remue pour exciter une tempeste qui vous agite & vous perde : il fait les derniers efforts dans cette dernière heure pour s'emparer de l'imagination & y peindre des images du crime qui nous remettent la mémoire & nous y fassent retomber : il nous trompe par ses illusions, il nous effonne par ses spectres, il nous attaque & nous combat à force ouverte ; enfin il n'est ny embusche qu'il ne nous dresse, ny insulte qu'il ne nous fasse, ny artifice qu'il n'essaye, ny machine qu'il ne mette en œuvre pour nous terrasser soit par fraude, soit par violence : & sans faire sortir l'âme d'elle-mesme, elle trouve dans son fond en un moment milles phantomes qui l'inquiètent. Les iniquitez dont elle est toute remplie, & dont elle a jusques par-dessus la teste, comme parle David, luy font peur, les douleurs de la mort l'environnent ; ses filets l'occupent, comme parle le prophète-roy, la crainte de l'enfer la faisit. Abattüe, accablée, troublée, que peut-elle que tomber ? C'est pour lors qu'elle a besoin de la force de la foy pour résister à ce lion rugissant qui cherche à la dévorer : & où en prendre dans cette foiblesse ?

Vous avez, M^{me}, plus à craindre cela que personne. Le démon qui vous a depuis tant de tems compté comme sa proie, n'épargnera rien pour empêcher que vous ne luy échapiez. Voilà le combat que vous aurez à soutenir au dehors : mais tout le dedans de vostre âme ne doit-il pas se trouver dans l'effroy ? Une si longue habitude que vous vous este faite de vostre péché que vous avez tant d'années considéré de sang-froid, l'appareil d'une mort violente, l'appréhension des jugemens de Dieu, les reproches de vostre conscience, l'ombre de

M^r votre père & de Messieurs vos frères qui demande vengeance, quel défordre tout cela ne fera-t-il pas en vous-mesme, si Dieu ne vous assiste d'une grâce extraordinaire qui détourne cet orage? Ce Dieu si fidèle dans ses promesses qui, comme parle S^t Paul, ne souffre pas que nous soyons tentés au delà de nos forces, & qui nous anime à mesure que la tentation croît pour nous mettre en estat de la soutenir & de la vaincre, rendra les efforts de ces démons, de ces taureaux & de ces chiens, qui en veulent à votre âme, absolument inutiles. Leurs cris & leurs aboyemens n'iront pas jusqu'à elle, & si votre âme est troublée vous demanderez la paix à ce Dieu qui seul la peut donner. Mon Dieu, luy direz-vous avec David, mes ennemis m'affligent de tous costés : toutes les puissances de mon âme sont dans la consternation & le défordre : mettez-moy en assurance & rendez-moy le calme pour pouvoir estre à vous en seureté & vous immoler une hostie pacifique.

J'espère, M^{me}, que Dieu fera votre force contre le démon & contre vous-mesme, & que vous aurez pour lors un grand repos, du moins que l'agitation et l'abattement n'ira pas jusqu'au péché. Le fils de Dieu a voulu dans sa passion éprouver la tristesse & le trouble jusqu'à la mort. Mais ces mouvemens qui, comme tout ce qu'il a eu de passions, ne prévirent pas sa raison & ne se trouvoient en luy que par son ordre, estoient bien éloignés du péché qui ne pouvoit avoir d'entrée dans son âme essentiellement sainte par l'union personnelle qu'elle avoit avec le verbe. Priez-le, M^{me}, qu'il mette votre âme dans un estat si ferme que tout ce qui pourra se présenter à elle pour la tenter ne fasse

sur elle qu'une impression naturelle sans la porter au péché : priez-le qu'il dissipe tous ces nuages qui pourroient brouiller vostre esprit, ou qu'il les prévienne en éloignant les vapeurs qui les pourroient former. J'espère qu'il le fera, & vous devez l'espérer vous-même; l'espérance en luy est l'unique moyen de le mériter. Cependant s'il vous vient quelque tentation, particulièrement sur l'échafaut, dites-le-moy, M^{me}, sur l'heure, & je feray ce que je pouray pour vous ayder à les surmonter.

C'est à peu près ce que je luy dis sur ce sujet. Après quoy nous reprîmes sa confession.

M^r Le Grand, conseiller ecclésiastique honoraire, vint sur le soir à la tour & me fit demander sans se nommer. Je descendis pour luy parler sur la montée & il me lut une lettre de ma sœur Marie de Jésus-Christ, la Carmélite sœur de M^{me} de Br. Mais comme elle supposoit l'arrest déjà donné & que je ne luy en avois pas encore voulu parler, je ne crus pas qu'il la fallût rendre si tost, outre qu'elle me paroissoit assez inutile dans ce moment, le plus grand fruit qu'on en prétendit tirer n'estant que de donner à cette dame de la confiance en moy qu'elle avoit déjà toute entière il y avoit longtems. Je pris seulement la lettre, & je promis de la rendre dans le tems. Je priay M^r Le Grand de retourner aux Carmélites pour les asseurer que tout s'acheminoit bien, Dieu mercy, & que M^{me} de Br. me paroissoit en bonnes dispositions; qu'il falloit redoubler ses prières dans le fort de la crise, & demander à Dieu qu'il achevât ce qu'il avoit commencé & qu'il couronnât l'œuvre. Je me renfermay aussitost pour poursuivre la confession jusqu'à

neuf heures que le P. de Chevigni arriva pour passer la nuit.

Mon père, luy dit-elle, je ne croyois pas vous voir si tard; mais, je vous prie, laissez-nous encore, M^r & moy, achever ce que nous faisons. M^r, me dit-elle en se tournant à moy comme il se retiroit, je ne sçay ce qu'il vient faire icy.

M^{me}, luy répondis-je, il est bon qu'on ne vous laisse pas seule à l'advenir : il faut qu'il y ait toujours quelqu'un auprès de vous avec qui vous puissiez vous entretenir de Dieu.

Ne suffit-il pas, M^r, reprit-elle, que vous y foyez? Je ne veux que vous, & tout autre me feroit incommode.

M^{rr}, luy répondis-je, je feray avec vous tant qu'il vous plaira : mais vous me feriez plaisir si vous trouviez bon que je me retirasse chez moy pour quelques heures, pendant quoy le père pourroit demeurer avec vous.

Ah! M^r, m^{de} dit-elle, que dites-vous là? Je n'y puis consentir : vous m'avez promis de ne me point quitter qu'au coup de la mort, & vous voulez vous en aller?

M^{me}, luy répliquay-je, je ne veux rien que ce que vous trouverez bon. Si je vous demande un peu de repos, ce n'est que pour reprendre mon office avec plus de vigueur, & vous rendre plus de service que je ne ferois sans cela : tout ce que je pourrais faire languiroit si je ne prenois un peu de relâche. Il en fera ce que vous ordonnerez, & je ne sortiray point d'icy que vous ne le jugiez nécessaire après ce que je vous auray dit. Vous comptez sur l'exécution de demain : je ne sçay si vous comptez juste; mais à vous prendre

par vous-mesme ce doit estre demain vostre grand jour, vostre jour décisif, & où vous & moy aurons besoin le plus de force. Il y a treize ou quatorze heures que nous sommes icy ensemble à travailler avec application ; je ne suis pas d'un tempérament fort robuste, & vous devez craindre que, si vous ne me donnez un peu de tems pour me reposer, je ne puisse pas demain vous assister avec tant de force.

M^r, me dit-elle, cela me ferme la bouche. Demain est un jour bien plus important pour moy qu'aujourd'huy, & il faut que vous preniez du repos cette nuit. Achievons seulement cet article, & relisons celuy que nous avons fait auparavant.

Nous achevâmes cela pendant un quart d'heure, & je luy fis faire un acte de contrition. Ensuite de quoy on apporta à souper.

Je voulois sortir sans manger : mais elle ne le souffrit pas ; &, pendant que je mangeois un morceau, elle dit au concierge d'aller quérir un carosse pour me ramener & de mettre cela sur ses parties, pour s'en faire payer par M^r Cousté. Quelque difficulté que je fisse de le permettre, je ne le pus empêcher. M^r, me dit-elle, il faut que cela soit pour me mettre en repos ; je n'en aurois pas si je ne sçavois que M^r le concierge vous eût remis en Sorbonne en carosse ; à l'heure qu'il est il n'y a point de feureté dans les rues, & quand il y en auroit, fatigué comme vous este, il n'y a pas d'apparence que vous fassiez le chemin à pied. Enfin je feray toujours en inquiétude, jusqu'à ce que M^r le concierge me soit venu assurer qu'il vous a mis chez vous. Mais, M^r, souvenez-vous de la parole que vous m'avez donné, & foyez icy, s'il vous plaist, demain devant six heures,

afin que je puisse vous entretenir plus d'une heure devant que de descendre pour entendre lire mon arrêt & estre interrogée.

Elle avala de son costé deux œufs & prit un bouillon.

Elle me dit, pendant que je mangeois, qu'elle croyoit m'avoir veu quelque part. Je luy répondis, que je n'avois jamais eu l'honneur de la voir qu'une fois à Senlis, en 66, au mois de Juin, comme elle alloit à Offemont avec M^r son père ; mais assurement qu'elle ne m'avoit pas veu ; que j'estois à une fenestre, aux Trois-Pots-d'Étain, avec feu M. Amelot, comme elle revenoit avec feu M^r son père de l'église cathédrale dans cette hôtellerie, d'où elle partit peu de tems après ; mais qu'elle n'avoit point jetté les yeux où nous estions, & qu'elle ne pouvoit m'avoir veu.

Comme je fus hors de table, un peu devant que le concierge fût remonté pour apporter nouvelle du carrosse, je voulois descendre pour m'en aller à pied ; mais elle m'arresta par ses instances, me priant encore de venir le lendemain devant six heures. Enfin le concierge vint dire que le carrosse estoit en bas. Elle me laissa aller, en me recommandant de prier pour elle, & de me souvenir de l'heure marquée pour le lendemain. Le concierge m'accompagna en carrosse jusqu'en Sorbonne, où j'arrivay à neuf heures trois quarts, mon valet ayant fait retarder la porte. J'avois dessein de voir M. Morel, pour sçavoir si M^r le P. G. luy avoit escrit un billet pour le prier d'agréer & de faire agréer à la Maison qu'on se servit de moy en cette occasion pour cet office ; mais je ne crus pas devoir interrompre son repos pour luy faire un compliment, à quoy je ne me croyois pas

obligé, & que je n'aurois fait que pour une plus grande honnêteté.

Je montay chez M^r Fromageau que je trouvay au liét, las d'une expédition où il avoit assisté le jour mesme un gentilhomme décapité à la Croix du Tiroir pour fausse monoye. On fut longtems à m'ouvrir la porte, & si je n'avois fort pressé le valet, il vouloit m'obliger à me retirer sans parler au maistre. Enfin, comme je dis que j'avois à le voir absolument en quelque estat qu'il fût, on me conduisit à son liét sans lumière, & là je luy dis que je luy demandois pardon si je le venois trouver à heure indue, mais que c'estoit pour une affaire qui estoit sans remise; qu'on m'avoit envoyé quérir le matin pour aller à la Conciergerie préparer M^{me} de Br., qui devoit avoir la teste coupée le lendemain; que j'avois souhaité luy pouvoir parler devant que de m'y rendre pour luy en demander la permission, ne devant rien faire en cela que par son ordre & comme son vicaire; mais qu'outre que je n'estois pas seur qu'on m'ouvrît la porte de la Tour, j'avois deffense de M^r le P. P. d'en parler à personne, jusqu'à ce que la chose fût publique; que j'avois passé ce jour-là 14 heures avec elle, & que les choses me paroissoient en bon chemin; qu'il n'y avoit pourtant rien de commencé, mais que j'espérois de la bonté de Dieu que son ouvrage ne demeureroit pas imparfait; que je venois à luy pour avoir une mission expresse pour m'acquiter de cette fonction, dont je ne m'estois chargé qu'après m'estre longtems deffendu, & sous condition de son agrément de trouver bon que je tinssé sa place en ceste occasion, puisqu'on le vouloit ainfy. Il me répondit avec une très

grande honnêteté qu'il avoit de la joye qu'on m'eust choisi pour cet employ dont il me croyoit capable ; que c'estoit pour luy une grande décharge qu'on m'eust pris pour cela ; qu'il n'estoit nullement nécessaire que j'en usasse avec tant de façon, & que très volontiers il consentoit que je me trouvasse au lieu de luy en cette occasion ; mais qu'il n'estoit pas besoin de demander sur cela son consentement ; qu'il estoit fâché que je me fusse donné tant de peine. Je luy répliquay que je n'aurois eu garde d'accepter cette commission sans son agrément, & que je ne la prenois que comme le représentant. Mr, me dit-il, c'est trop ; & il me dit quelques paroles obligeantes pour me témoigner combien il me tenoit digne de cette fonction ; il me dit même qu'il priroit Dieu pour moy & pour elle. Je le suppliy de tout mon cœur de s'en souvenir le lendemain, & je pris congé de luy pour ne le pas incommoder davantage.

Je me retiray à ma chambre où, croyant la parenthèse que j'avois fait de mon bréviaire depuis 14 heures au milieu de matines un peu trop longue pour reprendre la suite, je recommençay le tout. Il est vray que l'image de la personne que j'avois vu tout le jour m'occupoit si fort que je n'avois guère d'attention à ce que je lisois ; il me semble que je fus près d'une demye heure à faire un cercle autour de *Domine Iubia mea aperies*, revenant toujours où j'avois commencé. Enfin, voyant qu'il falloit avancer, je m'appliquay un peu plus pour estre moins distrait par cette idée. Mais quelque exactitude que j'apportasse à cela, je fus bien trois heures à réciter mon office.

Il estoit à peu près deux heures quand je me jettay

dans mon liçt, où je passay une étrange nuit jusqu'à quatre heures demy, & peut-estre aurois-je eu plus de repos à demeurer à la tour. On croira assez que je ne dormis point du tout; & ceux qui connoissent de quelle délicatesse je suis, & combien je suis tendre à la misère & à la douleur que je vois souffrir aux personnes qui me sont les plus indifférentes, n'auront pas de peine à se persuader que j'eus un grand chagrin pour une dame que j'avois veue si affligée, & qui me touchoit de si près par l'intérêt que je devois prendre au salut de son âme dont on me confioit le soin. La veue de l'estat où je l'avois veu, l'inquiétude de celui où elle seroit le jour de l'exécution & au moment de la mort, l'incertitude où j'étois de mes forces, tout cela ensemble me donnoit de grandes agitations. Je n'avois recours qu'à Dieu, à qui je représentois que je n'avois cherché nullement cela, & que je l'avois mesme repoussé d'abord qu'il me fut proposé; que puisqu'il sembloit qu'il m'eût appelé luy-mesme & qu'il m'eût envoyé comme le prophète qu'il obligea de se charger de la mission qu'il avoit refusée, j'avois lieu d'espérer qu'il me donneroit comme à luy la grâce qui me feroit nécessaire dans ce ministère.

Je me reprochois quelques fois la facilité peut-estre trop grande que j'avois eüe à donner les mains à la proposition qu'on m'avoit fait d'entrer dans cette affaire, quoy que ma conscience me rendit témoignage que j'avois fort insisté pour faire tomber cela sur un autre. Je m'accusois de ne pas en avoir assez fait; que ce n'estoit pas assez d'avoir fortement résisté aux hommes qui ne sçavoient pas ma portée & qui ne pouroient pas

me secourir comme le prophète avoit fait à Dieu qui connoissoit ses forces & qui pouvoit les rendre plus grandes; qu'il n'en falloit pas demeurer là comme luy, parce que ma vocation pouvoit estre purement humaine, & procéder d'erreur, au lieu que la sienne estoit très seure & toute divine; mais que j'aurois dû m'opiniafter à ne pas accepter, sentant ma foiblesse qui ne leur estoit pas connue, & ne pouvant sans présomption croire pouvoir répondre à la grande opinion que le peu de connoissance qu'ils avoient eüe de moy & leur charité leur en avoit fait concevoir. Mais comme les choses estoient trop avancées, & qu'il n'estoit plus tems de délibérer, après m'estre un peu remis sur ce que c'estoit le seul motif de soumission à M^r le P. P. & à M^r le P. G. & de la charité pour une abandonnée qui m'avoient enfin fait consentir à me charger de la confesser à la mort, je demanday à Dieu avec le plus de ferveur que je pus tout ce qu'il falloit pour cela.

Mon Dieu, luy dis-je en moy-mesme, on ne peut rien sans vostre grâce, & on peut tout avec elle; les plus forts manquent sans elle dans les plus petites choses, & les plus foibles réussissent avec elle dans les entreprises les plus grandes; vous vous este servy des instrumens les plus bas & les moins propres pour faire les miracles les plus surprenans, & on a veu tomber les plus grands hommes quand ils ont voulu de leur chef & sans recevoir leurs mouvemens de vous faire les moindres actions; il n'a fallu qu'une femme pour abattre la teste d'Holoferne; vous avez donné à cette vefve le courage de l'entreprendre & la force à son bras pour l'exécuter : vous vous este servy de deux

femmes pour délivrer vostre peuple d'une armée ennemie qui le tenoit captif, donnant à l'une l'esprit de prophétie & le gouvernement pour inspirer au commandant de ses troupes d'attaquer les ennemis dans une occasion où il les devoit défaire, & à l'autre la pensée & la résolution de tuer Sifara, leur chef, qui s'estoit réfugié chez elle; vous n'avez voulu qu'une femme pour persuader à David de vouloir bien qu'Absalon, son fils, se réconciliât avec luy; c'est par l'adresse et la piété d'une femme que vous dérobez Joas à la cruauté d'Athalie qui crut avoir fait tuer tous les princes du sang, & que vous l'avez fait monter sur le throne pour punir par luy cette reine parricide qui, pour régner, avoit répandu le sang de toute la famille royale : vous avez fauvé par une femme ceux qui estoient allé reconnoître la ville de Jéricho & toute la terre voisine dont vous vouliez que Josué devînt le maître : c'est par des femmes que vous avez conservé Moyse & tout vostre peuple que le tyran d'Égypte avoit ordonné d'estouffer dès leur naissance : vous avez mis dans le cœur de cette mère illustre des Machabées assez de religion & de générosité pour animer ses enfans au martyre, & bien loing d'estre touchée d'une fausse & lâche pitié à la vue de ce qu'ils souffroient, les encourager à souffrir encore plus : vous n'avez voulu que deux frères pour tirer toute une nation de la tyrannie qui la faisoit gémir, & ce n'a esté ny par armes, ny par le secours de la parole que vous avez dompté le prince qui les tenoit en servitude ; ce n'a esté que par des miracles que vous leur avez fait opérer avec une verge : vous avez fait parler intrépidement

des prophètes devant des roys à qui, tout misérables qu'ils estoient & tout solitaires, ils ont donné de la terreur : vous avez fait entrer les princes & les villes dans un esprit de pénitence par le ministère de ces hommes qui parloient de vostre part, ou vous les avez punis par eux de la résistance qu'ils apportoit à vos ordres : vous n'avez voulu qu'un jeune berger pour vaincre ce géant superbe qui défioit les plus hardis & qui traitoit David avec mépris comme un enfant : vous n'avez voulu qu'un enfant pour convaincre de mensonge les accusateurs de la chaste Sufanne & venger son innocence en la sauvant & faisant punir les vieillards : c'est à luy-mesme que vous avez donné assez de lumière pour trouver le songe du roy Nabuchodonosor que le roy luy-mesme avoit oublié, & pour luy expliquer toutes les circonstances de cet énigme, après luy en avoir fait revenir l'idée. Mais est-il rien de si surprenant, mon Dieu, que la manière dont vous avez voulu que se fît l'établissement de la religion chrestienne dans toute la terre ? Il s'agissoit de faire croire des choses incompréhensibles à la raison, de donner cours à une morale ennemie des sens, & de faire régner des maximes de foy à quoy le philosophe ne pouvoit atteindre, à des règles de vie que l'usage combattoit ; il falloit pour cela renverser l'idolâtrie chez les payens & n'y pas souffrir une idole, faire cesser les ombres & les figures chez les Juifs, & en approuvant leur loy comme divine, leur faire avouer qu'elle n'estoit que pour un tems, qu'elle devoit cesser après la venue de Jésus-Christ, qu'ils avoient crucifié comme un blasphémateur, un imposteur & un séducteur du peuple : il falloit faire

partout adorer ce Dieu crucifié, & prêcher à son exemple le crucifiement intérieur, le défintéressement, le mépris des richesses, l'humilité, la fuite des honneurs, la pauvreté, l'abaissement, la mortification & la pénitence, porter chez les infidèles l'austérité au lieu de la délicatesse qui y estoit reçue, & l'étroite discipline à la place de la liberté qu'on y avoit, chez les Juifs une nouvelle loy de perfection qui deffendoit beaucoup de choses que l'ancienne avoit permises jusqu'alors ; il falloit réduire les roys, persuader les sages & gagner les peuples ; les premiers ne cèdent qu'à la force, les seconds ne se rendent qu'à la raison, les autres ne peuvent estre attirés que par l'esclat & par la douceur. il n'y avoit rien de plus foible que la religion, rien qui s'appuyast moins sur la raison, rien qui parût moins commode, puisqu'on faisoit profession de crucifier sa chair avec ses vices ; on ne pouvoit l'embrasser sans devenir odieux aux puissances & se mettre au hazard de perdre son bien, d'estre chassé & exilé de sa patrie, de souffrir les tourmens et la mort. C'estoit la récompense des premiers chrestiens ; aussy tout résista à cet establissement dans les commencemens. Les peuples rejettèrent la foy & ne voulurent point que Jésus-Christ régnât sur eux. Les sages du monde s'en moquèrent, & les princes du monde luy déclarèrent la guerre. Mais avec tout cela, malgré toutes les oppositions & les résistances, les Juifs la traitant de scandale & les payens de folie, au milieu des persécutions elle s'étendit par toute la terre, & ce qui est, comme le remarque Saint Augustin, le plus grand de tous les miracles, la propagation ne s'en fit pas ny par des gens

puiffans & armez qui puffent dompter ceux qui se roi diffioient contre, ny par des fçavans & éloquens orateurs qui s'infinuaſſent dans l'eſprit de ceux qu'ils voudroient convertir, ny par des politiques qui étudiaſſent les moyens de conquérir le monde : ce ne fut que par le miniſtère de d'buze apoſtres d'une naiſſance mépriſable, d'une profeſſion baſſe, d'un eſprit médiocre & ſans étude, & qui meſme avoient un ordre précis de leur maîſtre de ne pas penſer à ce qu'ils auroient à dire devant les tribunaux des grands où ils ſeroient préſentés pour rendre compte de leur légation, qui ne ſçavoient que J.-C. crucifié, & le preſchoient ſans s'arrêter à aucune règle de l'art, n'ayant que la ſimple expoſition des choſes pour les faire croire, & que la patience pour toute deſſenſe. Voilà, mon Dieu, ce que vous avez fait par douze perſonnes, & il ne faut rien de plus pour marquer que par vous ceux qui peuvent le moins par eux-mêmes peuvent tout, & que, rien ne vous eſtant impoſſible, il n'eſt rien qui ne ſoit poſſible aux ouvriers que vous employez ; au lieu que ceux qui agiſſent par eux-mêmes & ſans vous manquent dans ce qu'il y a de plus facile à faire. Les magiciens d'Égypte ſont ſurpris de ne pouvoir produire des moucherons, & reconnoiſſent, autant dans cette impuiſſance que dans le pouvoir de voſtre prophète, le doigt de Dieu, qui lie toute leur puiffance en meſme tems qu'il en donne une entière à Moyſe. Pharaon ne peut remettre ce peuple eſchappé ſous ſon obéiſſance, & ſur le point qu'il eſt de faire le trajet d'un chemin qui luy eſtoit tout ouvert, il eſt enſeveli dans les flots. Goliath, qui ſe joue de David comme l'eſtimant fort au-deſſous de luy, ne le

peut vaincre dans le combat, & il reçoit de luy le coup de la mort. Il n'y a rien que ne fassent les deux vieillards pour se venger de Sufanne, indignés du refus qu'elle avoit fait de fatisfaire leur passion brutale; mais toutes les mefures qu'ils prennent pour vaincre se trouvent fans effet, & il ne faut qu'un jeune enfant pour les déconcerter tous deux, & en defcouvrant leur malice, leur faire porter la peine düe à leur attentat également impudique & cruel. Toutes les menaces des roys & des reines font inutiles contre Élie & contre les autres prophètes. Quelque force qu'ayent les autres religions, elles ne peuvent estre fuivies, & elles tombent peu de tems après qu'elles se font élevées. Ainfy, Seigneur, voyant qu'on ne doit pas se fier à fes forces ny mettre son efpérance dans l'homme ou dans les enfans des hommes, mais en vous feul qui faites également, par toutes fortes de ministres, les plus hautes merveilles; que tout serviteur vous est bon quand vous daignez bien vous en servir; que c'est inutilement qu'on travaille à édifier si vous n'édifiez vous-mefme; que c'est en vain qu'on s'applique à garder une âme, si vous ne veillez vous-mefme à la garder; que pour faire un discours efficace il faut que vous parliez au cœur, à mefure que le fon de nos voix frappe les oreilles; que, si vous voulez me feconder, ou, pour mieux dire, m'autoriser, qui que je fois et si misérable que je me fente, quand je serois mefine au-deffous de ce que je fuis, vous ferez par moy une grande conversion, au lieu que quand j'aurois l'intelligence d'un ange je ne fairois que frapper l'air fans en retirer aucun fruit si vous ne m'animiez vous-mefme, & que vous ne tou-

chassiez intérieurement l'âme de la personne à qui je parlerois, si vous conduisez mon bras, il ne sera pas nécessaire que j'aye la force d'un Sanfon pour combattre le lyon & faire fortir le miel de sa dent, & je pouray comme David, encore jeune & foible, tirer la proie de la gueule du lyon et de l'ours & estouffer ces bestes féroces : j'écraseray la teste du serpent : je dompteray le monstre & sauveray l'âme qu'il est prest d'engloutir. Au lieu que si vous n'este pas avec moy, quelque fort que je fusse, je ne pourois pas mesme dissiper les petits mouchérons, non plus que les sages d'Égypte.

J'auray, Seigneur, la foy & la confiance en vous. Je frapperay ce cœur de roche ; faites en fortir, s'il vous plaist, des eaux à ruisseaux. C'est à vous à préparer la volonté de l'homme. Vous la tournez où il vous plaist, & de rebelle qu'elle estoit vous la rendez souple & obéissante à tout ce que vous voulez. Vostre voix brise jusqu'aux cèdres du Liban ; vostre parole est un couteau à deux tranchans qui divise les chairs & les os jusqu'à la moelle. Je suis indigne que cette sainte voix s'exprime par ma bouche impure, & que cette parole sacrée s'énonce par une langue aussy profane que la mienne. Mais pour l'efficace de cette voix & de cette parole, il n'importe pas par quel canal elle passe. Balaam & Saül ont servi à prononcer vos oracles. Vostre pouvoir & vos paroles ne sont déterminement attachés à aucun organe. Par quelque milieu qu'elles passent pour se faire entendre, elles ont toujours la mesme force, & elles ont la vertu de préparer ce qui leur sert de véhicule par les portes où elles s'adressent ; par elles, les langues des enfans sont difertes & éloquentes. Vous avez au-

trefois fait de si grands prodiges pour des hommes si méprisables ; votre bras n'est pas accourci de nos jours, & vous pouvez à cette heure en faire tout autant. Vous pouvez, Seigneur, ôter de cette âme sa dureté pour la rendre capable d'être attendrie à ce qu'on luy dira en votre nom. Vous pouvez luy arracher le cœur de pierre & mettre à la place le cœur de chair quand elle seroit endurcie dans le péché depuis 38 ans, & que sa paralysie spirituelle eut commencé dès l'heure qu'elle eut l'âge de raison, environ l'âge de 7 à 8 ans, qui font ensemble tout le cours de sa vie. Vous pouriez la guérir par vous-même & sans le secours de personne ; mais vous le pouvez par une voye plus ordinaire, en faisant remuer l'eau de la piscine par un ange invisible, en luy fournissant un homme qui la plonge dedans en cet instant. Sans cela elle pourroit dire qu'elle n'a personne qui l'aide à se servir du bain que vous luy avez préparé de votre sang, & qui la jette dans le bassin de la pénitence. Quand elle seroit aveugle de naissance, vous luy pouvez rendre la vue en luy mettant un peu de boue sur les yeux, c'est-à-dire en la touchant, quoique vous preniez pour cela un homme qui n'est devant vous que de la boue. Ce n'est pas la qualité du ministre qui la doit guérir ; c'est votre divin attouchement. Quand elle auroit esté jusqu'à cette heure sourde & muette, insensible à toutes vos grâces & incapable de toutes bonnes œuvres, qu'elle n'eut jamais entendu vos inspirations, & qu'elle n'eut pas fait une seule action méritoire, pas même fait une prière ny proféré une parole qui se rapportât à vous, vous pouvez luy rendre l'usage de la langue & de l'oreille ; votre salive suffit pour cela,

c'est-à-dire le ministère de celui qui aura votre mission, pourvu que vous la touchiez. Quand elle seroit toute couverte de lepre de ses péchez, qu'elle vous dise comme ce lépreux : Seigneur, si vous voulez me guérir vous le pouvez, & il ne tient qu'à vous de le faire. Que réponderiez-vous autre chose que ce que vous répondez à ce malade : Je le veux, foyez guéri ! Quand elle seroit morte comme la fille du prince de la synagogue, & déjà dans la bière pour estre portée en terre comme le fils de la vefve, & même dans le tombeau n'exhalant que de la puanteur, votre voix la pourroit faire revivre à la grâce, & vous avez assez d'autorité pour m'ordonner de la délier & de luy rendre la liberté toute entière, afin qu'elle puisse retourner à vous. Tous les miracles que vous avez fait sur le corps de ces malades n'estoient que des figures & des gages de ceux que vous aviez à faire sur l'âme. L'église nous chante tous les jours que, puisque vous avez abfous Magdelaine & exaucé le larron, il n'y a point de pécheur à qui vous n'avez donné lieu d'espérer de vous une semblable grâce. Elle est aux portes de l'enfer : mais vous pouvez empêcher qu'elle n'y tombe quand même le démon, que l'écriture & l'église appellent un lyon, l'auroit déjà dévorée & la tiendroît dans ses entrailles ; c'est assez qu'elle y soit encore vivante pour en pouvoir estre tirée comme ce prophète de ce monstre marin, après y avoir esté trois jours. Vous menez jusqu'aux enfers, mais vous en ramenez, dit Anne, mère de Samuel, dans son cantique. Votre justice a conduit cette malheureuse jusqu'aux enfers, mais votre miséricorde peut l'en rappeler & la faire revenir à elle. Il s'en trouve peu à qui vous sachiez

cette grâce : mais, mon Dieu, qu'elle soit de ce nombre. Vous avez la clé de la mort & de l'enfer : si vous l'ouvrez pour en faire sortir cette âme qui y est déjà comme tombée d'elle-même, il n'y a personne qui le ferme pour l'empêcher de se retirer ; et si, après qu'elle en sera dehors, vous le fermez de peur qu'elle n'y retombe, personne ne le pourra ouvrir pour lui faire faire une seconde chute. Vous avez la clé du puits de l'abyssme : vous pouvez y lier le dragon infernal & le mettre hors d'état d'achever la perte de cette âme qu'il a déjà si fort avancée. Vous avez promis, mon Dieu, que vous donneriez à vos ministres la clé du royaume des cieux, & vous la leur avez donnée dans la personne de St Pierre, qui représentoit tous les évêques & tous les prestres ; vous vous este engagé à délier dans le ciel ce qu'ils auront délié en terre, & de remettre les péchez à ceux à qui ils les auroient remis : agréez, s'il vous plaist, que je délie cette femme & que je lui remette ses péchez, ou plutoit rompez vous-même ses liens, afin qu'elle puisse après vous sacrifier une hostie de louanges & invoquer vostre saint nom. De toutes les qualités que vous possédez par vostre nature ou que vous vous este acquises par l'effusion de vostre sang, celle de sauveur est la plus précieuse pour vous, & c'est celle que vous aimez le plus, parce qu'elle est la plus avantageuse. Vos délices sont de vous trouver avec les enfans des hommes, parce qu'ils sont pécheurs & que vous este venu pour appeler les pécheurs & non pas les justes, & pour sauver ceux qui s'estoient perdus ; plus les âmes sont éloignées de la bonne voye, plus vous prenez plaisir à chercher à les y remettre. C'est tou-

jours le tems de la conversion jusqu'à la mort, & si vous permettez quelques fois, par un jugement incompréhensible, que ceux qui ont longtems vécu dans la grâce tombent enfin dans le péché & perdent par là tout le mérite de leur vie passée, faites, par un coup de miséricorde extraordinaire, que cette femme, si éloignée de vous, s'en rapproche enfin & rentre en grâce. Votre bonté ne se signale pas moins que votre justice, & la conduite de l'une n'est pas moins inconcevable dans les faveurs que celle de l'autre dans les châtimens. Ayez pitié de cette âme, Jésus, fils de David, c'est-à-dire d'un prince qui n'a rien eu en luy de plus recommandable que la mansuétude & dont il voulut que Dieu se souvint le plus. Elle est encore l'ouvrage de vos mains; vous luy avez imprimé votre image dans la création; vous l'avez rachetée par votre incarnation; vous l'avez cherchée avec tant de fatigue pour la ramener au troupeau & la faire revenir de son égarement; vous avez désiré son salut avec tant d'ardeur; vous y avez travaillé avec tant de peine; vous avez donné votre âme pour elle; vous l'avez adoptée dans le baptême; vous l'avez nourrie du pain de vos enfans dans les sacremens qu'elle a reçus. Que tout cela ne soit pas perdu, mon Dieu! Le démon a défiguré cette âme par le péché qu'il luy a fait commettre; mais elle a encore quelques traits de votre ressemblance. Il luy a fait perdre la grâce du baptême; mais elle en a encore le caractère. Il luy a enlevé tout le fruit des sacremens; mais il luy reste encore du tems pour le recouvrer. Reconnoissez en elle les marques qu'elle a l'honneur de porter parce qu'elle vous appartient; qu'elles ne soient

pas en elle comme dans les damnéz pour sa plus grande confusion. Quelque oubly qu'elle ait fait de vous, & en quelque abandonnement qu'elle ait esté, vous sçavez qu'elle a toujours conservé un fond de religion; jamais tous les principes de la foy n'ont esté esteints en elle, puisqu'elle proteste qu'elle n'auroit jamais voulu mourir subitement. Tirez, mon Dieu, ce feu sacré du fond du puits où la bouë du péché l'a couvert, & mettez le enfin en son jour. Faites luire sur cette eau épaisse le soleil de vostre grâce qu'un nuage a caché si longtems; faites rallumer ce feu par l'éclat de vos rayons, & faites qu'il serve à allumer le sacrifice & à consommer l'holocauste de la pénitence. Vous qui este venu mettre le feu en terre, faites le revivre icy. Vous ne voulez pas que le pécheur meure dans son péché, mais vous ne demandez que sa conversion & sa vie. Vous este tout bon de vous mesme, & ce n'est que l'impénitence qui vous contraint à devenir juste pour punir le péché; nostre perte ne peut venir que de nous mesme. Le cœur pour qui je vous prie est entre vos mains; vous pouvez le rendre flexible comme il vous plaira, & le tourner où vous voudrez; vous faites tout ce que vous voulez, & il n'y a rien qui vous résiste. Si portée que fut cette âme à demeurer dans son péché, vous la pouvez tourner à la conversion, vous qui avez changé en un moment la volonté d'Assuérus, & qui l'avez rendu aussy favorable à vostre peuple, qu'il en estoit auparavant ennemi; vous qui avez arresté un persécuteur des chrestiens au plus fort de sa course, & qui avez sçu en faire un apostre; vous qui avez tout à coup converti une Magdelaine & la Samaritaine, & de

femmes scandaleuses qu'elles estoient les avez fait devenir en un moment des exemples de vertu. Faites pleuvoir votre grâce sur cette terre desséchée & aride, qu'elle l'inonde pour la mettre en estat de produire quelque fruit ; il ne faut qu'un moment ,pour cela ; donnez votre bénédiction, & au même instant ce fruit, sans passer par les progrès qui ont coutume de se suivre & de se succéder les uns aux autres, paroîtra tout en maturité. J'ay déjà planté & arrosé tout ce que j'ay pu dans le peu que j'ay veu de cette péchereffe ; mais ce n'est rien, Seigneur, si vous ne donnez accroissement : elle a commencé à revenir à elle, & le changement est tout de votre main ; achevez-le, mon Dieu, & faites qu'il ne soit plus imparfait. Vos ministres dans l'écriture sont des nûes pleines de pluyes que vous, comme soleil, faites fondre sur les cœurs des hommes, sur des montaignes qui reçoivent la rosée du ciel & les influences des astres devant que de les faire distiller sur les pécheurs qui sont comme la vallée de larmes.

Hélas que je crains d'estre une nûe sans pluye, si vous ne me remplissez de l'onction de votre grâce ; mais vous pouvez m'en remplir, Seigneur, & je vous le demande de toute l'étendue de mon âme. Il faudroit une grande montaigne pour abbaître ce colosse de péché ; mais, si vous le voulez, il suffira qu'une petite pierre se détache de la sainte montaigne de Sion et vienne frapper cette statuë monstrueuse pour la mettre par terre & la réduire en poussière. Je feray, Seigneur, cette petite pierre puisque vous le voulez ; guidez-moy dans tous les mouvemens que je feray pour donner atteinte

à cette statuë de péché qu'il faut mettre par terre. Faites que je la prenne par son foible, & donnez-moy assez de force pour la renouveler & la réduire en poudre. Faites par là, Seigneur, que ces regnes, qui ont paru jusqu'à présent dans la vie de cette pénitente, cessent enfin et fassent place à un autre qui ne finisse jamais. Elle a fait régner l'ambition en son cœur, & cela est marqué par l'or esclatant qui fait la teste de cette statuë, l'intérêt, dont l'argent qui fait la poitrine & les bras est le symbole, la dureté, que l'airain des entrailles représente, & l'impureté, dont la teste mêlée avec le fer est l'image. Faites finir les règnes de l'ambition, de l'intérêt, de la dureté & de l'impureté pour donner lieu au nouveau regne de sainteté qui soit stable & qui demeure éternellement. Mon Dieu, s'il m'est permis de répandre encore mon âme devant vous, moy qui ne suis que poussière & que cendre, vous sçavez que je n'ay point pensé à entrer dans le ministère dont il faut que je m'acquitte présentement que je n'y aye esté appelé par ceux à qui il appartenait de faire pour cela le choix d'une personne. C'estoit à ces premiers magistrats qui sont, pour parler comme parle l'écriture des juges, les dieux de la terre, de donner un ange à cette criminelle condamnée pour l'assister dans le passage qu'elle a à faire; ils devoient sans doute pour cela prendre un autre que moy, & mil autres y auroient esté beaucoup plus propres. Mais puisqu'ils ont absolument voulu cela de moy, & que j'ay enfin obéi à leurs ordres, donnez moy ce qu'il me faut dans cet employ. Je me sens desjà par vostre grâce autant de charité pour cette âme que je

crois luy en devoir. Je fouhaite d'estre anatheme pour elle s'il faut achepter son salut à ce prix. Je sçay l'énormité de ce crime qu'elle veut avouer publiquement, & j'en conçois une extrême horreur. Je sçay que plus barbare que cette reine dont l'histoire ne parle pourtant qu'avec frémissement, elle a, comme elle, non pas fait passer son char sur le corps de son père, mais que, de la main qu'elle avoit reçue de luy avec la vie, elle luy a donné le poison dont il est mort. Mais je sçay aussy que vous avez prié pour ceux qui vous ont crucifié. Vous avez bien voulu trouver dans la passion qui les aveugloit de quoy excuser un déicide. Vous avez versé vostre sang pour eux, & je ne doute point qu'il ne s'en soit trouvé entre eux qui ayent fait pénitence. Vous este encore tout prest de pardonner à ceux qui vous voudroient crucifier une seconde fois, & qui le font autant qu'ils le peuvent dans leur cœur. Toutes les fois que l'homme pêche, il foule vostre sang aux pieds, & marche comme cette infâme princesse sur le corps de son père, c'est-à-dire sur vostre corps sacré, Seigneur, que vous avez voulu enfanter dans vostre sang, prosterné au jardin des Olives & trempé d'une sueur de sang, flagellé ensuite au prétoire, & enfin eslevé en croix, & donnant jusqu'à la dernière goutte : il vous préfère la créature après qu'il a esté mis en balance avec elle, & il fait une espèce d'idolâtrie. Cependant vous este toujours prest à luy tendre les bras pour luy ouvrir le sein de vostre miséricorde. Quand cette misérable, qui dans son désordre a toujours gardé un germe de religion, seroit tombée dans l'apostasie, & qu'elle eut idolâtré comme ce peuple ingrat que vous aviez comblé de tant

de bienfaits, puisque vostre bonté a souffert que j'en prisse la charge, pardonnez moy si le zèle que j'ay pour elle me fait dire que vous luy pardonniez son péché si vous voulez ne me pas effacer du livre de vie. Je m'intéresse si fort à elle que son salut m'est aussy cher que le mien ; je meurs à tous les momens pour elle ; & je ne demande pour toute couronne dans le combat que j'ay à soutenir avec elle devant que d'achever sa carrière, que de la voir couronnée avec vous.

C'est toute la récompense que j'espère. Je sçay qu'il y en a peu en cette occasion à attendre des hommes & que peut-estre feray-je exposé dans cet employ à un million de censeurs dont les uns diront que je me suis trop viste fait fort de rendre cet office, & les autres que je ne m'en suis pas acquitté comme je le devois. Mais je n'estime pas beaucoup en cecy le jugement des hommes ; vous este mon seul juge en cette occasion, mon Dieu ; je ne me suis engagé que dans la vûe de vostre gloire & du service du prochain ; vous ferez seul mon protecteur & ma récompense. Peut-estre que l'empressement, que la charité qui me presse me fait avoir pour ne pas refuser mon application à une si grande œuvre, servira à excuser les fautes que j'ay déjà faites & que je feray dans la suite. Faites moy, Seigneur, avaler le livre sacré qui contient vostre parole divine, afin que toutes les paroles que je diray partent de là & soient toutes divines. Touchez mes lèvres comme celles d'Isaïe & les purifiez, & qu'un chérubin avec un charbon de feu tiré de l'autel où vous vous sacrifiez continuellement à vostre père & où vous réitérez sans intermission le sacrifice non sanglant & perpétuel, ôte

à mes lèvres ce qu'elles ont d'impur, afin que comme celles d'Isaïe, elles ne s'ouvrent que pour prononcer vos saintes paroles avec sainteté & avec des dispositions conformes à ce qu'elles auront à exprimer de saint de votre part. Donnez moy, Seigneur, l'intelligence dont j'ay besoin pour connoître ce qu'il faut que je fasse & les forces pour le faire, puisque vous m'envoyez comme Jérémie pour arracher & pour planter, pour détruire & pour édifier, pour arracher dans cette âme toutes les herbes venimeuses qui y ont cru & en mettre de bonnes, pour y arracher cette vigne qui n'a donné au père de famille que des raisins sauvages & le figuier maudit qui n'a pas produit de fruit, pour y détruire cette ville de confusion & de trouble, cette malheureuse Babilone qui n'a pour loy que l'amour du monde & de soy-mesme, & y édifier une Jérusalem, cette cité de paix & de sainteté, dont votre amour fasse tout l'esprit. Donnez moy une main forte & heureuse pour enlever tout ce qu'il y a de mal, & ne rien mettre au lieu que ce qui réussisse & tourne à bien. Donnez luy, mon Dieu, tout le courage & toutes les forces de se décharger de ce qui fait le poison de son crime, & qu'elle n'ait pas de ces desseins foibles de retourner à vous, & de ces demyes conversions que vous défavouez. Qu'elle ne soit pas de ces tièdes que vous vomissez, & qu'on ne dise pas d'elle que l'enfant est venu jusqu'à paroître sur le point d'éclorre, & que la mère n'a pas eu assez de force pour le mettre au jour. Elle est présentement dans un enfantement spirituel; faites l'en fortir, Seigneur, & ne me refusez pas les grâces dont j'ay besoin pour la secourir en cette

rencontre. Et si je puis ajouter quelque chose qui me regarde plus particulièrement, fortifiez mon cœur & munissez-le d'une si grande pureté & d'une foy si ferme que quelques serpens que je sois obligé de manier, & quelque venin mortel que je remüe dans cette âme envenimée qu'il faut purger de toutes ses ordures, je n'en reçoive nulle impression maligne, de peur qu'en travaillant au salut d'un autre je ne tombe moy-mesme dans la réprobation.

C'est à peu près dans toutes ces pensées que je passay le peu que je fus au liât. Je les ay mises ici assez en désordre & sans y chercher une grande suite, ny en étudier les termes. Mais avec tout cela je suis obligé de confesser, pour ne me point faire honneur d'une si grande présence d'esprit, que j'estois si troublé que toutes ces idées que j'ay icy mal rangées estoient encore moins digérées dans mon esprit pour lors. Elles m'entretenrent jusqu'à quatre heures du matin que mon vallet, à qui j'avois donné cette heure pour venir à ma chambre, en ouvrit la porte. Je me levay aussytost &, après quelques prières, je descendis en bas pour recevoir l'absolution de Monsieur nostre chapelain, devant que d'entreprendre de la donner à M^{me} de Br. Je pris un crucifix à la porte, & je m'en allay devant six heures à la conciergerie, suivi de mon vallet qui apportoit derrière moy ma robbe & mon bonnet pour me les donner dans le tems. Je me trouvay à la porte avec M. Rinsfant, médecin de la cour, qui venoit là pour se trouver présent à la question qu'elle devoit recevoir, & comme le concierge me fit attendre un moment à l'entrée, dans un petit cabinet, jusqu'à ce qu'il fut en estat de me faire

monter à la tour, M^r le président Le Bailleur, sçachant que j'étois là à son arrivée au palais, me fit dire qu'il feroit bien aise de me dire un mot. Je me rendis à son carosse qu'il avoit fait approcher de la porte &, sans en sortir, me demanda quelle nouvelle de l'estat où je trouvois M^{me} de Br., m'assurant que M^{me} sa mère faisoit bien prier Dieu pour sa conversion. Il me demanda si je ne ferois pas une relation de ce qui se passeroit entre elle & moy. Je luy répondis que non, & que je ne croyois pas qu'un confesseur en dut faire; mais s'il fouhettoit sçavoir de moy ce que je pourrois dire après l'exécution, j'aurois l'honneur de le voir & de l'en entretenir. Je le quittay sur l'heure, & je fus encore un moment à l'entrée de la prison avec M^r Rinfant, à qui je témoignay l'estime que je faisois de M^r son père, qui m'avoit guéry d'une petite maladie, il y avoit près de 14 ans.

On me fit monter à la tour où je trouvay le père de Chevigny pleurant à la fin d'une prière qu'il achevoit avec la dame qui m'aborda avec la mesme résolution que je luy avois veu la veille. M^r, me dit-elle, vous este ponctuel : je ne puis me plaindre que vous manquiez à vostre parole : mais il y a fort longtems que jé vous attens avec impatience, & six heures me tardent aujourd'huy longtems à sonner. Le P. de Chevigny prit tout à l'heure congé d'elle, & elle le remercia & le recommanda à ses prières. Je voulus l'obliger à me promettre qu'il reviendrait; mais il ne s'y engagea point : il me dit seulement que si j'avais besoin de luy il feroit à la maison de St-Honoré & ne revint plus du tout : il me dit qu'il feroit dire des prières par la communauté & me quitta ainfy.

Nous nous affîmes, elle & moy, après un *Veni ancte spiritus* que je luy fis dire à genoux, avec une petite paraphrase qui me vint sur l'heure. Elle me rendit compte de ce qu'elle avoit fait la nuit. M^r, me dit-elle, j'ay dormi deux heures sur mon liêt d'un sommeil fort tranquille : j'estois un peu abbatuë de la journée d'hier. Sitost que vous fuste parti d'icy, j'escrivis trois lettres. La première à ma sœur, la seconde à M^{me} de Marillac, & la troisième à M^r Conté, & quoyqu'elles soient assez petites, elles me tinrent bien du tems. Je suis fâchée de ne les pas avoir pour vous en faire juge, comme vous l'avez esté de celle de M. de Br. & changer par vostre avis ce que vous croiriez le devoir estre, de la même manière que j'en ay usé dans celle que vous m'avez veu escrire. J'avois dessein de vous les mettre toutes quatres entre les mains & vous prier de les rendre à leur adresse, suppléant vous-même de vive voix ou par escrit à ce qui pouroit y manquer. Mais je ne scay comme je les ay donné à ce père qui me les a demandez, car je voulois relire avec vous celles que vous n'aviez pas vuës, & vous prier de vouloir bien estre le porteur de toutes quatres.

M^{me}, luy répondis-je, le père de Chevigny a eu raison de vous les demander. Il connoit M^{me} de Marillac que je n'ay jamais eu l'honneur de voir : il a plus d'accez à M^{me} vostre sœur que moy & il est voisin de M^r Conté que je n'ay jamais veu qu'une fois & qu'à peine je distinguerois de visage. Il pourra par luy faire tenir celle de M^r de Br.

J'espère, M^r, me dit-elle, que vous voudrez bien en joindre une des vôtres à mon mary pour le consoler.

M^{me}, luy répondis-je, je le feray de tout mon cœur.

Après ces lettres écrites, dit-elle en poursuivant, nous nous sommes un peu entretenus, & nous avons un peu prié Dieu ; & comme le père a pris son bréviaire pour le dire & moy mon chapelet, je me suis assoupie, & je luy ay demandé si je pouvois achever sur le liât. Il m'a dit qu'ouy & je m'y suis jettée. J'ay reposé deux bonnes heures sans inquiétude : nous avons fait depuis ensemble quelques prières qui s'achevoient quand vous este entré.

C'est à quoy elle me dit que s'estoit passée la nuit, & le père de Chevigny me le confirma le lendemain. Je ne sçay ce que portent les lettres de M^{me} de Marillac & de M^r Conté. M^{me} de Marillac me dit que la sienne estoit courte. Mais voicy mot à mot celle de ma sœur Marie de J. C. que j'ay tiré sur l'original que j'ay à l'heure que j'escris entre les mains pour le faire voir à la fille aînée de M^{me} de Br. carmelitte professe à Gisors que je dois aller voir bientôt, Dieu aidant.

Je reçois, ma chère sœur, des marques de vostre tendresse qui me sont si sensibles que je ne puis assez vous l'exprimer. Je n'ay point douté des soins que vous avez pris dans mon affaire. Je reçois une grande consolation par M. Piron, espérant par son moyen de me bien préparer à souffrir une mort ignominieuse. J'espère par la miséricorde de mon Dieu supporter ce qu'il luy plaira, le recevant de tout mon cœur comme venant de sa main, le suppliant de l'avoir agréable pour l'expiation de mes fautes. Je vous recommande mon mary & de faire de vostre mieux pour supplier la famille que les créan-

ciers luy donnent du pain, & de vouloir songer à l'éducation de mes enfans. C'est la grâce que je vous demande & de prier Dieu pour le repos de mon âme. Je ne puis escrire à ma fille : vous luy ferez sçavoir : mon cœur est trop outré de douleur. Je finis en vous assurant que je meurs à vous. Daubray. Et un peu plus bas : Mes complimens à toute vostre communauté & la priez de prier Dieu pour le repos de mon âme. Le dessus de la lettre porte cette inscription : A ma chère sœur Marie de J. C.

Après qu'elle m'eut fait en peu de mots un récit de ce qui s'estoit passé la nuit, elle me pria, devant que nous reprissions sa confession, de trouver bon qu'elle me fit une question & qu'elle s'esclaircit d'un doute qu'elle avoit proposé au père de Chevigny, & sur quoy elle souhaittoit encore recevoir mon instruction. M^r, me dit-elle, vous me donnastes hier quelque espérance que je pourrois estre sauvée, mais je ne puis avoir assez de présomption pour me promettre que ce pourra estre sans estre longtems en purgatoire. Mon crime est trop atroce pour en pouvoir obtenir le pardon qu'à cette condition, & quand j'aurois un amour de Dieu bien plus grand que je ne crois avoir, je ne prétenderois pas pouvoir estre reçue au ciel sans passer par le feu pour y estre purifiée de ce qui restera de souillures & y souffrir les peines qui sont dûes à mes péchez. Il faut satisfaire à Dieu. J'ay ouï dire que le feu de ce lieu où les âmes ne brûlent que pour un tems n'est pas différent de celui de l'enfer où les démons doivent brûler éternellement. Dite-moy, je vous prie, comme une âme

qui se trouve en purgatoire au moment de la séparation d'avec le corps, peut s'asseurer qu'elle n'est pas dans l'enfer, & reconnoître que les flammes qui la dévorent sans la consumer finiront un jour, puisque le tourment qu'elle souffre est de même genre que celui des damnés, & le feu où elle est de la qualité de celui de l'enfer. J'en ay parlé avec le père de Chev., mais je n'en suis pas encore assez instruite.

M^{me}, luy répondis-je, il est aisé de vous expliquer cela, & de vous faire entendre l'assurance que les âmes ont dans le purgatoire qu'elles ne sont point dans l'enfer. Mais ce que vous m'avez dit d'abord m'oblige à vous dire quelque chose de la rémission des péchez.

On distingue dans le péché la coulpe & la peine, ou l'obligation à la peine. La coulpe est ce qui fait proprement le péché que nous appelons habituel. C'est une tache qui demeure dans l'âme après l'action du péché, qui la rend coupable & qui la fait devenir désagréable à Dieu & l'objet de son indignation, au lieu que la grâce qui la sanctifie la met en état de plaire & d'être le sujet de son amour. L'obligation à la peine est une suite de la coulpe qui rend l'âme tributaire de la justice de Dieu & punissable des peines éternelles de l'enfer. Je parle du péché mortel qui fait perdre la grâce de Dieu & qui, comme c'est une offense considérable faite à Dieu qui est infiny, nous rend redevables à la justice divine de peines infinies dans leur durée. On peut aussi distinguer ces deux choses dans le péché véniel qui n'estant qu'une faute légère, quoy qu'il s'adresse à Dieu comme le mortel, ne nous fait pas deschoir de la grâce & ne nous soumet qu'à des peines temporelles,

n'estant pas possible qu'une âme qui ne cesse pas d'estre agréable à Dieu, souffre éternellement. La coulpe du péché mortel peut estre remise sans que l'obligation à la peine le soit entièrement. Il est vray que, par la raison que je viens de toucher qu'on ne peut en mesme tems avoir la grâce & estre condamné, à ne voir jamais Dieu & à souffrir éternellement, la coulpe ne peut estre abolie ou effacée sans que l'obligation à la peine cesse pour toujours : & c'est ce qui fait que nous disons que quand un pénitent bien disposé reçoit l'absolution de son péché, la rémission de la coulpe emporte avec elle une relation ou plustost un changement de la peine qui luy estoit due & qui, de temporelle qu'elle devoit estre, n'est plus que pour un tems. Mais il est très constant, & c'est un dogme de foy, qu'il peut demeurer quelque obligation à la peine après l'absolution de la coulpe. David obtint de Dieu par sa contrition que son péché luy fut remis, et Dieu l'en assura par son prophète : mais il en porta encore la peine par la mort de l'enfant adultérin qu'il avoit eu, & dans les autres fléaux qu'il ressentit en sa personne & en tout son peuple, en qui Dieu le punit. Ce qui fit que Nathan quand il luy prononça son absolution de la part de Dieu, luy dit que Dieu a transporté son péché & qu'il ne mourera pas, mais qu'il perdra son fils. L'amour de Dieu dans un pénitent pourroit estre si fort, & la contrition qu'il conçoit de ses péchez si véhémence, qu'il mériteroit par là une rémission totale de son péché, & pour la coulpe, & pour toute la peine. Mais vous pouvez, M^{me}, assez bien voir combien cela est rare par l'exemple de David qui ne paroît pas avoir eu une si

grande grâce, quoique sa contrition fut si grande qu'au premier mot qu'elle luy fit dire au prophète pour reconnoître son péché il sçut que Dieu luy pardonnoit.

Ces peines qui restent après la tache effacée ou de ce monde ou de l'autre elles sont plus ou moins sensibles à mesure que la contrition est plus ou moins efficace. Pour cela, le prestre qui absout les péchez impose une pénitence à proportion des péchez ou des dispositions du pénitent : mais il ne prétend pas qu'il n'y demeure plus rien à souffrir. Après les afflictions dont Dieu nous frappe en ce monde & que nous recevons avec soumission à ses ordres, les mortifications volontaires que nous devons nous imposer & les autres œuvres satisfactoires que nous pouvons faire pendant que nous sommes en vie sont des peines qui nous font icy expier nos péchez ; & quand tout cela ne suffit pas, le feu du purgatoire achève après la mort. C'est pour cela qu'il est, pour remettre les peines qui restent dûes au péché mortel dont la coulpe est déjà effacée, & pour effacer mesme la coulpe des péchez véniels s'il s'en trouve dans l'âme dont elle n'ait pas fait icy pénitence.

Vous me citastes hier, M^{me}, une parole du fils de Dieu dans l'évangile qui, asseurant qu'il y a des péchez qui ne se remettent ny en ce monde ny en l'autre, fait assez entendre qu'il s'en trouve qui ne se remettent que dans l'autre monde, & cela est vray des restes des peines qui sont dûes aux péchez mortels dont on a eu l'absolution, & de la coulpe mesme des véniels dont on ne l'a point eue. Vous faires bien, M^{me}, de ne point vous promettre que vous puissiez avoir assez de dou-

leur de vos péchez & assez d'amour de Dieu pour passer au ciel sans avoir longtems souffert dans le purgatoire, & je conçois assez l'intérêt que vous avez, dans l'espérance que vous devez avoir que Dieu vous fera miséricorde, d'apprendre comme une âme du purgatoire peut s'assurer qu'elle n'est pas damnée.

Elle en a, *Mme*, bien des assurances. Il y a un jugement particulier qui se fait entre Dieu & elle; où elle connoît parfaitement si elle est en grâce ou non, & par là elle voit si c'est en enfer que Dieu la doit jeter où en purgatoire qu'il la fera souffrir : elle entend dans le moment la sentence qui porte l'un où l'autre, à moins que, déjà toute épurée dès cette vie par le feu de la charité, elle n'aille, sans passer par celui du purgatoire, recevoir à l'instant la récompense parmi les bienheureux. C'est dans ce moment que tout se décide, & que le mystère de la prédestination & de la réprobation se découvre. Voilà le dénouement de notre destinée, & si l'Eglise quand elle prie pour les morts demande à Dieu qu'il ne permette pas qu'ils tombent dans l'enfer, ce n'est pas qu'elle suppose qu'ils y puissent encore tomber : elle sait qu'ils ne sont plus en état de pécher, & ses prières ne serviroient de rien si elle ne les regardoit comme étant en purgatoire. Mais quoiqu'elle croie cela, l'ardeur qu'elle a pour marquer à Dieu ses reconnoissances, la fait prier comme en doutant; de même que David a dit que Dieu l'avoit exaucé dans sa prière, il le prie encore comme s'il ne l'estoit pas. Il m'a écouté, dit-il; Seigneur, ayez pitié de moy. Ou bien elle considère le mort comme étant encore en vie, & elle le met au lit de la mort

pour demander à Dieu qu'il ne souffre pas qu'il tombe dans l'enfer : & quelque sens qu'ayent ses prières, l'église est certaine que le jugement est déjà rendu & qu'on n'y peut plus revenir. Elle prie pour les âmes, & elle sçait que tout ce qu'elle pourra dire pour elles fera bien reçu de Dieu, & qu'il aura la bonté de les agréer pour leur abréger le tems qu'elles debvroient estre en purgatoire. Mais quand ce jugement ne précéderoit pas & n'assureroit pas les âmes de l'estat où elles sont, elles pourroient le reconnoître en se regardant elles-mêmes. C'est pour lors que leur conscience leur paroît à nud & qu'elles voyent si elles sont agréables à Dieu, ou non.

Ce que dit l'église que personne ne sçait s'il est digne d'amour ou de haine n'est vray que pendant que nous sommes dans un corps mortel qui appesantit & obscurcit si fort l'âme, toute spirituelle qu'elle est, qu'elle ne peut se connoître elle-mesme, quelque réflexion qu'elle fasse sur elle. Et quand nous serions l'âme séparée assez aveugle pour ne pas découvrir son fond & pour doubter encore de sa condition, comme il est impossible qu'une âme en enfer ne s'aperçoive pas qu'elle y est par ce qu'elle y ressent, il n'est pas moins impossible qu'une âme en purgatoire doute qu'elle n'y soit.

L'ecclésiastique dans l'Ecriture dit que Dieu se venge de l'impie par le fer qui le brule sans le consumer, & par le ver qui le ronge sans le faire périr. Isaye parlant des damnés fait aussy consister en cela toutes leurs peines : leur ver, dit-il, ne meurt point, & le feu qui les tourmente ne s'extingdra jamais. Le fils de Dieu répète les mêmes paroles par trois fois dans un fort petit discours

où il parle de la gese de l'enfer. Mais on peut dire que l'essentiel de l'enfer est proprement le ver qui ronge la conscience. C'est à luy qu'il faut rapporter ce que dit Job quand il propose l'enfer comme une terre ténébreuse & couverte d'obscurité de la mort, un pays de misère & de nuit qui n'a pour jour que l'ombre de la mort, où il n'y a nul ordre, & où au contraire rien ne règne qu'une confusion horrible de toutes choses. C'est luy qui fait les ténèbres extérieures, & les pleurs, & les grincemens de dents dont parle tant de fois J.-C. dans l'évangile dans l'idée qu'il donne de l'enfer pour en faire concevoir l'épouvante. C'est ce ver, ce reproche secret que se fait l'âme de s'estre perdue elle-même, qui fait le dépit, la rage, & le désespoir des damnés : c'est ce ver qui fait en eux une opposition continuelle aux volontés de Dieu, quelque contrainte qu'ils se sentent de s'y soumettre. Comme pourroient-ils douter après cela qu'ils fussent en enfer ? L'âme dans le purgatoire ne voit pas Dieu, non plus que celle qui est en enfer ; elle souffre dans le feu comme elle. Je ne puis pas vous faire comprendre de quelle manière elle souffre, & je ne le comprend pas moy-même, & je ne sçay si personne le comprend bien. Mais, comme dit saint Augustin, si incompréhensible que soit cette manière de souffrir, elle n'en est pas moins vraie, & les souffrances sont aussi réelles & aussi véritables que les manières en sont véritables & imaginables. Il n'est pas même sûr que le feu du purgatoire soit le même que celui de l'enfer. Mais quand vous le supposeriez, l'âme qui se sentira bruler sans éprouver le ver de conscience qui est particulier à l'enfer & qui ne se trouve pas dans le purgatoire, connoîtra bien qu'elle

n'est pas damnée. Elle se verra encore ornée de la foy & des autres dons qui n'ont nul lieu dans l'enfer où il n'y a qu'une privation de tout bien & de toute vertu ; elle sera dans l'espérance & même dans une pure attente de jouir de Dieu quand le tems de sa purification sera révolu. La charité qu'elle aura rendra sa volonté toute conforme à celle de Dieu, & si sensibles que luy soient les flammes où elle sera pour satisfaire à la justice de Dieu, elle aura de la joye d'y estre. Elle se verra en sa place & dans l'estat où Dieu la demande, & ne voudroit pas n'y pas estre quand elle le pourroit.

Ah ! M^{me}, n'avez-vous jamais lu ce que dit de cela sainte Catherine de Genes. Son purgatoire vous charmeroit & vous donneroit dès à cette heure envie d'y estre. Elle y a lié si bien un extrême plaisir avec une extrême douleur, elle y fait voir les âmes souffrantes sans impatience, & avec tant de douceur & de consolation, qu'on ne peut s'empêcher en le lisant de le trouver agréable, & il est aisé de s'imaginer que la chose est ainsi. La charité des plus justes en cette vie est sujette à mille petites altérations, comme elle est dans une âme qui dépend encore des sens dans toutes ses fonctions ; il ne faut qu'un rien pour la distraire & pour luy ôter pour un instant la présence de Dieu : pendant quoy, abandonnée à elle-même, elle s'abandonne lâchement à se laisser aller à l'abattement. Dieu même pour punir cette petite langueur souffre qu'elle tombe dans la sécheresse, & l'aridité suspend ses influences & ses grâces ordinaires, & c'est de là que naissent dans les plus saints ces petites imperfections qu'on leur voit dans les traverses de la vie.

Mais l'âme détachée du corps, toute libre & toute à elle & remplie de la charité, quoique redevable à Dieu de quelques peines, s'applique uniquement à Dieu qu'elle a toujours présent; elle envisage la sainte volonté qu'elle ne perd point de vue; elle fait toute son étude de s'y conformer; elle reçoit sans interruption un concours de Dieu qui l'entretient dans ses sentimens & qui luy en fait produire des actes : & c'est ce qui fait qu'elle n'est jamais rebutée de ce qu'elle souffre, qu'il ne luy échappe jamais de murmure, & qu'il ne luy arrive jamais aucun dégoût. Elle préviendrait volontiers Dieu pour aller au-devant de ces peines, pour se les imposer elle-même, si elle ne sçavoit qu'il est mieux d'être à son égard dans l'inaction pour accomplir ainfi toute justice dans un tems qui est plutôt pour soutenir les souffrances nécessaires &, comme parlent les théologiens, pour la satisfaction, que dans les mortifications libres & les satisfactions de choix. Elle est dans la douleur, mais elle le veut ainfi parce que Dieu le veut. Elle la désire, elle la recherche, au lieu de la fuir. Enfin, s'il y a un état heureux après la vue de Dieu fasce à fasce, c'est celui du purgatoire où l'âme goûte en souffrant toute la joye dont une créature est capable quand elle exécute les ordres de Dieu. Croyez-vous après cela, M^{me}, que cette âme qui sent tout cela se passer en elle peut encore douter si elle est en enfer ou non.

Non, M^r, me dit-elle, si la mienne après être sortie de mon corps se trouve ainfi, elle ne pourra pas douter que le lieu où elle souffrira ne soit le purgatoire : il me semble que j'entens tout ce que vous m'avez dit et me voilà satisfaite. Reprenons ma confession.

Je tiray de ma poche le papier où j'avois la veille écrit ce qu'elle m'avoit dicté. Elle m'y fit ajouter quelque article dont elle s'estoit souvenue la nuit, & nous passâmes aux autres, poursuivant comme nous avions commencé. Je luy fis de tems en tems renouveler des actes de contrition qu'elle me parut faire avec plus de ferveur qu'auparavant. Il se passa ainſy environ une heure & demye, & devant que nous euſſions achevé, sur le point que nous étions de finir, on la vint avertir qu'il falloit descendre en bas pour entendre la lecture de son arrest que M. le Bailleul m'avoit dit peu de tems auparavant. Elle s'attendoit assez à la mort & à la question : mais elle ne pensoit ny à l'amende honorable, ny au feu. Elle répondit : tout à l'heure, sans s'effrayer, mais nous achevons un mot, M^r & moy.

Je voulois qu'elle quittât tout sur l'heure. M^{me}, luy dis-je, il faut obéir, c'est une autorité supérieure qui vous appelle : vous prétendez si bien vous conduire dans cet interrogatoire que vous allez subir, que vous y réparez ce que vous avez fait de mal dans les autres : il faut commencer par une prompte obéissance. Je me souvienderay bien de l'endroit où nous demeurons, & il nous en reste si peu que nous n'aurons pas besoin de rien écrire davantage ; cela sera fait en un moment quand vous reviendrez, & nous repasserons tout pour vous mettre en état de recevoir l'absolution.

M^r, me dit-elle, ne demeurons pas pour un mot : achevons, je vous supplie, cela, & nous n'aurons plus qu'à repasser sur vôtre écrit.

Nous achevâmes dans un instant & dans une grande sérénité.

Elle me dit : M^r, je seray interrogée ; je vous promis hier de dire tout ce que je sçay. Elle me le répéta d'elle-même & m'adjouta : Faisons M^r, une petite prière pour demander à Dieu que j'entre bien dans toutes vos intentions dans cette action que je m'en vais faire en répondant à mes juges, & qu'ainfy je satisfasse pour ce que j'ay manqué dans mes autres interrogatoires. Nous fîmes à genoux un mot de prière à cette fin, & elle mit aussytost son manteau pour descendre, prenant un livre de prières que le père de Chevigny luy avoit donné, & qu'elle tint toujours à la main jusqu'à la question.

M^r, me dit-elle en sortant, ne venez-vous point avec moy ? M^{me}, je vous suis, luy répondis-je ; je n'assisteray pas à vostre interrogatoire : mais hors le tems de la messe que je m'en vais dire pour vous tout à l'heure, je seray toujours assez près du lieu où vous serez pour me rendre à vous au premier ordre en cas de besoin. Elle me pria de dire la messe pour elle comme je luy promettois, & me répéta encore de bien demander à Dieu qu'il la fit, en ce qu'elle alloit faire, entrer en toutes mes intentions & confesser ingénument tout ce qu'elle sçavoit.

Je dis ma messe pour elle & j'allay dans la chambre du concierge où je le trouvay qui me dit qu'il l'avoit accompagnée jusqu'à la chambre de la question, & qu'après qu'on luy avoit lu son arrest, comme l'exécuteur s'estoit approché d'elle pour s'en saisir, elle l'avoit froidement regardé depuis les pieds jusqu'à la teste sans luy rien dire, & luy voyant une corde à la main, elle luy avoit présenté les siennes toutes jointes pour les lier.

J'appris l'après-dîner de M^r le P. G. qu'elle avoit esté troublée à la lecture qu'on luy avoit fait de son arrest, & qu'elle le fit relire une seconde fois : sans doute, l'amande honorable & le feu la surprirent.

Elle fut interrogée après son arrest. Je n'ay point veu son interrogatoire & ne sçay point quelle a esté sa déclaration. Mais quand on me la rendit, elle me dit qu'elle avoit dit tout ce qu'elle sçavoit & qu'elle avoit témoigné à MM. les commissaires Palluau & Maudat que si je l'avois veu plustost, elle auroit tout avoué plustost ; qu'il y a trois semaines qu'on sauroit ce qu'on alloit apprendre, si elle m'avoit parlé dans ce tems là. Je ne dirois pas cette particularité que je tiens d'elle, si M^{me} Daubray ne m'avoit dit qu'elle l'avoit apprise de MM. les commissaires & que je ne sçusse d'ailleurs qu'ils l'ont rendue publique. Ces MM., à ce qu'on rapporte, ont dit qu'après que son arrest luy eût esté lu, voyant quelques sceaux d'eau & le reste de l'appareil de la question, elle leur dit : MM. cela est inutile, je diray tout sans question. Ce n'est pas que je prétende la pouvoir éviter : mon arrest porte qu'on me la donne, & je crois qu'on ne m'en dispenserá pas. Mais je déclareray tout auparavant. J'ay tout nié jusqu'à présent parce que j'ay cru me défendre par là & n'estre point obligée de rien avouer. On m'a convaincue du contraire & je me conduiray suivant les maximes qu'on m'a donné. Et je puis vous assurer que si j'avois veu il y a trois semaines la personne que vous m'avez donné depuis vingt-quatre heures, il y a trois semaines que vous sçauriez ce que vous allez apprendre. Il m'a persuadée que je devois dire les choses telles qu'elles estoient, quand mesme je n'en ferois pas requise,

& déclarer tout ce que je sçavois. J'en useray ainſy, Meſſieurs.

Après ſon interrogatoire elle eut la queſtion. Je ne-la vis point depuis ſept heures & demye juſqu'à deux heures après midy. Je puis dire que ce fut le ſeul mauvais tems que j'eus ce jour là : que, hors celui, que je paſſay ſans elle, le reſte ne me couſta rien : mais que pendant qu'elle eſtoit à l'interrogatoire, j'eſtois extraordinairement inquiet, diſant à tout moment en moy-meſme : c'eſt à cette heure qu'on donne la queſtion. Je la craignois pour elle, l'ayant veu fort faible. J'avois avec cela un grand mal de teſte qui me tint juſqu'à ce que je fuſſe avec elle. J'eſtois meſme embarſſé où me retirer. Je paſſay d'abord quelque tems dans la ſalle du concierge où je pris deux œufs. Quelques priſonniers me vinrent joindre pour me demander quelques nouvelles de cette dame, à qui je n'en diſ rien qu'autant qu'il en falloit pour marquer que j'eſpérois qu'elle moureroit dans de bons ſentimens & pour la recommander à leurs prières : après quoy ils me parlèrent de choſes indifférentes. Si je ne me trompe, un d'entre eux s'appeloit Savari & m'entretint de Monſieur noſtre docteur curé de Clairmont, diocèſe de Beauvais, ſon parent. Depuis, M. Le Bout le fils, que je n'avois jamais veu, me vint parler dans le meſme lieu, & je diray dans la ſuite le diſcours qu'il y eut entre luy & moy. J'allay après dans un petit cabinet à l'entrée de la priſon où le concierge me mit, me donnant parole que perſonne n'y entreroit : mais quelque tems après M^{me} de Refuge, dont je ne ſçavois pas le nom, y entra & me dit qu'elle venoit là pour une perſonne à qui elle n'avoit pu refuſer de s'y trouver. J'appris depuis que

c'étoit M^{me} la Contesse de Soissons, à qui elle avoit donné rendez-vous. Elle me fit longtems parler de M^{me} de Br. Un aumônier de la Conciergerie y vint une demye heure. Un homme de M^{me} de la Moignon y vint apporter de sa part une médaille de saint Antoine de Padouë avec un billet au père de Chevigny qui portoit qu'elle avoit été donnée par le pape à un religieux, avec pouvoir d'appliquer l'indulgence qui y estoit à telle personne mourante qu'il voudroit choisir, & qu'il l'appliquoit à M^{me} de Br. M^{me} de Refuge me fit donner cette médaille à onze heures.

Ennuyé d'attendre si longtems, je fis un tour sous les galleries de la Conciergerie, auprès de la porte qui conduit à la chambre de la question, & je revins une demye heure après à M^{me} de Refuge. La concierge me voulut faire entrer chez elle pour prendre quelque chose sur l'heure de midy, & elle m'apporta quelque poisson à manger. M. Aubert, docteur de la Faculté & vicaire de Saint-Barthélemi, me vint trouver dans la salle & me força à prendre un morceau & boire un doigt, m'offrant son secours si j'en avois besoin. M. de Lamethe, le substitut qui a soin de cette prison, vint me dire que dans peu j'aurois M^{me} de B. & qu'elle signoit sa déclaration : qu'asseurément elle n'auroit pas la question. Il le croyoit ainfi, & ce qu'il me dit paroissant seur, je me consolai un peu du retardement. Il me fit beaucoup d'honnêtetés & me pressa si fort de me jeter seur un liët qu'à la fin je consentis à monter en haut pour cela. Mais l'inquiétude me fit bientôt lever : M. Aubert se donna le soin de m'y faire remettre un moment. Enfin, à une heure & demye, on me vint dire qu'il fal-

loit aller à M^{me} de B., & le geolier qu'on envoya me dit qu'elle avoit eu la question. J'en fus troublé, & je luy dis : en quel estat est-elle donc à cette heure ; six heures d'interrogatoire & la question ne fait que finir ? M^r, me répondit-il, elle n'en est pas trop affoiblie, & vous la trouverez sur un matelas auprès du feu.

Je passay sous les galleries de la Conciergerie où je trouvai encore M. de Lamethe à qui je fis reproche de ce qu'il m'avoit dit. M^r, me dit-il, je l'avois entendu dire, mais j'ay appris depuis qu'elle auroit la question, & il y a une demye heure que j'empesche qu'on vous le dise. J'ay pensé que vous auriez toujours cela de bon.

Je pris ma robbe & mon bonnet des mains de mon valet qui m'attendoit depuis le matin : je n'avois pas cru devoir paroistre en cet habit à M^{me} de B. devant son arrest. Je montay ainfy habillé à la chambre de la question. M. Maudat qui estoit dans le fond avec M. Paluau me fit signe de m'approcher d'eux & me demanda ce qu'il falloit de tems pour la préparer. M^r, luy répondis-je, je ne le puis dire précisément : cela depend de l'estat où je la trouveray. Il y a six heures qu'elle est icy : un interrogatoire si long & la question peuvent bien l'avoir changée de situation. Je sçay que je l'ay quittée ce matin dans de bonnes dispositions : peut-estre qu'un si grand remuement l'aura bien altérée. Mais je puis vous asseurer que si je n'avois passé hier quatorze heures avec elle, je n'aurois garde de m'en charger aujourd'huy à l'heure qu'il est, & quand vous me la remettiez entre les mains à peu près comme je l'ay veue ce matin, vous ne sçauriez luy donner moins de quatre

à cinq heures pour se préparer à la mort. Sa confession est bien avancée, mais ce n'est pas encore fait.

Ils me dirent qu'elle avoit déclaré peu de choses, mais qu'ils croyoient qu'elle ne sçavoit rien de plus, & qu'il leur sembloit qu'elle avoit dit tout ce qu'elle sçavoit.

MM., leur dis-je, je ne sçay pas ce qu'elle vous a dit, mais elle m'a promis de vous déclarer tout ce qui estoit de sa connoissance. Mais, messieurs, leur adjoutay-je, me permettez-vous bien de profiter de cette occasion que j'ay de vous parler pour vous prier de me faire voir le papier dont on parle dans le monde sous le nom de sa confession, soit que cela soit ou non. Je crains qu'elle ne m'en parle, quoy qu'elle ne m'ait encore rien dit qui approche de cela : mais je voudrois bien, si elle m'en touche quelque chose, l'avoir veu pour estre préparé à luy répondre. Il m'est indifférent qu'on m'en fasse voir l'original ou une copie.

M^r, me dirent ces messieurs, très-volontiers : on vous le fera voir. M. Drouet, dirent-ils au greffier, il faut faire voir cela à monsieur.

M^r, me dit en leur présence M. Drouet, je ne sçache pas qu'il y en est de copie, mais si vous voulez descendre avec moy, nous lirons ensemble l'original.

Je dis un mot en passant à M^{me} de B. qui estoit auprès du feu & qui venoit de changer de linge ; & comme on parloit de la faire descendre pour avaler deux œufs, je luy dis qu'il seroit mieux de les faire venir là, afin que pendant qu'ells les mangeroit je pusse me dérober un moment pour descendre. Je le fis tout à l'heure sans qu'elle s'en aperçut & je suivis M. Drouet qui, prenant ce papier dans le greffe, me mena dans la chambre de

la Tournelle pour le lire. Il m'en lut une partie luy-mesme, & comme on l'appela de la part de M. le Procureur général, je lus le reste seul enfermé dans cette chambre. Tout ce que j'en puis dire c'est qu'il est de neuf ou dix feuilles de papiers escrites sans fuite, toutes feuilles séparées, & mesme du blanc au milieu en quelques articles : toutes les pages sont paraphées de sa main, & les endroits où il y a du blanc, M. Paluau les luy a fait parapher à Charleville. Il n'y a point au commencement cette inscription, comme on en a fait courir le bruit : *C'est icy ma confession*. Les premiers mots ne sont point : *Je m'accuse à Dieu & à vous mon père*¹. Mais il est vray qu'elle commence par ces paroles : Je m'accuse, & que tous les articles recommencent ainfi : Je m'accuse.

M. Drouet revint comme j'achevois, & aussitôt je remontay. Quelques conseillers que je n'ay pas l'honneur de connoître, m'arrêtèrent en chemin & me questionnèrent un peu. Je leur répondis fort peu de choses, mais avec bien du respect, & l'un d'eux que je crois estre M. Clin me dit : Apparemment M^r, ce n'est pas icy vostre coup d'essay ! — M^r, luy répondis-je, pardonnez-moy : j'ay assez confessé de personnes, j'en ay assisté à la mort, mais je n'ay jamais esté sur l'échafaud. — C'est bien commencer, me répliqua-t-il.

1. Il y a ici entre l'affirmation de M. Pirot & le mémoire de maître Nivelles une contradiction flagrante.

Elle ne peut s'expliquer que par une erreur de M. Pirot ou une falsification de la confession écrite de M^{me} de Brinvilliers, car il est bien évident que maître Nivelles n'a pas avancé, sans en avoir la preuve, un fait aussi capital qui est le point de départ de la discussion théologique à laquelle il s'est livré.

Je retournay promptement à la dame qui m'attendoit & qui, dès le moment qu'elle me vit, me dit d'un visage qui me fit pitié : M^r, il y a longtems que je souhaitte de vous revoir pour me consoler avec vous. Voicy une question qui a esté bien longue ; mais c'est la dernière fois que je traiteray avec les hommes, je n'ay plus qu'à penser à Dieu, je ne veux plus estre occupée que de luy. — C'est, M^{me}, ce qu'il faut faire. Si vous n'avez plus à rendre compte qu'à luy, ne vous appliquez qu'à ce qui le regarde. Vous n'avez qu'une chose à luy demander, avec le roy pénitent, qu'il vous donne une place dans le ciel parmy ses élus, & comme rien d'impur n'y peut estre reçu, allons travailler à ôster toutes les taches qui pourroient vous en fermer l'entrée.

Nous descendîmes à l'heure mesme & traversâmes les galleries, le bourreau à sa droite & moy à sa gauche. Je ne luy dis en chemin que peu de paroles pour la consoler. Nous entraîmes dans la chapelle &, dans l'enceinte du chœur, nous nous mîmes à genoux elle & moy pour adorer le Saint-Sacrement. Si peu qu'elle fût revenuë à elle, elle me dit de luy faire faire un acte de contrition : elle le fit répétant mot à mot après moy le peu de paroles que je luy faisois dire pour cela.

Il me parut dans la nef de la chapelle, sur le balustre, quelques personnes de robe que je ne connoissois pas de visage. Le bourreau nous fit passer derrière l'autel dans la sacristie, elle & moy, pour la préparer à la mort, & il demeura assis dans l'enceinte du chœur fermant sur nous la porte qui en sépare la sacristie. Ce lieu est fort estroit. Je la fis asseoir sur une chaise qu'on apporta, qu'on mit contre le derrière de la table de

l'autel, & je m'assis sur un banc de l'autre côté : ainſi je l'avois en face.

Elle étoit extrêmement émuë, le viſage tout en feu, elle qui l'avoit ordinairement fort blanc & pluſtoſt paſſe que rouge, les yeux étincelans & fumans, la bouche altérée & le cœur foible. Elle demanda du vin que je luy fis apporter ſur l'heure, & elle en prit de tems en tems pour ſe ſoutenir : mais à chaque fois elle n'en avoit qu'une goutte, & je remarque expreſſément cette circonſtance pour détromper ceux qui ont cru qu'elle aimoit fort le vin, qu'elle étoit fort ſujette à en prendre avec excez, & qu'elle ne put ſ'empêcher d'en prendre beaucoup la veille & le jour de ſa mort. Je ne me ſuis aperçu de rien de ſemblable. Il eſt vray que le jeudy comme le vendredy elle avoit une taſſe dont d'heure en heure elle gouſtoit autant qu'en auroit pu avaler une mouche; mais ce n'étoit que pour prendre des forces & ſe déſaltérer dans un tems où l'application qu'elle avoit à ſe remettre dans la mémoire toute ſa vie pour ſ'aſſeurer de ce qui pouvoit y avoir de criminel, l'affoibliſſoit & l'eſchauffoit fort; & ſi on recommanda qu'on eut de bon vin le jour de ſa mort, ce n'étoit que pour réparer un peu ſes eſprits que l'eſtat où elle étoit pouvoit diſſiper. On a meſme reproché à ſa mémoire avec injuſtice qu'il y avoit une bouteille dont on avoit fait proviſion pour aller à l'échafaut : cette proviſion vint de moy. Je craignois que le cœur ne luy manquât, & ſçachant qu'autrefois on donnoit à boire aux ſuppliciez quelque liqueur forte pour leur donner le courage de ſouffrir la mort, je crus que l'ayant toujours veu avoir beſoin ce jour là de ſe rafraîſchir de moment à autre, il feroit bon d'avoir du vin tout preſt, & pour

tout dire, je pensois un peu à moy. Mais Dieu me donna assez de force, & à elle & à moy, pour n'avoir nul besoin, dont je n'aurois voulu prendre qu'en cas d'évanouissement, ne prenant jamais rien, soit pour manger ou pour boire, outre le dîner & le souper. Le vin ne servit qu'au bourreau qui en but un coup, aussytost après l'exécution.

J'admiray la force qu'elle avoit dans toute la marche & sur l'échafaut où je ne la vis pas une seule fois manquer de cœur. Elle estoit bien revenue de cette foiblesse qu'elle me parut avoir quand nous entraîmes dans la sacristie de la Conciergerie, & qui m'obligea à luy faire venir du vin dans une tasse. Elle demanda au geolier qui le luy apporta une épingle pour attacher le mouchoir qu'elle avoit sur son col, & comme il en cherchoit une de sur luy de bonne foy, elle luy dit : Vous ne devez rien craindre de moy présentement ; Monsieur fera mon garand, & répondra bien que je ne vouderois pas faire de mal. — M^{me}, luy dit-il, en luy donnant une épingle, je vous demande pardon : je ne me suis jamais deffié de vous & si cela est arrivé à quelqu'un, ce n'est pas à moy. Il se mit à genoux devant elle, & luy baïsa la main. Elle le pria de prier Dieu pour elle.

M^{me}, luy répondit-il en pleurant amèrement, je priay Dieu demain pour vous de tout mon cœur.

Elle s'attacha une épingle à son mouchoir comme elle put avec ses mains liées, & commençant un peu à respirer quand elle se vit seule avec moy & en liberté, mais n'ayant pas encore repris cet esprit pénitent où elle m'avoit paru la veille & le matin, elle commença par me dire : M^r, sçavez-vous mon arrest.

M^{me}, luy répondis-je, je sçay que c'est un arrest de mort.

M^r, reprit-elle, il y a bien des différens genres de mort. Celuy à quoy on me condamne est bien ignominieux & sçavez-vous qu'il y a de l'infamie mesme après la mort. Il y a du feu dans mon arrest, & quoyqu'il porte que mon corps n'y doit estre jetté qu'après ma mort, c'est toujours une grande infamie pour ma mémoire : on m'épargne la douleur d'estre bruslée vive & on me sauve peut-estre par là une mort de désespoir ; mais la honte y est toujours.

M^{me}, luy dis-je, il est indifférent pour vostre salut que vostre corps soit mis en terre pour y pourrir & y estre consommé par les vers, ou qu'il soit jetté au feu pour y bruler & y estre réduit en cendres : il ressuscitera tout de mesme de quelque manière qu'il finisse : il fortira glorieux des cendres si vostre âme est en grâce quand il passera par le feu, & il revivroit misérable quand il sortiroit d'un tombeau magnifique après y avoir esté longtems en dépôt si, dans le tems qu'on l'y auroit enseveli, vostre âme s'estoit trouvée dans le péché. Les honneurs qu'on rend aux morts & les offices que reçoivent de nous leurs corps dans les obseques sont plustost pour la consolation de ceux qui leur survivent, comme remarque saint Augustin, que pour le soulagement & le secours des morts. On peut faire des prières & des vœux à Dieu qui sont les seules choses dont les morts peuvent tirer quelque avantage, pour ceux dont les corps sont bruslez, de mesme que pour ceux dont les corps sont inhumez. Les Romains & beaucoup d'autres peuples brusloient autrefois tous les

corps & il y a encore aujourd'huy des nations qui en usent ainfi ; il y en a encore d'autres qui les enterrent, qui les embaument, & tout cela est égal. Il est vray que le feu à quoy l'on vous condamne est une des circonstances les plus touchantes de vostre mort, puisque c'est une marque de vostre impiété envers M^r vostre père : mais c'est une suite du parricide que vous avez commis. La justice des hommes vous veut réduire en poussière au moment de vostre mort pour vous faire entendre qu'elle vous veut effacer, si elle peut, de leur souvenir au moment qu'elle vous ôtera la vie, qu'elle étouffe vostre idée de leurs imaginations au moment qu'elle fait sortir vostre personne de leur commerce. Mais que nuira à vostre âme que vostre mémoire soit en oubli ou mesme en exécration auprès des hommes, si elle est en bénédiction auprès de Dieu ? Et que luy serviroit d'estre respectée, si elle estoit maudite au ciel ? Laissez les morts ensevelir les morts. Ceux qui ne connoissent que le corps peuvent estre en peine de ce que le leur devient après leur mort : mais une chrétienne qui croit l'immortalité de l'âme & qui sçait qu'il y a une autre vie que celle-cy, ne doit avoir nulle inquiétude du sien. La nature ensevelit les morts que les hommes abandonnent, & le ciel ceux qui n'ont point de bières, disoient autrefois les payens mesme. Parlons en chrétiens, M^{me}. Pendant que le corps du riche de l'évangile est parfumé & mis dans un superbe mausolée, son âme est ensevelie dans les flammes des enfers, & celle du pauvre Lazare dont le corps est négligé passe dans le sein d'Abraham pour y reposer. Combien de corps de martyrs ont été dévorés par les bestes sauvages, comme celui de saint Ignace ?

Combien ont été jettés dans l'eau ? Combien ont été brûlés ? Cependant l'église chante d'eux tous indifféremment que leurs corps ont été ensevelis en paix : quelque part que tombe le corps & quelque fort qu'il lui arrive, si l'esprit est bienheureux, le corps ne peut que bien échouer : si dispersées que soient ses cendres, elles seront réunies à ce grand jour du jugement général, & le corps ressuscitera le même. Ouy, M^{me}, cette chair que les hommes brûleront bientôt, ressuscitera un jour toute la même qu'elle est, mais glorieuse, pourvu que votre âme jouisse de Dieu, c'est-à-dire claire comme le soleil, impassible, subtile & agile comme un esprit, & l'espérance doit vous faire dire, comme à Job, que vous verrez dans cette même chair votre Sauveur. On dit que quand M. de Marillac sentit que le bourreau lui coupoit les cheveux, pour vaincre la peine qu'il avoit à souffrir, il se remit ces belles paroles de St-Paul : ne considérons point ce qui se voit, mais ce qui ne se voit point, parce que ce qui se voit passe avec le tems, & que ce qui ne se voit point est pour une éternité. Ne pensez pas à ce feu qui doit consumer votre corps après votre mort ; ne pensez qu'au feu qui regarde votre âme. St-Paul appelle le jugement de Dieu un feu où il éprouve les âmes & toutes leurs actions. C'est là que l'édifice de la vie est visité & qu'on voit ce que chaque chrétien a bâti en lui-même sur J.-C., cette pierre fondamentale qui a été posée en lui par le baptême, si c'est de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, du bois, du foin, de la paille, pour retenir ce qu'il y aura de bon & de stable & rejeter dans un autre feu ce qui fera de mauvais & de combustible.

C'est dans ce feu, M^{me}, que Dieu examinera votre âme, alors qu'on y jettera votre corps, & de ce feu elle passera dans un autre qui sera ou celui de l'enfer, ou celui du purgatoire. Ne pensez ny à votre corps visible, ny au feu matériel où on le mettera : ne pensez qu'aux choses invisibles, à votre âme, au feu du jugement, au feu d'enfer, au feu du purgatoire ; ou si vous pensez encore à votre corps & au feu où il doit brûler, offrez à Dieu le sacrifice qu'on en fera après votre mort, & priez le qu'il le purifie par là & qu'il le reçoive comme un holocauste pour le rendre digne de ressusciter un jour tout éclatant de lumière. Ne vous entretenez point de ce glaive qui doit vous faire mourir, ni de ces flammes où votre corps périra pour un tems ; ne soyez en peine que de ce glaive invisible, tout flamboyant, du chérubin qui est à la porte du paradis & qui en défend l'entrée au premier Adam, & qui empêche les pécheurs de parvenir au bois de la vie sans quoy nous ne pouvons être sauvés. Il faut du sang de l'agneau pour se défendre de cet ange exterminateur. C'est le seul sang qui doit éteindre le tranchant de ce glaive, & éteindre les flammes qui le couvrent. Il faut pour cela souffrir avec J.-C. et dans les dispositions qu'il a eu en souffrant. A-t-il trouvé qu'il y eut trop de confusion dans sa mort ? Ne s'est-il pas lui-même préparé pour être flagellé ? Ne s'est-il pas livré à ses bourreaux ? N'a-t-il pas mis son corps sous le pressoir pour en faire fortir jusqu'à la dernière goutte de son sang ? Et les saints qui l'ont imité les premiers n'ont-ils pas fait toute leur gloire de se donner tous entiers à leur maître ? Saint-Ignace, évêque d'Antioche, dont vous avez pu lire les dernières

paroles dans le livre que j'ay veu sur vostre table de la mort des justes, ne s'excitoit-il pas luy-mesme à la joye, & ne disoit-il pas dans les transports de sa charité que comme son maistre avoit esté le raisin sacré dans le pressoir, avoit tiré le vin céleste qui faisoit les vierges & qui les nourrissoit, il se trouveroit bien heureux d'estre comme un grain moulu par les dents des lions, & avoir quelque part aux souffrances de son Dieu ?

Mais, M^{me}, que trouvez-vous de trop dans tout cela ? Vostre arrest condamne au feu vostre corps mort qui a mérité d'y estre jetté tout vivant pour un crime que nul supplice imaginable ne peut expier devant les hommes. Reconnoissez au contraire la douceur de vos juges qui, pouvant à la rigueur vous faire bruler toute vive, ont assez d'indulgence pour ne vous y condamner qu'après vostre mort. Ils ne pouvoient pas vous dispenser du feu puisque nos pères estant nos seconds divinitez, le devoir que nous sommes obligez de leur rendre nostre seconde religion, & les fautes que nous commettons contre eux nos seconds sacrilèges, il falloit vous punir comme le font ceux qui pechent contre Dieu mesme par impiété et par irréligion ; & au lieu de vous faire donner la mort par le feu, on attend que vous soyez morte pour y mettre vostre cadavre & c'est plustost pour exemple des autres que pour vostre chastiment, puisque ce feu ne pourra pour lors se faire sentir de vous. Vous voyez qu'on ne pouvoit pas avec plus d'adoucissement ou de relaschement satisfaire à la loy de vostre peine.

M^r, me dit-elle, j'avoüe tout cela et pour moy le feu n'est rien quand je devrois y entrer toute vivante : mais j'ay des enfans qui me surviveront. L'ainande ho-

norable & le feu font quelque chose de bien sensible pour mes enfans.

M^{me}, luy dis-je, vous vous estes desjà sacrifiée vous-mesme, & vous ne deveriez pas révoquer ce sacrifice : il faut sacrifier tout ce qui vous appartient.

Tout cela me paroissoit faire peu d'impression sur elle dans ces momens, & elle n'estoit ny épouvantée de ce feu du jugement de Dieu dont je luy avois expliqué ce que dit Saint Paul, & que je crus, une explication n'empeschant pas l'autre, devoir dans cette occasion interpréter ainfy, quoyque je scache qu'Eftius & beaucoup d'autres que je suis dans l'intelligence de la lettre en ces endroits comme en quantité d'autres, l'entendent du feu qui doit confumer le monde au jugement dernier & qu'on appelle le feu de la conflagration qui brulera les hommes qui seront encore vivans à cette heure là & servira mesme à purger les âmes qui se trouveront parmy eux en avoir besoin, se faisant sentir à elles & épargnant celles à qui il ne restera plus rien à souffrir, ny gagnée par la réflexion que je luy apportay de M. de Marillac que je luy avois nommé exprès pour la faire mieux entrer dans ce sentiment par la complaisance que je sçavois qu'elle avoit pour ce nom dont elle se faisoit quelques fois honneur, marquant assez celuy qu'elle avoit d'estre alliée à sa famille : & ce fut là que je la vis toute autre pour la pénitence que je ne l'avois veuë le matin & la veille. Il n'y avoit en elle que le pur naturel qui agit, & la religion n'avoit aucune part à ce qu'elle disoit. Il est vray qu'elle me parut toujours ferme & constante sans s'effrayer de la mort qu'elle voyoit présente. Elle me dit mesme d'un grand sang-froid qu'il

estoit déjà tard & qu'elle n'auroit pas tant de tems à passer avec moy qu'elle avoit cru ; & comme je luy témoignoy qu'on ne la pressoit point & que nous pouvions prendre jusqu'à la nuit pour penser à ce qu'elle auroit à faire : Ho, M^r, me dit-elle, cela ne dépend pas de nous ; quand tout fera prest on nous viendra avertir qu'il est tems de partir.

M^{me}, luy répondis-je, je vous promets qu'on vous donnera tout le loisir dont vous aurez besoin.

M^r, me répliqua-t-elle, je ne veux pas faire attendre après moy &, quand on me fera sçavoir que le tombeau est à la porte, je partiray.

M^{me}, luy dis-je, si vous pouviez paroître devant Dieu sans frémissemens, ce pourroit estre un acte de religion de ne point demander de tems & de partir. L'heure venue, le fils de Dieu quitta sa prière & éveilla les apostres pour sortir du jardin & venir au devant de ses ennemis qu'il sçavoit s'approcher : il se mit entre leurs mains quand il sçut que le tems de la passion estoit échut. Mais, M^{me}, vous avez encore beaucoup à faire devant que de vous croire prest à soutenir le jugement de Dieu & vous présenter à son tribunal avec confiance.

Cela n'entra pas encore dans son esprit & je connus qu'elle ne demandoit que quelque amusement pour l'entretenir, sans pourtant que son courage parut en rien diminuer. Elle m'entretint de ses enfans & me marqua une grande tendresse pour sa fille aînée, Carmélite à Gisors. Elle me parla peu de la cadette qui est pensionnaire aux Carmélites de Pontoise & à qui M^{me} Daubray a laissé en mourant 60,000 livres pour sa dotte, si elle a vocation au monastère. Elle ne me dit pas beaucoup

de choses de ses trois fils : elle me remarqua avec un air qui sentoît encore plus le dédain que l'indifférence qu'on donnoit par son arrest 10,000^l à prendre sur son bien à M^{me} Daubray : Ma belle-sœur, me dit-elle, a 10,000^l à prendre sur mon bien : cela ne fera pas de bien à mes enfans.

M^{me}, luy dis-je, si ce n'est que sur vostre bien, cela ne leur fera pas de tort : il y a longtems que vous n'en avez plus de vostre propre confession : vous me le dites hier ; & quand ce seroit sur le leur, la somme n'en est pas assez forte pour les incommoder. Ne soyez pas en peine d'eux pour les incommoditez temporelles : ne pensez qu'à demander à Dieu pour eux l'innocence de leurs mœurs & une vie toute chrétienne. Mais vous ne me dites pas qu'il y a deux mille livres à prendre pour faire prier Dieu pour M. vostre père & pour MM. vos frères.

Je la fis souvenir de cette circonstance pour la toucher un peu au souvenir de sa famille qu'elle avoit empoisonnée : mais je ne vis pas qu'elle fut encore attendrie de cela. Il me sembla même qu'elle cherchoit à éloigner cela de sa vue & passa, comme pour me faire diversion, à me parler de sa question, & elle me témoigna qu'elle avoit plus souffert dans l'extention qu'on avoit fait de ses bras & de ses jambes pour la mettre en estat de la recevoir que de l'eau qu'elle avoit avalée ; & je puis répondre qu'elle en avoit les bras marquez. Ils estoient rouges en quelques endroits & livides en d'autres, & quoyqu'elle marchast assez librement, elle ne pouvoit pourtant se mettre à genoux qu'avec beaucoup de peine.

Elle m'affeura qu'elle avoit dit à l'interrogatoire ce qu'elle sçavoit, qu'elle avoit tout déclaré devant la question, & qu'en s'excusant de ne l'avoir pas fait plutôt elle m'avoit rendu justice ; qu'elle avoit déclaré aux commissaires que si elle m'avoit veu trois semaines auparavant, elle auroit dit tout cela dès ce tems là. Cependant il faut vous dire, M^r, que cette action ne s'est pas tout à fait passée comme elle devoit & que vous me l'avez ordonné. J'y ay menti dans un fait qui à la vérité ne fait rien à ma décharge, mais va seulement à témoigner quelque ressentiment à une personne. Briancour avoit avancé que je luy avois fait confidence de mon crime, comme je le viens d'expliquer ; mais je ne suis pas demeurée d'accord que je luy eusse jamais dit ; & ainsi j'ay fait un parjure pour l'accuser luy-mesme à faux de mensonge & de faux témoignage. J'ay encore dit sur le sujet de l'exempt qui m'arresta à Liège, qui se faisoit de ma cassette, qu'il avoit destourné des papiers qui y estoient & que l'inventaire de ceux qu'on m'avoit représenté me faisoit voir qu'on s'estoit emparé de quelques autres qui n'y estoient pas compris. Cependant, M^r, il n'en est rien. Je n'ay dit cela que pour soutenir ce que j'avois avancé, & accuser fausement cet exempt dont j'ay voulu me vanger par là. Que faire à cela, M^r?

M^{me}, luy dis-je, je ne vous parleray encore que de ce que je crois nécessaire pour réparer cette faute devant les hommes. Si on vouloit bien recevoir la déclaration que vous pourrez faire de ce que vous me venez de dire, ne la voudriez-vous pas bien faire ?

M^r, me dit-elle, si vous croyez que je le doive, je le feray.

M^{me}, vous sçavez que tout ce qui va à intéresser le prochain est sujet à restitution & que le moins qu'on puisse faire, à l'égard des personnes qu'on a calomnié, c'est de les descharger & de reconnoître qu'on les a accusé à faux. Je ne crois pas que MM. vos commissaires exigent de vous cette déclaration : mais vous este obligée de leur faire offrir, & ne voulez-vous pas bien que je l'offre?

M^r, me dit-elle, je ne vous défavouera pas & je feray avec joye tout ce que vous vouderez.

Je rapporte tout cela parce que c'est une chose publique, par l'offre que je fis deux heures après à M. le procureur général de luy en faire faire une déclaration s'il le jugeoit à propos. Je n'en demeuray pas là, & après luy avoir fait entendre ce qu'elle devoit aux hommes en cette rencontre, je luy fis reconnoître après ce qu'elle devoit à Dieu & la douleur qu'il falloit qu'elle eut de ce nouveau péché; & comme elle me paroissoit assez sensible à cela, je luy fis une grande confusion sur le peu d'apparence qu'il y eut qu'elle fut bien touchée de Dieu & qu'elle eut un repentir sincère de ses fautes, puisqu'en me quittant avec une protestation positive & absoluë de ne rien dire dans son interrogatoire qui fut contre la justice & contre la vérité, & de se conduire d'une manière qui répareroit tout ce qu'elle avoit fait de fautes dans les autres interrogatoires. Je luy reprochay mesme le peu que je remarquois en elle de pénitence sur les choses dont elle s'accusoit & j'en vins jusqu'à une menace de ne la point absoudre. M^{me}, luy dis-je, je ne vous comprend pas : sur quoy voulez-vous, je vous prie, que je me puisse assurer de vostre parole & de

vosre contrition ? Au milieu même de la confession que vous me faites, vous retombez dans les péchez que vous avez confessé. Etoit-ce pour vous une trop grande épreuve, devant que de vous absoudre, de vous obliger à ne rien dire, en répondant à MM. vos commissaires pour la dernière fois, qui ne fut vray ? Vosre confession est interrompue par cet acte de justice où vous devez donner des marques de vosre conversion : pensez-vous qu'une médisance si signalée par une solemnité juridique soit une bonne digression dans cette conjoncture & que cela ne gaste rien ? Vous aviez si peu de tems à faire pénitence qu'il n'y avoit pas pour cela un moment à perdre ; vous les deviez ménager tous pour suppléer par une grande application le deffaut de durée, & compenser par une contention de toutes vos forces la brièveté du tems. Au lieu de cela vous accumulez péchez sur péchez, & vous vous engagez dans de nouveaux crimes. Croyez-vous pouvoir par là vous réconcilier avec Dieu ? Mais, M^{me}, comment vous y prenez-vous pour achever la confession que vous aviez commencée ? Où est le cœur brisé de douleur de vos péchez & fondu par l'amour de Dieu, sans quoy je vous ay dit que vous ne pouviez espérer de pardon ? Cette hardiesse que vous avez d'affronter la mort est plustost une insensibilité de naturel ou un endurcissement dans le crime qu'une fermeté de raison & une résolution chrétienne ? Ne seroit-ce point un effet d'irréligion qu'auroit produit en vous une malice invétérée ? J'ay, M^{me}, sujet de le craindre dans l'estat où je vous vois ; il me fait trembler. J'espérois que vous reviendriez préparée à recevoir l'absolution en me rendant témoignage de ce que vous auriez fait avec vos

Juges, & que j'aurois lieu d'être satisfait de cela : mais je ne suis nullement content de vous, & vous voulez bien que je vous dise que si vous continuez à me paroître telle que vous me paroissez, je ne pourrai vous absoudre. Je vous dis hier qu'il n'y avoit pas de péchez que l'église ne put remettre : il n'y a rien qu'elle n'ait le pouvoir de délier : mais, je vous adjoutay qu'il falloit qu'elle trouvast pour user de ce pouvoir un cœur brisé qui retournast à Dieu, & que sans cette disposition elle ne faisoit rien.

La dame fut sensiblement touchée de ces dernières paroles, & je les crus nécessaires pour faire impression sur elle. Il y avoit déjà trois quarts d'heure que je parlois avec elle depuis sa question : je la voyois toute autre que je ne l'avois vue le matin & la veille, & quoy que je luy pusse dire, elle n'y entroit pas autant qu'elle l'auroit dû. Il est vrai que cette émotion fit seulement revenir son naturel, sans qu'elle eut aucun emportement contre personne, & sans qu'elle se plaignit de rien. Elle me marquoit même toujours quelque intérêt au souvenir de son péché ; mais la religion y avoit fort peu de part. Je puis dire que Dieu n'agissoit pas en elle, mais qu'elle agissoit elle seule, & c'est ce qui me luy fit dire ce que je luy dis de fort pour la changer & luy faire revenir la contrition. Jusqu'à ce coup de foudre elle fut assez froide : mais aussytôt qu'elle eut entendu que je luy dis que je ne l'absouderois pas si elle demeurait comme je la voyois, elle sentit vivement cette menace & me dit d'un ton à faire compassion : M^r, comment me voudriez-vous donc ? Ne suis-je pas assez humiliée, & me la voudriez-vous plus que je ne la suis ?

M^{me}, luy répondis-je, je ne parle pas de l'humiliation du corps ; je n'y vouderois rien ajouter, & j'en diminuerois si je pouvois, mais je veux un esprit humilié & un cœur contrit, & je ne vois plus cela. Je luy distinguay ensuite la fausse pénitence d'Ésaü & d'Antiochus d'avec la véritable qui ne se trouve pas dans une âme fidelle, & comme je l'avois épouvantée à la vue de la peine d'enfer qu'avoit mérité son crime, je voulus exciter en elle une contrition plus pure & plus défintéressée qui ne vint pas de la crainte des peines, mais de l'amour de la justice. Je luy dis sur cela quelque chose avec bien de la véhémence, & cela réveilla en elle J.-C. qui y estoit comme endormi. Le Sauveur qui dans la suspension de ses grâces avoit voulu paroître quelque tems assoupi dans cette âme se fit tout à coup sentir pour commander à la tempeste de cesser, rendre le calme à la mer agitée, & remettre le vaisseau en feureté : le tourbillon de naturel fut dissipé, le trouble ne parut plus & au lieu des regards secs & arides, de contorsion de bouche & d'autres faillies impétueuses d'une fierté abattue, ce ne fut plus qu'alarmes & sanglots, que regrets de péché & souhaits de pénitence à faire pitié. Je ne pus retenir mes larmes & fus une heure & demye à pleurer avec elle, parlant pourtant avec plus de force que je n'eusse encore fait. Elle fut encore plus attendrie de mes larmes que de mes paroles, & faisant réflexion sur la cause de mes larmes de sa part & de la mienne : il faut, M^r, me dit-elle, ou que ma misère soit grande pour vous obliger à pleurer si fort, ou que vous preniez un grand intérêt à ce qui me regarde.

M^{me}, luy dis-je, c'est tous les deux ; le fils de Dieu

n'a pleuré sur la mort de Lazare qui estoit la figure de la mort que l'âme reçoit dans le péché, & sur la ruine de Jérusalem, image de la défolation que le péché cause dans l'âme chrétienne où il abolit toutes les vertus & porte un si grand désordre en cet édifice spirituel qu'il n'y laisse pas pierre sur pierre, que pour nous faire entendre que nous devons pleurer sur les péchez des peuples. Je suis, M^{me}, obligé de pleurer plus pour le vostre que pour ceux des autres & comme les Juifs voyant pleurer J.-C. après la mort de Lazare, connurent son amour pour luy & s'écrièrent : *Voilà comme il l'aimoit*, vous avez raison de croire que c'est l'attache que je prend à vos intérêts qui me fait pleurer. Mais c'est vostre crime & l'estat presque invincible où je vous ay veu dans un tems où vous deveriez sentir la pesanteur de la main de Dieu qui vous frappe & gémir sous les châtimens, qui me tire les larmes des yeux ; quelque part que je prenne dans ce qui vous touche, je ne pleure que sur vos péchez & je sçay que les pleurs seront vaines pour tout autre sujet qu'on les répande que pour les péchez. Je prie Dieu qu'il reçoive les vostres & les miennes & qu'il vous donne la grâce qu'il vous faut pour faire une entière pénitence.

Cela acheva de luy donner en moy une entière confiance en me voyant si tendre à son malheur, & de la convaincre de l'horreur qu'elle devoit avoir de son estat qui m'en donnoit une si grande. Ses larmes redoublèrent &, après l'avoir encouragée, je la mis en estat de dire à Dieu ces paroles qu'elle répéta après moy :

Seigneur, pardonnez-moy toutes mes infidélités. J'ay tant de fois résisté à vos grâces, je vous ay tant de fois

manqué de parole, j'ay tant de fois fait de rechutes, & je me suis en tant d'occasions démentie moy-mesme que je n'ose plus paroître devant vous. Dans le tems que j'avois le plus résolu de ne plus tomber & que je devois le plus estre sur mes gardes, je me suis encore laissée emporter à vous offenser. Je ne pourois plus me présenter à vous, mon Dieu, si vous ne vouliez bien recevoir la pénitente après non seulement quelques péchez mais un nombre infini de crimes infiniment réitérez. Je reviens à vous pour ne vous quitter jamais : daignez ne me pas rejeter : que le nom du Sauveur vous fasse avoir compassion de moy, d'autant plus grande que mon crime est plus grand. C'est ce que vous disoit autrefois un prophète pénitent, & ce qu'une femme misérable vous dit présentement. Je veux boire vostre calice avec vous comme luy, & je le trouveray comme vous & comme luy d'autant plus agréable qu'il sera plus amer & plus grand. Ouy, Seigneur, son amertume & son abondance me le rendra plus délicieux & m'en donnera plus de goust. Je ne prétens pas vous pouvoir satisfaire pour tous mes péchez, & au lieu que cet innocent affligé, qui estoit la figure de ce qui a paru à vostre passion, disoit pour se justifier contre les insultes de ses amis que si on pesoit dans une balance ses péchez avec ce qu'il souffroit ses souffrances l'emporteroient de bien loing & qu'il estoit aussy juste qu'il estoit puni grièvement, je dois dire que le poids de mes iniquitez l'emporte de beaucoup sur ce que je puis avoir de supplices; mais j'espère en vostre infinie miséricorde. Je vouderois que ma mort fut aussy libre qu'elle est nécessaire, & qu'elle put estre de mon choix je vous en ferois plus volontiers un sacrifice. Ouy, Sei-

gneur, si je voyois d'un costé la vie & de l'autre la mort, je prenderois la mort pour satisfaire par l'effusion de mon sang à vostre justice irritée contre moy que j'aye avec tant de cruauté répandu celui de mon père & de mes frères. Je ne vouderois pas une mort moins honteuse que celle à quoy on me condamne &, de tous les genres de mort que je pourrois imaginer, celui là me plairoit le mieux parce que je le croy le plus infâme, & si je m'en figurois un de plus ignominieux je vous le demanderois. Je fouhaitterois pouvoir souffrir mille morts pour expier mes péchez. Je vouderois pouvoir rachepter mes péchez par un million de siècles de pénitence & je ne regarde pas la mort comme la fin de ma peine, mais comme un moyen de ma pénitence. Ce n'est point, mon Dieu, la crainte de la peine qui fait ma douleur, ce n'est que l'horreur que j'ay de vous avoir offensé : & si on pouvoit vous aimer dans l'enfer, je vous demanderois d'y souffrir éternellement pour réparer ma faute. La honte de mourir devant tout une grande ville assemblée ne me coustera rien ; & si je pouvois me mettre aux pieds de tout ce qu'il y a de gens qui assisteront à ce malheureux spectacle & reconnoître que je suis l'abomination de toute la terre, il n'y a rien que je ne voulusse faire pour édifier autant le monde par ma conversion que je luy ay donné de scandale ; je le ferois de tout mon cœur. Je ne regarde plus ny mary, ny enfans ; je vous sacrifie tout, mon Dieu, & je vous prend pour mon tout ; j'oublie tout le reste, je m'oublie moy-mesme pour me perdre en vous, & le seul désir de faire vostre sainte volonté fera toute ma passion & toute mon occupation. Je ne suis pas en peine de sçavoir par quelle voye je dois aller à vous : ma

vocation n'est pas assez marquée ; si je suis prédestinée ce n'est que par l'eschafaut, & quand je n'y aurois pas la consolation de vous trouver souffrant sur le calvaire pour y souffrir avec vous, que vous n'auriez pas avalé tout ce qu'il y a d'amer dans le calice, & que vous n'auriez pas ôté à la mort du gibet tout ce qu'elle a de sensible en l'honorant vous-même & en la consacrant de votre sang, je m'y soumetteroie de tout mon cœur puisque je l'ay mérité & que vous l'ordonnez ainfy.

Je luy fis adjouter quelques paroles qui descendoient un peu plus dans le particulier de sa personne, & comme je la vis dans une fort bonne disposition pour reprendre sa confession, je tiroy de ma poche le papier que j'avois escrit.

Nous en fîmes, elle & moy, la récapitulation, cherchant dans sa mémoire si tout y estoit & adjoutant ce qu'il falloit. Je luy fis produire des actes de contrition à bien des reprises & quand je la vis en estat de recevoir l'absolution, je luy dis que je la luy allois donner. Elle voulut se mettre à genoux pour la recevoir, & elle ne le fit qu'avec peine : elle s'appuya des bras, tous liez qu'ils estoient, sur les miens, & fléchit ainfy les deux genoux, & toute courbée elle s'excita encore elle-même à une componction de cœur plus grande qu'auparavant. Je dis le *Misereatur* & j'en fis après une petite paraphrase pour luy faire connoître quelle estoit la grâce que je demandois à Dieu pour elle & que j'estois prest à luy conférer par son autorité. Je luy imposay une pénitence assez légère & comme elle s'en plaignit à moy, je luy promis de luy donner encore une sur l'eschafaut en luy réitérant l'absolution.

M^r, me dit-elle, vous me la donnerez donc une seconde fois?

Ouy M^{me}, je vous en assure, & elle servira pour les péchez que vous venez de déclarer, dont vous aurez par là rémission à nouveau titre, & pour ceux qui pourroient survenir d'icy là. Faites une résolution de n'en point commettre, si ferme qu'elle n'ait que les premiers pour matière, & qu'il n'y en ait point d'autres sur quoy elle puisse tomber.

Je la laissay un moment pour former ce dessein & je luy donnay l'absolution ; après quoy je la fis lever, remarquant assez qu'elle avoit peine à demeurer à genoux, & ce fut elle qui s'y voulut mettre, quelque chose que je luy pusse dire : que les malades recevoient l'absolution couchez dans leurs lits, & que si elle ne pouvoit se mettre à genoux, je l'absouderois sans qu'elle se levast de son siège. Il est vray que je ne la pressay pas fort & que je crus qu'il falloit qu'elle essayast de se mettre à genoux ; & après luy avoir donné l'absolution, je la fis assoir comme auparavant en luy disant ces paroles de l'évangile : *Vous voilà saine, ne péchez plus.*

M^r, me dit-elle, je vous feray souvenir sur l'eschafaut de me réitérer l'absolution & de me donner une nouvelle pénitence. — Je le feray, luy répondis-je, M^{me}, & en mesme tems je vous feray gagner les indulgences. J'ay une médaille qu'on m'a envoyé pour cela & nous avons pouvoir d'en faire gagner à ceux que nous assistons à l'eschafaut. — M^r, me répliqua-t-elle, n'oublions point tout cela.

Je remis tout à l'heure le papier de sa confession dans ma poche, que j'avois escripte : elle me le vit remettre

fans se mettre en peine de ce qu'il deviendroît, & c'est une des choses qui m'ont le plus étonné, & qui m'ont fait connoître qu'elle s'abandonnoit absolument à la justice & à la providence divine. Elle me vit mettre cet écrit dans ma poche dès le soir de la veille, quand je pris congé d'elle, fans prendre aucune précaution pour me le redemander; elle ne craignoit pas à cette heure qu'on le luy ôst, me le laissant ferrer : elle pouvoit me dire de prendre bien garde qu'il ne tombât de ma poche & de pourvoir que mon valet ne le put voir. A la vérité je n'avois pas besoin de tous ces avis : je l'avois écrit en chiffre indéchiffrable, ne mettant qu'une lettre capitale pour tout un mot & quelquefois pour tout un article : je l'avois fait pour moy seul, de manière que quand je ne l'eusse pas brûlé aussytôt que je fus de retour chez moy après l'exécution, & que je l'eusse conservé jusqu'à cette heure, je ne le pouvois plus lire : ainſy il n'y avoit point de mal'heur qui eut pu en donner connoissance quand il auroit esté intercepté. Mais elle ne ſçavoit pas que j'en eusse usé de cette manière, & elle pouvoit croire que, comme elle me dictoit de suite & fort distinctement, j'escrivois de meſme & avec autant de netteté. Cependant elle ne me dit rien ſur cela ny ce ſoir là, ny le lendemain qu'elle vit que je mettois encore le papier dans ma poche, & elle souffrit avec patience que je fis de meſme. Après luy avoir donné l'absolution, elle pouvoit me dire de faire venir ſur l'heure une bougie pour le brûler. Rien de tout cela : elle s'en remit en moy fans me rien dire, ou plutôſt elle s'en remit à la justice de Dieu, comme ſi elle eut donné pouvoir de rendre ſa confeſſion publique, & profituant

volontiers sa réputation & sa mémoire comme pour porter par là une peine de la pénitence qui luy estoit due.

Elle eut la mesme indifférence pour le papier qui avoit paru aux juges, & dont on parloit dans le monde sous le nom de confession. Non seulement elle ne me fit point de plainte qu'on s'en fut servi dans son procez contre elle, ce qu'elle auroit pu dire, quoyqu'il m'eust esté facile de faire entendre que quelque chose que fut ce papier, les juges avoient lieu de se tenir en droit de s'en servir, qu'elle disoit elle-mesme que ce n'estoit pas sa confession, & qu'après tout on ne l'avoit point recherchée sur ce papier devant quoy elle avoit esté condamnée par contumace, & que les articles d'empoisonnemens qui faisoient seuls son procez estoient justifiez d'ailleurs, mais elle ne me parla point de prier les juges qu'on bruslat cet escrit, de quelque qualité qu'il put estre, laissant cette matière à la conduite de Dieu, qu'il permit qu'on crut de ce papier ce qu'il voudroit & qu'il devint tout ce qu'il pourroit. Je ne sçay si on peut avoir un plus grand détachement du monde et de soy-mesme. Cela n'estoit sans doute ny l'effet d'un mépris qu'elle fit naturellement de la gloire & de la réputation, car elle l'aimoit & une de ses plus grandes peines a esté de passer pour criminelle; ny une eschapée d'oubly ou d'inadvertance, car on peut voir par tout ce récit qu'elle avoit l'esprit présent à tout. On ne peut rapporter ce que j'ay dit qu'au motif de religion que je viens de toucher. C'est cela seul qui luy faisoit pour lors négliger l'estime des hommes & ses propres intérêts qu'elle aimoit naturellement. Cependant il faut avouer qu'avec tous ces bons momens elle avoit encore de tems en tems quelque retour nature

un peu fâcheux, & cela revint jusqu'auprès de Notre-Dame, où le dernier me parut comme je le diray. Jusque là, on peut dire que Dieu ne la possédoit pas si fort qu'il ne l'abandonnât quelques fois à elle-même dans le tems de sa pénitence; & comme elle n'avoit jamais esté si abandonnée de Dieu dans ses plus grandes abominations qu'elle n'eust encore quelque reste de religion & de tendresse qui luy laissoient toujours le dessein de se convertir un jour, & que Dieu a toujours entretenu en elle un germe de foy, ne permettant pas que tous les sentimens de christianisme fussent jamais absolument estouffez en elle, aussy jusqu'au moment que j'ay marqué & dont je parleray plus particulièrement dans la fuite, sa conversion à Dieu ne fut pas si parfaite qu'il n'y eust plus du tout de reste de son naturel qui esclatât au-dehors; & comme je me suis fait une loy d'en faire un narré fidel, je n'en dissimuleray pas un.

Un geolier m'avoit, pendant qu'elle fut interrogée, apporté une dent faite d'un morceau d'ivoire, que sa garde luy avoit mis entre les mains pour luy faire voir.

Elle luy avoit dit que M^{me} de B. allant à l'interrogatoire le luy avoit donné la priant de le bruser quand elle seroit morte; cela mettoit en peine cette pauvre femme. Je dis au geolier que cela n'estoit rien, mais que, pour le tirer d'inquiétude, je luy en parlerois. On en parla à M^r de Lameth, le substitut, quand il vint à la conciergerie sur le midy, comme je l'ay déjà dit, & il m'apporta encore cet ivoire que nous jugeâmes, luy & moy, à la figure & aux trous qu'il y avoit, estre deux dents artificielles, dont elle pouvoit se servir pour remplir quelque bresche en sa bouche. Il ne laissa pas que d'envoyer

cela à la chambre de la question pour le faire voir au médecin & au chirurgien qui y estoient. M^r Rinsfant & M^r Turbier apparemment connurent ce que nous n'avions que conjecturé puisqu'on ne luy en parla pas. Je luy en touchay un petit mot à tout hazard : mais, comme j'estois persuadé qu'il n'y avoit nul mal en cela, je ne le fis qu'après sa confession ; il est vray qu'elle fut surprise que je luy en parlasse.

Quoy, M^r, me dit-elle, cette femme a-t-elle parlé de cela, & s'est-elle figurée qu'il y eust en cela quelque superstition ? Je suis assez coupable d'ailleurs sans qu'on me la croie encore de ce péché là. Cet yvoire n'est rien qu'une dent dont je me servois pour remplir quelque vide & qui m'incommodoit. Mais comme cette femme a-t-elle pensé à cela ?

Je la voyois presté à s'eschauffer & son visage changea un peu, sans pourtant que rien d'offensant luy eschapât contre cette femme. Mais je luy dis : C'est une pauvre femme qui a montré cela fort innocemment, sans vous soupçonner de rien de méchant. J'ay cru que c'estoit ce que vous me dites & pour vous marquer cela c'est que je ne vous en ay parlé qu'après vous avoir donné l'absolution, & je ne sçay pourquoy ; je ne vous en dis rien présentement. Je suis bien aise d'avoir bien deviné, & l'éclaircissement que vous me donnez me fait le plaisir de me le faire connoître. Vous n'en devez pas estre fâchée.

Cela l'appaisa tout-à-fait & dissipa cette petite émotion qui avoit paru d'abord à son visage, comme si elle eut esté indignée contre cette femme, dont pourtant elle estoit d'ailleurs fort contente, & qu'elle remercia de

ses soins quand elle la quitta le matin en allant à l'interrogatoire. Pour la faire passer à quelqu'autre chose qui fut plus utile, je voulus luy faire faire quelque prière qui en mesme tems l'élevast à Dieu & l'instruisit des principes de nostre religion que j'avois remarqué la veille qu'elle ne sçavoit pas assez.

M^{me}, luy dis-je, il faut que je vous apprenne à prier Dieu; il faut le faire bien une fois en vostre vie. Avez-vous jamais récité avec bien de l'attention cette prière que les chrétiens tiennent de J.-C. mesme, & que nous appelons pour cela dominicale? Elle témoigna souhaiter que je luy fisse dire & que je luy en expliquasse toutes les demandes en paraphrase. Je les fis, suivant en cela les demandes de sainte Thérèse dans les méditations sur le *Pater* dont je luy citay l'autorité, & distinguant en Dieu sept qualités par rapport aux sept demandes, celle de père, celle de roy, celle d'époux, de pasteur, de rédempteur, de médecin & de juge. Je luy dis sur cela ce que je pus & en général & pour ce qui la touchoit personnellement, & elle me parut toute pénétrée de dévotion dans cette prière; & je passay au salut de l'ange que je luy paraphrasay avec une application d'antithèses à elle-mesme.

M^{me}, luy dis-je, comparez-vous un peu à Nostre Dame, & voyez un peu le grand éloignement qu'il y a entre elle & vous : elle doit pourtant estre l'original sur lequel toutes les femmes se règlent & qu'elles se proposent à imiter. Commencez par la saluer, vous qui devez vous regarder comme un vaisseau de perdition & de réprobation. Pouvez-vous donner le salut à celle qui est la patronne des élus & la mère du premier-né entre les prédestinez, vous qui este plus péchereffe que celle que

saint Paul deffend de saluer & avec qui il ne permet pas aux hommes d'avoir aucun commerce? Pouvez-vous approcher de cette reine des anges? Elle s'appelle Marie & c'est en cette qualité que l'ange dont vous empruntez les paroles l'aborde. Il ne faut pas moins qu'une pureté angélique pour se donner la liberté de saluer cette vierge la plus pure de toutes les créatures, & comme pouvez-vous estre assez hardie pour cela, vous qui vous sentez chargée de tant d'iniquitez? Le nom de Marie dans la langue dont il est tiré peut avoir deux significations : il signifie élevé, & mer d'amertume : le premier est pour Nostre Dame & l'autre est pour vous. Elle s'appelle Marie, c'est-à-dire élevée, parce que les vertus & les grâces que Dieu luy fait l'élèvent au-dessus de tout ce qu'il y a au-dessous de luy : vous vous appelez Marie, c'est-à-dire une mer d'amertume, parce que vostre vie n'est qu'un océan de fiel dont vous avez voulu estancher la soif du fils de Dieu. Il se plaint dans le prophète que les pécheurs l'ont voulu abreuver de vinaigre & de fiel au lieu de luy donner quelque consolation & quelque rafraichissement dans la soif. La Vierge peut estre appelée mer d'amertume dans un autre sens puisque la compassion qu'elle a eu pour son fils luy a fait souffrir tout ce qu'il a souffert luy-mesme dans sa passion & que la compassion de la mère n'est pas moins une mer d'amertume que la passion du fils.

Il faut gémir, *M^{me}*, avec cette vierge souffrante & plonger vostre ame dans l'amertume. Encore y auroit-il une grande différence entre elle & vous, puisqu'au lieu que cette victime publique est innocente en elle-mesme & ne souffre que parce qu'elle veut bien entrer

dans les sentimens de son fils & se charger avec luy des péchez du peuple & partager avec luy, autant que le peut une pure créature, l'ouvrage de nostre rédemption, & estre en quelque manière nostre corédemptrice, vous souffrez pour vos propres péchez. C'est ce qui fait qu'on ne peut pas dire de vous que vous soyez remplie de grâce, que le Seigneur soit avec vous, comme l'ange le dira à Marie : vous este au contraire toute pleine de péchez au dehors & au dedans ; ils vous environnent, ils vous obsèdent, ils vous possèdent, ils vous pénètrent, ils reignent en vous & vous tiennent sous le joug de leur tyrannie. C'est ce que David disoit tant de fois luy-mesme en se souvenant de son péché qui luy estoit toujours présent. Le Seigneur n'a-t-il pas plus de raison de vous traiter de Sathan qu'il n'avoit sujet de traiter saint-Pierre, & ne doit-il pas vous dire plustost qu'à luy : éloignez-vous de moy & mettez-vous derrière moy, indigne que vous este de voir mon visage ? N'avez-vous pas vous-mesme de quoy luy dire plustost que saint-Pierre : Seigneur, retirez-vous de moy parce que je suis une femme péchereffe ? Tout ce que vous pouvez faire, c'est de luy dire avec le publicain : Seigneur, soyez-moy favorable, à moy qui suis une si misérable péchereffe. Mais il faut pour cela que vous cessiez de pécher, puisque Dieu n'escoute pas les pécheurs, qu'il est à craindre que le Seigneur soit contre vous & non avec vous. Et s'il est contre vous, qui fera pour vous ? S'il est pour vous, dit l'apôtre, qui sera contre ? Tournez la proposition comme elle le doit estre, & vous verrez que si vous avez tout à espérer de luy, vous avez aussy tout à craindre de luy. Rien n'est si consolant que la miséri-

corde de ce Dieu sauveur & libérateur de l'homme; rien n'est si terrible que la justice de ce Dieu juge & vengeur de l'homme. C'est l'innocence qui a fait que Marie a esté bénite entre toutes les femmes; ne pourriez-vous pas dire au contraire que vostre vie abominable vous a attiré les plus grandes malédictions du ciel & que vous este la plus maudite des femmes? L'écriture sainte maudit ceux qui meurent à un gibet & cela fait assez connoître que ce genre de mort est une mort de malédiction, à moins qu'on n'y reçoive la bénédiction de ce dieu crucifié qui est le fruit bénit du sein de Marie.

Que la condition de vos enfans feroit déplorable, si le fils portoit l'iniquité de la mère! Mais priez cette mère de bénédiction qu'elle bénisse la mère & les enfans en mesme tems, & qu'en retirant la malédiction de dessus la teste de la mère elle la détourne de celle des enfans & empesche qu'elle ne tombe sur eux. Dites luy donc de toute l'étenduë de vostre âme : moy qui suis la plus abominable de toutes les créatures, toute remplie de l'amertume de mes crimes & de ma condition, toute pleine de péchez, si indigne de m'approcher du Seigneur, si éloignée de luy & dans une si grande opposition à luy, la plus maudite des femmes & des mères & la plus capable de communiquer ma malédiction contagieuse & de la faire passer à mon fruit pour répandre sur mes enfans ce poison spirituel dont je me suis empoisonnée moy-mesme, j'ay recours à vous, Vierge sainte, & en cet estat je vous salue, Marie, la plus élevée de toutes les créatures, toute remplie de la grâce du Seigneur; je reconnois que le Seigneur est avec vous & que vous este

choisie entre toutes les femmes pour estre la mère de Dieu, & que de ce fruit divin que vous avez conçu dans vostre ame par l'innocence de vos mœurs & par une chasteté inviolable, une abondance de bénédictions est répandue sur vous. Je n'oserois me présenter devant ce Dieu, & comme les Israélites, je crains ses regards d'éclairs & de foudres, & ses paroles de tonnerre. J'ay besoin comme eux d'un médiateur, & au lieu d'un médiateur foible & sujet au péché comme Moïse, je m'adresse à la plus puissante patronne que je puisse avoir auprès de Dieu, à Marie, exempte de tout péché & mère de mon Dieu. Je ne puis trouver un plus grand crédit auprès de Dieu que celui de sa mère. Répandez sur moy, Vierge sainte, de cette plénitude de grâce, obtenez-moy l'entrée auprès de Dieu que j'ay irrité par mes péchez; réconciliez-moy avec luy; procurez-moy sa bénédiction, & répandez-la sur mes enfans. Je ne crains pas que vous ayez un refus comme la mère de ce prince de l'écriture qui ne put obtenir ce qu'elle luy demandoit par Adonias & qui ne fit, par la proposition qu'elle luy fit, qu'avancer la mort de ce misérable que le roy son fils fit tuer sur l'heure, après avoir sçu l'envie qu'il avoit d'épouser la Synamite qui avoit consolé David dans sa vieillesse. J'ay besoin, sainte Vierge, de cette grâce consolante dont le fils de Dieu qui est le vostre fut rempli dans sa passion & dont vous fustes vous-mesme consolée quand le glaive de compassion & de douleur vous traversa le cœur à la vue de sa mort. J'aurois lieu de craindre, m'en sentant si indigne, que la prière que je vous fais de vous l'impêtrer de luy l'aigrit encore contre moy, si je ne sçavois qu'il est plus que Salomon & qu'il

ſçait joindre la clémence de David avec la ſageſſe de ſon fils, ſurpaſſant meſme de bien loing ces deux roys en l'un & en l'autre. Je ſçay que ce fils tout divin ne vous refuſera rien & que, non ſeulement il vous fera dreſſer un throne auprès du ſien pour vous entendre, mais qu'il vous accordera tout ce que vous luy demanderez. Priez-le donc pour moy qui ſuis une ſi grande péchereſſe, dans ces momens ſi proches de ma mort qui doivent décider de mon éternité.

C'eſt ce que je luy fis dire, croyant que cette diverſité de penſées, qui tendoient toutes à une meſme choſe & qui bien ſouvent n'eſtoient que différens tours d'une meſme idée, entretiendroient mieux ſon eſprit qui ne demandoit que la variété & le fixeroit ainſy ſans luy faire violence.

Je paſſay de là au Symbole qui eſtoit le but que je m'eſtois principalement propoſé en cette prière, jugeant qu'elle avoit très grand beſoin d'eſtre cathéchiſée ſur les principes de noſtre religion qu'elle ſçavoit très peu, mais croyant pour ne la pas rebuter ſous le nom de cathéchiſme qu'il valoit mieux entrer en matière ſous le nom de prière. Je luy expliquay les douze articles de noſtre foy ; enſuite, je luy fis connoiſtre ce qu'elle devoit connoiſtre des ſacremens & des autres points de la créance de l'Egliſe. Je luy fis faire de tems en tems des actes de foy ſur quelques articles particuliers, & apres avoir tout parcouru en détail, je luy ajoutay une profeſſion de foy en général pour la ſoumettre à tout ce que l'Egliſe croit, & luy faire connoiſtre que l'Egliſe qui eſt l'aſſemblée des fideles ſous le pape & les autres paſteurs eſt la colonne & l'appui de la vérité, que c'eſt l'organe dont le Saint-Eſprit ſe fert pour nous révéler ce

que nous devons croire, qu'elle ne peut jamais errer, que J.-C. est avec elle jusqu'à la consommation des siècles, qu'il l'assiste de son Saint-Esprit pour la rendre infallible, que les portes de l'enfer ne prévauderont point contre elle, & que quiconque ne l'écoute pas dans les décisions qu'elle fait par les pasteurs qui la représentent est un infidèle.

Je la trouvay assez ignorante sur tout cela, quoique je ne luy disse rien que de fort général & que j'estime estre sçû par le commun des chrétiens. Je fus surpris qu'une femme de qualité, d'esprit, fille de parens fort chrétiens, élevée par une mère qu'on m'a dit fort vertueuse & appliquée à sa famille, fut si ignorante. Cela marque bien qu'elle avoit peu captivé son esprit & qu'on n'en avoit pas eu grand soin. Comme je finissois cette instruction mêlée de prières, d'élévations à Dieu, d'actes de foy, d'espérance & d'amour de Dieu, luy faisant entendre qu'elle estoit obligée à tous ces actes & qu'il falloit croire & faire des actes de foy, sans quoy, selon l'oracle de Nostre-Sauveur, on ne pouvoit éviter d'estre condamnée, qu'on ne pouvoit sans l'amour de Dieu vivre de la vie de la grâce & que les préceptes affirmatifs d'adorer Dieu & de l'aimer obligeoient à faire quelques actes d'adoration & d'amour de Dieu en certaines occasions, mais principalement quand la mort approchoit, le bourreau ouvrit la porte sous prétexte de demander si on n'avoit besoin de rien, & c'estoit en effet pour me prier de luy parler d'un fellier à qui elle avoit il y a quelques années donné 300^{ll} pour un carosse qu'il avoit vendu à M^{me} de B. 1509^{ll}, & fait son billet du reste.

J'en avois déjà parlé à la dame sur ce que m'en avoit dit la veille le sellier mesme, & je luy répétois en présence du bourreau ce que je luy avois dit. Elle répondit tout haut au bourreau : je donneray ordre à cela autant que je le pouray ; mais faut-il déjà partir ? On nous feroit plaisir de nous donner encore du tems.

M^r, dit le bourreau, rien ne presse, nous pouvons n'aller encore de deux ou trois heures.

Il estoit déjà cinq heures & demie & elle eut de la joye qu'on luy dit qu'elle ne seroit point si pressée. Je connus par là qu'elle goustoit fort ce que je luy disois & qu'elle estoit aussy bien disposée à la mort que la précipitation qu'elle avoit d'abord paru avoir à y courir l'éloignoit des préparations chrétiennes qui y estoient nécessaires. Elle me dit de parler à M^r Comté de ce sellier, mais d'une manière qu'en luy rendant justice on n'intéressât ny ses créanciers, ny ses enfans à qui on le devoit ; d'ailleurs qu'elle n'avoit rien & qu'elle se remettoit de tout à nous, ayant bien de la douleur de ne pouvoir payer toutes ses dettes & regrettant sa dissipation qui l'avoit mis hors d'estat de le faire. Un moment après, en regardant son chapelet, elle me dit : M^r, voila un chapelet que je serois bien aise qui ne tombast pas entre les mains du bourreau. Ce n'est pas que je ne croie qu'il n'en feroit un bon usage : ces gens là sont chrétiens comme nous : mais enfin j'aimerois mieux le laisser à quelqu'autre.

M^{me}, luy-dis-je, voyez à qui vous voulez que je le donne, & je le rendray comme vous me l'aurez marqué.

M^r, me dit-elle, je n'ay personne à qui je le puisse donner qu'à ma sœur, mais j'ay peur qu'elle n'ait quelque

horreur de toucher ce qui m'auroit approché. Si ellen'y avoit point de peine, elle me feroit un grand plaisir de le porter, cela luy remettrait plus souvent mon idée, & elle prieroit encore Dieu pour moy. Mais je ne mérite pas qu'elle use de ce qui m'aura servy, & bien loing qu'elle doive chercher à rappeler ma mémoire, elle la doit fuir comme une image odieuse.

M^{me}, luy répliquay-je, vous avez pu voir par sa lettre quelle tendresse elle a pour vous, & combien vostre personne luy est chère ; vostre mémoire ne le fera pas moins : elle se souviendra de vous avec amitié, & priera Dieu de tout son cœur pour le salut de vostre ame ; & bien loing d'avoir quelque répugnance à posséder ce qui vous a appartenu, ce luy fera une consolation. Elle le regardera comme un reste de vous-mesme après vostre mort, & le tiendra fort précieux : vous ne pouvez luy laisser rien qui luy convienne mieux, ny qui la satisfasse plus dans le souvenir qu'elle aura de vous que le gage de vostre piété envers Dieu qui fera celui de vostre amitié pour elle ; & comme elle l'aura toujours devant les yeux, elle fera plus de prières pour vous.

Si elle ne m'eut fitost nommé M^{me} sa sœur pour luy donner ce chapelet, je luy aurois nommé M^{me} d'Aubray, sa belle-sœur, en luy apportant l'exemple de M^r de Monmoranci qui donna à sa mort à M^r le Cardinal de Richelieu qu'il en croyoit l'auteur un Saint-Sébastien que j'ay veu dans la chapelle du chasteau de Richelieu, & je l'aurois fait parce que j'avois remarqué en elle quelque éloignement de cette dame par la raison qu'elle avoit esté sa partie. Mais, comme elle me nomma M^{me} sa sœur, j'en demeuray là & je me contentay à l'égard de

M^{me} d'Aubray dans l'occasion de l'asseurer qu'elle n'avoit contre elle aucun recentiment & qu'elle luy vouloit tout le bien possible comme à tous les autres qu'elle croyoit avoir poursuivy sa mort. Elle me témoigna d'elle-mesme, ce que je luy aurois inspiré, vouloir retenir son chapelet qui faisoit deux ou trois tours à son bras droit jusqu'à sa mort & me dit : M^r, je ne le quitteray que quand on sera prest de m'exécuter ; vous me l'osterez pour lors, & vous le rendrez à ma sœur après ma mort.

M^{me}, luy dis-je, cela fera ainsy, & vous le garderez jusques-là ; mais, comme le bourreau tient desjà à luy toute vostre dépouille & que ce que vous avez luy appartient, il faudra, s'il vous plaist, luy dire un mot pour le prier de trouver bon que vous fassiez par moy rendre ce chapelet à M^{me} vostre sœur. Cette proposition estoit assez humiliante pour elle, mais je la crus assez bonne, et de tems en tems je l'humiliois pour ajouter à un supplice forcé quelque pénitence volontaire. Elle sentit cela, mais elle reçut la mortification fort chrétiennement & me dit d'un ton de voix fort doux & sans changer de visage : Je le feray, monsieur.

Dans ce moment on me vint avertir tout haut que M^r le procureur général me faisoit l'honneur de me demander pour me parler. Le chapelain de la Conciergerie, qui me parut un honneste homme & fort raisonnable, se trouva là avec M^r Aubert. Je la laissay entre leurs mains pendant que je recevrois les ordres de M^r le procureur général. Je le trouvay à la porte de la chapelle où il me fit l'honneur de me parler.

M^r, me dit-il, voilà une femme qui nous désole.

Et en quoy vous désole-t-elle, M^r, luy répondis-je ?

Pour moy je vous avoue que j'ay une grande consolation de l'estat où je la vois présentement & j'espère que Dieu luy fera miséricorde.

Ah, M^r, reprit-il, elle avoue son crime, mais elle ne déclare pas de complices !

M^r, luy répondis-je, je ne sçay ce que porte sa déclaration.

M^r, me dit-il en reprenant, voulez-vous bien que je vous dise ce qu'on dit dans le monde ? Vous ne le pouvez sçavoir ; voilà deux jours que vous passez icy, vous n'avez pu apprendre ce qui se dit au palais & en ville. Je sçay l'un & l'autre & je vous le diray sans déguisement.

M^r, luy répondis-je, vous me ferez bien de l'honneur, & ce sera une grâce particulière dont je vous feray très obligé s'il s'y trouve quelque chose qui me regarde.

Ce que j'ay à vous dire, M^r, me répliqua-t-il ne regarde que vous. On dit que vous estes intime amy de M^r Le Boust & que la liaison étroite qu'il y a entre luy & vous, sa famille & la vostre, vous a fait détourner M^{me} de B. de charger M^r Penautier & ses autres complices.

M^r, luy répondis-je d'assez grand sang-froid, je ne sçay ce que vous pensez de cela.

M^r, me dit-il en m'interrompant, je vous rend justice, je ne vous ay pas engagé dans cette action que je ne sçusse vostre intégrité & que je n'en fusse seur par le témoignage de gens sur la foy de qui je me repose fort, & je suis persuadé qu'il n'y a point d'amitié qui vous ait pu empêcher de faire vostre devoir, & que, si uni que vous puissiez estre avec M^r Le Boust, vous auriez fait dénon-

cer son allié plutôt que d'empêcher qu'on ne le déférât, si vous l'aviez sçu coupable.

Je vous ay, M^r, luy répondis-je, une très grande obligation de la bonté que vous avez de juger si favorablement de moy, n'ayant pas l'honneur d'estre connu de vous; mais je puis vous esclaircir le fait, & vous assurer que rien n'est plus faux. M^r Le Bouft, M^r, est un grand juge & un grand rapporteur, des plus anciens de la Chambre, & peut-estre, comme j'en ay ouy parler, celui qui voit le plus d'affaires : il est pour cela connu de toute la terre, & quand j'aurois l'honneur de le connoître & qu'il me donneroit quelqu'entrée chez luy, cela me seroit commun avec mille gens. Mais je puis vous dire, M^r, que je ne l'ay jamais veu, & que je ne le connois pas de visage. Il a un fils abbé, docteur, & aumosnier du Roy, connu de tout le clergé; quand j'aurois l'honneur de le connoître particulièrement, ce ne seroit pas une chose étrange : je pourrois l'avoir veu à l'escole où il pourroit m'avoir donné de ses theses : je pourrois l'avoir entendu sur les bancs & il n'y a guère de personne de sa qualité que je ne connoisse; mais je ne sçay comme cela se fait, pour luy je ne l'ay jamais veu. Il a un autre fils, je ne sçay s'il est cadet ou aîné, ny s'il a d'autres frères, non plus que s'il a des filles dans sa famille. C'est celui que je devrois moins connoître que M^r son frère, parce qu'il a moins de nom que luy & qu'il n'a pas encore tant travaillé que M^r son père, parce que je n'ay pas l'honneur d'estre de sa profession. Cependant, M^r, c'est celui là seul que je connois : encore ce n'est que depuis ce matin, & vous pouvez vous informer comme est venue la connoissance & quelle

a esté nostre entrevüe par le concierge de cette prison qui est un homme à vous. C'est luy-mesme qui, comme j'attendois dans la salle que l'interrogatoire de M^{me} de B. fut achevé, me l'a amené & m'a dit en m'abordant luy-mesme & me le présentant : M^r, voilà un des Messieurs qui vous vient parler. J'estois assez mécontent qu'on me fit parler à perfonne en ce moment, mais ne pouvant honnestement en user autrement, je l'ay salué. Il a bien senty au premier compliment qu'il m'a fait que je ne le connoissois pas. M^r, m'a-t-il dit en poursuivant ce qu'il avoit commencé, je vois bien que je ne suis pas connu de vous. — M^r, luy ay-je répondu, je ne crois pas avoir jamais eu l'honneur de vous voir; du moins je n'en ay pas d'idée : je vous demande pardon, je viens peu en ces quartiers & j'y connois peu de monde. — M^r, a-t-il repris, je m'appelle Le Boust, fils du conseiller de la Chambre, & je suis moy-mesme conseiller du Parlement, beau-frère de M^r Penautier; vous sçavez sans doute par le bruit du monde qu'on veut l'impliquer dans l'affaire de M^{me} de B. comme s'il en estoit complice : je sçay qu'il en est innocent, & je sollicite pour sa liberté. Nous n'avons rien à craindre de la vérité; mais si forts que nous nous en tenions, nous avons tout à craindre de la violence de la question & de la foiblesse d'une femme. Je suis convaincu de l'innocence de mon beau-frère; mais je ne puis n'avoir point peur que M^{me} de B. ne l'accuse fausement : auquel cas, M^r, nous espérons que vous aurez assez d'intégrité pour l'obliger à se rétracter & pour luy faire entendre qu'elle ne peut mourir en seureté de conscience, sans descharger un innocent qu'elle auroit accusé. — Sur cela, M^r, je luy

ay répondu trois mots. M^r, luy ay-je dit, je ne sçay point l'affaire de M^{me} de B. ny quels sont ses complices : ainfy je ne puis rien vous dire de ce que vous venez de me toucher; mais je puis vous assurer que pour peu que j'aye veu M^{me} de B. je la crois incapable de charger d'autres personnes que des coupables, si forte que soit la question. Pour moy, je feray toujours ce que je croiray de mon ministère : mais je puis vous dire par avance qu'elle a assez de résolution pour souffrir sans charger un innocent. Ne pouvant tirer de moy autre chose que des paroles générales que j'ay rapportées mot pour mot, ce que j'ay fait aussi des siennes avec la même religion, il m'a fait une révérence & moy à luy, & nous nous sommes séparés. Voilà tout le discours que nous avons eu ensemble. J'ay si peu remarqué son visage que je ne m'en remets aucuns traits, & s'il paroïssoit icy présentement, je ne pourrais pas le reconnoître.

M^r, me dit M^r le procureur général, puis-je assurer de cela comme du jour en plein midy?

M^r, luy répondis-je, ce sont des faits qu'il est aisé de justifier & sans vous dire que je ne voudrois pas entrer dans l'honneur de votre confiance par une fourberie insigne telle que seroit celle-cy si je vous imposois, il n'est pas difficile de sçavoir si je connois M^r Le Boust ou quelqu'un de sa famille, & vous pouvez tout à l'heure apprendre du concierge comme s'est passé l'entretien que j'ay eu avec M^r son fils.

M^r, me dit-il, je n'ay pas besoin de perquisition; je vous crois trop sur votre parole & j'en rendray hardiment témoignage partout.

M^{me}, luy dis-je, remerciez Dieu que tant de gens demandent grâce pour vous : on dit qu'il prend plaisir à souffrir cette violence que luy fait une troupe de suppliants pour implorer son secours. Les anges sont tous prests à se réjouir de vostre conversion &, plus l'ouvrage est grand, plus ils ont présentement de zèle & d'empressement pour le demander, plus ils luy en rendront de grâces. Mais tous les efforts du ciel & de la terre sont absolument inutiles si vous ne vous rendez vous-mesme & que vous ne vous humiliez, non pas sous la main des hommes, mais sous la main toute puissante de Dieu. Vous avez, ce me semble, assez de grâces extérieures pour estre touchée; vous ne manquez pas de mouvemens & d'inspirations au-dedans, & il ne tiendra qu'à vous de vous racheter de cette masse de perdition où vos péchez vous ont engagée. Je viens d'apprendre que vous pouriez avoir un bonheur auquel je ne m'attendois pas. Je vous avois dit qu'il falloit qu'une communion spirituelle suppléât au deffaut de la sacramentale, & que vous n'auriez rien de plus. On me fait sçavoir qu'on veut bien exposer le Saint Sacrement à l'autel, devant que nous allions à l'échafaut, pour vous donner la consolation de le voir & de l'adorer présent. Si vous n'avez pas celle de le toucher & de le recevoir en vous, du moins, M^{me}, il ne tient qu'à vous que cela se fasse.

Ah, M^r, me dit-elle, croyez-vous que je puisse refuser cette grâce que je n'aurois jamais osé espérer & que j'achèterois de tout mon sang s'il n'estoit destiné pour autre chose.

M^{me}, luy dis-je, il vous en coustera peu pour l'avoir : vous pourrez seulement en voir un peu plus de monde

dans la chapelle & dans les galleries de la conciergerie ; d'ordinaire on fait entrer les prisonniers dans la chapelle pour adorer le Saint Sacrement en troupe & avec plus de solemnité ; ainſy on les pourra faire forſir de leurs chambres & vous en ſerez quitte pour eſtre veue, mais outre qu'ils joindront leurs prières aux voſtres & que vous tirerez de leur préſence cet avantage, je ne crois pas que vous ayez beaucoup de peine à vous faire voir à des prisonniers ſur le point que vous eſte d'aller mourir publiquement & d'eſtre en ſpectacle à Dieu, aux anges, & aux hommes.

M^r,/me répondit-elle, hélas, j'en verray bien d'autres tantotſt aſſemblés dans les rues & dans la place où on me va couper la teſte. Je ne ſçay pourquoy vous me faites cette propoſition ; je trouve qu'il n'y a pas à héſiter le moins du monde là-deſſus : qu'on faſſe entrer qui on voudra.

C'eſt aſſez, M^{me}, mais diſpofez-vous à voir dignement le ſacrement. Il faut pour cela renouveler en vous l'eſprit de pénitence pour n'y porter que des yeux très purs & un cœur fort chaſte. Reconnoiſſez, je vous prie, l'indulgence que l'Eglife a pour vous. Elle ne peut après des crimes ſi abominables que vous avez commis, qu'elle ne vous traite en pénitente, ſi pleine d'amour de Dieu que vous fuſſiez, & au lieu de vous mettre au plus bas eſtage des pénitens, & de vous tenir longtems dans un grand éloignement de la réconciliation & de la veue de ſes miſtères, comme elle en a uſé ſouvent à l'égard de perſonnes moins coupables que vous, elle vous admet tout d'un coup & au premier ordre & au plus haut degré.

Elle faisoit autrefois paſſer communément les plus

grands pécheurs par quatre épreuves de la pénitence devant que de leur rendre l'usage de l'eucharistie interdit aux pénitens. Elle les laissoit quelque tems pleurer à la porte des temples sans leur en permettre l'entrée ; là ils se jettoient aux pieds des fidèles qui entroient, ils leur demandoient pardon du scandale qu'ils leur avoient donné, ils gémissaient, ils imploroient leurs prières pour attirer sur eux la miséricorde de Dieu ; ils portoient en leurs habits, en leurs visages, en tout leur extérieur, des marques de leurs douleurs, la teste couverte de cendres, & le cilice sur le corps. C'étoit le premier pas qu'on leur faisoit faire pour revenir à la communion de l'église dont ils estoient séparés, & si vous voyez l'histoire de l'église, vous y remarqueriez bien des personnes qui ont essuyé pendant beaucoup d'années cette fatigue, devant que d'aller plus loing. Après quoy on leur faisoit faire une seconde démarche. Ils entroient dans l'église, & y pouvoient entendre les homélies qui se faisoient aux peuples dans le rang des cathécumènes, & c'est de là qu'on les appelloit écoutans ; ils assistoient à la lecture des livres saints, à la psalmodie, & aux sermons, comme ceux qui se présentoient pour estre chrétiens & qui n'estoient pas encore baptisés : il y en avoit qui estoient longtems dans cet estat avant de passer outre & nous voyons des canons des conciles qui condamnoient des gens bien moins coupables que vous à s'y tenir bien des années. Ce second pas estoit suivi d'un troisième qui n'en estoit différent que parce qu'on y avançoit un peu plus dans le temple & qu'on s'y prosternoit très souvent devant l'évêque & les prestres pour demander leur bénédiction ; & ces fréquens prosternemens des pénitens qui estoient

- accompagnez de quantité de cérémonies de la part des ministres de l'église qui leur imposoient les mains & faisoient à Dieu des prières pour le supplier d'agréer leur pénitence & de l'abréger sans les absoudre encore sacramentellement de leurs péchez, donnoient à cette troisième session de pénitence le nom de substraction. On appeloit ceux qui s'y trouvoient, prosterner ou foumis; ils estoient comme les seconds présens à l'office divin & aux discours sacrez, mais ils se retiroient comme eux devant le sacrifice & ne voyoient point la célébration des mystères : ils n'estoient pas mesme encore réconciliez par le sacrement jusqu'à ce qu'ils finissent le tems qu'ils y devoient estre, qui quelques fois n'estoit pas moins long que celui des deux premiers degrez; mais à la fin de celui-ci, l'absolution sacramentelle se donnoit aux pénitens & estoit comme le passage du troisième au dernier qu'on appeloit de consistance, parce que ceux qui y estoient arrivez y estoient comme dans un estat de repos, n'ayant plus à souhaitter avec empressement la réconciliation à l'église qu'ils avoient auparavant demandée avec tant de pleurs, tant de travaux & tant d'humiliations, & qu'ils avoient enfin obtenüe. Leur course s'arrestoit là. Mais ils estoient encore arreztez eux-mêmes par la suspension de la communion qu'on ne leur donnoit pas & qu'ils attendoient de la bonté de l'église sans impatience; ils entendoient toute la messe, ils voyoient le Saint Sacrement, mais ils ne pouvoient pas le recevoir ni participer aux mystères qui se célébroient en leur présence. Ils sentoient fort cette mortification du retranchement qu'on leur faisoit de l'eucharistie & ils avoient cette faim spirituelle qui donne à

tous les fidèles une sainte ardeur pour se remplir de cette viande du ciel, le pain des anges ; mais ils se croyoient trop heureux que leur excommunication fut levée & de se voir réunis à l'église dont leurs crimes les avoient longtems tenus séparés dans les premiers degrez de leur pénitence où l'église les regardoit comme des excommuniés ; & si grand que fut leur désir de recevoir le sacrement, ils sentoient si fort le bonheur qu'ils avoient de le voir qu'ils n'importunoient plus l'église pour en obtenir l'usage de l'eucharistie & la liberté de communier qui est le souverain bien de la religion. Ils s'en remettoient avec soumission à la disposition de l'église, & suppléaient autant qu'ils pouvoient à ce défaut de communion sacramentelle qui ne leur estoit pas encore accordée par la communion spirituelle.

Voyez, M^{me}, quelle est la bonté de Dieu à vostre égard ; il vous fait, dès les premiers momens de contrition que vous poussez à luy, passer au plus haut degrez des pénitens ; il vous a fait absoudre de vos péchez ; il vous reçoit à la communion spirituelle ; & comme si ce n'estoit encore pas assez, il veut bien vous faire voir le Saint Sacrement, cette arche sacrée d'alliance entre luy & les hommes, dont la seule présence vous peut donner une force infurmontable pour soutenir le combat, remporter la victoire, & vous faire, comme David, treffaillir de joye par un triomphe anticipé.

Je me servis de cette occasion pour luy faire produire des actes de foy, d'espérance, de charité & d'adoration. Je luy fis dire ce que cet homme de l'évangile disoit au fils de Dieu : Je sçay que tout est possible à la foy quand vous la soutenez & que vous l'animez : je crois, mon

Dieu, mais si vous ne fortifiez ma foy & que vous ne la conformiez vous-même par le secours de la grâce, elle sera toujours imparfaite : Seigneur, aidez mon infidélité. Je luy fis répéter cette grande confiance du centenier : Seigneur, dit-elle comme luy, je suis bien indigne que vous veniez en moy ; une seule parole de vostre bouche suffit pour guérir l'ame la plus malade. Je ne demande pas, dit-elle en continuant & prenant l'espérance de cette femme de l'évangile, à toucher vostre corps ; que je touche la frange de vostre robbe & je feray saine, & du seul marchepied de vostre autel où je me prosterneray, je recevray les influences qui sortiront du tabernacle où je vous voiray sous les voiles du pain. — Je luy fis avouer, à l'exemple de la Cananée, qu'elle n'estoit qu'une misérable servante, qu'une fujette rebelle, bien éloignée du mérite nécessaire pour s'asseoir à la table du père de famille & manger du pain des enfans, mais destinée seulement pour ramper sous cette table, & là, adorer dans une plus profonde humilité les grandeurs & les miséricordes de Dieu, & recevoir quelques miettes qui en tombent. Mon Dieu, luy fis-je dire, je croy fermement tout ce vous avez jamais révélé parce que vous este la première vérité également incapable d'erreur & de mensonge, qui ne pouvez jamais estre trompé ny tromper jamais. J'espère fortement en vous, & j'attens sans doubter de vostre parole tout ce que vous promettez de récompense aux élus, parce que vous este la miséricorde suprême & que vous avez pitié de tous ceux qui vous craignent. Je vous aime de toute l'étendue de mon cœur parce que vous este la souveraine bonté, la source de tout le bien par qui tout le bien

sublime & sans qui il n'y en a aucun. Je vous adore de toute mon âme, parce que vous êtes par essence la toute puissance qui avez créé toutes choses & qu'on ne peut assez reconnoître le plein pouvoir que vous avez sur tout l'être qu'en s'anéantissant & rentrant dans le néant dont vous avez tiré toutes les créatures.

Comme je finissois ces mouvemens de cœur, M^r le procureur général me fit dire une seconde fois qu'il me vouloit parler &, comme je sortis pour avoir l'honneur de le voir, MM. les Commissaires & M^r Drouet entrèrent dans la chapelle.

Monsieur le procureur général me tira dans la galerie qui aboutit dans la montée par où on va à la chambre de la question & me dit en nous promenant : Monsieur, ce n'est que pour vous entretenir pendant que M^{rs} vont pour une dernière fois interroger M^{me} de B. Ils auront fait en un instant ; ils n'ont qu'un mot à luy demander : ensuite de quoy ils seront bien aises que vous vouliez en leur présence la faire souvenir de ce que vous luy avez dit de l'obligation où elle estoit de déclarer tout ce qu'elle sçavoit. Nous avons tant à répondre dans cette affaire, & elle est si extraordinaire, qu'il faut faire tout ce qui se pourra pour faire connoître à tout le monde qu'il n'y a rien que nous n'ayons mis en œuvre pour l'obliger à confesser tout.

M^r, luy dis-je, je veux bien luy répéter solennellement tout ce que je luy ay dit sur cela dans le secret ; mais voulez-vous faire un acte de cela ? — Point du tout, me répondit-il.

Ce n'est pas, luy répliquay-je, que je fasse difficulté de parler hautement en cette occasion : je monterois

sur le pinacle du temple pour le publier s'il le falloit. Il ne faut point qu'on croye que cela me fesse de peine : tous les théologiens feroient icy d'accords & l'obligeroient à avouer tout ce qui regarde l'empoisonnement & à déferer ses complices : c'est dans ce cas où Saint Thomas veut qu'on accuse les gens quand mefme on n'en feroit pas requis.

Monsieur le procureur général me fit bien des honnetetés, & comme on me vint avertir que ces Messieurs avoient achevé, je pris congé de luy. Je trouvay les deux conseillers & le greffier avec elle dans le lieu où je l'avois laissée derrière l'autel de la chapelle. Mais elle estoit tournée tout d'une autre manière & au lieu qu'elle avoit, quand je fus avec elle, le dos appuyé contre le derrière de la table de l'autel & que j'estois à l'opposite la regardant en face, ces Messieurs l'avoient mise en ma place & avoient pris la sienne. Ils me firent avancer au dessus d'eux &, pour m'obliger à parler, M^r Paluau me dit : Monsieur, Madame nous a fait connoître que vous l'aviez convaincûe qu'elle estoit obligée de déclarer tout ce qui pouvoit regarder son crime, & nous avons esté bien aises de la trouver prévenue de cette bonne maxime.

Il n'en fallut pas plus pour me donner jour à m'expliquer après ce que me venoit de dire M^r le procureur général.

Messieurs, leur dis-je, je n'ay fait que ce que je devois & je ne pouvois me dispenser de dire à M^{me} de B. ce que je luy ay dit là dessus. Elle ne pouvoit estre en secreté de conscience si elle n'eut avoué tout ce qu'elle sçait & j'aurois prévariqué contre mon ministère si je ne luy avois pas fait entendre cela. Madame, continuay-je

en me tournant à elle, vous sçavez bien que quand j'eus l'honneur de vous aborder hier, comme je vous vis en disposition de prendre confiance en moy & de me donner le secret de vostre conscience, je ne voulus point entrer avec vous en discussion d'aucune chose que je ne vous eusse donné avis que si vous estiez coupable d'empoisonnement comme on vous en accusoit, vous deviez non seulement avouer devant Messieurs vos juges, mais leur déclarer avec cela quel est le poison dont vous vous este servie, ce qui en fait la composition autant que vous le pouvez connoître, quel est le contre-poison, & faire main basse sur tous vos complices sans pardonner à un seul; qu'il s'agissoit d'un crime qui avoit de grandes suites, & que vous ne le pouviez réparer sans les prévenir, & que tous ceux qui en estoient coupables estoient autant de pestes publiques qui n'alloient qu'à la destruction du genre humain & dont il falloit purger l'estat; que vous empoisonneriez encore en eux après vostre mort & que vous seriez complice de tous leurs empoisonnements si vous les épargniez & qu'ils vous survescussent impunément pour ne les avoir pas dénoncés; qu'en cas de vol publique, de fausse monnoye, de conspiration contre l'estat, d'hérésie, de maléfice, & d'autres crimes de cette qualité qui avoient des suites, les criminels condamnés à mort ne pouvoient espérer de salut sans déferer ceux qui avoient part à leurs crimes ou qu'ils sçavoient en commettre de semblables; que vostre crime estoit de ce genre; que Messieurs vos juges estoient en droit de vous demander vos complices & que vous ne pouviez éluder leurs demandes; qu'il falloit leur répondre juste & leur découvrir tout ce que vous con-

noissiez sur cela ; que vous estiez mesme obligée de les prévenir &, sans attendre qu'ils vous interrogeassent sur tous les chefs, vous ne pouviez ne leur point déclarer ce que vous sçaviez ; que s'il leur eschapoit de vous faire quelque question sur ce qui pourroit estre en vostre affaire, ou mesme en quelqu'autre que vous connoissiez estre de l'intérêt public, vous n'en seriez pas quitte devant Dieu pour dire que vous n'auriez pas esté interrogée sur cela ; que vous deviez mesme aller au devant & faire connoître tout, que sans cela il n'y avoit pas pour vous de pardon.

Monsieur Paluau m'interrompit à ce mot & expliquant le pardon dont je parlois : point d'absolution devant Dieu, dit-il ?

Monsieur, repris-je, je ne l'entend que comme cela. Je ne parle pas de l'absolution devant les hommes ; ce n'est pas de cela dont j'ay l'honneur d'estre dispensateur. La fonction de la légation dont J.-C. me charge en son nom n'est pas de ce monde, non plus que son règne ; je ne suis icy que son ministre, non plus que son interprète. Non, Madame, il n'y a point pour vous de remission de vos péchez devant Dieu que vous ne vous conduisiez comme je viens de vous marquer, & vous pouvez vous souvenir que je vous ay dit tout cela devant que de sçavoir que vous fussiez coupable. Je vous le répète encore : vous ne pouvez estre justifiée au jugement de Dieu que vous n'accusiez nettement tous ceux que vous sçaurez s'estre fervis de poison.

M^{re}, me dit-elle, il est vray que vous m'avez dit tout cela d'abord, & plus au long que vous ne le répétez présentement : auffy ay-je suivy ces maximes & je ne

ſçay que ce que j'ay déclaré. J'ay deſjà témoigné à ces meſſieurs que vous m'aviez ainſy inſtruite & que c'éſtoit pour cela que je leur diſois tout. J'ay tout dit, Monſieur, & il ne me reſte plus rien à dire.

Monſieur Palau prit la parole & me dit : C'eſt trop, Monſieur, adieu.

Il ſe retira tout à l'heure & on ne nous donna plus que peu de tems à paſſer en cet endroit, le jour commençant à décliner; il pouvoit eſtre environ ſix heures & trois quarts. Je ne doute pas qu'elle ne fut aſſez rebutée de tant d'interrogatoires; cependant je ne vis en elle ſur cela aucune ombre de plainte, tant elle avoit d'honneſteté. C'eſt apparemment ce qui l'empêcha, quand on m'obligeoit de la quitter pour un moment, de me demander pourquoy on m'avoit appelé, qui m'avoit parlé, & de quoy, quoyqu'elle ſe doutaſt aſſez que cela ne regardoit qu'elle. Elle me vit le jeudy fortir trois fois de la chambre ſans qu'elle ſçût qui me vouloit parler; elle n'en parut nullement en peine, & à mon retour auprès d'elle nous reprenions noſtre papier ſans qu'elle me fit aucune queſtion ny ſur la perſonne qui me demandoit, ny ſur le ſujet dont on m'avoit pu parler. Le vendredy comme je revins auprès d'elle à la fin de la queſtion, je ne me dérobay pas ſi adroitement d'elle pour aller avec le greffier lire le papier dont j'ay deſjà parlé qu'elle ne ſ'aperçût bien que j'eſtois allé quelque part pour quelque affaire qui avoit rapport à elle, & elle ne m'en parla point. Depuis l'après dîner je fus obligé de la quitter deux momens pour parler à Monſieur le procureur général: elle ſçût que c'éſtoit luy qui me faiſoit appeler & on le nomma tout haut. Elle pouvoit

bien juger que ce n'estoit que pour me dire quelque chose qui la touchoit, & elle ne fut pas assez curieuse pour s'en informer de moy. Il pouvoit en cela y avoir de l'honnesteté de sa part : mais cela seul ne l'auroit pas empêchée de vouloir sçavoir ce qui s'estoit passé entre Monsieur le Procureur Général & moy, s'il n'y avoit eu en elle une grande indifférence pour tout ce qui luy restoit d'intérêts en ce monde qui faisoit qu'elle s'abandonnoit elle mesme & se remettoit en toutes choses entre les mains de Dieu.

Cette grande tranquillité qu'elle me parut avoir dans toutes les occasions qui pouvoient un peu exciter sa curiosité est une des marques que j'eus qu'elle ne pensoit plus à elle que pour l'autre monde, & qu'elle avoit déjà oublié celuy-cy. Je n'eus pas de peine après ce dernier interrogatoire à la remettre dans la fermeté d'ame qu'il falloit qu'elle eut pour adorer le saint sacrement. Je puis dire mesme qu'elle ne la perdit pas pendant cette action, quelque capable qu'elle fut de la détruire & de la troubler.

Je luy dis que puisque la vue de ce sacrement luy devoit tenir lieu de la réception du viatique que son estat luy interdisoit, qu'elle devoit y apporter les mesmes dispositions qu'on demande pour la communion, qu'elle devoit s'éprouver elle-mesme comme Saint Paul l'ordonne, & prendre garde de ne pas s'approcher de ce Dieu indignement de peur qu'elle ne s'attirast par là son jugement & sa condamnation ; que ce Dieu caché sous les espèces n'estoit pas comme Moïse qui ne frappoit de lepre ou ne la guériffoit qu'en touchant de la main ; que la seule présence & le seul regard de Nostre Seigneur

avoit le pouvoir de guérir; qu'il n'estoit pas nécessaire qu'il se mit comme Élisée sur le mort pour le ressusciter; qu'il suffisoit qu'il le vit ou qu'il le voulut-sans le voir; que, s'il avoit voulu quelques fois toucher la biere & le rendre sur le tombeau pour faire revivre les morts, il l'avoit fait quelques fois sans cela; que, s'il avoit rendu la vûe à quelques aveugles & l'ouïe à quelques sourds en les touchant, il avoit dans d'autres rencontres fait les memes miracles sans se servir de ses mains; qu'il n'avoit eu besoin pour guérir le lépreux fidèle que de le voir & qu'il l'avoit guéri en disant ces mots : je le veux, foyez guéri; que son pouvoir n'estoit pas attaché à aucuns signes extérieurs qui fussent nécessaires pour luy faire produire les plus grands effets; qu'il le faisoit indépendamment de cela; ainisy qu'il la vivifiroit sans qu'elle touchast ce sacrement où il estoit enfermé; mais qu'elle se souvint qu'il faisoit des impressions bien différentes dans les âmes qui le voyoient comme dans celles qui le recevoient, & que de mesme que c'est une manne qui entretient la vie de la grace dans celles qui le reçoivent dignement, & un poison qui donne la mort à celles qui le reçoivent indignement, c'est aussy une source de biens ou de maux pour celles qui le voyent selon les bonnes ou les mauvaises dispositions qu'elles ont en le voyant; que comme dans les ames pénitentes sa vûe guérit les playes que le serpent infernal a fait dans le désert de ce monde & préserve de sa morsure d'une manière bien plus admirable que la vûe du serpent d'airain que Moyse éleva au peuple dont il avoit la conduite ne le garantissoit des serpens des déserts où ils passèrent devant que d'entrer dans la terre promise,

figure de cette possession glorieuse que Dieu nous promet après cette vie où nous sommes comme des voyageurs dans un pays inculte dans les âmes impures & impénitentes au contraire Dieu tuoit d'un seul regard comme un basilic ; que ce qui nourrissoit un estomac bien préparé l'étouffoit quand il se trouvoit indisposé ; ainſy qu'elle devoit bien préparer ſon cœur & le purifier pour paroître devant ce Dieu ſi pur & ſi ennemy de l'impureté ; qu'elle luy demandast pardon de tous les péchez dont elle pouvoit eſtre coupable meſme ſans le ſçavoir ou qu'elle avoit oublié.

Faites à Dieu, luy diſ-je en continuant, *M^{me}*, cette prière avec David : Mon Dieu ne vous ſouvenez pas de mes ignorances, pardonnez-moy mes péchez de jeu-neſſe, pardonnez-moy toutes mes fautes occultes, pardonnez-moy tout ce que j'ay fait faire de mal aux autres, ſoit que je les aye porté à le faire ou que j'en aye eſté l'occaſion, effacez mes péchez de foibleſſe, remettez-moy ceux que j'ay fait par ignorance, ne regardez en moy ni ce que j'y connois de vitieux & que je vous confeſſe dans l'amertume de mon cœur ni ce qui y peut eſtre d'ailleurs de défectueux & qui ne vient pas à ma con-noiſſance, ſoit que j'aye ignoré d'une ignorance affectée & criminelle qu'il fut tel, ou que je l'aye oublié après l'avoir commis de connoiſſance de caufe. Je ſçay qu'il ne faut approcher des choſes ſaintes que ſainte-ment, & qu'elles ne ſont que pour les ſaints ; que vous ne voulez pas que voſtre corps qui eſt le ſaint des ſaints voie la corruption ; que vous ne ſouffrez pas qu'il ſoit impunément veu par des yeux impurs. Donnez-moy, Seigneur, la pureté que vous exigez pour cela. Si vous trouvez

des taches dans les astres & de la malice dans les anges, que ne dois-je pas craindre, moy qui ne suis que fumée & qui ne fais de liaison qu'avec les démons. Otez de moy tout ce qui vous déplaît & donnez-moy tout ce qu'il faut pour vous plaire.

Pour luy faire souvenir en gros de ses péchez, je luy remis les sept demandes du Pater de la manière que je les luy avois expliqué suivant l'idée de Sainte Thérèse. Penfiez, luy dis-je, Madame, à ce que vous devez à Dieu en qualité de père ; c'est luy qui vous a créé & qui vous a conservée jusqu'à cette heure faisant luire pour vous le soleil comme pour les plus justes. Si criminelle que vous soyez, vous luy deviez obéissance & respect. Combien avez vous péché contre ce père par tant de dérobéssances & par tant de mépris que vous avez fait de ses inspirations ? Que ne deviez vous à ce Roy de fidélité & de soumission ? Demandez luy pardon de toutes vos rébellions contre luy & du violement que vous avez fait tant de fois de la loy. Quelle foy & quel amour ne deviez vous pas à cet époux qui vous avoit luy même doté de son sang & à qui vous avez cousté tant de sueurs, tant de travaux, & la perte même de la vie, & que ne luy devez vous pas présentement de réparation pour tant d'infidélités, tant de froideurs, tant d'inimitiez, tant de perfidies, tant de trahisons ? Ce pasteur vous a accablée de bienfaits, il a institué des sacremens pour vous y donner la grace, il a voulu que sa chair fut vostre nourriture, il a donné son ame pour vous, il a scellé le nouveau testament de son sang en vous y adoptant pour sa fille : quelle reconnoissance n'estiez vous pas obligée d'avoir pour luy & par quelle satisfaction

pouvez-vous à cette heure couvrir toutes les ingratitude que vous avez eu pour tant de graces ? Quel empressement ne deviez vous pas avoir pour coopérer à ce divin rédempteur dans l'ouvrage de vostre rédemption ? Quelle estime ne deviez vous pas faire du prix de ce rachapt ? Quels efforts pour en profiter & ne le pas laisser perdre ? Quelle religion pour l'adorer & pour en user ? Et quelle pénitence pourra expier tant d'oïiveté criminelle, tant d'indifférence pour vostre salut, tant de négligence, tant de profanation de ce sang sacré que vous avez foulé aux pieds ? Quelle confiance ne deviez vous pas avoir pour ce souverain médecin, & quelle docilité pour vous laisser conduire, pour suivre ses avis, & pratiquer les remèdes ? Vous avez eu pour luy tant de ~~tous~~ une extrême insensibilité sans prendre en luy aucune créance & sans estre touchée de l'intérêt que vous aviez à le croire ! Enfin quelle épouvante ne deviez vous pas avoir de ce juge si terrible & si impitoyable, & quel moyen croyez-vous qu'il y ait d'appaïser ce juge irrité de vostre endurcissement qui a esté tant d'années insurmontable & de vostre inflexibilité si longue & si opiniâtre ? Ah, Madame, vous ne pouvez avoir recours qu'à ce même Dieu que vous avez offensé ! Vous ne pouvez appeler de luy qu'à luy même. Vous ne pouvez vous mettre à couvert de la fureur de sa justice que sous la protection de sa miséricorde, & il n'y a rien qui puisse obtenir le pardon de l'abus que vous avez fait de cette sainte hostie qu'elle même. Vous trouverez encore dans le saint sacrement que vous allez voir ce père de miséricorde prest à recevoir son enfant prodigue, ce Roy remply de mansuétude, dont David n'estoit que la figure,

qui veut sauver sa ville & ses sujets révoltez, cet époux bien plus véritablement que Moyse un époux de sang qu'il a répandu pour la conquête de nos âmes les épouses, qui veut se remettre avec une épouse infidèle qu'il avoit luy même répudiée pour ses impuretés, ce pasteur qui donne encore son âme pour ses ouailles & qui cherche la brebis égarée pour la ramener au troupeau, ce rédempteur qui verse encore son sang pour racheter les personnes les plus perduës, ce médecin qui rend encore la parole aux muets & l'ouïe aux sourds, ce juge enfin qui veut allier la paix avec la justice & qui suspend son jugement pour absoudre les criminels. Il n'y a qu'une victime dans la nouvelle loy, il n'y a qu'un sacrifice : mais comme la victime n'y est pas distinguée du prestre qui est selon l'ordre de Melchisédec, elle est perpétuelle comme il est pour l'éternité. Ce sacrifice se renouvelle à tous momens & est toujours le même. J. C. l'offre encore pour tous les hommes ; quelqu'abus que vous ayez fait de son sang, vous n'avez pas épuisé ce sang dont la source ne peut tarir ; il coule encore de ses playes & son pere veut bien le recevoir pour nostre salut. Mais comme si ce n'estoit encore pas assez que J. C. se fut sacrifié une fois en répandant son sang dont la mémoire seule estoit suffisante pour mériter le rachapt d'un million de mondes, il veut encore se sacrifier tous les jours sur nos autels, & il y continue sans effusion de sang ce même sacrifice qu'il a fait autrefois sur le calvaire en y répandant son sang. Il a voulu qu'il y eût un sacrement qui fut comme un mémorial vivant de cette immolation où il se trouve encore luy-même tout entier, se sacrifiant sous les espèces du pain, & se mettant

à la place du pain qu'il y détruit. C'est à cette hostie vivante & propitiatoire pour les péchez qu'il faut s'adresser pour demander à Dieu l'absolution de vos fautes. Préparez-vous à réitérer à l'autel les actes de foy, d'espérance & de charité que je vous ay fait produire : vous y verrez le mystère de nostre foy, le principal de nostre espérance, & l'objet de nostre charité chrétienne.

Dans le moment on nous vint avertir qu'il falloit partir et M^{me} de B. parut souhaiter qu'il y eut encore un peu de tems. Par là, je remarquay la différence qu'il y avoit de ce moment à celui où elle sembloit, si elle eut pu, avancer le terme de sa mort ou du moins ne pas faire attendre après elle ; la nature la faisoit agir dans cette première précipitation, & la religion qui l'occupoit depuis luy fit connoître le besoin qu'il y avoit de prendre un peu de tems pour se préparer à la mort. Mais comme il estoit sept heures & qu'on ne pouvoit plus retarder, je luy dis : Allons, M^{me}, adorer ce sang divin dans le sacrement & le prier qu'il acheve de vous oster ce qui vous reste de taches & de péchez.

Nous allâmes à l'autel, le bourreau luy ayant un peu plus qu'auparavant ferré les cordes dont ses mains estoient liées ; elle se mit à genoux auprès de M^r le chapelain sur le marchepied de l'autel, & moy auprès d'elle. M^r le chapelain en surplis entonna le *Veni creator*, le *Salve regina* & le *Tantum ergo*, pendant quoy je ne dis que trois mots à trois reprises à M^{me} de B. pour luy faire demander la grâce du saint esprit & l'intercession de la sainte Vierge, & pour l'avertir de faire des actes de foy, d'amour, & d'adoration en rendant gloire à ce Dieu caché comme au Souverain Seigneur

de toutes choses, & s'humiliant elle-même profondément dans son néant. Je la disposay à demander la bénédiction de ce Sauveur devant que de soutenir le combat qu'elle avoit à essuyer bien plus fort que cely de Jacob qui ne fut béni de l'ange qu'après avoir combattu. M^r le chapelain, ces prières finies, donna la bénédiction du saint sacrement qu'elle reçut dévotement & estant courbée, & nous sortîmes ensuite de la chapelle, le bourreau ayant pris le devant pour préparer une chemise, son valet la tenant par la main à côté droit, & moy estant à gauche.

Il est vray qu'après que nous fûmes sortis de la chapelle, elle commença à sentir quelque confusion à la veue de dix ou douze personnes qui se trouvèrent sur son passage dans la galerie où nous passâmes & que pour s'en sauver un peu, de ses mains toutes liées qu'elles estoient, elle abbatit le mieux qu'elle put sa coëffe & en couvrit une partie de son visage. J'aurois fort souhaitté qu'elle eut esté moins sensible à cette première atteinte, & qu'elle eut reçu volontiers toute cette honte pour l'offrir à Dieu & la prendre comme une partie de sa pénitence. C'estoit ce que je l'avois avertie de faire quand elle s'estoit plainte à moy que je luy en donnois une trop légère devant qu'elle eut eu l'absolution ; mais je ne jugeay pas qu'il fallut si promptement la faire souvenir de cela, & je crus devoir laisser cette première émotion sans l'arrester tout à coup. Je pensay seulement à empêcher que son ame ne fut si saisie qu'elle ne se possédast pas en patience.

Madame, luy dis-je, vous avez peut estre ouy parler dans le mystère de la purification de Nostre Dame de la

ye qu'eut Siméon le juste quand il vit Nostre Seigneur
ins la présentation au temple. Ce vieillard demandoit
Dieu pendant sa vie la veue du Messie avec tout l'em-
essément dont il estoit capable, & l'attendoit avec
tant de zele que de confiance. La première joye que
y donna le saint esprit fut de luy promettre qu'il ne
roit pas la mort qu'il n'eût veu le Christ du Seigneur
r'il demandoit avec tant d'instances; mais il en reçut
se seconde qui fut le comble de l'autre. Le jour qu'il
t le Seigneur il ne désira plus après le retardement de
mort qu'il n'avoit voulu éloigner que jusqu'à ce
onheur : Seigneur, dit-il en prenant ce Dieu entre ses
ras, vous avez voulu donner cette consolation à vostre
rviteur; vous avez suspendu sa mort jusqu'à cette heure
our ne le pas laisser mourir sans le gage de la paix :
moureray en paix puisque mes yeux ont veu mon Sau-
eur, celuy par qui vous sauvez Israël & vous vous ré-
conciliez tout le monde.

Vous m'avez, Madame, comme ce saint rempli de la
ainte du Seigneur, témoigné vostre joye quand je vous
y annoncé que vous ne veriez point la mort que vous
eussiez veu le Christ du Seigneur dans le saint sacre-
ment; elle a du se consumer quand vous l'avez veu
puisque c'est le mesme que Siméon vit; la foy nous en
sseure comme c'estoit elle-mesme qui affeuroit le saint
ue l'enfant qu'il voyoit estoit le verbe incarné : vous
avez veu méconnoissable sous les espèces du pain, & il
ne l'estoit pas moins dans l'estat où Siméon le reçut.
Cette toute puissance, cette intelligence souveraine & cette
parole incréé estoit voilée de la foiblesse de l'enfance;
celuy qui fait tout agir paroissoit ne pouvoir encore se

remuer ; celui qui conçoit tout paroïssoit estre sans l'usage de la raison ; & celui en qui le père s'exprime & exprime toutes choses ne montrait rien au dehors qui put faire entendre ses expressions. Il estoit sans aucune marque de son pouvoir, sans aucune démonstration de connoissance & sans aucune parole. Sa divinité estoit toute cachée comme son humanité l'est aussy dans le saint sacrement. Vous croyez, M^{me}, que c'est luy même que vous avez veu ? — M^r, me dit-elle, ouy, je le crois. — Dites donc, M^{me}, repris-je, avec Siméon : Seigneur, vostre servante mourera en paix puisque ses yeux ont veu l'autheur de son salut.

Dans le moment, il salut passer un guichet, & on ferma la porte après nous sans laisser encore passer personne qui nous suivit. Comme nous fumes entre deux guichets son chapelet se défila & j'entendis tomber quelques grains. Je luy dis : M^{me}, arrêtez, s'il vous plaist : je crains que vostre chapelet ne soit défilé ; j'ay ouy tomber quelque chose. Nous nous baïssâmes le vallet du bourreau & moy pour amasser les grains qui en estoient tombez, & il luy remit dans la main ce qu'il en avoit. Elle fut fâchée de cette petite disgrâce, voulant garder son chapelet jusqu'à la mort ; elle ne se plaignit cependant de rien quoyqu'il y ait de l'apparence que cela n'estoit arrivé que parce que le vallet la tenoit un peu trop rudement ; au contraire d'un visage fort honneste, comme on luy eut mis dans la main ce qui se put amasser dans un lieu sombre & où l'obscurité fit perdre quelques grains, elle dit au vallet : Monsieur, je scay que je ne possède plus rien & que tout ce que j'ay sur moy vous appartient : je ne puis rien donner que

de vostre agrément, mais je vous prie de trouver bon que je donne ce chapelet à Monsieur : vous n'y perderez pas beaucoup, il n'est pas de grand prix : je ne luy remets entre les mains que pour le remettre en celles de ma sœur qui est une Carmélite : consentez, Monsieur, que j'en use ainfy. Le valet fit un compliment à sa manière, témoignant qu'elle estoit maistresse de tout ce qu'elle avoit, & que quand la chose feroit de plus grande valeur elle la pouvoit donner. Je ne scay si, de l'humeur qu'elle estoit, il y avoit rien de plus humiliant pour elle que ce qu'elle dit à ce valet, se souvenant que je luy avois marqué qu'elle le devoit dire.

FIN DU PREMIER VOLUME.





IMPRIME PAR A. QUANTIN

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS



BIBLIOTHÈQUE D'UN CURIEUX

Volumes in-12 écu, imprimés sur papier de Hollande.

Chaque volume : 5 fr. ou 7 fr. 50.

Les Contes de POGGE, traduits par M. RISTELHUBER. 1 volume (*épuisé*).

FERRY JULYOT. *Les Élégies de la belle fille lamentant sa virginité perdue*, avec introduction et notes par E. COURBET. 1 vol. (*épuisé*).

Poésies diverses attribuées à Molière ou pouvant lui être attribuées, recueillies et publiées par le BIBLIOPHILE JACOB. 1 vol. (*épuisé*).

Les Gayetez d'OLIVIER DE MAGNY, avec préface par E. COURBET. 1 vol. (*épuisé*).

Les Contes et Facéties d'ARLOTTO, avec introduction & notes par M. RISTELHUBER. 1 vol. (*épuisé*).

Le Cymbalum mundi, par BONAVENTURE DES PÉRIERS, avec notice et notes par F. FRANK. 1 vol. (*épuisé*).

L'Elite des Contes du SIEUR D'OUVILLE, avec une notice et des notes par M. RISTELHUBER. 1 vol. (*épuisé*).

Les Vaux de Vire de JEAN LE HOUX, publiés pour la première fois sur le manuscrit autographe du poète avec une introduction & des notes, par ARMAND GASTÉ. 1 vol. (*épuisé*).

Les Serées de GUILLAUME BOUCHET, avec notice et index par ROYBET. 6 vol.; chaque volume. 7 50

Les tomes I et II sont épuisés.

Les Dialogues de TAHUREAU, avec notice & index, par F. CONSCIENCE. 1 vol. (*épuisé*).

Les Quatrains de PIBRAC, avec notice et notes, par J. CLARETIE et E. COURBET. 1 vol. (*épuisé*).

LA MARQUISE DE BRINVILLIERS

RÉCIT DE SES DERNIERS MOMENTS

(MANUSCRIT DU P. PIROT, SON CONFESSEUR)

NOTES ET DOCUMENTS SUR SA VIE ET SON PROCÈS

PAR

G. ROULLIER

TOME SECOND



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXIII

LA MARQUISE
DE BRINVILLIERS



LA MARQUISE DE BRINVILLIERS

RÉCIT DE SES DERNIERS MOMENTS

(MANUSCRIT DU P. PIROT, SON CONFESSEUR)

NOTES ET DOCUMENTS SUR SA VIE ET SON PROCÈS

PAR

G. ROULLIER

TOME SECOND

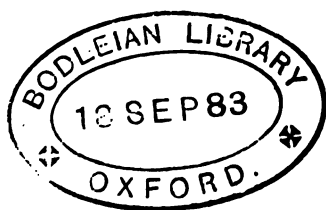


PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXIII





LA MARQUISE DE BRINVILLIERS

DEUXIÈME PARTIE



Nous passâmes un guichet ; après qu'elle se fut retirée à un petit coin pour un moment, me marquant qu'elle en avoit besoin & me priant de le demander pour elle à ce valet, nous nous trouvâmes dans le vestibule de la Conciergerie entre la cour & le premier guichet où on la fit affoir pour la mettre dans l'estat où elle devoit estre pour l'amande honorable.

Sitôt que le bourreau luy parla de luy mettre une chemise, parce que l'arrest portoit qu'elle feroit l'amande honorable en chemise, sa pudeur fut allarmée, s'imaginant qu'il falloit la deshabiller pour cela. Mais le bourreau la rassura, luy disant qu'on ne luy osteroit rien & qu'on mettroit seulement la chemise par dessus ses habits. Il luy mit cette chemise & comme il estoit d'un costé & son valet de l'autre, je ne pus pendant ce tems là luy rien dire. Elle me jetta seulement quelques

œuillades pour me marquer combien elle sentoît ce qu'il y avoit d'ignominieux en ce qui se faisoit alors. Quand elle eut la chemise qui me parut d'une toile assez belle, ny grosse ny fine, & qui l'enveloppoit toute entière depuis le col où elle estoit attachée jusqu'aux pieds, couvrant tous ses habits, on luy releva sa cornette & on la noua par dessous son menton. Tout cela fut fait fort proprement par le bourreau qui luy noua les mains & la ceignit de la même corde ; il luy en mit une autre au col pour l'amande honorable, & comme il la voulut mettre nuds pieds pour la même raison, quand il lui osta ses mules & qu'il luy tira ses bas elle me fit signe de m'affoir auprès d'elle pour se consoler un peu avec moy de toute l'infamie qu'elle souffroit.

Il y avoit dans ce petit endroit cinquante personnes de marque qui la regardoient. On m'a nommé entre ceux qui y estoient Madame la Comtesse de Soissons, Madame de Refuge, Mademoiselle de Sendovie, Monsieur de Roquelaure, Monsieur l'abbé de Chaluset. Elle ne put se voir dans cet appareil où tant de monde la dévorait des yeux sans estre outrée de dépit, & elle me dit d'un visage à faire pitié avec un air triste & un air de lamentation en se tournant à moy après avoir regardé tous les autres : Monsieur, voila une étrange curiosité.

Je voulus d'abord pour ne la point rebuter sîtoôt paroître un peu entrer dans son sens. Madame, luy dis-je pénétré de compassion pour elle, il est vray que ce font là des curieux. Mais ne regardez point cela de leur côté ; pensez qu'un si grand concours de monde ne se trouve icy que par l'ordre de Dieu pour vous faire effuyer la confusion due à vos crimes qui font d'un si

grand scandale; envisagez cela comme venant d'en haut : vous venez de recevoir la paix de celui qui seul peut la donner : entretenez la, Madame, & faites que vostre ame ne soit point troublée à la veüe ny au sentiment de la honte qu'il vous faudra souffrir. Quand le fils de Dieu donna la paix à ses apostres qu'il destinoit à souffrir les tourmens les plus ignominieux & les plus sensibles dans les synagogues, devant les tribunaux des tyrans, & dans les places publiques, il les avertit de se posséder si bien que leur cœur ne fut pas troublé, & cette paix qu'il leur donnoit devoit elle-mesme produire cet effet en eux & empescher qu'ils ne tombassent dans le trouble. La paix que vous venez de recevoir doit calmer toutes les puissances de vostre ame & les fortifier contre toutes les attaques que l'honneur du monde ou la délicatesse des sens auroit à soutenir en vous pendant vostre supplice. Nostre Seigneur fut troublé quand il pensa à la mort douloureuse & infâme qu'il devoit souffrir, son ame en fut triste & abbatüe jusqu'à l'agonie; mais du moment qu'il approcha de ses bourreaux & qu'il se mit luy mesme entre leurs mains, tout ce trouble cessa. Il faut qu'il soit de mesme de vous, qu'on puisse dire que vous n'ayez esté troublée que devant que de souffrir, mais que vous vous este si bien préparée depuis que vous avez souffert sans trouble, & que vous avez tant acquis de charité que rien ne vous la put faire perdre. C'est ce que saint Paul dit qui doit estre le caractère du chrétien. Il y a de la confusion dans vostre estat, mais ne la méritez vous pas devant les hommes, & n'en méritez vous pas beaucoup plus devant Dieu? Ne devez vous pas vous réjouir d'avoir quelque occasion de satisfaire à la

justice de Dieu en vous soumettant à celle des hommes, & ne devez-vous pas l'embrasser de tout votre cœur ? Mais quand vous péchez ne vous auroient pas attiré ce chatiment, l'exemple du fils de Dieu souffrant que vous vous este proposé pour modèle dans votre supplice ne doit-il pas vous faire prendre plaisir à toute cette ignominie ? Il voulut se rassasier d'opprobres, il s'y soumit très-librement, & il les reçut avec joye. Ce fut une victime qui ne s'engraissa que de la volupté des souffrances, dit Tertulien. Peut-être avez-vous ouï citer cet auteur des premiers siècles de l'Eglise dans les chaires. Imaginez vous être une victime qu'on prépare au sacrifice ; préparez y vous-même votre esprit pendant qu'on y prépare votre extérieur : on lia la victime & on vous a lié les mains. Penfiez que vous ne devez plus agir pour le monde & ne plus penser qu'à Dieu. On vous vient de déchauffer pour faire votre réparation à Notre-Dame ; vous devez quitter toutes vos impuretez pour vous approcher de ce feu sacré où Dieu habite & luy en demander pardon.

Je ne luy eus pas plutôt dit cela que ses mules & ses bas tirez & nuds pieds on la fit fortir de la Conciergerie. Elle dit tout haut : Adieu, madame la concierge ; adieu monsieur le concierge.

Le bourreau me dit qu'il faisoit porter une bouteille de vin afin qu'on luy en donnât si elle en avoit besoin, & je le craignois après l'avoir veuë toute l'après dîner ne pouvant se soutenir sans en prendre un peu de tems en tems, tant elle estoit foible. Nous approchâmes du tombeau où il fallut monter. Ce ne fut pas sans surprise de sa part & de la mienne. Je fus estonné de

l'équipage, & peut-estre l'auroit-elle pu remarquer à mon vifage, si elle eut eu le sien tourné de mon costé; mais j'estois derrière elle &, quoy qu'elle ne me dit rien, je vis bien que ce char luy déplaisoit fort. Auffy estoit-il fort désagréable. C'estoit des plus petits tomberaux qu'on voye dans les rües chargez de gravois; il estoit très court & fort estroit & je doubtay qu'il y eut assez de place pour elle & moy. Nous y tinmes pourtant quatre, le vallet du bourrau estant assis sur la planche qui le fermoit par devant & avoit les pieds sur les deux timons où estoit le cheval. Elle & moy nous nous assîmes sur de la paille qu'on y avoit mise pour en cacher un peu le bois, & le bourrau estoit dans le fond debout; elle y monta la première & son dos donnoit contre la planche de devant & contre le costé un peu en biais. J'estois auprès d'elle, la ferrant pour faire place aux pieds du bourrau, le dos appuyé contre le costé & les genoux pliez avec peine.

Quand j'eus pris ma situation, je tiray un crucifix de ma poche pour l'entretenir des souffrances du fils de Dieu & luy faire recevoir chrétiennement ce qu'elle avoit à souffrir. Madame, lui dis-je, vous ne devez plus envifager que ce spectacle d'un Dieu à la croix; il disoit autrefois, avant que d'y estre attaché, que quand il seroit élevé de la terre il attireroit tout à luy. C'est là qu'il vous a toujours dû tirer &, si vous avez esté assez rebelle jusqu'à cette heure pour n'en pas suivre l'attrait, il faut du moins le faire présentement. Dans peu vous allez estre élevée sur l'échafaut comme il a esté élevé en croix; laissez-vous attirer à la sienne, & dites-luy avec moy : Mon Dieu, vous qui avez dit que vous tireriez

tout à vous quand vous seriez au-dessus de la terre, tirez-moy après vous, & faites-moy courir comme l'épouse des cantiques à l'odeur de vos parfums.

Comme je luy faisois dire cela, on luy mit la torche allumée à la main pour la porter ainſy juſqu'à Noſtre-Dame, où elle devoit faire ſon amande honorable. Je la pris de ma main droite pour la ſoulager, luy diſant que je voulois luy ayder en cela à porter cet inſtrument de ſes ſouffrances

On lut l'arreſt que je faisois ce que je pouvois pour l'empêcher d'entendre, & le grand bruit qui ſe faiſoit pouvoit bien luy en faire perdre beaucoup ; mais c'eſtoit aſſez qu'on ſçut qu'on le liſoit pour en eſtre frappée, ſçachant ce qu'il portoit, & la honte qu'elle eut de ſe voir comme elle eſtoit dans un tombeau la corde au col, les mains liées, en chemiſe, une torche à la main, à la veuë d'un ſi grand monde qu'il y avoit dans la cour du palais, la toucha ſi fort que ſans penſer à ce que je luy diſois ſur la croix elle ſe laiſſa aller à ſon naturel & avec un viſage tout en convulſion, la douleur la plus vive peinte dans ſes yeux & dans tout ſon extérieur, d'un air aſſez farouche, elle dit d'un ton plaintif :

Monsieur, ſerait-il bien poſſible après ce qui ſe paſſe à l'heure qu'il eſt, que Monsieur de B. eut encore aſſez peu de cœur pour demeurer dans le monde ? Madame, luy diſ-je, ne penſez point à cela, je vous prie : ne vous occupez que de vous meſme, & ne donnez vos ſoins qu'au ſalut de voſtre ame ; c'eſt là préſentement voſtre grande & unique affaire. Je ne condamne point que vous jettiez un coup d'œil ſur voſtre famille, le fils de Dieu donna un regard à la ſienne en mourant, mais ce

ne doit estre qu'à la dérobee & pour un instant puisque vous devez tout le tems qui vous reste à vous mesme, & que vous devez mesme avoir de la douleur qu'il y en ait si peu à employer à cela.

Monsieur, me répondit-elle, je croy qu'il n'y a pas de mal à penser un peu à une personne qui m'est si chère.

Madame, luy dis-je, remettez-le entre les mains de Dieu & demeurez-en là. Quand Nostre Seigneur fut sur le point de quitter ses apostres, il ne pria pas son père de les enlever du monde, mais d'empescher qu'ils ne tombassent dans le vice : Mon père, luy dit-il, je ne demande pas que vous les tiriez du monde, mais que vous les préservez du mal. Si vous demandez quelque chose à Dieu pour Monsieur de B. que ce soit seulement pour sa sanctification, & ne soyez en peine que de cela.

Tout ce que je luy dis n'entra pas fort dans son esprit qui souffrit pour lors une des plus fortes faillies de son naturel dans la vive appréhension de toute la honte qu'elle recevoit & qu'elle alloit recevoir. Son visage se plissa, ses sourcils se fronçèrent, ses yeux s'allumèrent, sa bouche se tourna, & tout son air s'aigrit. Je ne croy pas que dans tout le tems que j'ay esté avec elle il y ait eu un moment où son extérieur ait marqué plus d'indignation & je ne m'estonne pas que M^r Le Brun, qu'on dit l'avoir veue en cet endroit où il put la regarder près d'un demy-quart d'heure, luy fait, à ce que l'on dit, une teste si enflammée & si terrible dans le portrait qu'il en a tiré ; on dit qu'il ne le fit pas sur l'heure, mais qu'il en conçut l'idée qu'il eut présente tout le soir & la nuit suivante, & que le lendemain il en tira un crayon avec ses couleurs. Je ne sçay si cela luy ressem-

ble; on m'a dit qu'ouy, & que pour faire connoître que c'est une femme que l'on mène au supplice, il a mis auprès d'elle un homme en bonnet quarré sans s'arrêter à la ressemblance qu'on dit qu'il n'a point du tout avec moy. J'ay ouï dire que le dessein de cet homme si rare dans cet art si universel dans tous les autres estoit d'exprimer l'indignation par cette teste, comme il exprime le désir & les autres passions où il réussit admirablement; il prétend mesme, dit-on, que ce visage tient du tigre & il le veut faire voir en tirant auprès de luy une teste de tigre & montrant le rapport qui se trouvera entre les deux. Je n'ay pas l'imagination assez forte pour voir cela de moy-mesme; mais quand cela seroit, je n'en serois pas surpris, tant je le fus de sa manière à cette heure-là. Je continuay pourtant à luy vouloir ôter cette pensée de M^r son mary qui n'estoit qu'une distraction, & qui fentoit trop son mouvement purement humain.

Madame, luy dis-je en poursuivant, vous parlez de retraite du monde & de solitude pour M^r de B.; il faudroit pour cela que Dieu le touchast; il faut une vocation d'en haut pour prendre seurement ce party & pour le soutenir constamment; quand on s'y réfout par une raison toute du monde, il est fort à craindre que cela ne tienne pas : nous voyons tous les jours ces sortes de desseins avorter & n'avoir point de suite.

Monsieur, me répondit-elle avec un air honneste mais ferme, & d'une préférence d'esprit surprenante dans une conjoncture qui devoit mettre toute son ame en désordre, je ne vous parle pas d'une vocation religieuse, je sçay que pour s'y engager avec seureté & s'y pouvoir pro-

mettre quelque stabilité il faut que Dieu y appelle luy-mesme; c'est luy qui mene dans la solitude. Mais est-ce qu'une personne raisonnable, par un principe d'honneur purement humain, ne peut pas renoncer au commerce du monde pour n'y pas essuyer un affront aussi grand qu'est celui d'un homme dont la femme a souffert ce que je souffre & que je m'en vais souffrir? Faut-il pour cela que le ciel s'en mêle, & est-il besoin d'une inspiration surnaturelle? Ne suffit-il pas qu'on soit naturellement un peu sensible au point d'honneur du monde? Ne peut-on le quitter sans se faire religieux de profession & en embrasser la vie? Il y a à Paris des communautés libres où l'on peut vivre en séculier; il y a des pères de l'Oratoire, il y a Saint-Lazare, il y a les bons enfans; qui empêchera Monsieur de B. de se mettre en quelque maison, comme celles-là, pensionnaire? Il ne faut, ce me semble, pour en user ainsi, qu'un peu de sens.

Madame, lui dis-je en reprenant, vous ne devez en l'état où vous êtes penser à votre mary & à vos enfans que pour demander à Dieu leur salut; ne vous embarrassez pas pour eux de l'honneur du monde. Si vous demandez au fils de Dieu qu'ils soient assis avec luy dans son royaume, il faut vous résoudre à leur laisser boire avec vous, ou plutôt avec J.-C., le calice de sa passion: ils le boiront en votre personne & vous devez seulement prier qu'ils en profitent & que l'exemple de votre chatiment les fasse vivre chrétiennement. Dites à J.-C. & à la Vierge Marie, sa mère: Seigneur, voilà vos enfans, vous les avez régénéré dans votre sang: mère de Dieu qui n'avez été faite mère du fils de l'homme

que pour estre celle de tous les enfans des hommes & qui n'avez donné une vie mortelle à ce Dieu que pour procurer aux hommes un salut éternel, adoptez cette famille infortunée. Voilà vos enfans. Vous les avez pris comme à vous dans la personne de saint Jean, en la personne de qui vous avez reçu tous les chrétiens qui sont autant de disciples de vostre fils pour vos enfans; ceux-cy sont d'autant plus les vostres qu'ils sont abandonnez & que vous recevez en vostre protection ceux que les hommes abandonnent. Je croiray ne les pas laisser orphelins quand vous voudrez bien estre leur mère, & ce sera pour eux un changement heureux qu'une mère aussy sainte & aussy remplie de bénédiction que vous ait bien la bonté de prendre la place d'une aussy misérable que moy qui ay mérité la malédiction de Dieu & qui me suis attiré celle des hommes. Je n'aurois pas, Vierge sainte, cette hardiesse si je ne sçavois que vous voulez bien vous substituer aux plus grandes pécheresses pour estre la mère des innocens comme vous este le refuge des pécheurs. Soyez tellement mon refuge dans les péchez dont vous me voyez couverte que vous foyez aussy l'azile de ma malheureuse famille innocente de mes crimes.

Elle m'entendoit ainſy parler en ſon nom ſans répéter, comme elle fit depuis mot à mot, ce que je diſois pour elle; mais elle en fut touchée & reconnut qu'elle devoit entrer dans ces ſentimens.

Monsieur, me dit-elle, je reprend de cœur tout ce que vous venez de dire de ma part à la Vierge & je le luy répète avec ardeur.

Cela ſuffit, Madame, repris-je; c'eſt trop donner de

tems à vostre mary & à vos enfans ; ils font une partie de vous-mesme, mais vous en avez une qui vous touche bien plus ; quittez celle-là qui vous est étrangère & ne vous attachez plus qu'à celle qui vous regarde personnellement. Ne vous appliquez qu'à vostre salut. Vous dérobez à la miséricorde de Dieu & à vostre pénitence qui la doit attirer sur vous tous les momens que vous donnez à autre chose qu'à cela.

Monsieur, me dit-elle, il est trop juste de me rendre toute à moy-mesme pour me donner toute à Dieu, & c'est aussy la dernière fois que je vous parleray de ma famille. Adoptez, je vous prie, mes enfans en terre comme j'ay prié la Vierge de les adopter au ciel ; ayez soin d'eux & tenez icy lieu de tout, mais surtout soyez la consolation de mon mary. Voyez-e, je vous supplie ; au moins faite vostre possible pour cela, & si vous ne le pouvez pas voir écrivez-luy pour luy marquer comme il se doit conduire pour faire son salut.

Elle me répéta encore une fois la prière qu'elle me fit de luy écrire, avec une très grande tendresse. Je le luy promis, & depuis elle ne me parla plus du tout ny de luy ny de ses enfans. Elle eut mesme la discrétion, quand elle me recommanda de luy donner quelques avis sur sa conduite, de ne me marquer rien en particulier pour ne rien dire contre luy & ne faire aucune plainte sur ce qui l'auroit pu intéresser. Il est vray que pendant un demy-quart d'heure il y eut peu de religion dans tout ce qu'elle me dit & que c'estoit un pur effet de son courroux & du sentiment qu'elle avoit de l'ignominie qui la faisoit parler : mais cela ne la fit jamais entrer dans aucun transport qui troublast sa raison ; elle l'eut tou-

jours toute entière, & cela paroît par la suite si raisonnable de ce que je viens de rapporter de ses paroles. Elle retomba seulement dans son naturel comme cela luy estoit déjà arrivé de tems en tems. Il ne luy échappa point de se plaindre elle-même ou de la cruauté des autres, ou de la misère de son propre sort. Tout ce qui m'en déplaisoit, c'est que je ne luy voyois point ces grands mouvemens de pénitence que j'aurois souhaité, & qu'elle ne parloit que dans une vue humaine, & comme je reconnus que la confusion de paroître dans un état si honteux devant tout le monde estoit ce qui luy faisoit le plus de peine, je la priai de regarder bien le crucifix que j'avois à la main.

Voyez, Madame, cette croix & le Dieu qui y est attaché; vous ne devez plus avoir que cela en vue. Toutes les démarches que vous allez faire sont autant de pas qui vous menent à la mort. Il la faut souffrir avec J.-C. & estre unie à luy en esprit & de cœur comme vous l'este par vostre estat : vous devez mourir sur un échafaut comme il est mort sur la croix, à la vue d'une grande ville comme luy, à la Grefve comme il est mort sur le Calvaire. Mais entrez dans les sentimens qu'il a eu en allant à la mort; il vous a donné l'exemple; suivez le fidèlement; pensez qu'au lieu de recevoir de la confusion de ce que vous avez à souffrir vous en devez faire toute vostre gloire, & dites avec saint Paul : A Dieu ne plaise que je me glorifie qu'en la croix de mon Sauveur par qui je suis crucifié au monde comme le monde m'est crucifié : c'est là que je veux devenir une nouvelle créature &, si je me tiens glorieuse de quelque chose, ce n'est que de porter dans mon ame des stigmates de

mon Dieu. J'ay une extrême joye que mon corps reçoive une mort qui ait quelque rapport à la sienne : je fens avec cet apostre que le tems de ma mort approche ; ma douleur est que je ne puisse pas dire comme luy que j'ay fourny une grande carrière, que j'ay longtems combattu tous les ennemis de l'homme, la chair, le monde, & le démon, sans estre vaincüe, que j'en ay toujours remporté la victoire, que j'ay achevé ma course, que j'ay gardé inviolablement à Dieu la foy que je luy devois, & que j'attens au reste la couronne de justice de la main de ce juste juge qui ne peut laisser les bonnes œuvres sans récompense. Hélas, que je suis éloignée de cette confiance, moy qui me suis si lâchement abandonnée à tous les ennemis de mon ame sans me mettre mesme en devoir de leur résister, qui me suis rendüe presque dès la première parole qu'ils m'ont fait porter sans attendre la première attaque, qui ay conspiré avec eux contre mon Dieu & contre moy-mesme, qui n'ay pas encore commencé à entrer en lice pour faire cette course au bout de laquelle est le prix que j'espère, qui ay esté si infidelle & si perfide à mon Dieu. De quel front pourois-je dire qu'il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne, moy qui ne mérite qu'un supplice éternel d'une seconde mort de l'ame devant Dieu, comme je dois souffrir devant les hommes celuy de la première qui ne tombe que sur le corps, sur lequel seul ils ont pouvoir. Auffy, Seigneur, je ne prétend pas à la gloire par un titre de justice ; je ne la puis tenir que de vostre miséricorde : mais si vous ne me l'accordez comme juste juge, donnez la moy comme Sauveur, vous qui sauvez par vostre seule bonté. La Magdelaine que je vois

au bas de vostre croix recueillant vostre sang, & le criminel crucifié que j'envirage à costé me donnent courage. Je vois que vous ne mourez pas seulement pour les innocens, comme estoit la Vierge & saint Jean qui se trouvèrent au même tems pour recevoir vos dernières paroles, & que c'est aussy pour les pécheurs & non seulement pour ceux qui ont encore une longue suite de pénitence à faire, comme la Magdelaine, mais pour ceux même qui ne font pénitence qu'à l'échafaut. Faites, Seigneur, que la mienne vous soit agréable. Je vous adore, mon Dieu, sur ce bois sacré que je regarde avec un père de l'Eglise comme le trône de mon roy, le tribunal de mon juge, la chaire de mon unique maître, le lit nuptial où j'ay pris naissance, & l'autel où la victime a esté sacrifiée pour la rédemption de tous les hommes. C'est là qu'en qualité de mon Souverain Seigneur vous devez recevoir mes hommages. Je vous les rend, mon Dieu, & je vous prie de les avoir agréables. C'est là que vous devez prononcer le jugement décisif de me sauver à vostre droite avec le coupable pénitent que vous mettez parmy vos ouailles prédestinées, ou me perdre à vostre gauche avec le criminel impénitent que vous rejettez comme un réprouvé. C'est là que je vous dois entendre parler, & recevoir les secours que vous me faites; vostre sang y fait l'office de la langue, & en même tems qu'il s'adresse d'un costé au père éternel pour en obtenir nostre grâce, il se tourne à nous d'autre part pour nous instruire : toutes vos playes font autant de bouches qui demandent pardon pour nous & qui nous marquent comme nous devons estre disposés pour le recevoir. C'est là que vous enfantez tous les chrétiens

faisant comme un nouvel Adam sortir Ève de nostre costé comme une Ève nouvelle, & donnant un symbole sensible de cette production invisible dans l'eau qui en coule avec le sang & qui représente le peuple fidel, uny à vostre sang & à vous-mesme comme les membres le sont à leur chef. C'est là enfin que vous vous sacrifiez vous mesme à vostre père.

C'est ce que je luy fis dire à Nostre Seigneur quand nous commençames à marcher & qu'après la lecture de l'arrest on pût par le moyen des archers qui précédoient en grand nombre, comme il y en avoit quantité d'autres qui suivoient, tous à cheval, fendre la presse & se faire jour dans la meslée du peuple qui ne peut estre plus nombreux qu'il estoit par toutes les rûes de nostre passage & à la Grefve.

Je repris à l'instant en ces termes ; je craignois de la laisser en luy en faisant trop répéter ; je luy parlois à elle-mesme sur ce que je luy venois de faire dire au crucifix.

Madame, luy dis-je, vous devez à ce Dieu crucifié en toutes les qualités que vous venez de parcourir avec moy vos vœux & vos obéissances ; mais dans la qualité particulière de maistre & de victime vous lui devez outre cela vostre imitation. Il vous a engendrée la première fois sur la croix en s'offrant luy-mesme pour vous & sans vous, & la vie qu'il vous a communiquée au baptisme sans qu'il vous en coustast aucune peine est l'effet de ce bienfait : mais vous ne pouvez reconvrer cette vie que vous avez perdue par vos propres péchez, & il ne faut pas vous la rendre une seconde fois, qu'en vous attachant vous-mesme comme saint Paul à la croix

avec luy, & qu'en accomplissant, comme parle cet apôtre, ce qui manque à sa passion. Il faut pour vous appliquer le bénéfice de la mort de J.-C., vostre unique libérateur, mourir en luy, c'est-à-dire toute occupée de luy & ne pensant qu'à luy; il faut mourir pour luy, & luy offrir vostre mort pour satisfaire à sa justice; il faut mourir sur luy & avec luy pour recevoir son dernier soufle, attirer son esprit à vous, & souffrir dans tous les sentimens de sacrifice qu'il a eus luy-mesme en souffrant. C'est en cette occasion que vous devez fonder toute l'espérance que vous avez au Seigneur sur le sacrifice de justice, qu'il faut que vous luy sacrifiez, comme David advertit les enfans des hommes de sacrifier à Dieu, après qu'il leur a fait reproches de l'endurcissement de leurs cœurs & qu'il les a exhortés à se soumettre aux volontez de Dieu. Comparez ce que vous souffrez présentement & ce que vous avez à souffrir dans la fuite avec ce qu'a souffert ce Dieu, & vous verrez quel éloignement il y a de l'un à l'autre. Quelle impatience pourra tenir contre cette idée? Regardez ce qu'il y a de douloureux & d'ignominieux dans la passion & dans vos souffrances, & vous aurez vous-mesme honte de vous voir si fort au-dessous de ce que vous devez vous proposer à copier. Ce Dieu estoit la sainteté mesme, la toute puissance & la majesté offensée par le péché : cependant celui qui n'avoit pas mesme connu le péché est devenu le péché, comme parle saint Paul, pour rachepter les pécheurs. Celui qui pouvoit tout s'est dépouillé de son autorité pour se soumettre aux créatures; celui qui devoit exiger la satisfaction a emprunté une figure étrangère pour la faire luy-mesme. Il

est mort, non pas pour ses péchez, ou simplement pour des péchez qui ne le regardassent pas, mais pour des péchez commis contre luy-mesme, au lieu que vous mourez pour les vostres; & c'est la confession que vous devez faire avec le pénitent attaché à la croix auprès de J.-C.

Mais autant que la mort de ce Dieu est une marque de sa bonté & de son amour pour les hommes, autant la vostre est un effet de vos crimes. Quel rapport ont vos souffrances avec sa passion? Vous ne souffrez rien qu'il ne souffre, & il en souffre beaucoup que vous ne souffrez pas. Il a paru devant des juges comme vous, il a subi interrogatoire, il a esté condamné à mort comme vous; il a passé comme vous dans des places publiques pour aller au gibet; il a esté présenté au peuple; il a esté comme vous revestu d'une robe blanche; elle luy estoit d'autant plus ignominieuse que vostre chemise vous peut estre qu'Hérode qui luy avoit fait mettre prétendoit marquer par là qu'il le traitoit de fol; vous n'avez que les pieds nuds & tout son corps l'estoit à la croix; s'il n'a pas esté condamné à faire une amende honorable, ce n'est pas qu'il n'ait passé pour impie & blasphémateur; le grand prestre mesme déchire ses habits pour le témoigner & pour paroistre vouloir expier luy-mesme le crime de l'accusé. Qu'y a-t-il jusque-là en quoy la passion de J.-C. n'égale pas vos souffrances, ou ne les passe pas? Il a esté jugé contre toutes les formes & on n'a avancé contre luy que de faux témoignages: le juge inique qui l'a condamné à la mort la plus cruelle le sçavoit innocent. Qu'y a-t-il de semblable dans vostre affaire? Rien ne s'est fait par vos juges que dans l'ordre

de la justice ; vous este enfin demeurée d'accord de ce que les témoins ont déposé contre vous ; vos juges vous ont convaincue de vostre crime devant que de prononcer l'arrest & vous l'avez depuis confessé vous-mesme ; il n'y a rien de plus doux que le genre de mort dont vous devez mourir : c'est un coup qui vous doit tuer en un moment & sans que vous ayez le tems de le sentir. Vous voyez que les juges ne pouvant absolument vous sauver la vie après la conviction d'un attentat si exécrable, ils ont cherché tous les adoucissements qu'ils ont pu pour vous rendre la mort moins fascheuse : ils ne pouvoient vous en donner une moins dure : vostre exécution passera en un instant & le fils de Dieu souffre tant de tems la sienne ! Quelle douleur ne ressent-il pas quand on étend son corps sur cette croix, qu'on tire ses pieds & ses bras si délicats pour les clouer, qu'on le perce dans les parties les plus vives & les plus sensibles ? Quel mal ne luy fait-on pas quand on élève la croix après l'y avoir cloué & qu'on la met en terre pour l'exposer ainfy crucifié ? Que ne souffre-t-il pas de tant de secouffes qu'on donne à ce bois ? Quel mal ne luy fait pas cette situation où il est en croix, le poids de son corps l'abattant, n'ayant rien pour s'appuyer, & estant seulement soutenu par les clous qui perçoient ses mains ? Il est ainfy à souffrir deux ou trois heures ce que l'on peut imaginer de plus fort, & la soif dont il se plaint est une marque de l'excès de ses souffrances. Que doit estre vostre mort comparée à celle-là ? Mais qu'avez-vous souffert de ce qui la précéda ? Ce Dieu fut flagellé & la flagellation fut si grande qu'il fallut un miracle pour empêcher qu'il en mourut, miracle qui ne diminuoit pas

son mal mais qui le prolongeoit & qui entretenoit son ame dans son corps sans la soulager. Il fut couronné d'épines pour joindre dans le même supplice la dérision avec le tourment, en luy donnant une marque sanglante de la royauté qu'ils l'accusoient de vouloir usurper. Il fut battu partout, & dans le prétoire & dans les rues. Que souffrez-vous, madame, en comparaison de tout cela ? Il a esté poursuivi à mort par un peuple à qui il avoit fait tant de bien, trahi & livré entre ses mains par un de ses apostres, un de ses douze confidans qu'il avoit choisi comme les autres pour entrer le plus familièrement dans ses secrets & partager avec luy la conquête du monde : il a esté abandonné de tous les siens & défavoué même par trois fois avec parjure & blasphème par son premier apostre, accusé par calomnie de faction, de sédition, de fourberie & d'irréligion ; une nuit toute entière le jouet des soldats & du peuple ; on luy a bandé les yeux pour faire éprouver s'il estoit prophète ; on l'a frappé pour le faire deviner qui le frappoit, on a couvert son visage de crachats, un roy l'a tourné en ridicule & l'a traité comme un extravagant ; on luy a mis une couronne sur la teste, un habit de pourpre sur les épaules, un roseau à la main en forme de sceptre, & on a fléchi le genouil devant luy par raillerie pour se moquer de sa qualité de roy des Juifs ; on l'a chargé partout d'imprécations, son juge l'a mis en balance avec un voleur public, séditieux tout ensemble & meurtrier, le plus coupable qu'il y eut dans les prisons ; tout le peuple a préféré cet infame à J.-C. & en demandant la liberté de l'un il a crié tout hault pour le crucifiement de l'autre ; il n'a esté conduit qu'avec des coups

& des injures, portant luy-mesme la croix ; il n'a été secouru dans sa soif que de fiel & de vinaigre ; il n'a entendu à la croix que des insultes du peuple & de ses boureaux pour qui il avoit prié ; on luy reproche qu'il a pu sauver les autres & qu'il ne peut se sauver luy-mesme de la croix pour gagner par ce miracle la créance du peuple ; on perce mesme son costé après sa mort, & son juge, dont la lâcheté a fait l'injustice la plus criante qui fut jamais, conspire luy-mesme à se moquer de luy & le faire passer pour un visionnaire. Si innocent qu'il le trouve après l'avoir interrogé, il se contente de déclarer qu'il ne reconnoit rien en luy qui le rende coupable, il lave ses mains, jette sa condamnation injuste à la mort sur la conscience des Juifs.

Si de ces douleurs extérieures nous passons aux intérieures quelle horreur n'aurions-nous pas de ce qu'il souffre dans l'appréhension si vive qu'il a du mal qui se trouve dans le péché qui le fait souffrir & qui est la cause de sa mort, de la perfidie de Judas, de la faiblesse de saint Pierre & de ses autres apostres, de la fureur de tout un peuple qui demande sa mort dans la mesme ville où peu de jours auparavant il l'a reçu en triomphe, de l'iniquité d'un juge qui le condamne en le déclarant innocent, de la rage des prestres qui soulèvent la populace contre luy, de la cruauté des boureaux qui ajoutent de leur part des outrages aux ordres qu'ils reçoivent du juge, de l'abandonnement de son père qui le laisse dans cet abyfme d'affliction sans le consoler, du peu de fruit de sa passion & de l'inutilité d'un sang si précieux dont il voit qu'un si petit nombre d'élus fera bon usage, tous les autres le devant fouler aux pieds.

Toutes ces idées qui se présentent à luy en mesme tems luy font une si grande peine qu'il en fûe d'une sueur de sang qui sort de tout son corps pour pleurer le péché & l'abbus qu'on doit faire de ses grâces.

Comparez-vous après cela à luy. Ses douleurs sont si grandes qu'il dit luy-mesme qu'elles sont semblables à celles que sent une femme dans le tems qu'elle accouche. Il n'a nul foulagement, luy qui pouvoit appeler une légion d'anges à son secours, à qui toutes les créatures doivent leur création & leur conservation, devant qui tout l'univers doit fléchir le genouïl, qui fait le sujet des complaisances de son père; il est méprisé & rejeté de tout le monde; il n'a plus cette beauté qui faisoit les délices des enfans des hommes; ce n'est plus qu'un homme de douleur & dans l'accablement, méconnu par les hommes & mesme par son père. Vous este, madame, bien éloignée de cet estat & il s'en faut bien que je vous voye ainfi plongée dans un océan d'amertumes comme luy. Vous n'avez point eu de part à sa flagellation ny à son couronnement d'épines; vostre mort doit estre aussy courte & aussy peu sensible que la sienne fut longue et cruelle; vous n'avez point esté abandonnée par vos proches comme luy; on a fait pour vous ce qu'on a pu; vos juges ont eu pitié de vous dans le tems mesme que vous ne paroissiez pas touchée de vostre estat; ils vous ont traitée avec toute la bonté possible; les ministres de la justice n'ont pour vous que de l'honnesteté; le gros de ce peuple vous plaint & ne demande à Dieu que des bénédictions.

Je luy dis exprès le gros du peuple parce que j'entendois dans la confusion de la populace quelques voix qui

luy fouhaitoient du mal, & elle les pouvoit entendre comme moy. Ce partage continua dans toutes les rûes ; elle ne put qu'elle ne l'entendit, mais elle eut assez de force pour ne pas le témoigner & pour n'en faire aucune plainte.

Madame, continuay-je, vous ne voyez ny archers ny boureaux vous insulter comme on insultoit au fils de Dieu, au contraire, on n'a pour vous que de la douceur. Comparez non seulement vostre mort à la sienne, mais vostre vie à sa vie, vos crimes à sa sainteté, le motif de vostre mort avec le sien, & la manière dont il souffre à celle dont vous souffrez. Hélas qu'a-t-il fait pour estre traité si barbarement, luy dont le prophète a prédit qu'il ne brisera pas un roseau cassé, & qu'il n'éteindra pas la lampe qui fume encore, qui a bien fait toutes sortes de biens : & qu'avez-vous fait pour estre ainsi épargnée & punie avec tant de clémence, vous dont la terre teinte du sang que vous avez répandu s'élève & crie vengeance à Dieu & aux hommes. Ce Dieu meurt pour vostre rachapt & vous pour l'expiation de vos crimes : ce Dieu souffre par amour & parce qu'il le veut, mais il souffre avec toute la patience dont une ame est capable ; il entend qu'on le charge de fausses accusations & il n'ouvre pas la bouche ; pour accomplir la prophétie il ne dit pas un mot. Il demeure dans le silence, silence, Madame, qui vous fait un grand reproche de toutes les faussetez que vous avez avancées pour vous deffendre d'accusations bien justifiées, & qui condamne bien tous ces mouvemens d'impatience qui vous eschappent encore de tems en tems. Il souffre non seulement avec patience, mais avec joye, & c'est ce qui luy fait dire que ses délices sont d'estre avec les enfans

des hommes qui n'ont pour luy que des opprobres. Voila quel il est, voila qui vous este; voila quelle est la vie, voila quelle est la vostre; voila quelle est la mort, voila quelle est la vostre; voila quel est le motif de la sienne, voila quelle est la cause de la vostre; voila quelle est la manière de la sienne, voila quelle est celle de la vostre.

Jusqu'à cette heure quel rapport y a-t-il entre luy & vous? Il s'est dépouillé de tout pour donner la vie à ceux de qui il avoit reçu la mort, & vous avez voulu vous enrichir en donnant la mort à celui de qui vous aviez reçu la vie. Il est mort pour ses frères & il a répandu son sang pour leur donner la vie; vous avez fait mourir les vôtres & vous avez trempé vos mains parricides dans leur sang pour avoir une vie un peu plus commode. Il a prié pour ses plus grands persécuteurs & a excusé leur crime auprès de son père par le prétexte de leur ignorance, & vous vous este vengée par un parricide si détestable & tant de fois multiplié de ce que vous prétendiez avoir reçu d'injures des personnes qui vous touchoient de plus près & qui ne faisoient rien que pour vostre bien & pour réprimer vostre passion. Concevez bien encore la grandeur de vostre crime pour le détester autant qu'il mérite de l'estre & en avoir une douleur suffisante. Mettez-vous bien dans l'esprit que vous este plus coupable qu'Absalon qui cherchoit bien à destruire son père mais qui n'en vint pas jusqu'à le vouloir tuer, & plus criminelle que Judas qui trahit son maître, mais qui s'en repentit peu de tems après. On peut dire que si Absalon n'estoit que la figure de Judas bien plus condamnable, ils ne font l'un & l'autre

que la vostre, & vous este plus abominable que tous les deux. N'avez-vous pas sujet de craindre que vostre fin ne soit aussy misérable qu'a esté la leur & qu'on ne dise de vous ce que J.-C. a dit du dernier : qu'il auroit mieux valu pour vous que vous ne fussiez jamais venue au monde ? Il faut, Madame, tout craindre pour vous, mais il n'y a encore rien à désespérer, si noir que soit vostre péché ; vostre père céleste vous tend encore les bras, il veut sauver un fils d'Absalon & luy donner la paix dont il porte le nom. Il ne tiendra qu'à vous de la recevoir, peut estre non seulement de nom comme Absalon, mais par effet & en vérité enfant de paix, vous qui n'avez esté jusqu'à cette heure qu'une fille de sang, comme on appelloit cette reine d'Angleterre, l'impie Élisabeth, meurtrière de Marie Stuart dont vous sçavez l'histoire. J.-C. répand son sang pour vous, tout rejetton de Judas que vous soyez, & pourveu que vous ne mouriez pas impénitente comme luy, vous pourrez encore vous y laver & purger de toutes vos taches. Mais si vous ne l'avez pas imité dans la vie, il faut au moins l'imiter dans la mort. Il n'est pas en vous de vous dispenser de la mort & vous ne mourez pas librement ; il n'est pas non plus en vostre pouvoir de choisir un genre de mort & vous devez vous soumettre à celui que la justice des hommes vous a destiné. Vous ne pouvez pas faire que ce ne soit pour vostre crime qu'on vous fasse mourir : cependant vostre mort vous peut estre méritoire si vous vous y conformez à ce divin modèle dans la manière de la recevoir, ne le pouvant ny dans le motif, ny dans les autres circonstances, ny dans la mort mesme. Les martyrs estoient, par la sentence prononcée contre

tous les hommes après le péché du premier, condamnez à la mort : s'il y a eu quelque chose de libre dans l'acceptation qu'ils en ont faite, ce n'a été que pour en avancer le tems, & à bien prendre, cela est bien peu de chose. C'est, dans la pensée de saint Chrysostome, comme si un criminel condamné à perdre la tête dans une place publique un peu éloignée de la prison vouloit bien la donner en chemin avant que d'être arrivé à l'échafaut. C'est à peu près en quoy les martyrs ont subi volontairement la mort ; c'étoit une nécessité naturelle d'y venir un jour, le coup en estoit inévitable, mais dans la première heure & de s'y présenter devant que la nature leur manquât c'est tout leur mérite : votre tems vous est marqué par une autorité suprême, vous ne le pouvez ny abréger ny prolonger, mais la disposition d'esprit pour vous y préparer & la rapporter à une bonne fin est entre vos mains ; c'est en cela que peut être tout votre mérite. La mort que vous devez souffrir ne vous doit-elle pas être bien agréable dans sa violence puisque ce vous est une occasion de mourir comme J.-C. avec ignominie & d'embrasser la croix avec joye.

Les apôtres fortoient des synagogues tous réjouis d'y avoir été fouettez & maltraitez des prestres & du peuple ; ils s'estimoient heureux d'avoir été trouvez dignes de souffrir pour le nom de Jésus. Vous souffrirez à la vérité pour vos crimes, mais vous pouvez aussi souffrir pour J.-C. puisque les actions mesmes les plus nécessaires & les plus forcées de la vie peuvent s'entreprendre & se faire pour luy. Saint Paul veut qu'on boive & qu'on mange au nom du Seigneur & quelque néces-

sité qu'il y ait de souffrir on peut toujours le faire en ce nom sacré si on le prie d'agréer ce qu'on souffre & de le recevoir pour l'expiation des péchés dont on se sent coupable. Les hommes vous sacrifient pour l'exemple du public, & vous vous y devez sacrifier vous-même & vous tenir heureuse de pouvoir payer au monde une partie de ce que vous lui devez : mais vous pouvez encore vous sacrifier en même tems à Dieu, en voulant bien souffrir ce que vous ne pouvez pas éviter quand vous le voudriez, & prenant plaisir à satisfaire aux hommes & à Dieu pour le scandale que vous avez donné & le péché que vous avez commis. L'exemple de votre châtiment doit intimider le peuple & le détourner du mal, & c'est pour cela qu'on vous fait souffrir en public. Faites que l'exemple de votre pénitence l'édifie & l'oblige à prier pour vous & pleurer sur lui-même, à demander à Dieu miséricorde pour vous & la grâce de la pénitence pour lui.

Savez-vous, Madame, ce qu'il faut pour le sacrifice ? On y distingue cinq parties : la sanctification de la victime, son oblation, son immolation ou occision, sa consommation ou son inflammation & sa communion. Il faut sanctifier la victime puisqu'elle doit être sainte & immaculée, séparée de tout usage profane, uniquement destinée au culte de Dieu & sans aucune tache : vous êtes toute dans la possession du démon par votre crime & si votre âme n'est arrosée du sang de l'agneau sans tache elle ne peut être consacrée à Dieu : il n'y a que ce sang sacré qui la puisse retirer de la gueule du lion, il n'y a que ce sang divin qui la puisse purifier pour la faire entrer dans le sein de la divinité & la di-

vinifier en quelque manière. Quelque sang que vous versiez en mourant, il est trop impur pour plaire à Dieu, si le sien ne se mêle avec le vôtre pour le purifier. Dites-luy avec moy, madame : Sang de mon Sauveur, coulez, coulez dans mes veines pour purifier celui qui y est, dont la masse est toute corrompue par mon crime : ôtez-luy toutes ses souillures & mettez-le vous seul en état de pouvoir être agréable à mon Sauveur. Sang divin qui sortez de cette teste couronnée d'épines & qui tombez sur ce front sacré, pénétrez ma teste & ôtez en toutes les taches dont tant de pensées criminelles l'ont remplie, baignez mes yeux & purgez les de tout le mal que tant d'œuillades mortelles y ont amassé, lavez ma bouche & emportez-en toute l'aigreur & toute l'amertume que la passion y a fait entrer; sang qui coulez de ce costé ouvert, coulez dans mon cœur & portez y des affections toutes chrétiennes, eschaufez ce cœur de glace, brifez & résolvez ce cœur de pierre qui m'a fait concevoir tant de mouvemens parricides, formez-y à la place un cœur de chair qui ne soit sensible qu'aux impressions de la grâce; sang qui coulez de ses mains adorables, coulez dans les miennes & animez-les de vos esprits, nettoyez-les de cette noirceur horrible qui leur est demeurée de tant de méchantes actions dont elles ont été les instrumens & d'attentats si exécrables à quoy elles ont servi; sang qui avez coulé de ses pieds, coulez dans les miens pour les sanctifier, faite qu'il n'y reste rien de cette saleté qu'ils ont contractée par tant de démarches que j'ay fait dans la boue du péché; sang qui este sorti de tout son corps dans la sueur de sang, qui en este sorti dans la flagel-

lation & qui en coulez encore sur la croix par tous les endroits qui continuent à feigner, passez dans tout mon corps. Je me couche à la croix sur ce divin époux comme il se couche luy-mesme sur elle. Il arrosa ce lit de ses larmes, de son sang, je veux l'arroser du mien. Mais il faut, sang divin, que vous vous transmettiez auparavant vous-mesme en moy pour pouvoir offrir à mon Dieu quelque chose qui luy soit agréable; sans cela, mon Dieu, je sçay que la vue de mon sang irriteroit plus vostre juste indignation contre moy qu'elle ne l'apaiserait, & que mon immolation seroit plustost un sacrilège qu'un sacrifice. Si la victime que j'ay à vous présenter de mon corps & de mon ame que vous aviez destiné pour estre le temple de vostre esprit, Seigneur, est devenu par mon crime le domicile du démon, mon ame qui portoit vostre image n'a plus que la ressemblance de cet esprit malin, & si vostre sang ne me rend la première pureté qu'il m'avoit donné au baptême & que j'ay perdu par mon péché, l'offrande que je vous feray ne peut estre devant vous qu'une abomination. Sacrifiez-moy, mon Dieu.

Voilà, madame, luy dis-je en cessant de la faire parler & adressant mon discours à elle, voilà ce qu'il faut dire à ce Dieu crucifié pour vous sanctifier avant de vous offrir à luy en sacrifice. Si vous obtenez de luy cette grâce vostre mort fera bien reçue de luy & la consommation de vostre corps qui doit estre brûlé fera de vous une holocauste dont l'odeur & la fumée monteront jusqu'à luy. Enfin, pendant que cette partie de la victime sera réduite en cendres, vostre ame, qui en fait l'autre partie la plus considérable, fera pour J.-C. qui voudra

bien un jour l'unir à luy-mesme & se l'incorporer dans la gloire. C'est où la communion de vostre sacrifice se doit conformer.

Dans le tems que je luy parlois ainfy, elle fendoit en larmes & escoutoit avec attention ce que je luy disois, y prenant un grand plaisir & marquant en estre fort touchée, comme elle avoit répété avec beaucoup de ferveur après moy de mot à mot tout ce que j'avois dit pour elle. Nous estions pour lors au milieu de la cour du palais où la foule du peuple qu'on avoit peine à percer empeschoit que nous ne pussions avancer & nous allions fort lentement; & comme je cessay un moment de luy parler, elle parla un peu d'elle-mesme, pénétrée de tous les sentimens que je venois de luy inspirer, & se souvenant de la disposition religieuse & pénitente où je luy avois dit auparavant qu'elle devoit estre pour se sacrifier à Dieu.

Monsieur, me dit-elle, je me sacrifie à Dieu de tout mon cœur; je veux mourir entre les bras de mon Jésus. Elle baïsa en mesme tems le crucifix & continua tout à l'heure de cette suite : Je m'attache à luy à sa croix devant que de monter sur mon échafaut. Il n'est point en moy de ne pas mourir & ma mort n'est pas de mon choix : quand je ne le voudrois pas, il faut que je meure présentement sur un échafaut à la vue de tout au monde, mais, croyez-moi, Monsieur, je pourrais me tirer d'icy que je ne le voudrois pas; je pourrais éloigner ma mort & la rendre auffy glorieuse qu'elle va estre honteuse que je ne le ferois pas. Si Dieu me donnoit l'option de la mort ou de la vie, je luy demanderois la mort, non par chagrin ny par un ennuy de la vie,

mais par un désir d'expier mes crimes & de satisfaire à la justice. Si je pouvois choisir un genre de mort, je n'en prenderois pas un moins ignominieux que celui-cy, & si j'en imaginois un qui le fut davantage, je le souffrierois pour avoir lieu de faire une plus grande pénitence. Hélas, que la mienne sera courte & légère! Mon Dieu, quel rapport aura-t-elle à la gloire éternelle, & comme puis-je espérer une si grande miséricorde après tant de crimes & si peu de satisfaction? Mais, mon Dieu, c'est ce que je puis vous offrir, suppléer à ce que je ne puis pas. Je voudrois pouvoir vivre un million de siècles dans la plus entière pénitence; je voudrois pouvoir mourir mille fois pour pouvoir multiplier mon sacrifice & le rendre plus méritoire devant vous, mon Dieu.

Madame, luy dis-je, voila des sentimens chrétiens; vous pouvez reconnoître que vous ne pouvez rien de vous-mesme & sans le secours de Dieu, pas mesme prononcer une parole pour invoquer le nom de Jésus : mais vous devez tout espérer quand vous aurez fait ce que vous pourrez. Ne présumez pas de l'avoir fait & tremblez de crainte que vous ne le fassiez pas encore; vous n'en ferez jamais assez seure &, autant de confiance que vous aurez, autant devez vous craindre. Quelque chose qu'on fasse & qu'on souffre icy pour Dieu c'est bien peu, dit saint Paul, si on le compare avec la récompense incalculable & incompréhensible que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. La vie de l'homme est de si peu de durée & son pouvoir si borné que toutes ses actions & toutes ses souffrances comparées à la béatitude éternelle ne sont que comme un moment & un point : c'est

un rien par rapport au tout : amassez tout ce que les plus grands héros du christianisme & les martyrs les plus célèbres ont fait & enduré pour la religion, tout cela ne paroît qu'un atome à l'égard de cette couronne qu'ils ont eüe au bout de leur carrière. Ils ont sans doute bien plus de mérite que vous n'en pouvez avoir, puisque vous avez passé tant d'années dans le crime & qu'il ne vous reste que peu de momens pour faire pénitence ; à peine avez-vous le temps d'effacer vos péchez, bien loing de faire beaucoup d'actions de grand mérite : mais avec tout cela il n'y a nulle proportion de leurs mérites au prix qu'ils ont emporté : il les passoit infiniment, & la plus grande distance qu'il y aura toujours de vous à eux ne vous doit pas désespérer. Il y aura un peu plus de chemin à faire par la miséricorde de Dieu à vous qu'en eux, mais cela ne coutera rien à la toute puissance ; en quelque sujet qu'elle se trouve elle surmonte toujours un éloignement infiny, & d'un infiny le plus ou le moins ne se considère pas.

Monsieur, me répondit-elle, la larme à l'œil & en soupirant, j'ay bien peu à souffrir ; encore si j'avois souffert ma prison & tout ce que j'ay essayé de misère hors de France d'un esprit chrétien je m'en serois fait quelque mérite auprès de Dieu. Car je puis dire, Monsieur, que j'ay souffert quelque chose dans le tems que j'ay esté éloignée du royaume & depuis que je suis prisonnière : mais j'ay souffert cela d'une étrange façon ; ce n'a esté qu'avec une grande impatience. Si je m'estois soumise à l'ordre de la providence & de la justice divine, que je l'eusse reçu comme la peine de mon péché & pour en expier une partie, ce seroit un com-

meincement de pénitence ; mais la disposition où j'étois ne me peut laisser espérer que Dieu m'en tienne compte pour me pardonner, & au contraire elle me fait craindre qu'il ne me l'impute pour m'en punir plus sévèrement, & qu'il n'ajoute aux peines qu'il exigera de moy pour mes premiers péchez celle que je me suis attiré de nouveau par l'abbus que j'ay fait de ses fléaux & l'endurcissement que j'ay eu pour me roidir contre les sentimens. Au lieu de ployer sous la main qui me frappoit, je n'ay pensé dans ma fuite & dans toutes mes courtes qu'à eschapper à la justice des hommes sans avoir en vue de satisfaire celle de Dieu ; je n'ay travaillé dans ma prison qu'à m'en pouvoir sauver & éviter une mort honteuse. Je ne puis faire revivre tout ce tems là & le faire valoir autant que le mauvais usage que j'en ay fait me le doit faire croire perdu ; je l'offrirois à Dieu comme un des moyens que je pourrois avoir pour rachepier mes péchez.

Madame, luy dis-je, j'ay comme vous bien de la douleur que vous ayez si peu profité de vostre disgrâce & que vous n'avez pas connu le tems de la visite du Seigneur sur vous. Si, sentant le bras du Seigneur qui s'appesantissoit sur vous, vous aviez adoré les ordres de la justice & baisé les liens où il vous mettoit, vous pourriez compter sur ces travaux & sur ces tribulations comme saint Paul comptoit sur les voyages, sur les naufrages, sur les dangers qu'il avoit courus, sur les indignitez qu'il avoit souffert & sur les prisons ; j'advoüe que de la manière que vous dites que vous en avez usé, vous avez raison de compter tout cela pour rien auprès de Dieu, & mefine de craindre que toutes les traverses

où vous avez paru si opiniâtrée à vous vouloir perdre vous-même en vous sauvant, ne servent à vous faire condamner plus sévèrement. Cet aveuglement où vous avez esté si longtems est tellement la peine de vostre péché que c'est luy-même un péché très punissable. Mais vous pouvez en quelque sens rappeler toutes les occasions passées & rendre présentement méritoire ce qui n'a esté pour vous autrefois, qu'une occasion de crime. Saint Paul nous exhorte à rachepter le tems, & vous marque par là que les pécheurs qui le perdent le peuvent réparer & non seulement effacer les fautes qu'ils y ont faites, mais en remplir les vuides par des bonnes actions & remplacer l'impénitence par la pénitence. Tous vos péchez passez moureront en vous par la grace, & le regret que vous aurez de n'avoir pas employé comme vous deviez toutes les occasions que Dieu vous a donné de vous reconnoître, s'il est bien fervent & de bonne foy, fera en vous le même effet auprès de Dieu qu'auroit pu faire l'employ même que vous en auriez fait. Voudriez-vous l'avoir fait, cela suffit pourveu que ce soit une volonté forte & sincère : Dieu ne demande que cela, parce que c'est tout ce que vous pouvez présentement ; il n'est jamais trop tard pour faire pénitence, tant qu'il Dieu présente la grâce & que le pécheur est en estat de la recevoir. Il paroist qu'il nous en fait de très signalées ; c'est à vous de ne pas les négliger. Saint Paul disoit à son disciple de ne pas négliger celles qu'il avoit reçues par l'imposition de ses mains dans son ordination & avertissoit le commun des fidèles de ne pas recevoir la grâce de Dieu en vain. Je vous dis la même chose, Madame, pensez à conserver la grâce que vous

avez reçue de Dieu par mon ministère, c'est-à-dire par l'imposition de mes mains que je vous ay faite lorsque je vous ay donné l'absolution &, pour entretenir cette grâce, soyez fidelle à toutes celles que vous sentez présentement par les inspirations secretes que Dieu vous fait en mesme tems que je vous parle; estimez autant que vous le devez la grâce que Dieu vous fait de vouloir que vous mouriez avec ignominie. Il ne pouvoit vous arriver un plus grand bonheur. N'est-il pas vray, Madame, que vous ne sçaviez ce que vous fouhaittiez quand vous fouhaittiez d'éviter la mort; il n'auroit pu vous eschoir un malheur plus fatal que de n'estre pas arrestée dans vostre fuite, que de vous sauver de vostre prison, que d'y mourir avant que d'estre jugée, & si vous avez fait des vœux pour quelque chose de semblable ou que vous ayez essayé de faire que cela fût, vous ne cherchiez que vostre perte.

Hélas, me dit-elle en m'interrompant, je vous l'ay desjà dit, en quel estat serois-je morte si j'estois morte d'une autre manière que celle dont je vais mourir sur un échafaut?

Reconnoissez donc, Madame, que c'est pour vous un coup de grâce que de mourir ainſy. Vous me parliez hier de M^r de Thou; il déclara tout hautement du moment qu'il se vit condamné à la mort qu'il tenoit cette honte à très grande grâce. On dit qu'il dit à son confesseur aussytost qu'il le vit : Mon père, allons à la mort, allons à la véritable gloire; qu'ay-je fait en ma vie pour Dieu qui m'ait pu obtenir la faveur qu'il me fait aujourd'huy d'aller à la mort avec ignominie? Et comme il alloit à la place où il devoit perdre la teste on luy fait

dire à M^r de Cinq-Mars, avec qui il estoit conduit : « Cher amy, qu'avons-nous fait de si agréable à Dieu pendant nostre vie qui l'ait obligé à nous faire cette grace d'effacer tous nos crimes par un peu d'infamie & de conquérir le ciel & tant de gloire pour un peu de honte ? Fendons nos cœurs, épuisons nos forces en remerciement de ses graces & agréons la mort de toute l'affection de nos ames. » C'est ce que disoit M^r de Thou à son compagnon & ce que vous devez dire à vous mesme avec bien plus de justice. Car, enfin, vous este tout autrement criminel que luy. Il reconnut devant ses juges que son crime méritoit la mort & il se condamna luy mesme devant qu'ils le condamnassent ; mais son crime, comme il leur dit luy mesme en se consolant de la mort à quoy il prévoyoit bien qu'ils devoient le condamner, n'estoit ni noir, ni énorme, ni estrange. C'estoit une faiblesse d'amitié qui luy avoit fait taire un secret contre l'Estat. Votre crime est si noir qu'on ne peut presque l'imaginer. Donner la mort de sang-froid à celui de qui vous avez reçu la vie, estouffer ceux qui ont pris naissance dans le sein qui vous a portée, priver du jour la personne qui vous l'a donné & ceux avec qui vous l'avez reçu, y a-t-il une soif de sang humain plus enragée que celle-là, & ne faut-il pas estre sans aucuns sentimens d'humanité pour en venir là ? Le sang que vous avez bu dans Messieurs vos frères estoit le vostre & il couloit de la mesme source que celui qui coule dans vos veines ; le sang que vous avez dévoré dans Monsieur votre père estoit le vostre & la source du vostre que vous avez voulu tarir. Votre crime est si énorme qu'il viole non seulement toutes les loix de la société

civile, mais l'instinct naturel des bestes mesmes. Où en trouverez-vous qui se défassent ainſy de toute leur famille, ſans en épargner le chef? Il eſt ſi eſtrange que nous ne liſons rien d'égal dans les hiſtoires des nations les plus barbares & des hommes les plus cruels. Vous n'avez rien veu de ſi atroce dans l'hiſtoire des Turcs; vous n'avez rien ouy de ſi épouvantable dans la vie de Néron. Voſtre crime eſt ſans exemple. Juſqu'à vous le parricide en France a eſté fort rare & l'empoisonnement eſtoit preſque inouy. Ce que ſaint Jérôme avoit dit de ſon tems ſur le ſujet des hérétiques, que la France eſtoit la ſeule qui ne produiſoit pas de monſtres, ſe pouvoit dire juſqu'à noſtre âge en matière de crimes de ce genre; c'étoient des monſtres que noſtre nation ne connoiſſoit preſque pas; falloit-il que vous luy en donnaſſiez la connoiſſance par l'exécration d'un attentat dont l'imagination ſeule remplit d'horreur les plus dénaturés? Falloit-il concevoir un deſſein ſi diabolique? Mais après l'avoir conçu ne falloit-il pas eſtouffer le monſtre devant ſa naiſſance? Falloit-il enfin le reproduire tant de fois? N'étoit-ce pas trop de l'avoir pu tenter, ſans s'opiniaſtrer à y avoir ce ſuneſte ſucces que vous y avez eu enfin ſi malheureuſement? M^r de Thou auroit pu ſe ſauver par une autre voie que par une voie infame. On remarque en luy, en ce qu'il en rapporte, de grands principes d'honneur & de religion, & il dit luy-meſme quand il parut ſur la ſcelette qu'il avoit paſſé les trois mois de ſa priſon à méditer ſur l'inſtabilité & la miſère de la vie & ſur les avantages de la mort : vous eſte bien éloignée d'avoir ainſy préparé voſtre ame & vous advouez vous-meſme que vous ſeriez miſérablement damnée

si Dieu avoit disposé de vous en l'estat où vous y estiez. Ainsy vous n'avez pas seulement à marquer vostre reconnoissance à Dieu de la grâce qu'il vous a fait de vouloir bien que vous mouriez avec infamie parce que vous partagez avec luy par là la gloire de la croix qui fait tout l'estat du nom chrétien, c'estoit ce qui faisoit parler M^r de Thou & ce qui luy faisoit regarder l'échafaut comme le témoignage le plus asseuré qu'il put avoir de sa prédestination, mais il faut y ajouter pour vous une raison particulière & reconnoître que vous este d'autant plus obligée que luy à remercier Dieu de cette grâce que vous sçavez que cette mort estoit le seul moyen de vous faire mourir pénitente. Rendez-luy, Madame, vos actions de grace de ne vous avoir pas écouté quand vous avez fait des vœux pour vostre liberté ; il ne peut vous exaucer plus avantageusement que de vous mettre en estat d'entrer dans une entière liberté, & de vous faire en mesme tems sortir d'une prison étroite, & de ce monde qui n'est proprement qu'une grande prison. Vous me parutes hier sçavoir l'exécution de M^r de Thou assez bien, & agréer qu'on vous en apporte l'exemple. Il y a un bel endroit dans ce qu'on en a escrit sur le sujet d'une inscription qu'il fit, dans le tems mesme qu'il se dispoisoit à la mort, pour mettre à la chapelle qu'il avoit fondé pendant sa prison dans les Observantins de Tarascon. C'estoit un vœu qu'il avoit fait à Dieu pour recouvrer la liberté, & comme il fut condamné, le père Observantin qui l'avoit confessé dans sa prison entre dans la chambre où il estoit avec le jésuite qui le confessa & l'assista à la mort. Il le pressa de luy dire ce qu'il vouloit qu'on mit pour titre à la

chapelle qu'il avoit fondé dans leur couvent. M^r de Thou l'ayant d'abord refusé, prit enfin la plume pour contenter ce religieux ; il écrivit ces paroles toutes chrétiennes :

A JÉSUS CHRIST LIBÉRATEUR, FRANÇOIS AUGUSTE DE THOU AYANT FAIT UN VŒU POUR LE RECOUVREMENT DE SA LIBERTÉ, ÉTANT EN PRISON, IL S'EN EST ACQUITTÉ COMME IL LE DEVOIT SUR LE POINT QU'IL ÉTOIT D'ÊTRE DÉLIVRÉ DE LA PRISON DE CETTE VIE.

C'est bien prendre les choses dans un esprit chrétien d'accomplir le vœu qu'on a fait pour sortir de prison, quand on en sort pour quitter la terre.

La terre, dit Tertulien en consolant les martyrs qui étoient sur le point de s'en séparer, n'est qu'une vaste prison ; tous ceux qui l'habitent sont condamnés à la mort avec cette différence que la prison des uns est plus longue que celle des autres, que ceux dont le supplice est retardé ne gagnent à ce retardement que de languir plus longtems dans l'attente d'une mort certaine & sont au hazard de s'en attirer une d'autant plus fâcheuse qu'elle sera plus éloignée puisqu'ils sont en état de faire de nouveaux crimes & de se rendre plus coupables avec le tems. Je vous dis hier dans la paraphrase que je vous fis du *Salve* que nous étions tous icy comme des enfans d'Eve exilés dans une vallée de larmes ; nous y sommes comme prisonniers, liés par les chaînes du corps mortel, mais bien souvent encore par celles de nos passions. C'est ce qui fait dire à saint Paul : Qui me délivrera mon corps de cette mort ? Il n'y a que la grace de Dieu qui le puisse faire par J.-C. Vous devez, Madame, être décapitée comme saint Paul,

& tenez pour une grande grace d'estre par là délivrée comme luy d'un corps mortel, délivrée de la prison de cette vie où ceux qui vivent plus longtems ne font que traîner un peu plus leurs liens. Quand vous seriez sortie de prison par adresse & en trompant la religion de vos juges, quelle joye auriez-vous pu avoir dans une vie auffy malheureuse qu'auroit esté la vostre? La fuite n'en devoit pas estre plus heureuse que les commence-
mens : vous dites qu'ils ont esté si infortunéz, les autres années ne l'auroient pas esté moins ; vos reproches de conscience, le déplaisir de vous voir abandonnée, la crainte de retomber entre les mains de la justice des hommes, mais l'affurance de ne pouvoir éviter celle de Dieu, auroient esté vos bourreaux ; ils vous auroient fait mourir cruellement autant de momens que vous auriez encore respiré. Comment vivre en cet estat paisiblement, doucement, & agréablement? Si cette vie mortelle est ennuyeuse dans la plus grande tranquillité, dans toutes ses délicatesses, chagrine & douloureuse dans le plus fort de ses plaisirs, qu'auroit-elle esté pour vous au milieu d'un trouble continuel, dans un abyfme de misères, & dans un accablement d'affliction? Mais, hélas! vous risquiez tout en vous sauvant de prison &, si on dit que la vie pour tout le monde est un coup de hazard où la perte est bien plus feure que le gain, on peut dire que c'estoit pour vous tout à fait une perte affeurée; c'estoit fait du salut de vostre ame si vous eussiez sauvé vostre corps ; vous l'avez tant de fois dit depuis que nous parlons ensemble que, puisqu'il falloit mourir un jour, il estoit à souhaitter que vous mourussiez ainfy. On doit souhaitter de vivre, quelque gain qu'on

faſſe en mourant, quand on vit pour J.-C. La mort m'eſt un gain, diſoit ſaint Paul autrefois, & je ne vis que pour ſervir J.-C. Avec tout cela il déſiroit la mort pour eſtre avec Dieu crucifié dans la gloire. Recevez donc la mort comme une faveur ſignée que Dieu vous veut faire, c'eſt par là qu'il finit voſtre priſon & qu'il brife voſ liens.

Je la reçois, me dit-elle, Monſieur, de tout mon cœur, & je ne voudrois pas mourir d'une autre manière, ſi bien préparée que je me ſentiſſe à la recevoir dans mon liſt. J'aime beaucoup mieux pour ſatiſfaire à Dieu que ce ſoit ſur l'échafaut. J'ay toute la douleur qu'on peut avoir d'avoir ſi mal ſouffert ce qu'il y a eu à ſouffrir dans mon éloignement & dans ma priſon ; j'en demande pardon à Dieu ; je voudrois préſentement en ſouffrir mille fois davantage pour luy. Si je ſouhaittois ne mourir jamais, ce ſeroit pour ſatiſfaire éternellement à Dieu par une vie pénitente ; mais parce que la mort eſt la plus grande ſatiſfaction que je puiſſe offrir à Dieu, & qu'elle doit achever mon ſacrifice, quand je pourrois ne pas mourir jamais, je le voudrois tout à l'heure pour me ſacrifier à Dieu plus librement & d'une manière plus excellente.

Madame, luy diſ-je, c'eſt là l'eſprit de la pénitence. On dit que ſaint Auguſtin répétoit ſouvent de belles paroles qu'il avoit ouy dire à un grand évêque qui, après luy avoir marqué qu'il ſentoit la mort approcher, comme ſaint Auguſtin luy voulut faire eſpérer qu'elle n'arriveroit pas ſi toſt, il luy dit : Si vous me donniez parole de ne jamais mourir, peut eſtre que cela me pourroit flatter & que j'aurois de l'empreſſement pour la

fanté; mais s'il faut mourir un jour, comme c'est la nécessité de notre condition, pourquoy demander quelque délai & ne pas mourir dès aujourd'huy? Ce mot est remarquable, mais il est plus digne d'un saint qui a toujours bien vécu que d'une personne qui a passé toute sa vie dans le crime & qui en doit faire pénitence; elle doit souhaiter de retarder sa mort quand cela dépend d'elle, mais il ne faut avoir en vue en cela que de faire la pénitence plus longue. Mais quand elle pourroit éviter la mort, elle deveroit la chercher pour l'immoler à Dieu & rendre sa pénitence parfaite; & sitôt que Dieu luy marque le tems de sa mort, elle s'y doit présenter avec ardeur. Vous sentez-vous, Madame, en cette disposition?

Ouy, Monsieur, me répondit-elle, je vais à la mort avec joye parcequ'elle mettra fin à mes péchez & qu'elle pourra en expier une partie par la miséricorde de mon Dieu. Il n'y a que la fuite de la mort qui me fasse peur, mais en quelque temps & de quelque manière que la mort vienne le jugement de Dieu est inévitable. J'espère qu'il me pardonnera mes fautes en ce monde. pour ne me pas juger en l'autre à la rigueur.

Dans le moment qu'elle achevoit ces mots, sans attendre que je reprisse la parole, elle passa à un autre discours & comme si elle eut peine à se voir couverte d'une chemise ou qu'elle eut souhaité que je luy disse quelque chose sur cela, elle me dit d'un visage assez confonné : Monsieur, me voila toute habillée de blanc.

Madame, luy dis-je, il est vray, & si vous regardez cet habit du costé de la confusion parce qu'il vous est donné pour faire amende honorable, vous devez l'estimer

beaucoup puisqu'il vous sert à faire pénitence. Je vous ay desjà dit que J.-C. fut revêtu d'une robe blanche par opprobre ; il fut couvert ensuite d'une robe de pourpre, & en tout cela on se voulut moquer de luy en le traitant de fol, & le voulant tourner en ridicule. Mais, comme dans ces habits que les hommes luy mettoient ainsi par insulte il y avoit du mystère qu'ils n'entendoient pas eux-mêmes & que le blanc marquoit son innocence & le pourpre sa charité qui luy faisoit donner son sang pour les siens, ce blanc qu'on vous donne avec raison pour paroître dans un acte de justice & de religion avec plus de honte devant les hommes & avec plus d'humiliation devant Dieu est la marque de l'innocence où la pénitence vous doit faire rentrer pour estre une victime sans tache. Vous sçavez qu'on donne dans le baptême une robe blanche à la personne qu'on baptize ; c'est le gage de la pureté que l'ame y reçoit ; il faut reporter cette robe blanche au jugement de Dieu pour y estre traité en chrétien & avoir part à l'hérédité des enfans de Dieu. C'est une robe nuptiale que doit avoir à la mort quiconque prétend s'affoir à ce banquet sacré, où Dieu éternellement se donne luy-même. Si quelqu'un se présente pour y avoir place sans estre vestu de cette robe, Dieu le repousse pieds & mains liés & les démons ministres de la justice le tirent avec eux dans les ténèbres extérieures de l'enfer. Vous aurez peut estre ouï parler de la parabole de l'évangile qui rapporte ce festin du père de famille, & pour vous dire les choses sans figure & sans allégorie, on doit représenter au jugement de Dieu la robe blanche qu'on a reçu au baptême, on doit y paroître avec

l'innocence baptismale, & ceux qui l'ont perdue par leurs péchez doivent la réparer par la pénitence. Si cette robe blanche a été souillée, il la faut laver & la blanchir dans le sang de l'agneau, comme parle saint Jean dans son Apocalypse, c'est-à-dire qu'il faut que les larmes de la pénitence se mêlent avec le sang de J.-C. & qu'il s'en fasse un bain salutaire où l'âme se lave & se blanchisse & se purge de toutes ses souillures : c'est comme elle doit se préparer aux noces de l'agneau, & voilà la signification mystique que vous pouvez vous figurer dans cette chemise qu'on vous a mis par dessus vos habits. Vous en pouvez imaginer une semblable dans la torche que nous tenons allumée. Vous avez remarqué que dans le baptême on donne un cierge allumé à la personne qu'on baptise pour témoigner par là qu'il faut conserver la charité toute ardente qui se reçoit dans ce sacrement. Quand le crime a éteint le flambeau, le feu de la pénitence le doit rallumer avant que l'époux entre pour célébrer ses noces, de peur que si l'époux étoit entré auparavant la porte ne se trouvât fermée & que l'époux ne renvoyât ceux qui viendroient après, comme il renvoya les vierges folles dans la parabole : cela s'entend généralement de tous ceux qui reprennent par la pénitence le premier état de grace dont ils étoient deséchus par leurs crimes, mais bien plus particulièrement des martyres qui répandent leur sang avec J.-C. & qui y font de nouveau baptiser comme ils l'ont été une fois dans l'eau ; ce sont particulièrement eux qui, par l'effusion de leur sang, méritent que J.-C. mêle son sang avec le leur pour leur rendre leur première intégrité, & qui, par le feu de leurs souffrances,

attirent celui du Saint-Esprit pour reprendre l'éclat que le péché leur a ôté. Les criminels condamnés à mort ne sont pas des martyrs, puisque ce n'est pas la peine, mais la cause de la peine, qui fait un martyr, comme dit saint Augustin. Auffy les distinguons-nous fort dans l'église ; nous croyons faire injure aux martyrs de prier pour eux, nous les prions, au contraire, pour nous, & nous prions pour ceux qu'on punit de mort pour leurs crimes ; cependant le sang de J.-C. & le feu du Saint-Esprit peut se trouver, quoiqu'inégalement & en un degré bien différent, dans le sang & dans les souffrances des uns & des autres pour rendre leurs âmes toutes luissantes & toutes brillantes devant Dieu qui est toute lumière & tout feu. Elevez votre cœur, Madame, à la vue de tout cet appareil extérieur & n'y regardez pas seulement ce qui y paroît au dehors, mais pénétrez-en tout le mystère.

Elle exécutoit tout cela avec beaucoup d'application & me disoit de tems en tems : il est vray, Monsieur, ce sont les cérémonies du baptême. Hélas, que j'ay souillé cette robe blanche & que j'ay eu peu de soin de rallumer ce flambeau après l'avoir éteint ! Que je seray obligée à Dieu s'il ne dédaigne pas joindre son sang au mien pour le purifier & pour m'y laver, & s'il agréé réchauffer mon âme des flammes de la charité devant que le feu brûle mon corps. Et sans me donner le tems de luy rien dire sur d'autres sujets, elle me parla de saint Alexis dont on faisoit ce jour la feste. Monsieur, me dit-elle, c'est aujourd'huy Saint-Alexis. Je vous prie, dites-moy quelque chose sur Alexis.

Je ne sçay où elle pouvoit avoir appris que c'étoit ce

jour la Saint-Alexis, si le père de Ch. ne luy avoit point dit la nuit, ou si elle ne l'avoit point vu dans le calendrier de son livre de prières, mais elle m'en parla d'elle-mesme sans que je la prévinsse là dessus & je doute qu'il me fut venu dans l'esprit de luy en parler, ne voyant rien en cela qui fut à nostre sujet. Mais comme elle m'y jetta, je fus obligé de luy répondre.

Madame, luy dis-je, que puis-je vous dire de saint Alexis avec quoy vous ayez quelque rapport; je n'en puis faire comparaison avec vous que par opposition, puisqu'il n'y a pas de conduite si opposée que la vostre à la sienne. Peut estre n'y a-t-il rien de semblable entre luy & vous que la noblesse de la naissance. C'estoit un chevalier romain comme vous este une damoiselle parisienne, mais comme sa sainteté a esté d'autant plus signalée que son sang a esté plus illustre, vos crimes sont encore plus noirs de ce que vous este née de qualité. Mais au reste quelle ressemblance pourroit-il y avoir de ce saint à vous? Il s'est sacrifié luy-mesme à la mortification & à l'humilité, & à la pureté : il n'a cherché que la peine, que l'abaissement & que l'indigeance. Et vous, vous vous este toute prostituée à la volupté, à l'ambition & à l'intérêt; vous n'avez donné vos soins qu'à faire nager vos sens dans les plaisirs, à entretenir vostre esprit de la gloire du monde, & à nourrir vostre chair dans les commodités de la vie. Il auroit pu estre aimé du monde & il a trouvé un secret pour en estre méprisé dans la maison où il estoit le plus considéré & le plus chéri. Il a voulu vivre chez son père en inconnu pour y estre traité avec indifférence & n'y estre regardé que par charité, luy qui estoit le fils de famille

& qui, par sa naissance, avoit droit à tout ce qui y estoit. Né le maître de tous les domestiques qui y servoient, il s'est mis au-dessous d'eux. Il a passé pour un mendiant dans le lieu où il devoit tout posséder, & au lieu que les valets de son père pouvoient dire qu'ils rendoient service & qu'ils gaignoient par là leurs alimens & leurs gages, il a voulu qu'ils ne le prissent tous que comme un sujet de compassion que leur maître tenoit par pitié sans estre obligé de luy rien fournir. Sitôt que le monde avoit pour luy quelque douceur, il s'en defioit comme d'un ennemy dangereux qui ne flatte que pour perdre & qui ne charme que pour tromper. Il ne fut pas plutôt marié que, sans s'approcher de son épouse, il se desroba pour estre de ceux qui suivent l'agneau dans l'Apocalypse, qui conservent la pureté du corps comme l'intégrité de l'âme, qui ne se font jamais souiller avec les femmes, comme parle saint Jean ; il voulut vivre comme un misérable, il se bannit luy-même de son pays. Il mandia son pain comme un étranger abandonné, & il ne fut plutôt reconnu dans une terre étrangère par un miracle, qu'il revint chez luy déguisé. Il y vient comme un pauvre, témoin tous les jours des inquiétudes de son père & de la douleur de son épouse. Que de tentations, Madame, ne soutient-il pas sans s'ébranler ? La tendresse qu'il avoit pour des personnes qui luy estoient si chères, qui le faisoient chercher de tous costez, & qui faisoient continuellement des vœux pour trouver ce qui estoit entre leurs mains sans qu'ils le reconnussent, combattoient en luy l'amour de la croix. Il ne voyoit pas une fois son père ou son épouse, il n'entendoit pas une fois une parole ou un soupir de

cette famille affligée que son naturel n'en fut tout pé-
nétré. Cependant pour vivre dans l'incommodité, sans
honneur, & dépouillé de tout, il a surmonté toutes ces
difficultez. Quel crucifiement ! Quelle humiliation ! Quel
défintéressement ! Quel mépris du monde & quel amour
de Dieu ! Cela s'appelle, selon saint Jérôme, fouler son
père & sa mère pour aller à Dieu, & selon l'évangile,
trahir ses parens & sa femme pour aimer Dieu, perdre
son âme pour le trouver en trouvant Dieu, en qui elle
est bien plus noblement qu'en elle même.

Qu'avez-vous fait pour entrer en balance avec cela ?
La haine implacable que vous avez eu pour votre père
n'a produit en vous que celle de Dieu & elle n'est
venue que de là : voilà le principe & le fruit de cette
passion parricide & sacrilège. Toute votre aversion n'a
pour origine que l'amour du monde & de vous même.
Vous avez envié la vie à celui qui vous l'avoit donnée,
au lieu qu'il n'y avoit rien que vous n'eussiez du faire
pour luy conserver, ne pouvant mieux marquer votre
reconnoissance pour un si grand bienfait qui est le fon-
dement de tous les autres que vous n'auriez jamais pu
assez payer ; il n'y a rien eu que vous n'ayez fait pour
la luy ôter, & ce dessein pernicieux vous a enfin réussi.
Que pouvez faire pour l'expier ? Votre vie suffit-elle
pour cela ? De quel prix peut être une teste si abomi-
nable que la votre ? Si précieuse qu'elle put être, vous
deviez la sacrifier à celle de Monsieur votre père de
qui vous la teniez. Que devez-vous présentement sacrifier
à son ombre & à sa mémoire après avoir sacrifié sa per-
sonne à votre vengeance & à vos passions ? Que devez-
vous à Dieu & de quelle considération peut être une

teste auffy coupable que la vostre pour fatisfaire à tout cela? Saint Alexis a voulu mourir devant son père & ne s'est fait connoître à luy qu'après sa mort : vous avez trouvé moyen d'exterminer toute vostre famille & de luy furvivre; vous restez au monde toute seule de vostre maison; vous n'avez pas attendu que l'âge, qui devoit vous enlever bientoit Monsieur vostre père, le fit mourir d'une mort naturelle; vous l'avez avancée par un attentat sans exemple &, de peur que la nature ne suivit à la mort entre vous & Messieurs vos frères l'ordre qu'elle avoit tenu dans la naissance en vous faisant mourir la première comme leur aînée, vous l'avez prévenue par un empoisonnement précipité. Saint Alexis a souffert un long martire pendant sa vie; la paix de l'Église a ses martyres comme la persécution; la foy fait des martyres devant les tyrans; la charité en fait au milieu des chrétiens, & on peut dire que saint Alexis, vivant comme il a fait sans vouloir estre connu de sa femme qu'il voyoit tous les jours, & passer auprès de son père pour un estranger qui manquoit du nécessaire, a esté dans sa maison le martire de la chasteté, de l'humilité et de la pauvreté. C'est là que pour répondre au dessein de Dieu sur luy, il a résisté à la tentation. Dieu l'a tenté & l'a éprouvé comme l'or dans la fournaise & il l'a trouvé digne de luy comme les martyres, & toute sa vie a esté une holocauste digne de Dieu. Dieu l'a tiré à luy & l'a osté du monde parce que le monde n'estoit pas digne de luy, non plus que des saints dont parle saint Paul. Il a méprisé le monde. Le monde l'auroit estimé s'il l'avoit connu; mais Dieu mesme jugeant que le monde estoit indigne de l'aimer, n'a pas voulu qu'il

le connu; il l'a cru même indigne de le connoître.

Que vous este loing de ce modèle, Madame! Si vous este martire, ce n'est que de l'impiété; elle a ses martires comme la religion. Vous n'este martire que du démon, du monde & de vos passions. Vous avez recherché le monde, & ce n'est que pour y vivre commodément & avec esclat que vous avez travaillé jusqu'à cette heure. Mais qu'avez-vous acquis par tous vos travaux? Le monde ne parle de vous qu'avec horreur, & au lieu que Dieu tire du monde saint Alexis parce que le monde n'est pas digne de luy, le monde vous chasse de son commerce, charge vostre personne d'imprécations, a honte de vous avoir donné l'estre, & veut, s'il se peut, estouffer vostre mémoire en réduisant vostre corps en cendres, afin qu'il ne reste plus rien de vous, parce qu'il ne vous juge pas digne de luy.

Ah! Monsieur! me dit-elle en pleurant, que j'ay de confusion de cette comparaïson!

Madame, luy dis-je, vous avez raison d'en avoir beaucoup de honte, & ce n'est pas sans sujet que vous craignez les jugemens de Dieu. Si les martires les ont craint eux-mêmes, & que ce soit pour cela que David leur fait dire : Les tirans nous ont persécutés gratis & pour la religion que nous défendions, & nous avons cependant tremblé à la vue de vos jugemens : Seigneur, vos paroles menaçantes nous ont effrayés & nous ont fait craindre de paroître devant vous, que ne doivent pas faire ceux qu'on poursuit & qu'on fait mourir avec tant de raison & pour un crime si épouvantable que le vostre? Mais, Madame, je vous l'ay déjà répété souvent, espérez dans cette confusion pour ne pas tomber dans la con-

fusion éternelle de l'enfer. On peut se sauver en mourant pour ses crimes : il n'y a qu'à confesser J.-C. de tout son cœur : il n'y a qu'à adorer ses souffrances & imiter la manière dont il est mort ; le suivre au moment de sa mort si on ne l'a pas suivi pendant sa vie. Ce qu'il a dit, qu'il confessoit devant son père qui-conque l'auroit confessé devant les hommes, c'est-à-dire qu'il obtiendrait de son père le salut de tous ceux qui voudroient bien mourir pour luy est général pour tous ceux qui meurent publiquement martyrs ou coupables & se vérifie aussi bien dans le pénitent crucifié auprès de J.-C. que dans saint Estienne le premier de tous les martyrs & le premier qui a mérité de ce Dieu une assurance d'entrer dans la gloire comme l'autre l'a eue au moment de sa mort. J.-C. promet à l'un de luy ouvrir la porte du paradis le jour de sa mort & de l'y recevoir, comme il ouvrit les cieux à l'autre à l'instant de son martyre & qu'il se fit voir à luy assis à la droite de son père. Si vous n'avez pas vécu comme saint Alexis, vous devez mourir comme luy et vous le pouvez. Offrez à Dieu ce que vous souffrirez, & priez-le de le consacrer luy-mesme & de le rendre agréable. Dites-luy après moy : Mon Dieu, comme mon sacrifice pourroit-il estre digne de vous, puisque je ne suis pas moy-mesme digne du monde & qu'il m'exclut de sa société & de son souvenir pour l'énormité de mon crime ? C'est à vous seul, mon Dieu, à effacer mes péchez, & à mettre la victime en estat de vous estre immolée, & à me préparer tellement à mourir que je meure d'une manière qui soit digne de vous, que je meure en vous.

Elle répéta ces paroles, & comme j'entendois de costé

& d'autre une confusion de voix différentes, dont quelques-unes marquoient autant d'indignation que les autres témoignaient de pitié, je luy dis : Madame, reconnaissez que vous méritez d'estre maudite de tout le monde; mais bénissez autant Dieu que vous deveriez recevoir de malédictions des hommes. David se voyant maudit & pourfuivi à coups de pierres par Semei, l'un de ses fujets qui insultoit à son malheur, reconnut dans cet outrage la main de Dieu qui le frappoit & tout innocent qu'il estoit, il le reçut avec soumission, le regardant comme envoyé de Dieu pour l'exercer & pour le punir. Vous devez bien plus regarder Dieu en tout ce que vous souffrez : toute coupable que vous estes, ce qu'on peut dire contre vous est plustost une peine due à vostre crime qu'une insulte qu'on fasse à vostre malheur.

Monsieur, me dit-elle d'un visage fort ouvert & avec une grande sérénité, je le prens comme cela, & je voudrois en souffrir plus.

Comme elle eut dit cela, je la vis tout à coup changer de visage, portant hors le tombereau ses yeux qu'elle avoit toujours eu sur moy avec une fort grande application. Sa veue estoit égarée & marquoit quelque trouble; je connus assez par là qu'il y avoit quelque chose qui luy faisoit peine & je crus qu'il le falloit découvrir pour remettre son ame dans son premier caline.

Madame, luy dis-je, il faut que vous ayez aperçu quelque chose qui vous soit à charge.

Monsieur, me dit-elle en se tournant à moy & s'efforçant de paroître sans émotion, mais ne pouvant tout d'un coup dissiper le nuage qui faisoit assez voir que

son esprit n'étoit pas dans une situation naturelle, ce n'est rien.

Madame, lui dis-je, vous ne pouvez démentir vos yeux; il y a bien du feu depuis un moment & il n'y peut estre venu qu'à la veue de quelque chose de fâcheux. Qu'est-ce que ce peut estre? Dites-le moy, je vous prie; vous m'avez promis de m'avertir de tout ce qui vous viendrait en tentation.

Monfieur, me dit-elle, je le feray auffy, mais ce n'est rien. Et tout à coup jettant les yeux sur le bourreau qui estoit debout auprès de moy & qui me regardoit en face : Monfieur, luy dit-elle, tournez-vous un peu de costé pour me couvrir cet homme-là.

Qu'est-ce que cela, dis-je au bourreau?

Monfieur, me dit-il après avoir regardé derrière luy & s'estre tourné de costé comme on l'en avoit prié, j'entend bien ce que c'est.

Il estoit d'une manière qu'il ne pouvoit pas sans se baiffer m'expliquer ce que c'estoit. Je le demanday à la dame : Madame, lui dis-je avec un peu de surprise, qu'y a-t-il là qui vous déplaist? Qui est cet homme que vous voulez qu'on vous cache?

Monfieur, me répondit-elle, ce n'est rien. C'est une foiblesse à moy de ne pouvoir pas présentement soutenir la veue d'un homme qui m'a maltraitée. Celuy que vous avez veu toucher le derrière du tombereau est Desgrais; c'est luy qui m'a arrestée à Liége & qui m'a eu longtems à sa charge. Il a eu pour moy quelque dureté, & j'ay peine à le voir présentement.

Madame, luy dis-je sans regarder du costé où il estoit, j'ay ouï parler de luy & vous m'en avez entretenu

vous-mesme; mais c'estoit un homme envoyé pour se saisir de vous & en répondre, chargé de grands ordres, qui avoit raison de vous veiller de près & de vous tenir avec grande rigueur; quand il vous auroit gardée très sévèrement, il n'auroit exécuté que sa commission; il ne pouvoit sans cela faire sa charge. Je tiens pour seur qu'il n'a rien fait au delà; mais je veux mesme, si vous le voulez, qu'il ait un peu passé cela, vous en doit-il rester aucun ressentiment? Ne devez-vous pas aimer tous ceux que vous connoissez estre les membres d'un mesme corps que vous? & vous ne pouvez aimer J.-C. qui en est le chef que vous n'aimiez tous ses membres. Celui que vous ne voulez point voir & dont l'idée vous est pénible, n'a rien fait que de juste & par l'ordre de la justice; mais quand il auroit un peu excédé, ne devez-vous pas oublier tout cela? Jésus-Christ ne pouvoit regarder ses bourreaux que comme des ministres d'iniquité qui servoient à l'injustice & qui y adjoutoient de leur chef quelque cruauté particulière: cependant il les voyoit avec patience & avec plaisir: il pria pour eux & marqua par là les sentimens de charité que tous les mourans devoient avoir pour ceux mesme qui auroient le plus esté leurs ennemis. Vous vous l'este proposé pour modèle dans vostre supplice; & ne sçavez-vous pas que quoiqu'il fût que Judas, le plus ingrat & le plus perfide des hommes, fut convenu avec les Juifs de le mettre entre leurs mains, il ne laissa pas de luy donner son corps à la cène qui estoit le présent le plus précieux qu'il luy put faire, & la plus grande marque d'union & d'amitié qu'il luy put donner? Ne sçavez-vous pas que, quoyqu'il le vit à la teste de ceux qui le cher-

choient pour le crucifier, comme leur guide, il le reçut avec des marques de tendresse & le traita d'amy? Ne sçavez-vous pas qu'il ne luy refusa pas le baiser de paix quoyqu'il connust que c'estoit le signal de trahison qu'il avoit concerté avec ses ennemis? Pouvez-vous tenir contre cet exemple? Il ne s'agit pas de faire un acte si héroïque que cela, il s'en faut bien; & vous deveriez fouhaitter quelque grande occasion de mériter en ce moment : celle-cy ne l'est pas, c'est une grande foiblesse à vous, en voyant M^r Desgrais, de souffrir; mais plus vous souffrirez, plus il faudroit vous faire violence pour le voir. Vous n'êtes pas dans un tems où vous deviez succomber à quelque délicatesse. Quelque chose qu'il vous couste à vous vaincre sur cela, il le faut faire, & ne point tenir vostre cœur contre cet exempt. Il faut, Madame, le voir non-seulement sans peine, mais avec joye.

Elle souffrit un peu pendant que je luy parlay de cette force, & je remarquay au tour de son visage qu'elle combattoit pour se surmonter. Mais ce combat ne fut que d'un moment, & après une petite grimace, elle me dit ces paroles tout haut : Monsieur, vous avez raison, & je me donne bien le tort de cette délicatesse. J'en demande pardon à Dieu, & je vous prie de vous en souvenir sur l'échafaut quand vous me réiterrez l'absolution comme vous me l'avez promis, afin qu'elle tombe sur cela comme sur autre chose. Monsieur, dit-elle tout de fuite en se tournant du costé du bourreau & luy parlant, je vous prie, retournez-vous comme vous estiez afin que je voie M^r Desgrais. Et comme le bourreau ne se tourna point pour le decouvrir, elle me dit de luy dire qu'il le fit, & je luy dis de sa part.

Je fus fort satisfait de cette résolution quoyque je ne luy en témoignasse rien. Nous estions devant l'Hôtel-Dieu quand elle s'aperçut que M. Desgrais suivoit le tombereau & le touchoit monté sur un cheval à la teste des archers qui estoient derrière en assez grand nombre, comme il y en avoit devant vis-à-vis l'église de Sainte-Geneviève-des-Ardens. Elle voulut bien voir M. Desgrais, elle fit pour cela retirer le bourreau qui l'en empêchoit : la répugnance qu'elle y avoit auparavant pouvoit ne pas venir d'un ressentiment fort criminel ; mais je crus pour l'humilier & pour la mettre à l'épreuve qu'il le falloit traiter comme tel & quoyque je visse bien que c'estoit l'exposer à la tentation que de l'obliger à voir une personne dont elle estoit mécontente, & que peut-estre il auroit suffi de disposer son esprit de manière qu'elle n'eut pas de ressentiment contre luy, je me tenois si peur d'elle que je ne craignois point de la pousser aussi loing que je fis.

Elle avoit pour lors en moy tant de confiance, & un si grand amour de la pénitence que, quand je luy aurois dit de se jeter dans un feu toute vivante, elle l'auroit fait, quoyqu'elle craignit fort ce supplice jusqu'à m'en parler trois fois dans la marche, outre ce qu'elle m'en avoit dit dans la prison. Elle m'en dit un mot devant l'Hôtel-Dieu & y revint par deux fois après son amende honorable. Monsieur, me dit-elle, ce ne fera pas toute vive qu'on me brûlera ; ce ne fera qu'après ma mort ? Madame, luy répondis-je, je vous ay déjà dit qu'on n'ajoute jamais rien à l'arrest, après qu'il est prononcé, pour rendre le supplice plus grand ; on l'adoucit quelques fois par un arresté de la compagnie qu'on destient en le

prononçant, & il est quelques fois arrivé qu'on n'a brûlé qu'après la mort des gens condamnés à l'estre tous vifs; mais il n'arrive point qu'on rende l'arrest dans l'exécution plus rigoureux qu'on ne l'a porté. Je ne çay vostre arrest que de vous mesme; vous me ditte qu'il y est dit que vostre corps sera jetté au feu après vostre mort.

Ouy, me dit-elle, en m'interrompant, ce sont les termes de l'arrest.

Et c'est pour cela, pourfuivis-je, qu'il n'en fera pas autre chose. Mais, Madame, luy dis-je, n'y a-t-il point quelque lâcheté à vous mettre en peine de cela, & une généreuse pénitence ne souhaitteroit-elle pas la mort la plus cruelle plutôt que de la craindre? Ne deveriez-vous pas, si vous estiez aussi touchée de vostre crime qu'il le faudroit, reconnoître qu'il n'y a point de supplice qui le put expier, & que pour satisfaire à Dieu d'une manière qui ait quelque proportion avec vostre parricide, vous seriez obligée de demander non-seulement d'estre brûlée toute vive, mais d'estre crucifiée comme saint Pierre, brûlée à petit feu comme saint Laurent, escorchée comme saint Barthélemy, jettée dans une chaudière bouillante comme saint Jean, lapidée comme saint Estienne, deschirée par des bestes sauvages comme saint Ignace?

Monsieur, me dit-elle d'un cœur fort attendry, je souhaitterois tout cela si je ne craignois pas le désespoir, & je le souhaite de toute mon ame, pourveu que Dieu ne m'abandonne pas. Je suis persuadée qu'il n'y peut rien y avoir de trop pour moy, & quelque chose que je souffre, ce fera toujours au-dessous de mes crimes.

C'est ainſy qu'elle me parloit sans me faire en particu-

lier aucune plainte. Elle se plaignoit bien en général de M^r. Desgrais; mais ce ne fut que par la rencontre imprévue qui la frappa tout-à-coup & qui la surprit; mais elle ne m'en marqua rien en détail, & dans tout le tems que je luy en parlay elle ne s'est jamais plainte à moy ny des juges, ny des archers, ny des gardes, ny d'incommodité ou de contrainte qu'elle eut souffert soit en chemin pour estre emmenée en France ou en prison. Cette occasion de M^r. Desgrais fut fort heureuse pour luy oster tout à fait de l'esprit ce qui pouvoit rester en elle d'aigreur contre luy, quoyque je croye qu'il y en eut peu, & que ce fut plustost un retour d'amertume qui se fit à la présence de l'objet & pour le prévenir dans la fuite contre une seconde rencontre encore plus imprévue où il auroit esté à craindre qu'elle n'eut pas fait ce qu'elle devoit si elle n'y avoit esté auparavant préparée; & j'adore la Providence de Dieu qui conduisit la chose ainſy, comme je le rapporteray dans la fuite. L'effort que je fis dans ce moment pour réprimer ce mouvement naturel d'indignation qui se fit paroistre de tems en tems fut si fortement soutenu par la grâce de Dieu qu'il ne revint plus de meſme, & ce fut là la dernière fois que son viſage fit quelque grimace : dans tout le reſte du tems, il ne donna que des marques de piété & de contrition qui augmentèrent à meſure qu'elle approchoit de la mort. Elle eſtoit toute appliquée à ce que je luy diſois, ne deſtournant pas la vue de moy, eſcoutant attentivement toutes mes paroles, & produiſant des actes de contrition à tout ce qui avoit rapport à ſon crime. Il y a ſur cela milles choſes que je ne puis eſcrire; & c'eſt aſſez que je diſe qu'on ne peut preſque

pas avoir des signes plus capables d'un cœur pénitent que j'en eus depuis ce moment où sa contrition parut encore plus sensiblement qu'auparavant. Elle fut depuis cet instant, sans relâche & sans intermission, continuelle & toujours ardente, & si M. Le Brun l'avoit prise dans ce tems, il luy auroit fait un visage aussi reposé qu'il luy en a fait un hagard & effaré ; on prétend qu'il a exprimé l'indignation même par sa teste, & il auroit peint la pénitence s'il l'avoit représentée depuis Nôtre-Dame jusqu'à sa mort, & surtout sur l'échafaut.

Quand nous entrâmes dans le parvis Nôtre-Dame, je la disposay à faire son amande honorable plutôt par un esprit pénitent & religieux que pour satisfaire par force à une formalité de justice.

Madame, luy dis-je, c'est icy où on vous va faire faire votre amande honorable qui n'est rien qu'un aveu public que vous devez faire de votre crime pour en demander pleinement pardon. Ne regardez point cette circonstance de votre supplice comme quelque forme ordinaire dans la punition des grands crimes qui se font attaquez à Dieu ou qui ont esté d'un grand scandale pour tout le public, mais comme une occasion favorable de reconnoître votre péché devant Dieu & devant les hommes. Faites cela, Madame, chrétiennement. Les hommes ne sont pas maîtres du cœur & ils ne peuvent rien ordonner que d'extérieur. Les juges peuvent vous contraindre à prononcer quelques paroles de réparation qu'ils auront fait dresser, & on vous y contraindrait si vous ne le vouliez pas faire ; mais comme ils ne jugent pas du dedans, ils ne commandent que les dehors & quand, dans le tems que vous diriez ce qu'on

vous dictera, vous y auriez vous-même une extrême répugnance & que votre cœur défavoüeroit votre langue, vous en feriez quitte pour cela au tribunal des hommes. Mais Dieu est le souverain de nos âmes comme de nos corps & de toutes les créatures; il a autorité sur l'intérieur de l'homme; il le voit seul, il en juge seul, & il ne peut jamais être content de vous si votre esprit dément ce qui se passe en vous au dehors. Il faut dans le tems que vous pliez les genoux pour vous acquitter de cette action mettre votre âme sur le pavé comme David, prosterner votre esprit, humilier votre cœur, vous abîmer dans votre néant devant la majesté de Dieu. Souvenez-vous dans cet état de l'agonie de Notre-Seigneur, qu'il eut au jardin des Olives couché par terre & suant sang & eau pour pleurer le péché dont il s'étoit chargé à la place de l'homme qu'il vouloit racheter : souvenez-vous de ce Dieu suspendu en croix qui, se voyant comme le bouc de la loi couvert de toutes les iniquitez du peuple, reconnoît que les péchez dont il est rempli le rendent indigne de pardon, qu'il mérite de n'être pas écouté de luy dans tous les cris qu'il luy fera & que ses prévarications luy ostent presque toute espérance de salut; qu'il a besoin de toute sa miséricorde pour être sauvé. Il parle au nom de tous les pécheurs qu'il représente, & c'est pour vous, Madame, pour vous en particulier, qu'il fait cette confession que vous devez faire présentement. Il est nud sur la croix pour faire réparation comme vous allez faire la vôtre nue en chemise : il est attaché comme vous êtes liée : il avoue, qu'il mérite la mort, comme la corde que vous avez au col marque que vous la méritez : il rend à Dieu

l'honneur que les péchez dont il est caution luy ont ostez, comme cette torche allumée que vous aurez dans la main est un signe de l'hommage que vous luy devez, & du dessein où vous este de réparer autant que vous le pouvez l'injure que vostre crime luy a fait. Dépouillez vostre ame de toutes les affections qui l'attachent au péché, n'y laissez que ce que Dieu y a mis, captivez vostre esprit & soumettez-le à ce joug si doux de la justice de Dieu qui n'a rien de dur en ce monde parce qu'elle est soutenue & animée par la miséricorde. Allumez en vostre cœur le flambeau de la charité pour faire par amour de Dieu tout ce que vous seriez obligée de faire par obéissance aux hommes. Que vostre cœur suive vos lèvres ou plustost qu'il les prévienne & qu'elles luy répondent. Vous n'entrerez pas dans l'église; vous ferez seulement à l'entrée comme une pénitente indigne de passer plus avant; prenez cette mortification de tout vostre cœur comme le publicain de l'Évangile qui, tout libre qu'il fut, se tenoit à la porte du temple, éloigné du sanctuaire, & se tenoit indigne d'approcher du saint des saints. Dites dès à présent ces paroles à Dieu : c'est icy, mon Dieu, que je dois, comme David, vous rendre mes vœux au milieu de cette grande ville, en présence de tout un peuple, à l'entrée de vostre saint temple; c'est icy où je dois faire une déclaration de mon crime : il faut que je dise, comme le prodigue qui avoit dissipé tout son bien, que j'ay péché contre le ciel & contre la terre & que je ne suis plus digne de passer au nombre de vos enfans : il faut que j'emprunte les paroles du publicain pour m'écrier : Seigneur, soyez-moi propice, à moy qui suis une si grande pécheresse. Il est vray que

je la suis plus que n'estoit David & que n'ont fait le prodigue et le publicain dans la parabole ; mais je le reconnois hautement & voudrois pouvoir faire une réparation qui eut du rapport avec mon crime. Seigneur mon Dieu, Jésus fils de David, fils de pécheur & père de miséricorde, ayez pitié de moy & sauvez-moy.

Elle répéta tout cela avec moy & comme je luy dis de fouhaitter autant de fois son amande honorable qu'il y avoit de personnes au parvis de Nostre-Dame où nous estions, pour la faire aux pieds d'un chacun des spectateurs, elle me témoigna qu'elle auroit fouhaitté le pouvoir faire aux pieds de tous les hommes du monde qu'elle auroit voulu assembler pour cela. Je luy mis devant les yeux l'image de J.-C. en croix, où il fit tout nud une amande honorable au nom de tous les hommes : je luy fis voir qu'il estoit cloué à la croix & qu'au lieu qu'elle tenoit un flambeau à la main qui estoit une lumière vivante, il se sacrifioit luy-mesme & vouloit que sa vie se consumast comme un flambeau, & payast ce que nous devons à son père : je luy dis d'entrer dans cet esprit, elle qui se voyoit nuds pieds, revestue d'une chemise, liée de cordes dont elle en avoit une au col, & la torche à la main. Elle prit tout ce que je luy inspiray sur cela, & me dit qu'elle espancheroit son ame devant son Dieu en cette occasion, qu'elle se prosternerait en esprit sur la place, & qu'elle demanderoit pardon à Dieu de toute sa force.

On la fit descendre dans le moment, en la portant du tombereau en bas. Je la suivis aussytost, les pieds un peu engourdis de la situation un peu incommode qu'il m'avait fallu prendre dans le tombereau trop estroit

pour y estendre mes jambes & m'obligeant à plier les genoux & de me mettre tout en double. Cet engourdissement se dissipa dans les trois premiers pas que je fis pour aller à la porte de l'église où je me mis derrière M^{me} de B.

On la fit agenoûiller sur la marche de la porte qui estoit ouverte à deux battans & où il y avoit un très grand monde dedans & hors l'église. On luy donna la torche allumée que j'avois jusque-là toujours portée avec elle; un greffier se mit à sa droite & le bourreau à gauche, & le premier luy lut une amande honorable qu'il avoit écrite dans un papier pour la luy faire répéter mot à mot après luy. Sa voix estoit foible & ce ne put estre que cela qui l'empescha pour lors de parler aussy hault que bien des gens auroient souhaité. Comme j'estois derrière elle, je l'entendis distinctement, mais je croy qu'elle ne fut guère entendue des personnes plus éloignées; le bourreau mesme qui estoit aussy près que moy avoit peine à entendre les premières paroles qu'elle dit plus bas que les autres & il luy dit d'un ton de voix forte: Dites comme Monsieur, & répétez tout après luy. Elle éleva un peu la voix & elle me parut parler avec autant de fermeté que de dévotion.

La réparation estoit conçue en ces termes: JE RECONNOIS QUE MÉCHAMMENT ET PAR VENGEANCE J'AY EMPOISONNÉ MON PÈRE ET MES FRÈRES ET ATTENTÉ A L'EMPOISONNEMENT DE MA SOEUR POUR AVOIR LEURS BIENS: DONT JE DEMANDE PARDON A DIEU, AU ROY ET A LA JUSTICE.

Quelques gens ont dit qu'elle avoit hésité à prononcer le nom de son père; je ne remarquay pas du tout cela, & je puis dire que si cela arriva ainfi, ce ne pouvoit

estre que quelque faïffissement d'horreur qui luy couppa la parole ; car, au reste, elle estoit preste à déclarer ce parricide devant tout le monde ou à en faire un aveu solemnel, comme elle en avoit une douleur mortelle & qu'elle en auroit voulu faire une pénitence publique quand elle n'y auroit pas esté obligée par son arrest.

On la reprit après l'amande honorable, & on la remit dans le tombereau sans luy donner plus de torche à porter. Je montay après elle & je me mis comme j'estois auparavant auprès d'elle, mon bonnet en teste, tenant le crucifix en ma main gauche pour luy faire regarder sans perdre de veue : elle y fut toujours attachée jusqu'à ce que nous arrivâmes à l'échafaut. Le chemin fut long à cause du grand monde que nous avions peine à percer ; je luy parlay toujours pendant ce temps-là, & j'en eus assez pour luy dire bien des choses. Je la disposay tant que je pus à entrer plus qu'elle n'avoit fait encore dans l'esprit de J.-C. allant au calvaire, & marchant dessus les pas qu'il luy avoit tracé, puisqu'elle approchoit du lieu de son supplice.

Madame, luy dis-je, je vous ay dit, en montant dans ce tombereau la première fois, qu'il ne falloit plus penser qu'à mourir avec le Seigneur & vous crucifier avec luy ; que toutes vos démarches vous menaient à la mort & que vous n'en feriez plus qui ne l'avançat. Je vous le répète encore une fois, Madame, avec plus de force que je vous l'ay dit d'abord, puisque vous ne devez plus descendre d'icy que pour monter dessus l'eschafaut & y perdre la teste. C'est à cette heure, Madame, qu'il faut dire à ce Dieu crucifié : Seigneur, marquez-moy les voyes que vous avez tenu pour aller

paravant, que quand elle eut pu se rachapter de la nécessité où elle estoit de mourir pour vivre très heureuse, elle ne le feroit pas ; que quand elle pourroit disposer de sa mort & la rendre aussy naturelle & aussy glorieuse qu'elle estoit violente & ignominieuse, qu'elle ne le voudroit pas, & qu'elle voudroit au contraire pouvoir faire qu'elle fut plus infame pour satisfaire plus à Dieu & aux hommes & pour se conformer plus au Fils de Dieu mourant en croix qu'elle prenoit pour modèle, m'adjoutant qu'elle n'avoit point d'autre motif que celui là pour me dire ce qu'elle me disoit & que ce n'estoit ny l'ennuy de la vie mesme où elle avoit esté depuis quelque tems, ny le désespoir de pouvoir obtenir une vie plus heureuse à l'advenir en ce monde qui la faisoit parler ainſy ; & que quand elle en pourroit avoir une très commode & comblée d'honneurs elle ne le désireroit pas. Monsieur, me dit-elle, ce que je vous dis est du fond de mon cœur ; je croy vous avoir donné assez de marques de sincérité de moy à vous depuis hier. Je ne suis pas dans un estat où on impose à un confesseur, & je ne ſçay à quoy seroit bon de diffimuler avec vous & de ne vous pas parler avec toute confiance. (Elle prenoit toutes ces précautions parceque, pour m'asseurer un peu plus d'elle, je luy témoignois quelques fois ne la point tout-à-fait croire en ce qu'elle m'avançoit dès la première assurance qu'elle m'en donnoit.). C'est, Monsieur, continuoit-elle, de toute mon ame que je vous parle & après y avoir bien pensé. Je ſçay que je ne puis absolument me sauver d'icy, ny détourner la mort qui approche ; il n'est pas en mon pouvoir de ne pas mourir dans un moment d'une mort infame : mais je

ne voudrois pas éviter cette mort quand je le pourrois ; je l'embrasse avec joye, & je n'en voudrois point d'autre quand la chose seroit de mon choix. Je ne voudrois pas prolonger ma vie d'un instant, du moins par rapport à moy-mesme &, si je le fouhaittois, ce ne seroit que pour faire une plus longue pénitence. Il est vray que j'ay honte d'en faire une si courte, en devant à Dieu une si grande, & dans cette veuë je voudrois pouvoir vivre un siècle dans l'estat le plus mortifié que puisse estre une criminelle : mais pour moy je ne voudrois pas ne point mourir présentement. L'ignominie ne me fait nulle peine & j'en souffrirois milles fois plus pour expier milles fois ; ouy, je voudrois mourir milles fois pour me sacrifier milles fois. Je ne voudrois point retarder ma mort & ce n'est point la disgrâce que je sçay qu'il y auroit dans une vie aussy malheureuse que la mienne, si elle estoit plus longue, qui me fait parler de cette manière : quand je pourrois m'asseurer d'une suite de vie avantageuse & eclatante, je ne le ferois pas.

Tous ces sentimens qui m'avoient d'abord assez frappé quand elle me les communiqua la première fois, me plurent encore plus lorsqu'elle me les répéta d'un air qui portoit le caractère de vérité & qui marquoit une grande contrition. Je ne puis encore m'empescher d'estre attendri au souvenir de ce discours. Il m'y paroist quelque chose de plus chrétien que dans ce qu'on fait dire à M^r de Thou en présence de ses juges pour leur marquer sa résolution à la mort. On la luy fait fonder sur les malheurs qu'il avoit eu jusqu'à cette heure dans la vie ; on luy fait dire qu'après avoir fait réflexion sur les traverses & les chagrins qu'il a effuyez depuis

qu'il est au monde, & sur le peu d'apparence qu'il y a qu'il en eut moins dans la suite des années, il ne pouvoit plus avoir de passion pour la vie. Il n'y a rien de si grand que dans ce que je viens de rapporter de M^{me} de B. Ce n'est pas que j'en fasse une comparaison avec cet homme illustre qu'on peut appeler un des héros de l'échafaut, ny la mette au-dessus de luy; je suis bien éloigné de faire l'un ou l'autre de ces deux choses; il y a cent autres circonstances de la mort de M^r de Thou qui le mettent fort au-dessus de M^{me} de B. & sans comparaison : mais en cet endroit le sentiment de l'homme ne paroît pas auprès de celui de la dame.

Elle approchoit du pont Notre-Dame quand elle m'entretenoit de cette ardeur qu'elle avoit de mourir pour se sacrifier à Dieu en esprit de pénitence, & je luy parlay sur cela de l'empressement qu'avoit eu J.-C. de mourir pour satisfaire à son père pour nous. Madame, lui dis-je, cette ardeur que vous avez pour la mort est très louable & le fils de Dieu l'a eue pour témoigner que tous ceux qui veulent mourir avec luy la doivent avoir. Il n'a désiré de faire sa dernière pasque que parceque c'estoit un passage à sa mort; il est allé au-devant de ses ennemis, & si injuste que fut sa mort du costé des hommes qui le condamnoient, il s'y est porté avec impatience. La mort à son égard estoit bien plus terrible qu'au vostre; il n'y estoit condamné que par une injustice criante, & la vostre est de justice. Celle de J.-C. estoit plus longue & plus douloureuse que la vostre ne peut estre; elle n'avoit rien qui en adoucît l'apreté & l'horreur, mais c'est assez qu'il l'ait soufferte

pour ôter à la vôtre tout ce qu'elle pouroit avoir de dur. Devant que Dieu souffrit, la mort pouvoit faire peur; mais depuis qu'il l'a luy-même soufferte, elle n'a plus rien de terrible; il l'a comme divinifiée, & un chrétien en doit faire gloire. Les apôtres avoient de la joye de souffrir pour ce Dieu crucifié & ils s'estimoient heureux d'avoir esté jugez dignes de souffrir pour luy & en son nom. Votre mort n'est pas un martire comme la leur puisque vous souffrez pour vos crimes, & vous pouvez dire comme ce criminel pénitent qui souffroit avec J.-C. : je reçois la punition que mes méchantes actions m'ont attiré. Mais qu'avoit fait Dieu pour mourir? Qu'avoient fait les apôtres? Avec tout cela vous pouvez mourir en son nom puisque tous les chrétiens, tels qui soient, doivent tout faire & tout souffrir en son nom, & qu'on ne peut rien offrir à Dieu qui luy soit agréable ny qui serve de rien pour le salut qu'en son saint nom. Vous devez regarder votre mort comme un grand bonheur & on ne peut qu'on approuve cette soif que vous témoignez en avoir; elle répond bien à celle de J.-C. en croix. Vous sçavez qu'il y dit qu'il avoit soif : c'est une autre parole de Dieu qu'il faut vous expliquer; elle est toute mystérieuse. N'avez-vous jamais pensé sérieusement à cette soif pour connoître ce qu'elle estoit & ce qu'elle signifioit?

Non, Monsieur, me dit-elle. J'ay bien ouy dire que le fils de Dieu eut soif à la croix & qu'il a dit cette parole : j'ay soif. Mais je ne l'ay jamais méditée & je ne sçay ce que vouloit dire cette soif dont il parloit.

Madame, luy dis-je, si nous ne regardions qu'à la lettre & l'histoire de l'évangile, nous pourrions entendre

par cette soif de Nostre Seigneur l'altération que luy donnoit l'excès de sa passion, & par là nous connoistrions la cause naturelle de sa soif : les grandes douleurs font ordinairement cet effet en ceux qui les souffrent, & quand nous en demeurerions là nous trouverions dans la soif de J.-C. de quoy adorer ses souffrances qui en font le principe. Mais il faut aller plus loing & chercher icy ce qu'il y a de mystérieux. Cette soif estoit prédite par les prophètes comme le remarque saint Jean : il dit mesme que ce fut pour accomplir une prédiction de l'Ecriture que le fils de Dieu dit : j'ay soif, où nous pouvons admirer la facilité que ce Dieu crucifié eut à ne rien obmettre de ce que les Escriptures portoient à son sujet, & cela suffit pour nous couvrir de confusion quand nous pensons au peu d'application que nous avons à observer la loy de Dieu, & pour nous obliger à réparer cette infidélité. Combien avez-vous, Madame, de raisons de vous le reprocher, & quelle obligation n'avez-vous pas de satisfaire à Dieu pour toutes les défobéissances qui vous ont fait violer ce commandement ? Il ne vous reste plus pour cela que de souffrir la mort dans un esprit d'obéissance & de soumission aux ordres de Dieu & des hommes ; vostre mort est ordonnée par un décret de Dieu & par l'arrest des hommes. C'estoit assez que vous fussiez des enfans d'Adam pour ne pouvoir vous dispenser de la mort ; vous sçavez que Dieu le menaça qu'il moureroit s'il violoit la deffense qu'il luy avoit faite, & dès le moment qu'il la viola il devint mortel & perdit la grâce d'immortalité qu'il avoit reçue dans la création.

C'est une sentence de mort que Dieu prononça

contre luy & contre tous les hommes qui pecheront en sa perſonne. L'exécution ſ'en fait à la mort, & ceux qui par une cruauté inhumaine tuent quelqu'un ne font qu'avancer l'exécution. C'eſt ce que dit ſaint Chriſtoſtome parlant du parricide que l'envie & la ſugelſion du démon fit faire à Caïn dans la perſonne de ſon frère Abel : Le démon, dit-il, ſçavoit affez que l'homme moureroit après qu'il l'eut fait pécher : mais il ne put attendre pour le voir mourir que la mort vint naturellement ; il l'a voulu faire prévenir par un attentat horrible qu'il fit commettre à un frère ſur ſon cadet : l'envie qu'il portoit à l'homme & qu'il inſpira à celui qu'on peut appeler ſon premier né pluſtoſt que celui de noſtre premier père & à qui on doit donner ce nom avec plus de raifon que ſaint Jean ne le donna à un hérétique qui parut dans la naiſſance de l'églife, porta cet eſprit malin, le père de malice, & cet homme de ſang, enfant d'iniquité, à une fureur à peu près ſemblable à celle d'une forcenée qui tueroit une perſonne condamnée à mort dans le tems qu'on la meneroit au ſupplice, ne pouvant attendre qu'elle y fut arrivée pour la voir mourir. Ce meurtre vous fait peur, Madame, & ce n'eſt que l'image de celui de Caïn & de celui que vous avez vous-mème commis contre M^{rs} vos frères. Ils devoient mourir par un ordre de Dieu prononcé au commencement du monde ; ils y étoient condamnés dès leur naiſſance ; mais vous n'avez pas attendu que cela s'exécutaſt naturellement ; vous les avez fait mourir en chemin. Quelle horreur n'auriez-vous pas d'un homme qui fenderoit cette preſſe de gens pour vous venir poignarder préſentement ? Vous avez plus fait, Madame, puifque

vous leur avez donné la mort dans le tems qu'ils s'en croyoient encore éloignez & que peut-estre ils ne s'y dispofoient gueres, au lieu que vous avez la mort présente & que vous pouvez dire feurement ce que la cruauté faifoit dire à ce prince qui se voyoit perfécuté par fon ennemy : il n'y a qu'un pas entre la mort & moy. Il n'y a plus, Madame, qu'un point entre vostre vie & vostre mort, & vous este ce qu'on appelle à deux doigts de la mort. Il y auroit bien de la différence de ce que feroit une perfonne qui vous donneroit la mort présentement à ce que vous avez fait à M^r vostre père & à M^{rs} vos frères ; il abrégeroit bien moins vostre vie que vous n'avez abrégé celle de M^r vostre père & de M^{rs} vos frères fur qui il semble que vous n'ayez eu l'avantage de l'aïnesse que pour estre plus semblable à ce misérable parricide de fon frère.

Je crus qu'il n'estoit pas mauvois de luy remettre en cet endroit l'énormité de fon crime devant les yeux pour le luy faire détester & offrir à Dieu tout ce qu'elle alloit souffrir pour l'expier.

Vous avez abrégé les jours de ces Messieurs, & on n'abrégeroit pas les vostres ; on vous osteroit seulement quelques momens que vous avez à respirer jusqu'à l'échafaut, & vous leur avez osté peut-estre bien des années qu'ils auroient pu vivre encore. Quand vous ne devriez mourir que par cette loy commune à tous les hommes ce seroit un précepte, & vous deveriez l'exécuter avec obéissance ; mais vos crimes vous en ont attiré un second. Dieu vous a condamnée à la mort pour vos péchez, outre que vous la deviez souffrir naturellement pour le seul que vous aviez contracté par

vostre origine & que nous appelons pour cela originel ; il vous veut punir d'une mort violente pour les autres que vous avez commis vous-mesme, & la justice des hommes n'a dans vostre arrest de mort fait que ratifier & exécuter celle de Dieu. Il faut obéir, Madame, & imiter en cela J.-C. qui fut obéissant jusqu'à la mort, & à la mort de la croix. Il avoit soif de souffrances pour accomplir la volonté de son père ; c'estoit là sa faim & sa soif, & sa soif comme sa nourriture estoit d'exécuter les ordres divins de ce père céleste. C'est de cela qu'il avoit faim : c'est de cela qu'il avoit soif.

Voilà vostre règle, Madame. Vous devez comme ce Dieu estre affamée de souffrir & altérée de la soif des eaux amères de sa passion, souhaitter avec empressement les plus grandes douleurs pour devenir conforme à cet original & pour vous soumettre à la justice divine qui vous punit aujourd'huy par le ministère de celle des hommes. Vous sçavez que ce divin maître qui n'a rien ordonné qu'il n'ait luy-mesme pratiqué & dont la vie n'a esté qu'une suite & qu'une alternative de prédications édifiantes & d'actions exemplaires pour rendre ainsy par sa langue & par ses mains un témoignage plus authentique à la vérité qu'il estoit venu faire connoître en terre, met entre les béatitudes la faim & la soif de la justice.

Heureux, dit-il, ceux qui ont faim & soif parcequ'ils seront rassasiés. Vous devez présentement avoir cette faim & cette soif, si vous voulez estre rassasiée. Avoir soif de la justice divine, c'est avoir soif de vostre salut, puisque la volonté & la justice de Dieu n'est, comme dit saint Paul, que la sanctification de la créature.

J.-C. estoit altéré de vostre salut quand il dit à la croix qu'il avoit soif. C'estoit cette mesme soif qu'il avoit lorsqu'il demanda à boire à la Samaritaine; il s'estoit fatigué dans le chemin qu'il avoit fait pour chercher à convertir cette femme adultère, & cette lassitude miséricordieuse, dit saint Augustin, marque l'ardeur de ce Dieu-homme pour le salut des hommes. Il avoit soif de la conversion de cette péchereffe & il luy fit entendre qu'elle en devoit avoir soif elle-mesme, que comme il avoit soif de la rendre sainte elle devoit avoir soif de le devenir, que s'il avoit soif de luy communiquer sa sainteté elle devoit avoir soif de la luy demander, que c'estoit luy qui avoit cette eau vive qui estancoit la soif pour toujours & dont la source jaillit jusqu'au ciel pour la vie éternelle.

Cette soif de J.-C. a esté bien plus marquée dans son crucifiement que dans son voyage en Samarie; & d'autant plus que les tourmens de la croix passoient la peine d'un voyage, d'autant plus que la soif de ce Dieu expirant sur du bois par la violence des supplices paroit estre au-dessus de la soif de ce mesme Dieu se reposant sur le bord du puits de Jacob. Il vous dit encore attaché à cette croix que je vous présente qu'il a soif de vostre salut, Madame. Il a voulu sauver les estrangers comme les Juifs, les péchereffes comme les saintes, & c'est pour cela qu'il reçoit la Magdelaine à un dîner & qu'il la sanctifie, voulant bien que ses pieds soient arrosés des larmes de cette pénitente & que ses pleurs, étant ainfi consacrées par l'influence qu'elles reçoivent des pieds divins sur qui elles se répandent, elles deviennent un baptême salutaire pour celle qui les

verfe. C'est pour cela qu'il chercha à parler à la Samaritaine, c'est pour cela enfin qu'il est élevé en croix & qu'il dit tout hault qu'il a soif. Il le dit pour toutes les âmes en général & pour chacune d'elles en particulier : il le dit pour la vôtre. Mais pour achever ce qui manque à sa soif & à sa passion, il faut une autre soif de votre part. L'ouvrage de votre rédemption doit être l'effet de sa grâce & de votre coopération, & si ce Dieu vous a créée sans vous-même, c'est-à-dire sans que vous y contribuassiez rien, il ne veut pas vous sauver de même ; il veut vous faire agir pour cela. La grâce n'agira pas toute seule ; il faut que vous y consentiez & que vous opériez avec elle : elle vous prévient, mais il la faut suivre : elle vous soutient, mais il faut que vous le vouliez bien : elle vous couronnera enfin & vous fera fournir votre carrière, mais il faudra pour cela que vous combattiez & que vous persévériez avec elle jusqu'à la fin. Votre soif, Madame, doit répondre à celle de Dieu souffrant. Il a soif de votre coopération dans l'affaire de votre salut & c'est ce qu'il vous demande avec instance quand il vous dit qu'il a soif ; & vous devez avoir soif de sa grâce & le prier avec autant de ferveur que d'humilité de vous la donner. C'est sa bonté seule qui luy fait avoir soif, & l'intérêt suffiroit en vous pour exciter la vôtre. Il a soif de vous donner son sang ; ce n'est qu'un excès de l'amour qu'il a pour vous qui produit en luy cette soif : vous devez avoir soif de le recevoir, & il ne faut que le besoin que vous en avez pour vous y obliger. Vous ne pouvez vous épargner dans l'éternité cette soif cruelle dont se plaint le riche malheureux de la parabole de l'évangile qui

demande vainement & avec des cris inutiles que le Lazare descende à luy du sein d'Abraham, mouille l'extrémité de son doigt dans l'eau & luy en vienne rafraîchir la langue pour le soulager & pour modérer la soif qu'il souffroit, si vous n'avez présentement cette sainte soif que vous pouvez satisfaire en buvant le reste du calice que J.-C. a presque tout bu pour vous : votre mort sera suivie d'une soif impitoyable qui ne pourra jamais s'éteindre. Ce Dieu a soif de vous & de votre pénitence : c'est ce qu'il veut dire à la croix par cette parole que je vous rebats si longtems parce qu'elle est toute pleine de mystère. Dira-t-il de vous, comme de ce peuple infidel, que vous ne luy avez donné pour estancher sa soif que du fiel & du vinaigre ? Il le droit si comme luy vous n'aviez une soif d'obéissance & de charité, il a soif d'obéir à son père & de sceller de son sang les marques qu'il vous a données de son amour ; vous ne pouvez répondre à cette soif que par une obéissance semblable & par un amour de gratitude. Si vous ne donniez à ce Dieu en eschange de ce que vous recevez de luy que le fiel de l'ingratitude & le vinaigre de la rébellion, il n'auroit pour vous que de l'indignation qui l'obligeroit à vous punir éternellement. Ce Dieu veut vous avaler luy mesme, dans le calice qu'il avale pour vous convertir en sa substance & vous faire en luy mesme une créature nouvelle, un membre vivant de son corps, & luy mesme & en un mot : mais il faut que vous vous disposiez à estre reçue en luy & à y demeurer. Vous pouvez sçavoir qu'il dit dans l'Apocalypse qu'il vomit les tièdes. Que ce ne soit pas une crainte basse & servile qui vous porte à souffrir avec

J.-C. ; cette lâcheté ne pouroit répondre à la soif de J.-C. : il la gousteroit comme le fiel sans l'avaller. Que ce ne soit pas même un amour médiocre qui vous anime en cette occasion : il faut un très grand amour pour un très grand péché, & comme vous avez besoin d'une grâce toute singulière, il faut un amour extraordinaire pour vous donner quelque confiance de votre salut. Voyez la soif que vous devez avoir pour profiter de celle de Dieu.

Dites luy après moy, Madame : Mon Dieu, j'adore cette divine soif que vous avez eu pour moy ; donnez m'en s'il vous plaît une qui y puisse avoir quelque rapport. Vous avez eu soif de souffrir pour obéir à votre père céleste, pour luy satisfaire à ma place, & pour me marquer l'obligation que j'avois de souffrir. L'obéissance à Dieu votre père & l'amour que vous aviez pour moy ont été les motifs de vos souffrances. Faites moy, Seigneur, souffrir de même ; donnez moy cette même foy pour me faire porter les stigmates de votre passion comme vous les aviez imprimés à saint Paul ; faites que l'obéissance & la charité m'animent à souffrir avec soumission & avec plaisir. Je dois vous obéir, je vous dois suivre, & je dois vous aimer. Je ne puis vous obéir sans souffrir pour vous, puisque vous me l'ordonnez ainsi : je ne puis vous imiter sans souffrir avec vous & porter ma croix après vous, puisque vous portez la votre & que vous souffrez : je ne puis vous aimer sans souffrir pour vous puisque l'amour vous a fait souffrir pour moy. Je veux donc souffrir, mon Dieu, et j'en ay une soif ardente : entrez en moy, Seigneur, pour me remplir de votre grace, & faites-moy entrer en vous.

Ouy, madame, repris-je, après l'avoir fait ainfy parler, Dieu daignera bien entrer en vous pour vous sanctifier, & il veut que vous entriez en luy pour estre sanctifiée. C'est sa charité qui le fait descendre & demeurer en vous, & qui vous fait passer en luy & y demeurer. Vous ne devez pas seulement dire à Dieu, comme ce patriarche disoit autrefois à l'ange qui en portoit l'image : je ne vous quitteray pas que vous ne m'ayez béni. Il faut dire avec l'épouse des cantiques : j'embrasse ce Dieu & je ne le quitteray point : je le tiens & je ne m'en sépareray point : je tiens ce Dieu crucifié pour me crucifier avec luy : je tiens la croix pour m'y attacher avec luy. Reconnoissez sa bonté qui vous prévient ; il veut bien se donner à vous. Il faut que vous disiez comme ce prophète : qui donnera de l'eau à mon cœur, & aux yeux de mon ame une source de larmes ? Cette source d'eau vous vient chercher elle même, & elle a soif de vous comme vous devez avoir soif d'elle. Il ouvre sa bouche pour vous en faire entrer dans la poitrine ; il ouvre son côté, ou il souffre qu'on l'ouvre, pour vous faire pénétrer son cœur ; il ouvre ses playes qui s'estendent presque sur tout son corps pour vous imbiber en tout luy même ; il se remplit de la substance de vostre ame pour vous remplir de son sang encore tout vivant. Quelle pureté ne deveriez vous pas avoir pour recevoir dignement cet honneur, & s'il a fallu un apôtre vierge & innocent pour reposer sur cette poitrine sacrée, que faudroit-il pour avoir entrée en elle même ? Cependant, madame, ce Dieu est tout prest à vous recevoir en luy, pourveu que vous vous prépariez à y estre reçue.

Vous sçavez qu'il demanda à son père le pardon de ceux qui le crucifioient. Mon père, luy dit-il à la croix, pardonnez-leur parcequ'ils ne sçavent pas ce qu'ils font. Il ne l'appelle pas son Dieu comme quand il se plaint à luy qu'il l'a abandonné : il l'appelle son père pour en obtenir plutoſt ce qu'il veut : il luy parle comme Dieu & comme fils, & c'eſt en cette qualité qu'on peut dire qu'il eſt toujours écouté & que rien ne luy eſt refusé. Il trouve meſme dans le plus grand de tous les crimes, tel qu'eſt un Déicide de ſang froid, une excuſe pour autorifer ſa prière; il dit que c'eſt un péché d'ignorance. C'eſtoit cependant un péché de malice ſ'il y en eut jamais, & quand J.-C. parle aux Juifs pour leur reprocher leur infidélité à ſon égard il leur fait aſſez entendre qu'ils péchent contre le Saint Eſprit en ne le voulant pas reconnoiſtre pour le Meſſie prédit par les prophètes. Il ne leur avoit fait que du bien & tous ſes miracles alloient là; il n'avoit jamais rien fait ny rien dit qu'à l'avantage des particuliers & de tout le public, & on ne pouvoit ſans la plus noire de toutes les calomnies le faire paſſer comme le prenoient les Juifs qui le crucifièrent pour un ſéducteur du peuple, pour un ſéditieux, pour un ennemy de l'Eſtat. Il le dit luy meſme aſſez haultement quand il s'agit de parler à eux & de les convaincre de leur perfidie pour les obliger autant qu'il le peut à ſe reconnoiſtre. Mais quand il eſt queſtion de demander grâce pour eux à ſon père, il expoſe leur cauſe tout d'une autre manière : ils ne ſçavent pas ce qu'ils font, dit-il. Peut-on pécher avec plus de connoiſſance qu'ils ne péchoient? Les doctes de la Loy avoient les prédictions de l'eſcriture qui leur

faisoient assez voir par l'application qu'ils en pouvoient faire aux actions de J.-C. qu'il estoit luy mesme oint du Seigneur & ce Dieu-homme qu'on attendoit pour délivrer Israël. Le peuple mesme voyoit bien des choses surhumaines en J.-C. qui rendoient témoignage de sa divinité &, quand il n'auroit pas pénétré si avant, il ne voyoit rien que d'irrépréhensible dans sa conduite & dans ses mœurs. Avec tout cela les uns & les autres le livrent à Pilate comme un scélérat ; ils luy préfèrent le plus infame & le plus criminel qui fut pour lors en Jérusalem qu'ils aiment mieux délivrer que luy ; ils le chargent de fausses accusations ; ils se servent de témoins corrompus pour déposer contre luy & la haine qu'ils font paroître est si visible que son juge mesme, tout aveuglé qu'il est, en est convaincu. Y eut-il jamais un crime plus grand dans toutes ses circonstances ? Mais y en eut-il jamais qui fut plus de sang froid & avec plus de délibération, soit que nous regardions les Juifs seuls qui le mirent entre les mains du Préfet & des soldats romains pour le juger & pour l'exécuter, ou qu'on fasse tomber les paroles de J.-C. sur ces derniers, ou qu'on y joigne les uns avec les autres ? Mon père, dit-il, ils ne sçavent ce qu'ils font, la passion les transporte : & quelque volontaire que soit leur parricide il cherche à l'excuser pour les moins charger & obtenir plus aisément pardon pour eux. Cela doit, madame, vous servir en mesme tems d'une consolation salutaire & d'une grande leçon ; cela doit vous donner une grande confiance en la miséricorde de ce Dieu & vous faire espérer qu'il fera tout prest à vous pardonner vostre crime, luy qui a prié son père de pardonner à ses ennemis :

mais en même tems cela doit vous obliger de vouloir du bien à tous ceux qui ont, en quelque manière que ce soit, contribué à votre condamnation. Ils ne l'ont fait qu'avec justice & pour punir une coupable, au lieu que les persécuteurs de J.-C. agissoient injustement & contre la vérité puisqu'ils opprimoient l'innocence & la sainteté. Retiendrez vous encore, madame, à la vue de ce Dieu de miséricorde pardonnant à ses créatures parricides, quelque ressentiment contre vos parties & les ministres de la justice ?

Non, monsieur, me dit-elle, on me fait mourir justement : je le reconnois & j'en mériterois mille fois plus que ma condamnation ne porte. Mais j'espère que Dieu me pardonnera mon crime, si atroce qu'il soit. Toutes fois, monsieur, il est si grand que c'est tout ce que je puis faire que de l'espérer, si grande que soit la bonté de Dieu.

Elle me parloit ainsi les larmes aux yeux & touchée d'un repentir sensible & je luy dis, pour l'asseurer un peu, que, tel que fut son péché, la bonté de Dieu estoit infinie & infiniment au dessus de son iniquité ; qu'il ne tiendroit qu'à elle d'obtenir le pardon qu'elle souhaitoit.

En ce moment nous arrivâmes à la Greve & celui qui conduisoit le tombereau assis sur la planche qui en fermoit le devant nous arresta à quatre pas de l'échafaut dressé au milieu de cette place. Nous fûmes là quelque tems arrestez. L'arrest fut encore lu une fois, le bourreau répétant ce que le greffier prononçoit, pendant quoy pour charmer un peu l'attention de la dame & l'empêcher d'entendre ce qui se disoit je l'exhortay

de plus en plus à mettre sa confiance en nostre Seigneur qui obtiendrait pour elle de son père céleste le pardon qu'il luy demanderait en son nom puisqu'il avoit dit luy mesme, quand il luy demanda la résurrection du Lazare, que le père l'écoutoit toujours & qu'il ne luy refusoit jamais rien.

Madame, lui dis-je, de vous mesme vous ne pourriez pas espérer le pardon; vous en este indigne; mais J.-C. s'est sacrifié & se sacrifie encore pour vous. Il a tiré en vous rachetant des mains du démon, ou plutôt des mains de son père, la scédule qui vous engageoit à la damnation éternelle & par le péché originel & par ceux que vous avez commis vous mesme; il l'a attachée avec luy à la croix. Elle n'est ny deschirée ny brulée, & vous avez encore à craindre qu'elle ne retourne entre les mains de Dieu pour luy donner sujet de vous condamner. Il faut vous servir du sang de J.-C. pour la rayer, c'est-à-dire qu'il faut mériter auprès de luy qu'il l'efface de son sang. Dites, madame, avec un Roy accablé de douleur : Seigneur, je souffre violence, & ne puis rien dans l'estat où je suis; répondez pour moy, Seigneur, vous qui avez bien voulu satisfaire pour moy. Il le faut, madame, & il ne s'agit de vostre part que de ne le point désavouer. Il faut souffrir avec luy & en luy comme je vous l'ay déjà expliqué.

Elle me parut toute pénétrée de ce que je luy disois, pleurant amèrement, & répétant d'une fort grande force ce que je luy disois. Ses yeux & son visage ne marquoient que de la contrition & cela augmenta toujours à mesure que la mort approcha.

Je ne puis m'empêcher de rapporter icy qu'en ce

•

moment le bourreau luy dit : Madame, il faut perlévérer ; ce n'est pas assez d'estre venue jusqu'icy & d'avoir répondu jusqu'à cette heure à ce que vous a dit Monsieur : (il me marquoit en disant cela) il faut aller jusques à la fin & suivre jusques là comme vous avez commencé. Il luy dit cela d'une manière assez humaine & qui me parut chrétienne. J'en fus édifié. Il est vray qu'elle ne luy répondit mot, mais elle luy fit fort honnestement un signe de teste, comme pour luy témoigner qu'elle recevoit bien ce qu'il luy disoit & qu'elle prétendoit se soutenir dans l'affiette où il la voyoit. Il m'advoua qu'il estoit surpris de sa fermeté.

Le greffier, M. Drouet, s'approcha du derrière du tombereau tout à cheval pour luy demander si elle n'avoit rien à dire de plus que ce qu'elle avoit dit, & luy donner avis que Messieurs les deux Commissaires estoient dans l'Hostel de Ville où ils estoient venus exprès pour recevoir sa déclaration si elle en avoit encore à faire. Elle ne pouvoit pas bien entendre M. Drouet, & comme j'estois entre luy & elle je luy répétoy tout haut ce qu'il luy avoit dit.

Madame, luy dis-je, monsieur Drouet demande si vous n'avez rien à adjouter à ce que vous avez dit dans vostre interrogatoire : il dit que Messieurs les Commissaires sont à l'Hostel de Ville pour recevoir ce que vous aurez à dire : ils se rendront icy dans un moment si vous voulez encore dire quelque chose. Vous sçavez ce que je vous ay dit sur l'obligation que vous avez de confesser vostre crime ; je vous le dis encore pour la dernière fois. Si vous en sçavez plus que vous n'en avez dit, vous ne pouvez espérer de salut que vous ne le

●

diffiez présentement. Pensez, Madame, que dans un instant vous allez paroître au jugement de Dieu & que vous ne pourrez estre justifiée à ce tribunal divin que vous ne répariez tout à l'heure les fautes que vous auriez faittes devant celui des hommes. La conscience ne vous reproche-t-elle rien la dessus, Madame?

Monsieur, me dit-elle, je n'ay plus rien à dire; j'ay tout dit ce que je sçavois.

Madame, luy répondis-je, est-ce tout de bonne foy? Vous n'este éloignée de la mort que d'un pas : pensez à ne pas mentir au Saint Esprit.

Monsieur, c'est tout.

Madame, lui dis-je, dites le donc tout hault à M. Drouet.

Elle luy dit le plus hault qu'elle put : Monsieur, je n'ay plus rien à dire.

Elle m'adjouta aussy tost ce qu'elle offroit de déclarer pour la descharge de Desgrais & de Briancourt & me dit d'en parler à M. Drouet.

Madame, luy dis-je, cela est inutile : j'ay offert cet acte de vostre part à M. le P. G.

Mais pour la satisfaire, je fus obligé de dire à M. Drouet à l'oreille ce qu'elle m'offroit & que M. le P. G. avoit refusé.

Monsieur, me dit-il en me répondant, cela ne sert de rien. Ce n'est pas là ce qu'on demandoit. Il suffit qu'elle n'ait rien que cela.

Il se passa encore quelques momens devant que nous passassions du tombereau à l'échafaut. Pendant quoy, elle eut de quoy beaucoup souffrir. Une infinité de peuple assemblé se pressoit pour la voir & une grande

partie crioit vengeance contre elle & luy insultoit sur son crime. On ne put faire approcher le tombereau de l'échafaut plus près que de trois pas, quelques coups de fouet que donnaît sur le peuple celui qui le conduisoit assis sur la planche de devant. J'en reçus un coup au visage comme il pouffoit le fouet en arrière pour le ramener avec plus de violence en devant sur ceux qu'il vouloit frapper pour les obliger de se ranger & de faire place. Il est vray que le coup me fut sensible & qu'en craignant d'autres je me levay à moitié pour pouffer cet homme & luy faire entendre qu'il prit garde à luy. La confusion de voix empeschoit qu'il n'entendit la mienne s'il ne se fut pas tourné de mon costé comme il le fit quand je le pouffay. Il me fit excuse & il prit garde ensuite de porter les coups sans donner de mon costé. Le bourreau estoit fort du tombereau pour disposer l'échelle de l'échafaut.

Elle me regarda d'un visage doux & d'un air plein de reconnoissance & de tendresse, les larmes aux yeux. Monsieur, me dit-elle d'un ton assez élevé qui marquoit combien elle se possédoit, mais honneste autant qu'i estoit ferme, ce n'est pas encore icy que nous devons nous séparer. Vous m'avez promis de ne me point quitter que je n'eusse la teste tranchée; j'espère que vous me tiendrez parole.

Je vous la tiendray, luy répondis-je, Madame, en l'interrompant, & ce ne sera que le moment de vostre mort qui fera celui de nostre séparation. Ne vous en mettez pas en peine, je ne vous abandonneray pas.

J'attend, Monsieur, reprit-elle, cette grâce de vous, vous vous y este engagé trop solemnellement pour y

manquer. Vous ferez, s'il vous plaist, sur l'échafaut avec moy pour achever de me rendre les offices dont j'auray befoin pour me mettre en estat d'aller rendre compte à mon souverain juge que mes crimes me font si fort craindre. Mais, Monsieur, il faut que dès cette heure je prévienne le dernier adieu que je vous dois bientôt faire, & que je vous dise par avance ce que la quantité de choses que j'auray à faire sur l'échafaut pourroit me faire échapper de la mémoire. Si je me sens bien disposée à subir la sentence des juges de ce monde que je me suis attirée par mon péché, & à concevoir quelque confiance en la miséricorde de ce dernier juge qui doit me juger là hault, ce n'est que par vostre ministère. Je dois tout cela à vos soins. Je le reconnois haultement; je voudrois pouvoir exprimer combien je me sens obligée à vostre bonté. (C'est son mot.) J'en scellerois volontiers ma reconnoissance de mon sang. Il ne me reste qu'à vous faire excuse de la peine que je vous ay donnée; je vous en demande pardon. Je croy que vous l'avez prise sans répugnance, & je veux croire de vostre charité que vous ne vous en repentez pas. Elle me répéta me voyant tout attendry : Vous m'excusez bien, Monsieur. Et comme je ne répondois rien parce que les larmes & les soupirs que je retenois avec beaucoup de peine m'otloient la liberté de la parole, elle ajouta : Je vous prie, Monsieur, de me le pardonner & de ne point regretter le tems que vous m'avez donné. Je suis fâchée de vous avoir donné de ma part si peu de satisfaction, du moins en certains momens; je vous en demande pardon. Mais je ne puis mourir sans vous prier de me dire un *De profundis* sur l'écha-

faut au moment de ma mort, & demain une messe. Souvenez-vous de moy, Monsieur, & priez Dieu pour moy.

Si je ne me fusse fenty en ce moment plus vivement touché que je ne l'ay esté de ma vie, j'aurois eu bien des choses à répondre à ses honnestetés, & je luy aurois promis bien plus d'une messe qu'elle me demandoit; mais il me fut absolument impossible de rien dire que ces deux ou trois paroles : Ouy, Madame, je feray ce que vous m'ordonnez.

Dans ce moment on la tira du tombereau, & j'eus le tems de pleurer dans mon mouchoir quelque moment pendant qu'on la descendoit. Cette descharge me soulagea &, comme le vallet du bourreau me tendit la main pour descendre du tombereau & me fit encore excuse du coup de fouet, je m'apperçus, ne la quittant point de veüe, que le bourreau qui la conduisoit dans les pas qu'elle fit pour aller à l'échafaut, l'arrestoit pour parler à un homme à cheval. Je demanday au vallet qui il estoit, & il me répondit que c'estoit Desgrais, comme je m'en doutois. Je m'approchay assez promptement pour entendre ce qu'elle luy disoit &, si bien que je l'eusse veüe préparée, j'eus peine de luy voir rencontrer une personne dont la veüe lui en avoit fait beaucoup auprès de Nostre-Dame. Je ne sçay pourquoy il affecta de se trouver à son passage, luy qui sçavoit qu'elle estoit peu contente de luy, quoyqu'il n'eut fait que sa charge dans le tems qu'il l'avoit eue à sa garde. Je ne doute pas que ce fut pour luy faire quelque compliment d'honnesteté mais, comme il ne sçavoit pas en quelle disposition elle estoit, il pouvoit craindre qu'elle ne les reçut pas bien & peut-estre les auroit

elle mal reçus si Dieu n'avoit permis ce qui luy arriva à Nostre-Dame pour la prévenir contre cette entrevue que nous ne prévoyons pas pour lors. Je ne sçay ce que luy dit cet exempt : il rapporte qu'elle luy fit excuse des peines qu'elle luy avoit données & qu'elle luy demanda de luy faire dire quelques messes & de faire prier Dieu pour elle. Je n'entendis rien de tout cela & tout ce que je pris de ce petit entretien fut la fin d'un compliment qu'elle luy faisoit en le quittant pour luy protester qu'elle estoit sa servante & qu'elle alloit mourir telle sur l'échafaut. Elle ajouta aussytost : Adieu, monsieur.

On a parlé d'une étrange manière de ce qu'on prétendoit qu'elle avoit dit en sortant du tombereau & de l'indignation qu'elle paroissoit avoir quand elle vit le bucher préparé pour bruler son corps. Mais rien n'est plus faux que ce qu'on en a dit. On luy faisoit dire en sortant du tombereau : Il n'y a donc plus de grâce à espérer & il me faut mourir ! Mais faut-il que de tant de coupables je sois la seule qu'on fasse mourir ? Elle n'a jamais rien dit de semblable ; elle a toujours compté sur la mort & ne dit pas un moment qu'il y eut aucune grâce à espérer pour elle. Elle s'est toujours reconnue seule coupable de l'empoisonnement dont elle estoit convaincue ; elle l'a confessé aux juges sans nommer de complices. Comment auroit-elle dit ce qu'on luy fait dire ? Pour moy je puis jurer que je n'ay rien ouï d'elle qui approche de cela & que je luy ay veu des sentimens de résolution, de contrition, & de désir de mourir pour expier son crime très éloignez de ces paroles si lâches & si peu chrétiennes. Je ne croy pas qu'elle ait veu le bucher non plus que moy qui n'en vis

rien du tout, & quand elle l'auroit veu elle l'auroit envisagé de sang froid, ou si elle en avoit esté émuë elle m'en auroit parlé sur l'échafaut & elle ne m'en dit rien. Je la vis monter l'eschelle avec un air fort libre le bourreau la conduisant. Je la suivis, & comme le bourreau la fit mettre à genoux devant une buche qui estoit couchée de large sur l'échafaut je m'agenouillay à costé d'elle, mais tourné d'une autre manière qu'elle pour luy parler à l'oreille. Elle avoit le visage tourné du costé de la rivière, & moy du costé de l'Hostel de Ville, à son costé droit : c'est où le bourreau me dit de me mettre, adjoutant qu'il m'avertiroit quand il faudroit changer de place.

C'est dans ce moment que je la vis si présente à elle mesme, si uniquement occupée de ce que je luy avois dit que nous ferions sur l'échafaut, me disant d'une si grande suite tout ce qu'il falloit, & me faisant passer par ordre de l'un à l'autre sans que je luy inspirasse, toute appliquée à ce que je luy faisois dire pour la préparer à la mort sans qu'il parut en elle aucune distraction, bien loing d'avoir quelque tentation comme il estoit à craindre pour elle & qu'elle m'avoit témoigné la veille qu'elle en craignoit. Je puis dire qu'elle fut si remplie de ce qu'elle devoit faire pour satisfaire à ce que je luy avois marqué auparavant, qu'elle n'eut pas le tems d'estre tentée, & que Dieu l'attacha si fort à tout cela qu'il dissipa toute autre idée estrangère. Elle me regarda toujours pendant qu'on la dispoisoit à l'exécution, & ne jetta pas les yeux hors de dessus moy. Jamais je n'ay rien veu de plus touché qu'ils me parurent & si j'avois à peindre un visage contrit & plein d'une

componction de cœur & de l'espérance du pardon, je ne voudrois point d'autres traits que ceux que je me remets encore & que je me remettray toute ma vie, qu'avoit le sien. C'estoient des yeux fort ouverts, étudians & cherchans en moy tout ce qui pouvoit la porter à obtenir de Dieu la rémission de son crime; il en sortoit de tems en tems des larmes à grosses gouttes qui marquoient assez sa douleur sincère; tout son visage ne respiroit que la ferveur d'une pénitente animée & qui feroit tout pour mériter l'absolution de ses péchez. Elle recevoit avidement tout ce que je luy disois & insistoit sur ce qui estoit le plus important; elle me conduisoit ensuite elle-mesme à quelqu'autre chose pour ne pas perdre un moment, & c'est ce que je ne puis encore admirer assez de la rapidité qu'elle avoit pour me traduire d'une pensée à une autre quand elle la voyoit épuisée, & son discernement pour faire plus de réflexion sur les choses qui avoient le plus de poids.

Rien ne la put émouvoir dans tout ce tems. Elle voyoit une foule de monde assemblée dans la place & aux fenestres; elle ne vit pas à la vérité le couteau qui la devoit frapper & je ne le vis pas moy mesme; je m'imagina qu'il estoit sous un manteau qui le couvroit sur l'échafaut de mon costé & elle ne le put pas voir parce qu'il estoit derrière elle : mais elle pouvoit se figurer tout cela quoyqu'on luy en sauvast la veüe. Cependant elle ne parut pas du tout effrayée & je ne l'ay point veüe ny plus douce, ny plus honneste, ny plus constante, ny s'oubliant plus elle-mesme, ny pensant plus à son crime pour le détester & en demander pardon à Dieu

que sur l'échafaut. Elle eut une très grande patience pour souffrir avec une souplesse extraordinaire tout ce que luy fit le bourreau pour la préparer à l'exécution. Il la decoëffa sytoft qu'elle fut à genoux : il luy coupa les cheveux par derrière & aux deux costez : il luy fit pour cela bien des fois tourner la teste de différentes manières : il la luy mania mesme quelques fois assez rudement, & cela dura bien une demy heure. Ce n'est pas que ses cheveux fussent longs ; ils estoient très courts : on dit que Desgrais la fit razer quand il l'arresta à Liège ; je ne luy ay jamais demandé, mais je ne croy pas qu'en si peu de tems ils fussent devenus si grands qu'ils estoient, quoyqu'ils ne le fussent pas beaucoup. Il falloit pourtant qu'elle les eut fait couper peut-estre un an auparavant. Ce fut l'épaisseur qui fit que le bourreau fut si long à les luy couper.

Je ne doute pas qu'elle ne sentit vivement cette honte, & quand elle se vit décoëffer à la veüe d'un si grand monde, je remarquay bien qu'elle en estoit touchée ; mais elle surmonta cette peine & se soumit à tout avec joye. Je doute qu'elle se soit jamais laissé coëffer si tranquillement qu'elle se laissa pour lors décoëffer & razer ; la main du bourreau ne luy fut pas plus rude à sentir que celle d'une demoiselle qui l'auroit coëffée ; elle luy obéit toujours ponctuellement pour se tourner, abaisser sa teste & la relever comme il luy plaisoit. Il luy deschira le haut de la chemise qu'il luy avoit mise par dessus son manteau quand elle sortit de la Conciergerie, pour luy decouvrir les épaules ; il est vray qu'il fit cela assez adroitement, mais avec beaucoup de lenteur. Il luy banda enfin les yeux & ne

trouva en elle résistance à rien. Elle estoit comme un agneau qu'on mene égorger; elle n'ouvrit non plus la bouche, pour se plaindre du bourreau qui en faisoit ce qu'il vouloit, que ne l'ouvre cet animal quand on le tond & qu'on le prend pour en faire une victime & le sacrifier. C'est la comparaison que l'Ecriture donne pour exprimer la douceur du fils de Dieu souffrant, & je ne voy rien qui marque mieux cette patience que je vis pour lors en cette dame sur le point qu'elle estoit de recevoir le coup de la mort.

J'avoué que je fus édifié de toutes les grâces qu'elle reçut de Dieu en ces momens, car je ne puis attribuer cette force d'esprit qu'elle eut pour lors qu'à celui de Dieu qui la soutenoit & qui luy faisoit faire tout ce qu'il falloit qu'elle fit comme on pourroit souhaiter qu'une personne les fit en cet estat; & plus j'y pense présentement, plus je suis convaincu que cela ne pouvoit venir d'ailleurs. Ce m'est une grande présomption que Dieu luy a fait miséricorde & l'a fait mourir en grâce pour profiter après sa mort des prières qu'on fera pour elle. Quelle autre protection que la main de Dieu pouvoit éloigner toutes les tentatives qu'elle avoit auparavant si fréquentes, & dont elle avoit raison de craindre le redoublement dans cette conjoncture, comme elle avoit auparavant témoigné le craindre? Quel autre secours que celui du ciel pouvoit détourner l'épouvante que peuvent donner à une ame l'approche de la mort, un échafaut, une assemblée de peuple sans nombre, une confusion de voix avides de sang? Quel autre consolateur que Dieu mesme luy pouvoit donner dans cet appareil de trouble & entretenir en elle ce

grand calme qui ne fut pas traversé de la moindre agitation? D'où pouvoit venir, que d'une grâce toute singulière, cet accord admirable qui se trouva en elle d'une ferme confiance en la bonté de Dieu & d'une vive appréhension de ses jugemens? Quelle autre force que celle du Seigneur pouvoit conserver tant de paix au milieu de si grandes allarmes & faire qu'une ame qui a horreur d'elle même & de la justice divine qu'elle envisage preste à fondre sur elle demeure tranquille à la vue de la miséricorde de Dieu qu'elle espère contre toute espérance? Quel autre souffle que celui du Saint Esprit pouvoit animer cette ame qui devoit estre comme noyée dans l'amertume & sans aucune action, au seul ressentiment qu'elle pouvoit avoir de se voir en estat de quitter le monde d'une manière si ignominieuse? Quel autre feu que le sien pouvoit éclairer l'esprit d'une personne qui devoit estre accablée de douleur & luy faire dire tout ce qu'elle dit, exciter sa charité, & luy faire produire de si grands actes d'amour de Dieu & d'autres vertus chrétiennes, fortifier sa mémoire, & luy représenter à point nommé tout ce que je luy avois auparavant dit que nous pourrions faire sur l'échafaut? Quel autre bras enfin que celui du Très-Haut auroit pu la soutenir & affermir même plus que devant toutes ses puissances contre les impressions que pouvoient faire sur l'imagination la main du bourreau qu'elle sentoit sur elle & qu'elle sçavoit devoir se décharger sur sa teste dans un moment?

Je rappelle encore souvent toutes ces circonstances dans mon souvenir & je les repetteray longtems. Elles m'ont extrêmement frappé & je ne voy rien, ce me

semble, dans des histoires semblables, qui les passe. Quelle différence y a-t-il de cette situation d'ame avec l'inquiétude & la lascheté qu'on rapporte du Maréchal de Biron! On dit qu'il s'emportoit contre ses accusateurs & contre les témoins & qu'il leur difoit bien des injures. Ses paroles n'estoient que de continuel reproches : il ne se possédoit pas : il ne pouvoit même souffrir la veüe du bourreau : il ne voulut pas estre lié : il ne put se résoudre à se laisser toucher par luy que de l'épée qui luy coupa la teste : il le menaça de l'étrangler de ses propres mains s'il approchoit de luy devant le moment de l'exécution : il paroissoit tout hors de luy même : il fouhaittoit qu'un des hommes armés qui estoient autour de l'échafaut dans la cour de la Bastille où il fut exécuté prévint le bourreau & le tuaît d'un coup de mousquet pour luy sauver l'infamie de mourir de la main d'un bourreau. Camarades, leur difoit-il, n'y aura-t-il personne d'entre vous qui m'honore d'une mousquetade à travers le corps? Il se leva après s'estre mis à genoux & s'estre bandé luy même, & on crut qu'il ne l'avoit fait que pour se saisir de l'épée du bourreau & s'en tuer de sa propre main. C'est pour cela que son confesseur remonta sur l'échafaut. Toute cette conduite, cette crainte de la mort, cette répugnance à la recevoir de la main du bourreau, ces échappées de désespoir & cette fureur, font honte à la mémoire de ce guerrier & relevent bien ce que j'ay dit de madame de B. qui n'eut nulle difficulté dans tout ce qu'il luy fallut souffrir du bourreau. Elle se laissa lier les mains comme si on luy eut mis des bracelets d'or, mettre la corde au col comme si c'eût esté

un collier de perles, décoëffer, razer, & découvrir le col & les épaules comme si on l'avoit parée pour la mener à quelque cérémonie. Elle n'eut pas même besoin de rien de grand pour s'animer à cette patience, comme on dit que Monsieur le maréchal de Marillac avoit eu pour se laisser couper les cheveux par le bourreau, se remettant pour s'y soumettre les paroles de Saint Paul que j'ay citées plus haut & que j'avois dit auparavant à M^{mo} de B. pour l'exhorter à ne point regarder ce que ses yeux luy faisoient voir de pénible qui n'estoit que pour un tems, & à porter les yeux en son ame sur ce qui ne se voyoit pas & qui dureroit une éternité.

Ce n'est pas que je voulusse faire aucune comparaison de M^{mo} de B. avec le Maréchal. Si le peu qu'il avoit fait de mal le met bien au dessus d'elle, c'estoit beaucoup plus encore à un homme comme luy, de sa qualité & de son mérite, de souffrir la main du bourreau quoy qu'avec un peu de répugnance, qu'à cette dame de souffrir sans peine. Mais je touche ces exemples pour faire voir combien est rare cette égalité d'ame qu'elle eut toujours sur l'échafaut. Il me semble que sa disposition à l'égard du bourreau tenoit le milieu entre celle de Monsieur de Cinq Mars & celle de Monsieur de Thou. Si unis qu'ils fussent dans la résolution de mourir chrétiennement & de recevoir la mort dans un esprit de pénitence, ils eurent des sentimens bien différens à l'égard du bourreau qui leur coupa la teste; peut estre paroisteront-ils dans les extrémités opposées qu'un tempérament de médiocrité auroit pu corriger seulement. La conduite de Monsieur de Cinq Mars en cette

occasion tient bien de la foiblesse & il se pourra trouver quelques gens qui traiteront de bassesse celle de Monsieur de Thou, à n'en juger que par la veüe du monde en faisant abstraction de la religion & de l'humilité chrétienne. Monsieur de Cinq Mars ne voulut pas que le bourreau luy touchast devant que de le décapiter; c'est sans doute une trop grande délicatesse & il auroit paru bien plus fort s'il avoit voulu estre lié & qu'il eut souffert sans peine le bourreau luy couper les cheveux, au lieu qu'il pria le frère du Pere Malavalette de luy rendre cet office. Monsieur de Thou au contraire, bien loing de refuser l'approche du bourreau, l'embrassa sitost qu'il le vit sur l'échafaut, & luy fit toutes les caresses qu'il auroit pu faire à son égal & à son meilleur amy. Il feroit à craindre que ceux qui empoisonnent toutes choses ne prétendissent que c'estoit là l'effet d'une fausse humilité qui affectoit les dehors outrés & en faisoit trop : d'autres pouroient dire qu'il y auroit quelque chose en cela de trop rampant & qu'il suffisoit en cette rencontre que Monsieur de Thou laissast tout faire dans l'ordre de la justice sans prévenir le bourreau d'un salut extraordinaire & que, quoyqu'un homme condamné ne doive pas tenir son rang, il y a pourtant toujours une certaine bienséance à garder qui empesche les excez d'honnesteté, & qu'enfin il faut toujours éviter ce qui est singulier puisqu'il peut estre mal pris, qu'il donne lieu aux critiques de glofer, & qu'il est susceptible de mauvoise interprétation comme de bonne. Ce n'est pas que je ne louë fort, de mon sentiment particulier, l'action de Monsieur de Thou : c'estoit une humiliation qui avoit pu couster beaucoup à un

homme qui auroit eu moins d'humilité que luy & il est aisé de s'en convaincre par toute la suite de l'histoire de son exécution qu'il n'y avoit en cela rien d'affecté ni de dissimulé, que tout estoit sincère & naturel en luy, & qu'il agissoit tout autrement qu'un philosophe payen, & purement par mépris chrétien. Mais je croy qu'il se trouvera des gens qui estimeront mieux un air indifférent que cet entousiasme de tendresse.

C'estoit un triste estat où fut Monsieur de Montmorancy à l'égard du bourreau quand il monta sur l'échafaut; il ne voulut pas que son barbier qui l'avoit toujours suivy jusque là & qui luy avoit coupé les cheveux le touchast. Il s'abandonna au bourreau qui acheva de le préparer à l'exécution, luy coupant encore les cheveux qu'il ne trouva pas assez coupez, & le mettant en estat d'estre exécuté. Cela est d'un esprit fort qui n'a pas de foiblesse comme Monsieur de Cinq Mars & Monsieur de Thou, et ce ménagement qui tient le milieu entre Monsieur de Cinq Mars et Monsieur de Thou est d'une ame toujours noble qui subit la loy sans se ravalier & qui se soumet sans esclavage.

C'estoit à peu près ce que fit Madame de B. dont je ne prétend pas pourtant faire aucune comparaison avec Monsieur de Montmorancy ou avec quelqu'un de ces héros de l'échafaut qui sont assez distinguez d'elle par la qualité de leur crime bien moins grief que le sien, par les grandes actions qu'ils ont fait, & peut estre mesme par quelques circonstances qui se sont passées à leur mort & qui les mettent au dessus de la sienne. Mais je puis, après avoir marqué en quelque chose les caracteres différens de ces originaux, dire

duquel approche le plus celui de cette dame, & c'est sans doute de ce dernier mêlé d'obéissance & de bienfaisance.

Elle regarda toujours le bourreau avec beaucoup d'honnêteté, mais avec bien de l'indifférence, comme elle auroit regardé un escuyer ou une damoiselle qui luy auroit rendu quelque office; elle ne l'interrogea jamais, mais elle luy répondit; quand elle luy parla d'un sellier à qui elle devoit un reste de payement pour un carosse, elle luy dit en un mot qu'elle y mettroit ordre; elle dit cela fort doucement, mais comme elle l'auroit dit à un homme fort au dessous d'elle. C'étoit dans la chapelle de la Conciergerie que cela se passa. Dans la marche elle ne cherchoit pas à le voir, mais elle n'évitoit pas sa vue; elle fit même à son valetten fortant de la prison un compliment sur le chapelet que j'ay marqué en son lieu; elle le pria de se ranger d'un costé dans le tombereau; elle luy marqua par un signe de teste qu'elle ne trouvoit pas mauvais qu'il luy eut dit un mot pour l'exhorter à la persévérance, quoique par son silence, & par une œuillade qu'elle jetta sur moy pour m'obliger à reprendre la parole, elle témoigna assez qu'elle n'auroit pas pris plaisir à lier conversation avec luy & que ce n'étoit pas par luy qu'elle vouloit estre exhortée. Sur l'échafaut elle luy obéit ponctuellement en toutes choses, faisant sur l'heure ce qu'il luy disoit de faire, mais ne luy disant pas un mot de sa part, & ne me disant pas aussy une parole qui le regardât; elle luy laissa conduire son corps comme il luy plut, sans se mettre en peine de son habileté & de son adresse, comme elle me rendit maître de son ame,

mettant son salut entre mes mains & faisant tout ce que je luy disois.

Sitôt qu'elle fut agenouillée, & moy à genoux à son costé droit où le bourreau m'avoit dit de me placer, elle regardant l'église de Nostre-Dame, & moy ayant le visage tourné à l'Hôtel de Ville, je la vis regardant l'église & je n'eus qu'à luy dire en tournant moy même à moitié la teste & luy montrant de ma main le temple : Madame, voilà les tours de Nostre-Dame, pour la faire souvenir de ce que je luy avois dit du Connétable de Saint-Paul.

Monsieur, me répondit-elle, ouy, c'est l'église Nostre-Dame, & je me remets ce que vous me dites hier du Connétable qui, dans l'estat où je suis présentement, fit sa prière à la veüe de ces tours ; faites m'en faire une, Monsieur, je vous en supplie, à son imitation ; suivons cet exemple, & commençons par là ce que j'ay à faire icy.

Je luy fis faire sur l'heure cette prière à Dieu comme elle me vint, tirée de l'Ecriture, des oraisons de l'Eglise, de Saint Augustin, & d'autres différens endroits qui se présentèrent à moy dans le moment, & comme je luy voulois faire produire des actes de foy, je la luy fis adresser à la Trinité qui en est le premier objet & dont la créance expresse est de nécessité de salut. Voicy à peu près ce que je luy fis dire :

Mon Dieu, je ne suis pas digne de lever mes yeux au ciel pour vous y prier. Si le publicain de la parabole n'oïoit les y porter & se contentoit de frapper sa poitrine pour vous marquer sa pénitence & de vous dire : Seigneur, foyez propice à un misérable pécheur,

que dois-je dire & que dois-je faire, moy qui suis une péchereffe bien plus misérable? Oferay-je répandre mon ame devant vous, moy qui ne suis que poussière dans mon origine et qu'abomination dans la fuite de ma vie? Quelle apparence qu'une ame toute noircie de crimes s'approche de vous qui este une lumière inaccessible! Mon Dieu, je n'en aurois jamais la hardiesse si je ne sçavois que vous voulez bien recevoir les pécheurs les plus coupables & que vous avez toujours les bras ouverts pour embrasser les brebis les plus égarrées quand elles veulent revenir à vous. J'ay reçu de vous, mon Dieu, dans ma naissance, une ame faite à vostre image; le baptisme luy a osté sa tâche originelle & l'a régénérée dans vostre sang; les autres sacremens luy ont esté donnez pour réparer en elle & pour y nourrir la vie spirituelle si elle en avoit fait un bon usage. Il est vray que j'ay biffé cette image & que je l'ay rendue méconnoissable; je l'ay fait plus ressembler au démon que vous ne l'aviez fait ressembler à vous-mesme; j'ay profané le sang sacré par l'abbus que j'en ay fait par mes rechutes dans le péché & par mes communions indignes. Mais, Seigneur, je suis toujours vostre créature &, quelque chose que j'aye adjouté à ce que vous avez mis en moy, le fond est de vous. Reconnoissez-le, Seigneur, oubliez tout ce que j'ay fait contre vous & ne vous souvenez que de ce que vous avez fait pour moy. Personnes divines, vous m'avez trois fois formé & je suis vostre production: Père Eternel, je suis l'ouvrage de vos mains comme le fils est vostre image; Verbe divin, je suis l'effet de vostre connoissance comme vous este vous-mesme le terme de celle du père; Esprit-Saint,

je suis le sujet de vostre amour & de vos complaisances, comme l'amour du père & du fils est vostre unique principe. Père éternel, vous este mon père par la création ; c'est par là que vous m'avez tirée du néant. Verbe divin, vous este mon libérateur & mon fauveur par vostre incarnation ; c'est par là que vous m'avez rachetée & que vous m'avez tirée de la masse corrompue, de la masse de perdition. Esprit-Saint, je ne vouderois voir mon nom escrit dans le livre de vie qui est mon unique souhait en ce monde qu'avec vous. Je donnerois ma teste très volontiers pour sauver cette ame qui m'est si chère & que j'ay enfantée pour y former J.-C. en la rendant conforme à luy.

Je prie le Seigneur Jésus par sa gloire, par la grandeur de son nom, par tout ce qu'il vous a jamais fait de bien, par l'ardeur qu'il a pour le salut de ses créatures, par tout ce qu'il a jamais fait pour cela dans la création de l'homme, dans l'incarnation, dans tous les bienfaits de l'ordre de la nature, dans tous les mystères de la grâce, de vous remettre tout ce que vous avez jamais commis de péché par vos sens & par toutes les puissances de vostre ame, qu'il vous enyvre du calice de sa passion, qu'il vous fasse avaler son sang pour vous rendre la force & la vie intérieure que vos crimes vous ont fait perdre & qu'il rende vostre nom précieux devant luy, qu'il vous baptise de son Saint-Esprit & dans le feu, qu'il purifie la victime & qu'il se la rende agréable, qu'il soit icy comme il a esté sur l'autel de la croix le pontife offrant l'hostie offerte à ce Dieu à qui il s'offre luy-mesme à luy-mesme en vous offrant à luy-mesme, qu'il passe en vous pour vivifier & annoblir vostre sacri-

fice par le sien & n'en faire qu'un holocauste de propitiation.

Offrez-luy, Madame, vostre ame qui s'en va s'en aller à luy pour paroistre à son tribunal & y estre jugée, & le corps qui doit estre réduit en cendres un moment après que l'âme en sera séparée. C'est un sacrifice qui se fera après vostre mort & que vous devez dès à présent accepter & présenter à Dieu par avance pour en avoir le mérite.

De tout mon cœur, Monsieur, me dit-elle, & je voudrois pour le faire plus méritoire estre brûlée toute vive, si je pouvois assez présumer de mon courage pour pouvoir porter ce genre de mort sans tomber dans le désespoir. Il n'y a rien que je ne souffrisse pour satisfaire à Dieu à qui je dois tout pour ses bienfaits & pour mes ingratitudez passées, pour ses grâces & pour mon crime dont je connois plus que jamais l'énormité.

Elle me dit cela d'une grande force d'esprit, mais d'un ton plus languissant qu'elle n'avoit parlé jusque là.

C'estoit sans doute la seule foiblesse du corps qui l'abbatoit, & son esprit estoit plus à luy que jamais & avoit plus de vigueur.

Je luy dis un mot de saint Estienne, & comme je commençois, le bourreau qui jusque là s'estoit préparé pour l'exécution, me fit signe de la main de me retirer un peu. Je vis bien que c'estoit pour luy donner le coup de la mort. Je me retiray seulement de deux pieds, demeurant toujours à genoux & continuant à luy parler. Elle s'aperçut à l'affoiblissement de ma voix que je m'éloignois d'elle; elle crut que je la quittois & se tournant tout à coup de mon côté, quoyqu'elle ne put plus me

voir : Ah ! Monsieur, me dit-elle, vous vous en allez, quoyque vous m'ayez promis de ne me point abandonner que je n'eusse reçu le coup.

Elle me dit cela d'une voix fort haulte, toute inquiète que je la quittasse.

Non, Madame, luy répondis-je, en hauffant ma voix afin qu'elle reconnut moins que je n'estois pas si près d'elle & qu'elle n'attendit le coup avec quelque faiffissement, je ne vous quitte point. Seurement, Madame, je vous tiendray parole & je ne me sépareray de vous qu'à la mort. Pensez à ce premier martyr saint Estienne qui, dans le tems mesme qu'on le lapidoit publiquement, vit la gloire de Dieu & J.-C. assis à la droite de son père. Vous ne verrez pas comme luy les cieux ouverts ; vos yeux mesme ne le sont pas pour regarder le ciel fermé ; il est bien juste que cet illustre témoin de nostre foy ait cet avantage sur vous, qu'il ait à sa mort un avant germe de la béatitude & qu'il commence à voir Dieu devant que de quitter le monde, au lieu que vous ne le verrez qu'après vostre mort. Mais vous pouvez des yeux de la foy voir seurement, quoyque avec obscurité & inévidence, le fils de Dieu assis à la droite du père. Vous faites profession de cette croyance dans le Symbole : cela suffit pour vous faire dire avec saint Estienne à ce Dieu tout miséricordieux : Seigneur Jésus, recevez mon esprit ! Seigneur Jésus, recevez mon esprit ! Elle répéta trois fois ces paroles après moy & elle me parut les répéter avec une grande ardeur, faisant un nouvel effort de voix & redoublant de ferveur.

Je continuay tout à l'heure à luy parler, comme je

vis le bourreau en devoir de prendre son couteau que je ne vis point du tout. Il ne la frappa pas sytost après, & j'eus le tems de luy parler ou de la faire parler à Dieu encore près d'un misere.

Madame, luy dis-je en continuant, suivez-moy autant que vous le pouvez de la voix, ou du moins, si vous ne le pouvez point, d'esprit & de cœur. Prononcez trois fois le nom de Jésus & trois fois celui de Marie. Dites avec moy : Jesu, Jesu, Jesu, Maria, Maria, Maria, Jesu Maria, Jesu Maria, Jesu Maria, Jésus ayez pitié de moy, Marie, priez pour moy, Jésus fils éternel du Père éternel & principe, avec le père, du Saint-Esprit par une opération toute miraculeuse, Jésus fils de Dieu dans l'éternité, fils de l'homme dans le tems, que ma misère fasse compassion à vostre humanité & que vostre divinité me secoure. Marie, fille de l'homme & mère de Dieu, que vostre nature céleste me vienne en ayde. Implorez-la, Madame, pour vostre crime qui ne pouvoit avoir foulé aux pieds le sang de ce Dieu homme, que vous n'ayez rejeté le sein de la mère. Elle prend trop d'intérêt à ce qui regarde celui à qui elle a donné naissance & dont elle est la créature pour n'estre pas offensée de ce qui l'offense. Elle n'a d'autres amis ny d'autres ennemis que ceux qui le font de son fils qui est son Dieu comme le nostre quoyqu'il soit le fruit de son ventre, comme il est nostre père & le principe de nostre estre. Quand elle n'auroit à nostre égard que cette qualité de mère de Dieu, nous ne pourrions faire injure à son fils sans qu'elle y prit part ou qu'elle y entraist pour beaucoup, puisque l'esprit de Marie est autant l'esprit de J. C. que la chair de J.-C. est la chair de Marie & qu'elle ne reçoit pas

moins les impressions & la communication de son esprit divin qu'il tient d'elle son corps virginal : elle est l'esprit de son esprit & l'ame de son ame, comme il est la chair de sa chair & les os de ses os. Ce nouvel Adam est né de la nouvelle Ève & en a reçu la vie mortelle en augmentant & fortifiant en elle la vie spirituelle, au lieu que la première, sortie du premier, a reçu la vie coupable de celui à qui elle attira bientôt après une double mort de l'ame & du corps. Comme les inclinations de J.-C. & de Marie sont les mêmes, leurs intérêts ne sont pas différens & leur cause est commune. Le sang de l'un étant le sang de l'autre, le sang du fils formé du plus pur sang de la mère, la mère ne peut pas voir le sacré sang de son fils profané qu'elle n'en ressent une juste douleur, & l'amitié qu'elle a pour luy fait qu'elle est encore plus touchée des sacrilèges qui se font contre le sang qui luy est commun qu'elle ne le seroit de ce qui se feroit contre le sien propre. Mais quand cette réflexion de sentiment ne luy feroit pas partager avec luy tout ce qu'il souffre & qu'elle n'auroit pas par là un droit d'exiger de nous une réparation particulière des péchez que nous commettons contre son fils, elle en auroit d'ailleurs par elle-même & nous ne pouvons plainement satisfaire à Dieu sans la désintéresser, puisque nos péchez le blessent personnellement. C'est elle qui se met entre Dieu & nous pour nous ménager ses grâces, pour nous en procurer un bon usage, & pour nous reconcilier avec luy quand nous en abusons. C'est elle qui obtient de son fils qu'il change nos cœurs et qu'il fasse en nous une conversion bien plus grande que ne fut le changement qu'elle obtint autre-

fois d'eau en vin aux nocces de Cana & qui n'estoit que la figure du miracle qu'elle opere dans le changement spirituel qui se fait en nous par la justification, qui vuide nos ames de l'eau du vice & de l'iniquité, pour ne les remplir que du vin de la grâce & de la charité. Pouvons-nous sans infidelité contre elle ne pas répondre à son entremise? Pouvons-nous sans ingratitude envers elle rebuter ou négliger les dons qu'elle nous attire de son fils? Vous avez raison, Madame, de luy vouloir faire une réparation particulière : vostre sexe luy est singulièrement dévoué & si tous les chrétiens la reconnoissent pour leur secours & tous les pécheurs pour leur refuge, les chrétiennes & les péchereuses la deveroient particulièrement prendre pour telle ; & si elles n'ont pas eu recours à elle dans leur besoin ou qu'elles ayent rejeté les grâces que Dieu luy a donné à sa prière, elles doivent luy en faire une réparation quand elles se mettent en devoir de se reconcilier avec Dieu par la pénitence. Vous le devez, Madame, plus que personne & par une raison qui vous est propre. Vous vous este, dites-vous, toujours senti de la piété pour Nostre Dame, c'est-à-dire de la vénération pour sa gloire & de l'inclination pour la prier ; si vous n'avez pas suivi cet instinct & que vous ayez esteint le Saint-Esprit, que vous ayez étouffé ce mouvement & cette inspiration, que vous vous foyez fait violence pour dissiper les bonnes semences de naturel & de grâce que vous teniez de la bonté de Dieu & de l'intercession de Marie, vous ne pouvez ne luy en pas demander pardon. Faisons-le, Madame. Je le veux comme vous le souhaitez, mais répétez auparavant en deux mots l'amande honorable que vous avez faite à

Dieu. Ne le voulez-vous pas bien ? Très volontiers, Monsieur, me répondit-elle.

Madame, repris-je tout à l'heure, ne seriez-vous pas toute preste à la faire aux pieds de tous les hommes qui sont icy assembles & vous reconnoître de bonne foy une créature abominable ? Ne voudriez-vous pas que vostre foible voix put se faire entendre à toute cette foule de monde, qu'elle se portast dans les endroits les plus éloignez, qu'elle se fit entendre des hommes & des anges, des vivants & des morts, de tous les âges, de tous les siècles, de toutes les nations, pour rendre vostre confession plus publique & vostre amande honorable plus solennelle, pour vous humilier & prosterner au dessous de toutes les créatures & multiplier autant de fois l'aveu & la détestation de vostre crime qu'il y a jamais eu, qu'il y a présentement, & qu'il y aura jamais de créatures ?

Je voudrois cela de tout mon cœur, me dit-elle.

Madame, luy dis-je en reprenant, dites donc après moy : Je reconnois mon crime à la veuë du ciel & de la terre ; je vous en fais une confession ouverte ; je voudrois, Seigneur, entrer jusque dans le fond des enfers pour m'abaisser autant que je le dois sous vostre main toute puissante & marquer à toute la nature que je me tiens la plus indigne de toutes les créatures. Il n'y en a point sous qui je ne voulusse abbatre ma teste & m'anéantir si je le pouvois pour témoigner le ressentiment que j'ay de ma faute. J'avoue qu'elle est infinie & que la réparation est bien au dessus de mes forces, qu'il ne faut pas avoir moins qu'une miséricorde infinie pour me pardonner, & c'est pour cela qu'en vous demandant

pardon & me remettant à votre mercy je vous prie dans l'amertume de mon ame & de toute l'étendue de mon cœur de ne me point condamner, mais d'avoir pitié de moy selon votre grande miséricorde & selon la multitude de vos miséricordes infinies. Vierge sainte, mère de mon Dieu, consolatrice des affligés, & mère de tous les chrétiens, j'ay péché contre le ciel et contre vous ; je ne mérite plus d'être appelée votre fille & je m'estimerois trop heureuse si vous vouliez bien me tenir pour votre servante ; j'ay dissipé toute cette substance de ma rédemption à laquelle vous aviez tant contribué ; j'ay perdu toutes les grâces que vous m'aviez obtenu de Dieu ; je vous suis redevable de tout cela ; & si vous me demandez à la rigueur ce que je dois jusqu'au dernier quart d'heure, où en serois-je et dans quel degré d'accablement me trouverois-je ? Je me verrois dans un abyfme dont je ne pourrais sortir & où je ne me reconnoitrois pas moy-mesme ; je vous confesse l'énormité de mon crime & l'impuissance où je suis de vous satisfaire ; je vous demande pardon autant que je le puis. Que n'ay-je donc le mérite qu'il faut pour l'effacer moy-mesme & vous faire une restitution rigoureuse ? Azile des criminels, ne me repoussez pas. Je n'espère trouver grâce auprès de Dieu que par vous ; je n'attend de protection qu'à l'ombre de vos ailes & par votre crédit ; je n'oserois me présenter à luy que vous ne m'y présentiez vous-mesme & que vous ne m'y reconnoissiez. Je vous vois au bas de la croix partageant avec luy en esprit toutes ses douleurs intérieures & extérieures ; faites que je me crucifie aujourd'huy avec luy & avec vous ; percez-moy de ses playes ; lavez-moy de son sang

& rendez-moy la vie de l'ame & assurez-moy la par la mort pour toute une éternité.

Après qu'elle eut dit ces paroles après moy & avec une grande ardeur, je luy fis adorer la croix et le Dieu crucifié, & je me servis pour cela à peu près des paroles du disciple de la croix & de l'Église dans l'action de grâce qu'elle nous fait faire au fils de Dieu après la messe.

Madame, luy dis-je, il faut mourir en croix. De quelque manière que meure un chrétien, il ne peut mourir en J.-C. s'il ne meurt attaché à la croix avec luy; ceux qui n'y font pas attachez des mains & des pieds du corps s'y doivent eux-mêmes attacher de toutes les puissances de leur ame. C'est pour cela que nous présentons la croix aux mourans, afin qu'ils se fassent eux-mêmes une croix du lieu & de la situation où ils doivent mourir; les malades s'en font une de leur lit, & vous vous en devez faire une de cet échafaut puisqu'il faut que vous y perdiez la teste comme J.-C. a rendu l'esprit sur la croix. Saluez la croix, Madame, comme saint André la salua quand il fut au lieu de son supplice & qu'on la luy fit voir pour l'y attacher. (Ce n'estoit pas là le lieu de faire la tritique des actes dont ces mots sont tirez; il me suffisoit pour les citer là comme de saint André que l'Église les luy fasse dire dans son office). Dites avec luy; Je vous salue, croix sacrée, source de tout mon bien, croix glorieuse qui avez acquis autant d'honneur quand vous avez reçu le dernier souffle du Sauveur du monde que vous aviez eu jusque-là d'infamie à estre le théâtre des cris & du supplice des plus grands scélérats.

Ne continuez pas, Madame, luy dis-je en l'interrompant & l'arrestant là, vous ne pouvez pas dire la fuite avec luy : Croix, disoit-il, que j'ay tant désirée, que j'ay aimée avec tant d'application & d'empressement, que j'ay toujours recherchée sans intermission. Vous este bien éloignée de pouvoir vous rendre ce témoignage de conscience. Mais tournons ces mots d'une manière qui vous convienne & reprenons cette prière apostolique.

Croix que j'ay toujours du désirer pour me conformer au modèle des prédestinez & au premier né d'entre les morts, mais que j'ay si peu souhaitée par ma lascheté; croix que je devois embrasser avec tant de joye & que j'ay éloignée autant que j'ay pu par ma délicatesse; croix que j'ay du chercher en toutes choses & sans relâche, mais que j'ay évité en tout par esprit du monde ne m'occupant qu'à ce qui pouvoit occuper ma passion & entretenir mon cœur dans l'avarice, l'ambition & la volupté, au lieu de le nourrir dans la pauvreté & le dénuement, dans le mépris & les opprobres, dans les peines & les mortifications qui sont les apanages de la croix; croix qui m'estoit préparée & que Dieu me fait rencontrer aujourd'hui quelqu'effort que j'aye fait pour la fuir & pour m'en délivrer, je vous embrasse présentement avec autant de plaisir que je vous ay détourné de moy jusqu'à cette heure. Recevez-moy sur cet échafaut, souffrez que je m'attache à vous en mesme tems qu'on m'y attache, & rendez-moy à J.-C., mon divin maître, afin qu'il m'adopte par vous pour sa fille, comme il m'a par vous rachetée de l'esclavage; adjoutez à la liberté qu'il m'a méritée, en se faisant crucifier, la qualité d'enfant qu'il ne me donnera que quand

je feray crucifiée avec luy. Voilà, Madame, ce qu'il faut dire à la croix & à J.-C. crucifié; voilà comme il faut adorer ce bois & le Dieu qui y est attaché. Suivez-moy, Madame, je vous prie, & dites après moy du moins de cœur ces paroles que j'ay tiré d'une prière de l'Eglise.

Monfieur, me dit-elle, j'espère que Dieu me donnera assez de force pour vous suivre de bouche comme de cœur. En effet, elle en eut assez pour répéter tout après moy & me donner elle-même la suite de ce qu'il falloit faire selon que nous l'avions projeté elle & moy dès la veille.

Dites, Madame, repris-je, ces paroles : Ame de mon Sauveur, toute sainte, source de toute sainteté, de la plénitude de laquelle nous avons tout reçu, sanctifiez-moy; corps de mon Sauveur, sanctifiez-moi; précieux sang de mon Sauveur, enyvrez-moy; eau toute pure & toute salutaire du côté de mon Sauveur, guérifiez-moy; passion de mon Sauveur, fortifiez-moy; Jésus, mon rédempteur & mon Sauveur, sauvez-moy, cachez-moy dans vos playes, & ne souffrez pas que je sois séparée de vous. Appelez-moy à vous d'une vocation toute puissante dans ce moment qui est celui de ma mort; tirez-moy à vous d'un attrait tout puissant à quoy je ne résiste point; surmontez toute ma résistance; soumettez à votre loy ma volonté rebelle; commandez que j'aie à vous & donnez-moy la force de le faire : ordonnez ce que vous voudrez & donnez-moy ce que vous ordonnerez d'avoir; mettez-moy en vous & passez en moy afin que je vous loue éternellement avec vos anges dans tous les siècles des siècles. Vous voulez, Seigneur, que tous les prédestinez vous aient pour frère, & c'est

pour cela que l'apôtre vous appelle le premier ne d'être plusieurs frères; mais qui pourra me faire mériter la grâce de vous avoir pour mon frère, sachant les amertumes de ma mère, cette Vierge sainte qui est ma mère par l'adoption qu'elle veut bien faire de moi comme elle est la vôtre par nature.

A ce mot M^{lle} de B. me dit tout à coup : Monsieur, faisons une prière à la Vierge. Et je lay fis dire quelque chose approchant de ces termes :

Vierge des vierges, mère des mères, seule vierge entre les mères, & seule mère entre les vierges, dont la fécondité est plus noble qu'aucune autre, & la virginité plus pure, puisque vous avez conçu d'un Dieu & enfanté un Dieu, & que vous avez été purifiée par la plénitude de la divinité qui a habité en vous spirituellement & corporellement, pourrais-je encore vous traiter de mère & oserais-je m'appeler votre fille? Comment une mère toute innocente & toute sainte reconnoitra-t-elle une fille pécheresse? Je mérite d'être desavouée, je l'avoue; mais puisque toute l'Eglise vous est donnée dans la personne de saint Jean à qui J.-C. sur le point qu'il étoit d'expirer à la croix vous donna pour mère, & que tous les chrétiens qui portent le caractère du baptême font vos enfans que ce Dieu mourant a bien voulu substituer à sa place pour vous appartenir comme il étoit votre fils, il nous dit encore pour chaque âme chrétienne en particulier qu'elle est votre fille & que vous êtes sa mère. C'est à la croix qu'il vous dit cela où il enfante lay-mesme les chrétiens; c'est là qu'en devenant leur père il vous en fait la mère. Ils font pour lay des enfans de douleur puisqu'il les engendre

en mourant, & ils font de même pour vous, puisque dans ce même moment qu'il vous les donne pour enfans, un glaive de douleur & de compassion pénètre votre ame & traverse votre cœur. J.-C. estoit le fils de votre droite, un fils opulent & puissant qui vous a comblé de bien par sa naissance; les chrétiens & particulièrement les péchereffes comme je suis font vos enfans de douleur; mais ce sont vos enfans, & que, comme saint Jean vous a pris au pied de la croix pour sa mère, vous l'avez pris pour votre fils, & en luy tous les chrétiens dont il estoit l'image. Mes péchez m'auroient fait déchoir de cette qualité glorieuse & si avantageuse, si vous n'estiez l'azile & le refuge des pécheurs & des péchereffes. Si indigne que je sois, je porte encore la marque du Seigneur que j'ay eu l'honneur de recevoir dans le baptême; ce signe est ineffaçable; je suis encore marquée au front du signe de la croix. Il est vray que ce monstre infernal, le démon, le tiran dont je me suis fait l'esclave, m'en a imprimé un autre; mais le premier demeure toujours. Faites par la tendresse que vous avez pour le salut des ames & pour la gloire du Seigneur que l'autre ne me nuise pas; effacez-le par les grâces que vous pouvez m'obtenir de Dieu; vous en este toute remplie. Faites-m'en communiquer quelqu'un; obtenez-moy cette grâce finale pour mourir agréable au Seigneur. Répandez sur moy vos bénédictions, & puisque celui qui est par nature le fruit de votre sein est bény, bénissez-moy qui suis par adoption le fruit de votre sein. Sainte Marie, mère de Dieu, faites que je vous trouve, puisqu'en vous trouvant je trouveray la vie & que je tireray mon salut du Seigneur mon Dieu qui est votre fils.

Priez pour moy, misérable péchereffe, dans ce moment qui est celui de ma mort, vous que les pécheurs prient le plus pour ce dernier instant qui fait la décision du sort des hommes & après quoy il n'y a plus de retour pour ceux à qui Dieu ne fait pas pour lors miséricorde. Marie, mère de Jésus, priez pour moy : Jésus, fils de Marie, ayez pitié de moy.

C'est, Madame, luy dis-je en luy parlant après qu'elle eut achevé de me suivre en ce que je viens de rapporter, en ce nom qu'il faut prier Jésus au nom de Marie, Marie au nom de Jésus. Si cet aveugle Juif, qui ne connoissoit rien de la naissance miraculeuse de J.-C. à l'égard de cette sainte Vierge, & qui ne croyoit pas qu'il y eut rien dans son origine de plus grand que David, pria Jésus d'avoir compassion de luy en ces termes : Jésus, fils de David, ayez pitié de moy, les chrétiens à qui la foy apprend les miracles de la divine maternité de Marie doivent plutôt prier Jésus en son nom ; & si l'aveugle reçut la guérison du corps pour cette prière au nom de David qui estoit naturellement selon la chair le père de Jésus, nous ne devons pas douter que demandant comme il faut au Seigneur, au nom de Marie qui est miraculeusement sa mère & selon le corps & selon l'esprit, la guérison de nostre ame, nous ne l'obtenions de luy.

Dans le tems que je luy parlois, ou que je la faisois elle-mesme parler ainfi, le bourreau assisté de son valet préparoit la teste à l'exécution. Il luy osta d'abord sa coëffe, cornette, & son bonnet pour la décoëffer, & j'ay remarqué auparavant qu'elle fut un peu faisie de honte quand elle se sentit décoëffer ; mais elle surmonta cela.

Il luy coupa les cheveux à costé gauche & derrière, &, comme il estoit desjà un peu avancé dans cet appareil, il me dit assez haut : Dites le *Salve*, monseigneur.

J'achevois pour lors ce que je difois sur la Vierge, que je viens de rapporter, &, après l'avoir finy j'entonnay le *Salve* de la voix la plus forte que je pus ; il est vray que, comme naturellement je l'ay assez deliée & que le long tems que j'avois desjà parlé avec attention me l'avoit encore affoiblie, joint à cela le bruit confus d'un peuple infini qui faisoit tant d'esclat qu'à peine nous pouvions nous entendre sur l'échafaut, je pus n'estre pas entendu de bien loing dans l'entonnement de cette antienne, & c'est ce qui a fait dire à bien des gens qu'on n'avoit pas chanté le *Salve*. Quand je l'eus entonné, le peuple qui estoit le plus près de l'échafaut fuivit, & les autres qui n'avoient rien entendu continuèrent à faire un si grand bruit qu'on avoit quelque peine à distinguer le chant des premiers dans le bourdonnement des plus éloignez. Je le distinguois pourtant fort bien, &, de tems en tems, j'en prenois quelque mot, si appliqué que je fusse d'ailleurs à la dame. A la vérité je n'entendis pas les dernières paroles & fus quelque tems sans m'appercevoir qu'on avoit fini & que je devois dire le verfet & l'oraison ; mais cette distraction ne vint que de la forte attention que j'avois d'ailleurs à ce que la dame me demandoit.

Quand j'eus entonné le *Salve* je laissay dire le reste du peuple parce qu'il n'y avoit pas de tems à perdre auprès d'elle & que nous n'en avions pas trop pour ce que nous avions à faire, oultre que craignant que son

esprit ne se dissipast pendant que je chanterois le *Salve*, je crus ne luy en devoir pas donner le loisir & la devoir occuper sans relasche ; ce fut aussy cette contention continuelle, avec une particulière protection de Dieu, qui l'attacha si uniquement à ce qu'elle avoit à faire, qu'elle ne pensoit à autre chose & n'eut pas la moindre atteinte de tentation. Je luy dis de se joindre de cœur à ce peuple qui chantoit pour elle.

Madame, luy dis-je, tout le monde veut bien se mettre en prière pour demander à Dieu miséricorde ; c'est pour vous qu'il prie pour faire en quelque manière à Dieu une violence qui lui est agréable : toute cette foule va comme pour forcer le Seigneur à vous pardonner ; mais tous ces gens ne font que vous assister en cette prière. Il n'y a que la charité qu'ils ont pour vous qui les fasse chanter ; vous seule y este intéressée. Toutes les prières des autres pour vous seront inutiles si vous ne priez vous-mesme & que vous ne vous disposiez, par un renouvellement de contrition plus parfaite & par une patience invincible, à recevoir le fruit de ces prières communes. Dites avec moy à cette Vierge, mère de grâces, de miséricordes, dont l'intercession auprès de Dieu fait toute mon espérance : Je crie dans cet exil, je frémis, je soupire, je gémiss & je pleure dans cette vallée de larmes. Je suis une misérable péchereffe, mais je suis vostre servante et fille de vostre servante. Regardez-moy de vos yeux tous pleins de miséricorde & rendez-moy Jésus, mon juge & vostre fils, propice & favorable. Faites par vostre entremise que je devienne digne de ses promesses. Mon Dieu qui avez choisi le corps & l'ame de cette vierge pour y habiter comme dans

vostre sanctuaire & qui, par la coopération de vostre esprit, l'avez préparée à vous recevoir, faites à sa prière que je sois délivrée de tous les maux que mon crime me pourroit attirer : tirez-moy des portes de la mort & de l'enfer que j'ay mérité, vous dont la justice menaçante & terrible conduit aux enfers & dont la miséricorde infinie en ramène. Sauvez-moy cette mort éternelle, Vierge sainte, recevez-moy tout à l'heure ; voicy l'heure de ma mort.

Comme je pensois à l'exciter à recevoir une seconde absolution sur l'échafaut elle me prévint tout à coup, se souvenant que je luy avois promis de l'abfoudre là une seconde fois. Monsieur, me dit-elle, vous m'avez dit que vous m'abfouderiez icy de nouveau devant que je paroisse au tribunal de Dieu pour luy demander à luy-mesme mon absolution & luy faire ratifier ce que vous auriez fait par avance en son nom & de son autorité ; il faut pour cela que je fasse un acte de contrition pour estre en estat de recevoir de vous l'absolution. Faisons-le, Monsieur, je vous prie, mais faites-lemoy le plus fervent qu'il se pourra, puisque ce doit estre le dernier de ma vie.

Ce sont toujours les mesmes mots et je n'ajoute rien à ce que je rapporte de ses termes ; ils me sont toujours préfens comme si je les entendois encore & si, dans ce que je décris que je luy ay fait dire, je mets beaucoup de choses avec ce que je luy pouvois dire pour lors, n'ayant pas de mot à mot une mémoire si fidelle en tout cela & me contentant seulement de me restreindre au sens de ce que je luy pus dire que je ne change en rien du tout, je rends exactement dans ce

que je récite d'elle tout ce qu'elle me dit, sans y chercher ny rien retrancher.

J'entray volontiers dans la proposition qu'elle me faisoit &, après qu'elle se fut accusée de quelque péché, je luy dis d'en demander pardon à Dieu & de tous ceux qu'elle pouroit avoir commis autrefois & je luy fis dire avec David : Seigneur, pardonnez-moy toutes les fautes de ma jeunesse; ne vous souvenez plus de mes ignorances & de mes foiblesses; effacez toutes mes iniquités & mes malices : Dieu tout puissant, remettez-moy ce que j'ay fait de mal par fragilité & par infirmité : Dieu de sagesse ineffable, ne m'imputez pas celuy que j'ay commis par une faute de connoissance : Dieu infiniment bon, oubliez tout ce que la malignité m'a fait commettre de crimes, déchargez-moy des péchez occultes qui ne viennent pas à ma connoissance, que j'ay fait sans le sçavoir ou qui ne me reviennent plus en mémoire; ne me punissez pas pour les péchez des autres dont j'ay esté la cause, l'occasion ou le complice; couvrez, Seigneur, tous mes péchez, afin que je sois de ces âmes heureuses dont David dit que les péchez font couverts par vostre miséricorde.

Je luy fis faire ensuite son acte de contrition, à quoy j'en adjoutay de foy, d'espérance, de charité & d'adoration en ce peu de mots : Mon Dieu, je vous adore, je vous crie mercy, je vous demande pardon de tous mes péchez & c'est de tout mon cœur que je vous le demande, non par la crainte des peines d'enfer qu'ils m'ont fait mériter, mais par la seule veüe de vostre bonté infinie qu'ils offensent. C'est pour cela que je les déteste de toute mon âme & que j'en ay de la douleur.

J'en ay tant d'horreur, mon Dieu, que quelque tems que j'eusse encore à vivre, jamais je ne le commettrais. Mon Dieu, je vous aime au-dessus de toutes choses; il n'y a rien de ce qui me touche icy moy-mesme que je ne voulusse vous sacrifier. Je croy fermement toutes les vérités que vous avez révélées à vostre Église, si obscures qu'elles soient. Je croy que vous este un en trois personnes dont la seconde s'est fait homme pour la rédemption de toutes les péchereuses dont je suis la première. Je croy que J.-C. mon rédempteur est mort pour me racheter, qu'il est ressuscité, qu'il vit toujours pour ne jamais mourir. Je croy que je dois ressusciter un jour & j'espère voir que cette chair mortelle à ma résurrection se réunira à mon ame pour ne s'en plus jamais séparer. J'espère, mon Seigneur & mon Dieu, que vous me sauverez, que vous mettrez mon ame à la sortie du corps dans un lieu de sûreté pour la glorifier un jour & que vous ferez revivre ce corps, prest à estre consumé en cendres, tout glorieux. J'espère, mon Dieu & mon Sauveur, que les yeux de mon corps verront vostre sainte humanité & que ceux de mon ame verront vostre divinité. J'espère que dans cette mesme chair que je porte je verray Dieu mon Sauveur.

On ne peut parler avec plus d'ardeur qu'elle parloit pour suivre de mot à mot ce que je luy disois; on ne peut avoir un visage plus touché qu'elle avoit, jettant quelques larmes de tems en tems, mais ne respirant que pénitence peinte en tous ses regards.

Comme je luy dis que j'allois luy donner l'absolution, elle craignit que ce ne fut sans luy ordonner auparavant quelque pénitence & elle me dit d'un air doux

& plaintif : Monsieur, vous m'avez tantost promis de me donner une seconde pénitence sur l'échafaut, sur la plainte que je vous ay faite que vous m'en donniez une trop légère, & vous ne m'en parlez plus présentement.

J'admiray en moy-mesme cette présence d'esprit & je luy dis que la pénitence que j'avois à luy donner c'estoit d'accepter la mort & de la souffrir pour l'expiation de ses crimes.

De tout mon cœur, Monsieur, me répondit-elle. Et ce mot me fait ressouvenir d'un qui me vient d'échapper sur son acte de contrition où elle me suivit toujours; hors quand elle en fut à ces paroles : *de tout mon cœur*, qu'elle répéta trois ou quatre fois d'elle-mesme; & comme je m'aperçus qu'au lieu de dire la suite avec moy elle les redisoit, je les luy laissay répéter tant qu'elle voulut, & je loue Dieu qui la fit appuyer sur ces paroles si essentielles à l'acte que je luy faisois faire : & quand elle cessa de les répéter, je la fis poursuivre dans l'ordre que je viens de marquer, & après qu'elle m'eut dit qu'elle recevoit la mort de tout son cœur comme une pénitence due à tous ses péchez, elle insista pour avoir encore quelqu'autre pénitence.

Madame, luy dis-je, la plus agréable à Nostre Seigneur est de boire son calice; c'est de boire la lie de son calice qui est réservé aux pécheurs; c'est de boire le calice qu'il prépara aux siens. Vous devez beaucoup à Dieu, Madame; vous luy devez des actions de grâces infinies pour les biens que vous avez reçus de luy dans la création, dans la rédemption, & dans toute la suite de vostre vie : vous luy devez une réparation infinie pour vostre crime : vous luy devez une reconnoissance éternelle

pour le pardon qu'il veut bien vous accorder. C'est luy qui en use avec vous comme avec David : c'est luy qui vous remet tous vos péchez, qui guérit toutes les maladies & toutes les langueurs de vostre ame; c'est luy qui vous veut couronner dans sa miséricorde; c'est luy qui retire de la corruption du vice : c'est luy qui vous remplira selon vostre désir, en se faisant voir à vous comme vous le souhaitez & renouvelant la jeunesse de vostre corps comme se renouvelle celle de l'Église. Mais pour tout cela vous ne pouvez rien faire qui réponde mieux à tous ces devoirs que de boire le calice. Il faut dire avec le mesme Roy pénitent : *Que rendray-je au Seigneur pour tout ce que j'ay reçu de luy? Je prendray le calice de mon Sauveur & j'invoqueray son saint nom.* C'est ce que dit Monsieur de Thou sur l'échafaut, répétant avec tant de piété & de ferveur le psaume *Credidi* dont ce verset est tiré.

Monsieur, me répondit-elle, je dis tout cela avec vous, mais donnez-moy encore quelque pénitence.

Je luy donnay à dire un *Ave*, un *Sancta est Maria mater gratia*. Ensuite de quoy luy disant : Madame, renouvez votre contrition, je luy donnay l'absolution ne disant que les paroles sacramentales parce que le tems pressoit.

Elle dit tout à l'heure ce que je luy avois donné pour pénitence & je luy expliquay le *Maria Mater gratia* en françois, sans toucher ces mots & *nos ab hoste protege* pour ne pas donner lieu à la pensée de l'ennemy tentateur qui auroit pu faire ouverture à la tentation; je le crus enchaîné ou assoupy & je craignois de l'éveiller dans une imagination vive dont il auroit pu s'emparer

à leveur de cette appréhension qui ne se pouvait
sans trouble.

Il se passa bien du temps à tout cela & il y en eut
dès-là un considérable que le *Salve* estoit finy sans qu'il
m'en fust apperçu. Le bourreau qui pensoit peu à ce
que je faisois me dit : Monsieur, le *Salve* est dit, à lui
dire l'*Oraison*. Je dis tout hault le verset à quoy
quelques gens répondirent, & ensuite l'*Oraison*. Apres
quoy le bourreau me fit lever de ma place pour
prendre une autre.

J'avois esté jusque-là à genoux du costé droit de
M^{me} de B. pendant qu'il lui soupa les cheveux du costé
gauche & derrière ; il me fit mettre devant elle par
couper ceux du costé droit. Je m'agenouillay devant elle,
la regardant en face & en obéissance au bourreau
toujours la mesme, tournant la teste comme il vult,
& prenant telle situation qu'il luy disoit de prendre. Ce
fut pour lors où la voyant devant moy, sans qu'elle eut
la peine de se tourner pour me regarder, je l'observois
mieux que je n'avois encore fait. Elle me parut avoir le
visage tout contrit & tourné à la pénitence, ne regardant
que moy seul, & prenant avec une extrême application
tout ce que je luy disois, inquiète de son salut
sans en désespérer, l'espérant sans en présumer, pénétrée
de douleur à la veüe de ses péchez & à l'appréhension
des jugemens de Dieu, soutenue de confiance en la miséricorde
de Dieu, empressée pour les choses qui regardoient son ame
sans précipitation, indifférente à tout le reste sans insensibilité,
gardant en toutes choses une modération juste & naturelle,
si toutes fois on peut appeler naturel ce qui se peut attribuer à une veüe natu-

relle telle qu'estoit l'estat où elle fut en ces momens, qui sans doute venoit de plus-haut & avoit quelque chose de surhumain. Et je puis dire, sans la trop connoître, que si elle avoit suivi son naturel elle auroit peut-estre pu mourir avec une feinte hardiesse, elle en avoit assez pour affronter la mort, mais qu'elle n'auroit pas eu la tendresse que je luy vis; au contraire son esprit alloit plutôt à paroître avec dureté & avec fierté, à mépriser la mort, qu'à la souffrir effectivement avec humilité & avec douceur.

Dès la première ceillade qu'elle me porta quand elle me vit à genoux, elle me parla de gagner les indulgences. Elle sçavoit que Madame de Lamoignon m'avoit envoyé une médaille, à quoy le Pape en avoit attaché pour cette personne mourante à qui le religieux qui l'avoit receu de Sa Sainteté la voudroit appliquer. Il me semble qu'elle me dit depuis quand j'eus l'honneur de luy parler que c'estoit un Barnabite qui l'avoit eu de Clément X & qu'il la luy avoit mise entre les mains avec intention de la faire passer à Madame de B. au moment de son exécution. Je tiray la médaille de ma poche où je l'avois mise enveloppée dans un papier, & ce papier qu'on me vit tirer sans pouvoir distinguer ce qu'il y avoit dedans mit quelques gens en peine de sçavoir ce que ce pouvoit estre. Je fis baiser la médaille à Madame de B. luy disant: Recevez, Madame, avec humilité les graces que l'Eglise veut bien vous faire par l'autorité qu'elle tient de Nostre Seigneur J.-C. — Monsieur, me dit-elle, en marquant qu'elle auroit voulu se prosterner si elle en eut eu la liberté, que faut-il faire pour gagner les indulgences? — Rien que vous connoître indigne d'en-

trer dans le trésor de l'Eglise & de la grace qu'elle veut bien vous faire de vous en faire part, & la recevoir avec une grande reconnoissance. Dites à Dieu : Mon Dieu je me confesse très indigne de participer aux mérites surabondants de vostre passion, de la Vierge sainte vostre mère, & des autres saints vos serviteurs. Je mérite plutôt leur exécution que leur bénédiction ; mais puisque vous avez assez de bonté pour vouloir bien que l'Eglise qui est vostre épouse & ma mère, comme vous este mon père & son époux, & à qui vous avez donné pour douaire le pouvoir de délier les esclaves du démon & du péché, de les mettre en liberté, & de remettre tous les crimes avec promesse de ratifier au ciel ce qu'elle feroit en terre sur cela, puise dans cet amas inépuisable de vos mérites que vous luy avez laissé pour trésor la grace d'indulgence pour répandre sur moy & suppléer ainsi à mon défaut, j'ay pour ce surcroit de faveur toute la reconnoissance dont je suis capable. Je voudrois pouvoir par un million de siècles d'une vie pénitente expier mes péchez & satisfaire à la rigueur de vostre justice, sans mettre à la place des satisfactions que je vous dois vos mérites que vous me communiquez gratuitement. Je souffriray, mon Dieu, tant qu'il vous plaira dans le purgatoire ; il n'y a rien de si sensible ny d'une si longue durée que je ne souffre très volontiers, que je ne tiennne au-dessous de ce que je mérite, pourveu que je meure en grâce, que je vous aime en mourant & que je sois assurée qu'enfin vous serez satisfait de moy & que vous me donnerez entrée dans la félicité des saints pour jouir éternellement de vostre présence & vous voir face à face.

C'est ce qu'elle dit. Après quoy je luy fis ajouter trois fois le nom de Jésus & autant celuy de Marie pour l'indulgence plénière que Paul IV a donné pouvoir à nos Messieurs qui estoient en Sorbonne du tems qu'il remplissoit le Saint-Siège d'appliquer aux personnes condamnées à la mort qu'ils assisteroient à l'exécution, en leur faisant prononcer trois fois le nom de Jésus & trois fois celuy de Marie.

On luy couppoit toujours les cheveux, & elle avoit la teste droite dans une posture assez contrainte; mais elle estoit dans une si grande liberté d'esprit que je ne puis encore me la mettre devant les yeux sans estonnement & sans joye. J'en ay l'imagination toute remplie & si je pouvois la peindre comme j'en ay l'idée, je suis seur que son visage inspireroit pour elle de la compassion aux ames chrétiennes & de la dévotion pour Dieu qu'ils loueroient d'avoir tellement vidé ce cœur de tout ce qu'il y avoit eu d'estranger qu'il l'occupoit tout entier tout seul. Le dépit ne paroissoit plus sur le visage : tous ces plis que l'indignation luy avoit fait faire de tems en tems à la veüe de quelque chose de désagréable, ou au retour de quelque fâcheux souvenir, estoient dissipés : il estoit tout uni, les yeux estant aussy doux qu'ils avoient quelques fois paru agards, la bouche sans ces contorsions qui l'avoient défigurée pendant quelques momens : son teint estoit blanc & s'il y avoit quelque rougeur mêlée, c'estoit plustost de la chaleur de l'action que d'émotion ou d'embaras d'esprit. Si, dans le crayon de M. Le Brun dont j'ay parlé auparavant, on ne voit qu'une larme à l'œil gauche & un regard au ciel qui marque quelque componction, comme il le fait

luy-même observer à ceux à qui il montre son portrait & qu'il me l'a fait remarquer à moy-même, tout le village paroït en pleurs & tous les regards étoient des marques d'une contrition parfaite, & au lieu de la colère & de la rage qu'il luy met à la bouche, on y verroit que de la douceur, de la penitence & de la patience. Enfin si je la peignois fidèlement comme je la connois encore, j'en ferois une teste dont tous les gens raisonnables & religieux seroient autant étonnés que surpris.

Ce fut de cette manière qu'après avoir gagné sa indulgence, comme je cessay un moment de luy parler, voyant presque tout fait ce que nous avions projeté de faire sur l'échafaut, se souvenant avec douleur de ce que je luy avois dit à l'issue de la question que si je n'étois pas content d'elle & que si elle continuoit à s'abandonner à son naturel sans s'élever à des vœux de religion, je ne pourois pas l'absoudre; elle se servit de mon même mot & me dit : Hé bien, monsieur, este-vous présentement un peu content de moy & me puis-je promettre la miséricorde de Dieu & qu'il me fera grâce?

Je vis par là combien le reproche que je luy avois fait de la disposition où elle me parut après la question pendant environ une heure l'avoit touchée, & j'avois dès lors reconnu qu'il luy avoit fait une grande impression par l'effet qui le suivit; mais je n'avois pas encore cru qu'il l'eut si fort frappé que je la vis en ce moment. Ce qu'elle me dit sur cela pouvoit recevoir un bon tour, & je ne doutay pas qu'elle ne me le dit d'un sens fort chrétien, comme je n'en doute pas encore présente-

ment. Mais dans ces momens il faut tout craindre jusqu'aux choses les plus seures & j'en usay comme s'il eut esté équivoque & qu'il eut pu recevoir une explication peu favorable. C'estoit seurement un vif ressentiment de ce que je luy avois reproché & de ce qu'elle s'estoit depuis reproché à elle mesme sur la réflexion que je luy en fis faire, une honte & une peine qu'elle avoit de m'avoir paru dans un estat peu convenable à une pénitente, un désir ardent de plaire à Dieu & une juste crainte de n'y pouvoir parvenir qui luy firent demander si j'estois content d'elle. Mais on pouvoit craindre qu'il n'y eut un peu de présomption qui la flattast sur cela & qui luy donnast ou de la complaisance pour elle ou trop de confiance en Dieu, & je crus qu'il falloit combattre ou plutôt prévenir ces mouvemens pour les détourner, & il me semble qu'elle estoit d'un caractère à estre ramené à Dieu plutôt par la terreur que par la sévérité, sans pour cela luy faire perdre espérance dont je me servis toujours pour balancer l'épouvante que je luy donnois; &, à la vérité, elle avoit besoin de toutes ces deux pour n'estre ny trop soulagée de l'un, ny trop abbatue de l'autre. Je luy aurois pu dire que j'estois content d'elle & il est vray que j'en estois déjà très content, mais je ne voulus pas luy donner cette satisfaction que je craignois qui ne luy fit tort dans le besoin qu'elle avoit d'humiliation & de mortification. Je m'en fis une de luy parler comme je fis, mais je le fis pour son bien, & je m'entendois pour toujours l'entretenir dans la situation où je croyois qu'elle devoit estre entre le tremblement & l'assurance, craignant tout de la justice de Dieu au souvenir de ses péchez, & espérant tout de la miséricorde de la

veüe de J.-C. qui s'estoit voulu luy-mesme charger de ses péchez ; & je suis persuadé qu'il y a des ames lâches, présumptueuses, à qui il ne faut parler que des jugemens terribles du Seigneur pour les effrayer & les obliger par là à sortir de leur létargie ; qu'il y en a de scrupuleuses & trop timides qu'on doit relever & fortifier par la veüe de la miséricorde du Seigneur pour leur donner du courage & en qui des différens regards qui se succèdent l'un à l'autre, ou mesme qui se confondent quelques fois l'un avec l'autre, font alternativement de différens effets ou mesme en mesme tems un combat de différens sentimens qui font qu'on se doit partager entre la menace & la consolation, entre la frayeur & la confiance, passant de l'un à l'autre, inspirant tantost de l'horreur des jugemens, tantost de l'attente de la bonté de Dieu, & meslant ces deux considérations dans une mesme réflexion.

La dame avec qui j'avois à traiter estoit de cette dernière sorte qui est sans doubte la plus commune, & je crus qu'il luy falloit parler avec ce tempérament, & voyr à peu près ce que je luy dis : Si je suis content de vous, madame ? Heias ! ce n'est pas moy qui dois estre content ; ce n'est pas vous non plus qui en devez estre contente ; c'est Dieu que vous devez satisfaire, puisque c'est le Seigneur qui vous juge. Quelque jugement que les hommes fassent de vous, il vous importe peu, puisqu'ils se peuvent tromper & qu'ils ne décident pas de vostre éternité ; il ne se faut mettre en peine que du jugement de Dieu qui ne se peut tromper & qui seul prononcera sur vostre éternité. Nous donnons l'absolution aux pénitens, mais nous ne leur donnons pas de

seureté, & quand ils se rendroient eux-mêmes un témoignage sincère que leur conscience ne leur reproche rien, ils ne seroient pas pour cela justifiés; personne ne peut çavoir sans une révélation particulière s'il est digne d'amour ou de haine. David, si seur qu'il se put tenir de la rémission de son péché sur la parole d'un prophète, ne laisse pas de craindre les jugemens de Dieu & de demander qu'il augmente en luy cette crainte & qu'il en remplisse tellement son ame que son corps en soit aussy tout pénétré : *A judiciis tuis timui confige timore tuo carnes meas*. Il fait même parler les martirs en sa personne & il leur fait dire à Dieu que quoyque les tirans les ayent persécutés injustement, ils ont pourtant toujours craint ses jugemens terribles : *Iniqui persecuti sunt me gratis & a verbis tuis formidavit cor meum*. C'est une chose terrible, Madame, de tomber entre les mains de Dieu vivant : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis*; cependant on ne le peut éviter. Il faut estre jugé par ce juge éclairé & rigoureux qui nous demandera compte de nostre tems jusqu'au dernier quart d'heure, qui observera jusqu'aux atomes des paroles oiseuses, qui jugera nos justices & qui trouvera des défauts dans nos meilleures actions, comme il trouve des taches dans les astres & de la malice dans les anges, silencieux & si parfait que tout n'est devant luy que ténèbres & imperfections. Si les martirs craignent qu'il n'entre en jugement avec eux, & si le juste aura peine d'estre sauvé, quel doit estre le saisissement des criminels qui meurent pour leurs crimes! Quand tous vos péchez vous seroient remis, comme J.-C. dit à la Magdelaine, dont vous portez le nom, qu'il luy remettoti

tous les siens, vous ne seriez pas en repos pour cela, puisque l'Écriture sainte vous défend d'être sans crainte sur le chapitre des péchez : *De peccato propitiato noli esse sine metu*. Mais quelle assurance pouvez-vous avoir de ce pardon ? Êtes-vous seure que Dieu ne vous condamne point pour quelque péché caché ? Êtes-vous seure que vous ayez assez d'amour pour luy & assez de contrition pour mériter qu'il vous pardonne ? Et quand tout cela seroit seur, le seriez-vous de vostre persévérance en grace qui est un don de Dieu purement gratuit dont pas un juste ne peut s'asseurer, si peu qu'il luy reste de vie, & sans quoy personne ne peut estre sauvé ? Vous n'avez plus qu'un moment à vivre, mais vous pouvez déchoir dans ce moment & tomber dans l'enfer dont Dieu ne vous a pas tellement retirée qu'il ne vous tienne encore comme suspendue en l'air : pour peu qu'il vous lasche vous y retombez. Si l'ame de saint Hilarion qui avoit blanchi dans la solitude & qui y avoit vécu innocent & qui s'y estoit fait un si grand fond de mérite craignoit à l'approche de la mort de paroître devant Dieu, quoyqu'il l'invitât luy-mesme à sortir de son corps sans crainte par ces paroles : *Sors, mon ame, que crains-tu ? quelle seureté peut avoir vostre ame sur le point qu'elle est de quitter son corps ?* Ne luy pourriez-vous pas dire : Hélas ! mon ame que tu risques en sortant de ce monde ! tu as tout à craindre en ce passage ! chargée de crimes & vuide de bonnes œuvres, tu vas dans un moment paroître devant ce juge formidable ou pour ta décharge ou pour ta condamnation ! Il faut, Madame, toujours trembler jusqu'à ce que le jour de la discussion soit arrivé ; il n'y a que celui dont les mains

sont innocentes & le cœur pur qui puisse se promettre d'entrer dans la maison du Seigneur. Si vous pensiez aux châtimens dont Dieu a puny les péchez dans les anges & dans les hommes peut-être moins criminels que vous, vous frémiriez en vous même ; il a damné les démons pour un seul attentat de rébellion contre luy ; il punit les Israélites pour leur idolatrie & pour leur révolte ; il menace d'en faire autant à tous les pécheurs qui l'auront méconnu ; il dit qu'il les pourfuivra au dehors avec son glaive & qu'il se vengera au dedans d'eux mêmes par l'épouvante où il les jettera, qu'il aiguilera son épée & qu'il l'allumera comme la foudre, qu'il la trempera dans le sang dont il enivrera ses flèches. Tout cela n'est-il pas capable de faire mourir de peur tous les pécheurs ? Mais, Madame, espérez encore avec toute cette crainte. Reconnoissez l'obligation que vous avez à Dieu de ne vous avoir pas condamnée aux flammes éternelles après vostre premier péché comme il y a condamné les anges pour un seul péché, de n'avoir pas fait descendre le feu du ciel pour vous dévorer, de n'avoir pas ouvert les abysses de la terre pour vous engloutir & vous ensevelir toute vivante. Vous aviez oublié ce Dieu, nostre créateur & nostre rédempteur ; vous l'aviez abandonné & vous aviez mérité son oubly & son abandonnement. Cependant il a encore reconnu sa créature & son ouvrage ; il a vu ce que vous aviez fait de mal puisque vous n'étiez que chair & que poudre, & non seulement il vous a attendu à pénitence, mais il vous y a porté avec luy qui, comme un pasteur, a mis la brebis égarée sur ses épaules pour la ramener dans le bercail, qui vous a tiré d'une terre étrangère qui n'étoit pour

vous qu'un lieu d'horreur & qu'une vaste solitude, puisque vous y vouliez vivre cachée & inconnue & que vous y cherchiez, comme le premier homme, à vous dérober si vous aviez pu aux yeux de Dieu. Il vous a pris luy-même & ne vous en prenez point aux hommes; ce n'est pas tant l'effet de leur justice sur vous que de sa providence & de sa miséricorde; quoyqu'il parut vous abandonner comme vous l'abandonniez, il vous a pourtant toujours veillé, il vous a gardé comme la prune de son œuil, il a étendu ses ailes comme un aigle, il vous a porté sur ses épaules, il a esté toujours vostre guide quoyque l'aveuglement où vous estiez vous empêchat de le connoître. C'est luy qui vous a conduit icy comme une victime pour vous rendre digne de luy & vous recevoir dans le bercail des prédestinez qu'on peut appeler son sanctuaire, puisqu'il s'y fait voir à ses saints & qu'il les remplit de sa gloire.

J'espère, Madame, qu'il achevera ce qu'il a commencé. Il vous veut faire mourir sur l'échafaut pour vous sauver par où il est devenu Sauveur, si vous avez autant de conformité à son esprit que vous avez de ressemblance à sa mort. Il est vray qu'il est juge partout jusqu'à la croix qui est le tribunal où il sépare les élus d'avec les réprouvez; il est juge tout miséricordieux; il y condamne le voleur impénitent; il absout le pénitent & s'y présente encore à vous aujourd'huy pour vous y absoudre, pourveu que vous soyez dans la disposition de ce criminel contrit. Reconnoissez avec luy vostre crime & vostre besoin, adorez sa sainteté & le pouvoir de ce Dieu crucifié, & implorez ses graces. Dites-luy : Seigneur, je souffre & je meurs pour mon parricide; mais

qu'avez-vous fait pour mourir ? Vous mourez pour moy, Seigneur, & je ne vous ay pas moins attiré la mort que je me la suis attiré à moy-mesme. Mais, mon Dieu, que cette mort que vous avez effuyé pour moy ne me soit pas inutile. Souvenez-vous de moy dans vostre royaume.

J'espère, Madame, qu'il s'en souviendra & qu'il vous mettra aujourd'huy dans son paradis, c'est-à-dire qu'il sauvera aujourd'huy vostre ame de la gueule du lion, qu'il empêchera qu'elle ne tombe dans le lac infernal, qu'il fera que son archange saint Michel combatte contre le dragon qui vous voudroit dévorer & attirer avec luy dans la caverne, & vous représente avec les bienheureux à cette lumière inaccessible dont Dieu a promis la jouissance à Abraham, le père des croyans, & aux fidels qui sont ses enfans; ce feu éteindra le fer & éteint le feu; le sang de ce Dieu éteindra le feu de ce glaive du chérubin qui garde la porte du paradis depuis que le premier homme en fut chassé, & émouffera son tranchant pour rendre l'entrée du paradis libre; & ainſy il vous recevra aujourd'huy dans son paradis, non pas pour vous faire ſiſtoſt monter au ciel non plus que le criminel pénitent n'y monta pas le jour de ſa mort, mais pour vous donner aſſeurance que vous y monterez. Pour vous la veuë meſme de ce Dieu qu'eut le mourant converti au moment de ſa mort, quoyque ſon ame ne monta au ciel que quand elle y ſuivit J.-C. le jour de l'Ascenſion, n'eſt pas le paradis qu'on vous doit faire eſpérer que vous aurez aujourd'huy; nous ne préſumons pas que vous ayez aſſez de charité pour eſtre ſiſtoſt quitte de la ſatiſfaction que vous devez à Dieu pour voſtre crime; le purgatoire eſt pour vous un

paradis & il mérite ce titre à bien plus juste titre que le lieu de délices où Adam fut placé après sa création, puisque vous y aurez un gage de votre salut, que vous y ferez feure de voir Dieu éternellement, & que vous commencerez à aimer Dieu pour ne cesser jamais de l'aimer, que votre volonté sera toute absorbée dans la sienne, que vous ne pourrez plus pécher, que vous prendrez un extrême plaisir dans d'extrêmes peines, puisque vous ne voudrez plus vouloir que ce que Dieu voudra & que ce sera pour vous une félicité avancée. C'est ainfi que ce Dieu qui n'a pas moins la clef de la vie, du paradis & du ciel, que celle de la mort, de l'abyfme & de l'enfer, qui ouvre partout fans que perfonne ferme ou qui ferme fans que perfonne ouvre, qui tue & qui vivifie, qui blesse & qui guérit de la même main, de qui on ne peut tirer ny les réprouvez qu'il punit, ny les prédestinez qu'il couronne, vous élèvera aujourd'huy au séjour heureux de ces ames affeurées de leur salut qui attendent comme dans un port, fans plus craindre le naufrage ny la tempefte, l'ouverture de la sainte cité où on les doit recevoir après les avoir purgées quelque tems de ce qui leur reste de mauvais airs de la contagion du siècle & payé les peines qu'elles doivent à Dieu pour les péchez dont il leur a effacé la tafche. Il est à craindre de tomber entre les mains de Dieu, mais il faut que toutes les ames y tombent; il faut qu'elles paffent toutes par le feu de son jugement, qu'elles s'effaient toutes par cette pierre, celles des prédestinez, comme celles des réprouvez; les premières y trouvent leur salut, les autres y rencontrent leur perte; les ames prédestinées tombent entre les mains de Dieu pour y estre soutenues,

pour y estre purifiées, soutenues & rendues dignes de passer de ses mains dans son sein; les réprouvez y tombent pour y estre froissés. Les prédestinez passent par cette fournaise pour y estre éprouvés & épurés comme l'or & tenir leur place éternellement dans la maison du Seigneur comme des vases précieux, des vaisseaux d'élection d'honneur; les réprouvez y passent pour estre noircis & de là tomber dans un autre feu qui fait la demeure des démons & y demeurer éternellement dans l'opprobre comme des vaisseaux de mépris & de honte. Les prédestinez se polissent sur cette pierre qui est J.-C. & y deviennent dignes d'entrer comme des pierres vivantes dans la composition de cette céleste Sion dont tous les saints sont autant de parties; les réprouvez sont écrasés par cette pierre angulaire. Veillez pour ne plus entrer dans cette malheureuse Babilone où il n'y a qu'un assemblage de confusion sans ordre & sans liaison & sans intelligence. Espérez; Madame, que vous serez des premiers. Dieu ne vous donne pas à la vérité cet espace de pénitence qu'il donna à Adam; il ne vous donne pas le tems d'une si longue vie pour faire une si longue pénitence; mais il ne donna pas plus de tems au pénitent qu'il fauva étant à la croix. Prenez ce Dieu pour une portion de vostre hérité & de vostre calice, puisqu'il veut bien que vous beuviez son calice après luy. Recevez la mort en paix pour dormir avec luy, priez vostre ange gardien de vous assister dans cette occasion décisive où il y va de tout pour vous. Toutes ses veilles sur vous seront inutiles si vous les finissez mal; il les croira très bien employées si vous les finissez bien. Priez sainte Magdelaine, vostre patronne, de s'intéresser pour

vous en ce moment qui doit faire vostre bonheur éternel, qu'elle vous obtienne un cœur comme le sien pour aimer autant J.-C. qu'elle l'a aimé, afin qu'une multitude de péchez vous soient remis comme à elle.

A ces mots Madame de B. me regarda encore d'un air plus pénitent qu'auparavant & me dit : Monsieur, je dis de tout mon cœur à mon bon ange, à sainte Magdelaine ma patronne, ce que vous venez de marquer. Je les prie d'intercéder pour moy auprès de Dieu, mais je me suis bien éloignée de cette amour qui mérita à cette pénitente le pardon de tous ses péchez.

Madame, repris-je, je crois cela aisément ; mais j'espère de la bonté de Dieu qu'il suppléera à ce défaut, qu'il accomplira luy-mesme en vous ce qui manque à la passion, qu'il vous fera recevoir le bénéfice de sa mort, & qu'il fera à vostre droite pour vous soutenir & vous empêcher que vous ne tombiez. Si je n'avois que l'exemple de la Magdelaine, je craindrois beaucoup plus pour vous, Madame, je l'avouë, & vous auriez aussy plus sujet de craindre pour vous-mesme ; vostre charité, toute grande qu'elle put estre, auroit peine à approcher de la sienne. Mais je vois que J.-C. remet les péchez à un paralitique devant que de le guérir sur la seule foy qu'il reconnoit en ceux qui le luy présentent & qui le descendirent par le toit qu'ils découvrirent pour luy pouvoir monter ; ce fut assez que Nostre Seigneur vit la foy & la confiance qu'avoient en luy ces gens qui le portoient pour l'obliger à luy dire : Mon fils, tes péchez te sont remis. Cet exemple me fait tout attendre de J.-C. en qui non seulement je vois que les personnes qui vous portent & qui se sont servis de tous les artifices innocens

que la piété peut inspirer pour vous présenter à J.-C., dans le tems mesme qu'ils le faisoient comme malgré vous devant qu'il vous eut touchée, ont une ferme foy ; quelques-uns entre eux sont animez d'une parfaite charité, mais aussy je sçai que vous avez vous-mesme une très grande confiance. Espérez donc, Madame, mais craignez en mesme tems autant que vous le pouvez : il ne vous appartient pas de prétendre de pouvoir dire à vos souffrances que tout est consommé ; il n'y a que luy qui l'ait pu dire dans sa passion ; mais demandez-luy qu'il conforme tout en vous & qu'il soit seul l'auteur de vostre salut, puisque vous ne pouriez pas vous-mesme rien espérer que pour vostre perte.

Elle entendit tout ce discours avec une grande attention & prenoit bien tout ce qu'il y avoit. Pendant quoy le bourreau achevoit de luy couper les cheveux. Cela fait, il me dit de me remettre à ma première place du costé droit de la dame, & je m'y mis, & pendant qu'il s'effuya un peu le visage qui estoit tout en sueur & qu'il tira de sa poche le bandeau pour luy bander les yeux, je luy fis faire quelque aspiration à la croix.

Baïlon divin qui faites tout mon appuy & toute ma consolation, qui portez avec vous la source de vie, fortifiez-moy dans ma foiblesse, soutenez-moy dans ma langueur, & donnez-moy toute la vigueur dont j'ay besoin pour recevoir la mort chrétiennement. Jésus-Christ mon Sauveur attaché à cette croix, si les paroles de vostre apostre saint André que j'ay dit après luy à cette croix ne fussent pas pour me purifier & qu'il faille que vous agissiez vous-mesme pour chasser les démons de mon ame & pour la purger de ses péchez, si ce bois,

si salutaire qu'il est, ne peut pas de luy-mesme rendre la vie à mon ame non plus que le baston du prophete ne put pas resusciter cet enfant mort, & que la mort spirituelle où le crime m'a mis soit si difficile à vaincre qu'il faille que vous combattiez vous-mesme en moy pour en estre le vainqueur & la mort de ma mort, souffrez, mon Dieu, que je m'attache avec vous à la croix & que je puisse dire avec saint Paul que je suis cloué sur J.-C. à la croix. Faites que je devienne aussi une hostie sainte & vivante, digne de vous estre immolée, comme vous vous este immolé vous-mesme pour moy & que vous voulez encore bien vous immoler pour moy. Resserez-vous sur moy comme le prophete, afin que ma bouche reçoive le souffle de la vostre, mes yeux la netteté des vôtres, mes mains l'innocence de vos mains, mon cœur la pureté de votre cœur, & mes pieds celle de vos pieds. Que le sang qui coule de toutes les parties de votre cœur me sanctifie & me vivifie, moy qui n'ay plus de moy-mesme ny de sainteté, ny de vie, & qui ne suis qu'un cadavre puant & infecté. Je me reconnois auteur de votre supplice & de votre crucifiement. J'assemble en moy la perfidie de Judas, l'envie de la sinagogue, la fureur des Juifs, l'iniquité de Pilate, & la cruauté de vos bourreaux. Je vous ay trahy avec cet apostre infidel; j'ay formé des desseins de vous perdre avec ces impies; j'ay demandé votre mort avec ce peuple ingrat qui vous a fait céder à Barrabas, & je vous ay fait condamner à la mort comme ce juge injuste; je vous ay crucifié en mon cœur comme ces soldats inhumains. Je n'ay pas voulu que vous régnassiez sur moy pour vivre avec plus de

liberté. J'ay voulu, autant qu'il a esté en moy, défarmer vostre justice pour pécher avec impunité. Je vous ay tant de fois préféré la créature, sacrifiant vos intérêts à ma propre utilité. Je vous ay voulu dérober autant que j'ay pu la connoissance de mon estat & il n'a pas tenu à moy que vous ne fussiez pas Dieu. Pardonnez-moy, Seigneur, tous ces attentats sacrilèges & tous ces blasphemes. C'est moy qui vous ay couronné d'épines par les mains de vostre mère la sinagogue, qui vous ay flagellé, qui vous ay crucifié ; j'estois dans les mains de tous ceux qui vous ont outragé, & je mérite d'en porter la peine ; je suis de ces grands pécheurs & de ces grandes pécheresses qui ont chargé vostre dos de leurs péchez & qui ont prolongé leurs iniquitez, qui ont enfoncé des épines dans vostre teste sacrée, qui vous ont présenté dans vostre soif du vinaigre & du fiel, qui vous ont de nouveau crucifié, qui vous ont percé le costé pour épuiser vostre sang, & achevé de profaner, de répandre & de fouler aux pieds ce qui vous en restoit. Mais, Seigneur, si ce crucifiement est de moy, il est aussi pour moy ; si j'en suis la cause, j'en suis le motif & la fin ; si j'ay assez de malice pour vous avoir fait verser vostre sang, vous avez assez de bonté pour le verser pour moy. Faites, mon Sauveur, que je ne sois pas comme le disciple qui ne profite pas du sang qui fut répandu pour luy quoyqu'il le fit luy-mesme repandre & qu'il ne sçut pas luy-mesme le prix de sa rédemption qu'il avoit luy-mesme vendu. J'ay eu jusqu'à présent sa perfidie & son inhumanité ; mais que je n'ay pas dans ce moment son désespoir. Je me prosterne aux pieds de vostre croix comme une Magdelaine pour recevoir sur moy tout ce sang qui coule

de vos playes, cette onction que vous luy faites sur la teste & sur nos pieds. Je ne puis, Seigneur, rien demander de semblable par un pareil titre puisque je n'ay ny l'humilité de sa contrition pour vous oindre dignement les pieds, ny l'ardeur de sa charité pour vous oindre comme elle la teste ; mais suppléez tout cela, mon Seigneur, par vostre toute puissante miséricorde. Faites-moy succer le sang de vostre teste que vous avez répandu pour expier toutes mes pensées criminelles ; faites-moy avaler celui de vostre costé que vous avez donné en satisfaction pour toutes mes résolutions détestables ; remplissez-moy de celui de vos mains que vous avez donné pour mes actions parricides ; faites-moy entrer dans vostre cœur pour en fortir sans tâche comme cette eau qui en sort avec vostre sang & qui est la figure du peuple chrétien & de l'Église vostre épouse, qui coule de vostre costé dans le tems de vostre mort qui n'est pour vous qu'un repos & sommeil de trois jours, comme Eve fut tirée du costé d'Adam ; ostez-moy par ce sang qui coule de vostre divin chef cet esprit rebelle & infidèle ; donnez-moy un cœur de chair, un cœur tendre & pénétré de vostre amour ; donnez-moy la candeur, la simplicité & la fidélité de la colombe, la douceur & l'innocence de l'agneau, au lieu que j'ay eu jusqu'à cette heure la malignité de la vipère, la noirceur & la dureté du vautour ; & puisque vous voulez que le sujet de mon crime devienne pour moy un principe de sainteté, que la mort que je vous ay donnée me rende la vie que j'ay perdue en vous donnant la mort, & que la mort qu'il faut que je souffre présentement pour l'exemple du public & pour la satisfaction de mon

parricide puisse estre auprès de vous un mérite qui m'attire une récompense au lieu d'estre un passage au supplice éternel de l'enfer que j'ay mérité, conformez l'ouvrage, Seigneur, & tirez-moy à vous du hault de cette croix; tirez-moy après vous à l'odeur de vos parfums; faites que ma prière monte jusqu'à vous assis à la droite de vostre père dans le ciel; achevez cet holocauste & animez-le de vostre feu sacré pour le purifier; mêlez-y vostre sang, pour le rendre capable d'obtenir vostre pardon & me reconcilier avec vous-mesme & de m'ouvrir vostre sanctuaire où je puisse enfin vous sacrifier éternellement avec vos saints une hostie pacifique de louanges, d'actions de graces & d'adoration continuelle.

Dans tout ce tems-la le bourreau se prépara à l'exécution en s'effuyant le visage & il tira de sa poche le bandeau pour luy mettre sur les yeux. Il estoit derrière elle & elle ne le voyoit pas, ne tournant pas une seule fois la teste d'un costé ny d'autre pendant qu'elle fut sur l'échafaut qu'autant qu'il la luy faisoit tourner, & ne paroissant nullement inquiète de tout ce qu'il préparoit. Elle ne vit le bandeau que quand, estant derrière elle, il le luy présenta devant les yeux pour les luy boucher; apparemment elle ne s'attendoit pas à cette cérémonie, & comme dans le détail que je luy avois fait dans la prison de ce que nous ferions sur l'échafaut, je ne lui avois point touché cette circonstance, elle me regarda au moment que le bandeau luy parut & me dit tout hault : Monsieur, on me va bander les yeux, comme me demandant quelque chose à faire dans ce moment pour profiter de tout & rapporter tout à Dieu,

ou en prendre occasion de s'y rapporter, & de s'y sacrifier elle-même toute entière, & en toutes choses.

Je ne m'estois pas préparé à luy rien dire sur-eh & je n'avois pu prévoir qu'elle témoigneroit vouloir qu'il lui dit quelque chose de particulier dans cette circonstance. Mais Dieu m'inspira sur l'heure, comme il m'avoit inspiré déjà presque en tout ce que je luy ay dit, n'ayant pu me tenir prêt que sur très peu de choses, & disant presque tout selon qu'il plaisoit à Dieu de me le suggérer sur l'heure, soit pour la matière, soit pour l'ordre ou pour la manière; & j'ay sur cela des remerciemens à luy faire tous particuliers de m'avoir assisté si fort que je ne me suis jamais senty parlant de si longue suite ny de si bon sens. Je suis très persuadé que si j'avois étudié ce que j'avois à dire, je n'aurois pas dit tant de choses, ny qui fissent tant d'impression sur l'esprit de la dame que j'avois à conduire. Si surpris que je me trouvasse de tems en tems de ce qu'elle me disoit que je n'aurois pu m'imaginer par aucun pressentiment, je répondois toujours sans hésiter ny éluder & j'aurois peut-estre parlé moins juste & moins promptement pour elle si j'avois pris du tems pour méditer mes réponses. Je ne fais cette remarque que pour me remettre à moy-même le souvenir des graces que j'ay reçu de Dieu en cette rencontre, n'estant pas naturellement d'un esprit assez prompt pour aller si vite, ny assez inventif pour trouver sur l'heure ce qui convenoit au sujet & à la personne. C'est à quoy ny l'habileté, ny l'adresse, ny l'industrie n'ont aucune part & tout ce bonheur me vient d'une protection singulière que je reçus d'en hault pour contribuer au salut de cette ame dont la prédestination

avoit esté si longtems cachée, & je ne doute pas que cette faveur qu'on peut appeler purement gratuite n'eût esté communiquée à tout autre qu'à moy de qui Dieu auroit voulu se servir dans cette œuvre. Je ne m'en tiens pour cela ny plus subtil, ny plus sçavant, ny meilleur, & pour ne m'en croire ny plus de naturel, ny plus d'acquis, ny plus de vertu, il suffit que je me connoisse un peu. Je ne suis ny avec assez de talent, ny instruit avec assez de connoissance, pour parler dans des rencontres si peu ordinaires avec tant de facilités. Je dis le premier, sans me plaindre de mes qualités naturelles, si médiocres qu'elles soient; j'en louë Dieu & je les trouve trop grandes pour moy : je crains d'en rendre un grand compte au Seigneur pour ne les avoir pas cultivées autant que j'aurois pu. Je dis le second sans me faire de reproche sur ce chapitre : j'en ay trop à m'en faire sur d'autres. Mais j'ajoute le troisième chef avec douleur & à ma confusion. Je n'ay pas la sainteté nécessaire pour mériter de Dieu un si sensible secours; les prières que je luy aurois fait n'auroient pas eu la force de me l'obtenir; c'est la pure bonté de Dieu qui s'est voulu signaler & qui m'a donné des graces par rapport à cette dame qu'il vouloit sauver. Ce sont des graces de direction que Dieu ne donne à ses ministres qu'en faveur des ames qu'ils conduisent & qui ne supposent en eux aucun mérite. Je dois seulement le prier qu'il n'ait pas employé en cela mon ministère comme il employa autrefois celui d'un faux prophete pour bénir son peuple; que je ne sois pas comme un canal par qui tant de graces ont passé pour un autre, sans qu'il en soit demeuré quelqu'une pour le sanctifier luy-mesme. Mon Dieu, si

je n'ay rien retenu de tant de bénédictions que vous avez répandu par mon organe, ne permettez pas, s'il vous plaît, que cela tourne à ma condamnation & qu'en assistant une de vos servantes élues je sois moy-même devenu un serviteur réprouvé qui fait sortir des démons des ames en vostre nom & que vous ne connoissiez que comme un usurpateur de vostre autorité, que comme un domestique inutile propre à estre jetté dans les ténèbres extérieures. Faites que je ne pense à cette ame, dont vous m'avez donné le soin dans les derniers momens qu'elle a esté en terre, que pour m'édifier & pour réparer le peu de fidélité que j'ay eue pour répondre aux graces que vous m'avez fait toutes les fois que j'ay remis dans mon imagination son exemple & les dispositions où je la vis à la mort. Je puis dire qu'une des grandes graces extérieures qui me firent le plus d'impression, c'est le souvenir de son histoire & des graces extraordinaires que je suis témoin qu'elle a reçu de Dieu. Il faut y compter celles qu'il plut à Dieu me faire à moy-même puisqu'elles n'estoient que pour elle & par rapport à elle ; j'en ay parlé à l'occasion de la liberté où je me trouvay toujours avoir à la satisfaire sur tout & ce n'est pas là la plus grande marque. J'en ay d'autres que je ne puis expliquer icy. J'ai seulement touché cet endroit que je ne pouvois omettre, en rapportant ce que je dis à cette dame quand elle me fit entendre qu'elle me demandoit quelque chose sur le bandeau qu'on luy présentoit & qu'elle se laissa mettre sans aucune résistance.

Voicy à peu près ce que je luy répondis quand elle me dit : Monsieur, on me va bander les yeux.

Madame, luy dis-je, il est vray. C'est l'usage de la veuë qu'on va vous oster; vous perderez bientôt celui de tous les autres sens : reconnoissez que vous en este indigne par l'abbus que vous en avez fait. Le pécheur public de l'Évangile n'osoit lever les yeux au ciel pour le regarder; son humilité le réduisoit dans l'estat où on vous met. Vous voilà dans l'impossibilité de lever vos yeux pour voir le ciel; il vouloit bien luy-mesme s'en interdire la veuë. Ne vous souvenez-vous point d'avoir ouy parler de cette femme courbée de l'Évangile qui, depuis dix-huit ans, ne pouvoit regarder en hault & qui fut tout à coup guérie par J.-C. : vostre crime avoit ainfy courbé vostre ame depuis tant d'années & l'empeschoit de pouvoir élever ses yeux au Dieu du ciel & de la terre dont le ciel est le trône & la terre l'appui de ses pieds. Dans tout ce tems-là vous aviez la liberté des yeux du corps & l'aveuglement n'estoit que pour vostre ame. Si Dieu vous rend présentement la veuë de l'ame il importe peu qu'il vous fasse perdre la veuë du corps. Le péché ouvrit les yeux d'Adam & luy fit avoir honte de sa nudité, les yeux du corps que le péché luy ouvrit, en mesme tems qu'il luy ferma ceux de l'ame que la pénitence qui survint luy ouvrit ensuite. Il fustit qu'elle ait en vous cet effet, soit que vostre corps ait encore la liberté de ses yeux, ou qu'il la perde, comme il la perd en effet. N'avez-vous pas mérité de perdre la veuë de la lumière, vous qui avez fait perdre le jour à celui de qui vous l'aviez reçu : si ce fils si aimable mérita par les offices qu'il rendit à son père de luy procurer le recouvrement de la veuë, ne méritez-vous pas, au contraire, par vostre parricide, de

la perdre vous-même après l'avoir fait perdre à celui de qui vous teniez l'un & l'autre ? Faisoit-il qu'une chrétienne comme vous aviez le bonheur de l'être deût coupable d'un crime qui fait horreur aux payens & qu'au lieu qu'une femme payenne par le seul mouvement naturel sauve la vie de son père en le nourrissant de son lait, une chrétienne oubliât sa religion & étouffât tous les sentimens de la nature jusqu'à donner le poison à la mort à celui qui luy avoit donné la vie ? Ne méritez-vous pas bien de perdre l'usage de vos mains qui ont commis le crime, comme vous l'avez perdu quand & vous les a liées, & celui de vos yeux, qui vous ont éclairé quand vous avez exécuté cette action parricide, comme le bandeau qu'on vous vient de mettre vous le fait perdre ? Vous n'êtes plus digne de regarder le ciel puisque vous vous êtes réduite par votre péché au rang des animaux les plus féroces qui ont les yeux penchez en bas, au lieu que l'homme les a élevés en haut pour s'y porter comme à sa fin. Vous ne devez plus même regarder la terre qui demande vengeance de votre parricide ; l'ombre de votre propre sang que vous y avez répandu crie à Dieu vengeance contre vous ; il n'y a que le sang de J.-C. qui sollicite pour vous la miséricorde de Dieu. Ouvrez les yeux de votre âme pendant que vous avez ceux du corps fermés, & le ciel irrité contre vous s'appaisera à la voix de ce sang divin & obligera la terre à s'intéresser dans votre pardon, au lieu qu'elle a demandé votre punition jusqu'à cette heure. Vous venez de perdre l'usage de vos yeux qui sont le plus noble de tous nos sens ; la mort vous va faire perdre dans un instant celui de tous les autres ; reconnoissez qu'il y a longtemps

que vous avez mérité de les perdre tous par le mauvais usage que vous en avez fait & demandez-luy-en pardon.

Si vous étiez dans un lit, malade à l'extrémité & auffy près de la mort que vous en este, on vous donneroit le sacrement d'extrême onction & le prestre qui vous l'administreroit demanderoit à Dieu pour vous de vous remettre les restes de vos péchez ; il le prieroit d'effacer dans vostre ame, à mesure qu'il appliqueroit l'huile sainte sur vostre corps, tout ce que vous auriez pu faire de mal par les organes de vos yeux, de vos mains, & de vos autres sens : c'est la forme de ce sacrement & l'effet qu'il produit en ceux qui le reçoivent. Vous n'aurez pas la consolation de le recevoir icy non plus que le viatique. La grace de Dieu n'est pas nécessairement attachée à des signes sensibles : comme c'est luy qui les a institués, il peut en dispenser & opérer en nous sans leur intervention tout ce qu'il y a produit par leur canal. Nous ne deverions pas négliger les moyens qu'il nous a donné d'obtenir ces graces, & nous ne le pourrions sans nous rendre coupable ; mais quand il ne tient pas à nous que nous n'en usions & que ce n'est qu'une force majeure qui nous les interdit, il fait par luy-mesme ce qu'il feroit par eux, pourveu qu'il nous y trouve disposé. Ainsy il n'est question que de vous mettre en estat de communier spirituellement & de recevoir spirituellement l'effet d'un dernier sacrement que nous appelons l'onction des mourans. Demandez-luy pardon de vous estre vous-mesme attiré par vous-mesme cette interdiction des deux sacremens de mort, le viatique & l'extrême onction, par la condamnation que vous avez méritée, & priez-le qu'il

ne vous impute pas cette privation forcée en elle-même, si volontaire & si libre qu'elle ait esté dans la cause. Priez-le de vous pardonner les péchez que vous avez fait par les regards de vos yeux & par les mouvemens de vos mains : cette prière vous fera recevoir de la miséricorde de Dieu la grace que vous recevriez par l'extrême onction dont elle tiendra la place. Il ne vous est pas besoin pour cela d'aucun ministère de prestre ; tous les chrétiens le font en cette occasion & ont pouvoir d'offrir à Dieu le sacrifice de prières pour le péché & s'il faut qu'un prestre joigne ses vœux aux vôtres sur cet échafaut que je regarde comme un autel où vous vous sacrifiez vous-même à Dieu par l'acceptation volontaire de la mort pendant que la justice publique vous sacrifie à elle-même, je m'unis à votre ame de tout mon cœur, je m'intéresse dans votre pardon, je souhaite de devenir anathème pour vous.

Vous m'avez sanctifié dans les eaux du baptême & par toutes les graces que vous m'avez donné depuis, Père tout-puissant. Je vous ay reconnu trop tard pour vous rendre mes hommages. Verbe divin, vérité première & source de toutes vertus & de toutes connoissances, je vous ay connu trop tard. Esprit saint, bonté infinie, & principe de toute bonté & de toute sainteté, je vous ay aimé trop tard. Père de lumières dont nous viennent tous les dons d'en hault, éclairez-moy. Verbe divin, Dieu de lumière consubstantiel au Père dont vous procédez & qui ne faites qu'un Dieu avec luy, vous par qui il porte toutes choses, par qui tout est fait & sans qui rien ne se fait, secourez-moy, guidez-moy. Esprit divin & vi-
qui este de toute éternité produit par le Père & le

Fils, qui leur este confubstantiel & n'avez qu'une meſme nature avec eux, ne faiſant avec eux qu'un Dieu de trois perſonnes, qui rempliſſez toute la terre de vos influences, qui gémiſſez & pouſſez pour le ſalut des ames des ſoupirs ineffables comme une colombe dont pour cela vous avez pris quelquefois la figure, qui comme un feu dévorant conſumez dans le cœur de vos créatures tout ce qu'il y a d'impur & les rendez ſeules dignes de vous, il n'y a que vous qui me puiffiez purifier. Brulez en moy tout ce qu'il y a de terreſtre & de fordide, réduiſez en cendres tout ce que j'ay ſur-édifié ſur cette pierre fondamentale, J.-C., mon Sauveur, & mettez à la place de ce baſtiment de Babel & de Babilone, de malignité du monde, un édifice de Sion & de Jérusalem, de paix & de ſainteté. Hélas, Seigneur, que ſuis-je ! ſi vous me voulez reprendre en voſtre fureur & que vous diſcutiez avec rigueur toutes les années de ma vie. N'entrez pas, Seigneur, en jugement avec voſtre ſervante, puisſque nul homme ne pourra ſe juſtifier devant vous. Où en ferois-je, moy qui ſuis ſi criminelle, ſi voſtre miſéricorde ne me prévenoit & qu'elle ne couvrit mes péchez devant que ce grand jour de vos jugemens ſoit arrivé, ce jour de colère pour vous & de calamité & de miſère pour les impies comme je ſuis. Vous m'aſſurez dans vos ſaintes Eſcritures qu'à peine les juſtes pourront-ils eſtre ſauvez, & où me mettrois-je pour lors miſérable que je ſuis ? Que dirois-je ou que ferois-je, n'ayant rien de bon à produire devant vous, mon Dieu, qui ſerez un juge ſi redoutable ? Seigneur qui avez créé toutes chofes, qui m'avez tiré du limon de la terre, qui m'avez racheté de voſtre ſang & qui devez faire revivre mon corps.

pour être éternellement réuni à mon ame après l'avoir quelque tems réduit en cendres, écoutez-moy, Seigneur, exaucez-moy & tirez mon ame dans le sein du patriarche Abraham au moment qu'elle se séparera de mon corps; assurez-la, mon Dieu, de sa béatitude & qu'il ne ly reste plus pour en jouir que de se purifier dans un feu passager; tirez-la des flammes de l'enfer & ne l'y laissez pas retomber comme elle le mériteroit. Ouy, Seigneur, je reconnois que je ne mérite que de bruler éternellement avec les démons; mais, moins j'ay de mérite pour arriver à vostre grace, plus j'espère que vous aurez de bonté pour me le donner. Vous sauvez gratis, Seigneur, tous ceux que vous sauvez, & quand vous glorifiez les saints que vous avez vous-même justifiés, c'est vos dons que vous couronnez en couronnant leur mérite, puisque vostre grace fait tout leur mérite. Vous pouvez, si vous voulez, Seigneur, me sauver comme vous guérissiez le lépreux. Dites seulement : Je le veux, comme vous le dites pour lors. Père éternel, vostre toute puissance paroîtra d'autant plus dans le pardon que je vous demande qu'il y a moins de raison de vous le demander; c'est dans la miséricorde que vous faites aux pécheurs qu'elle esclate le plus. Verbe divin, vostre sagesse infinie se signalera d'autant plus dans mon salut que mon crime y met plus d'obstacles. Esprit saint, c'est là que vostre bonté fera connoître qu'elle n'a point de bornes; il ne faut rien moins qu'un pouvoir infiny pour remettre un péché infiny, rien moins qu'une connoissance infinie pour en trouver le secret, rien moins qu'une bonté infinie pour le vouloir. Seigneur, créés en moy un cœur nouveau, renouvellez en moy l'esprit chrétien; sauvez-moy,

Seigneur, & je chanteray vos louanges pendant toute l'éternité dans votre sainte maison.

Elle répétoit tout cela après moy mot à mot, & comme j'eus finy, elle me témoigna vouloir faire une réparation particulière à Nostre-Dame. Monsieur, me dit-elle, je voudrois bien faire une amande honorable à la Vierge ; dans celle que j'ay fait à la porte de Nostre-Dame il n'estoit parlé que de Dieu. J'ay péché contre elle tant de fois ! Faites-moy, je vous prie, dire quelque chose qui s'adresse nomément à elle ; je me suis toujours sentie poussée à avoir dévotion pour elle & j'en suis d'autant plus coupable de mépris & de l'abus que j'en ay fait.

Madame, luy répondis-je, il est bien juste que vous demandiez pardon à cette médiatrice qui a coopéré à l'ouvrage de votre salut & qui y a esté comme la coadjutrice de son fils. Dites-luy : Vierge sainte, entrez dans mes intérêts & que votre dignité de mère qui vous met au-dessus de tout le sexe employe son crédit pour moy. Jésus, fils de David & de Marie, ayez pitié de moy. Marie, fille de David & mère de J.-C., priez pour moy.

Elle disoit tout cela distinctement & sans luy donner de relâche, poussant ma parole avec plus de contention.

Souvenez-vous, luy dis-je, de ce grand cry que J.-C. fit en mourant & dites avec moy ces paroles dont il dit une partie à la croix sur le point qu'il estoit de mourir : Reprenez, mon Dieu, & tirez à vous cette production de votre divin souffle. J'abandonne mon corps qui n'est que poussière & le laisse aux hommes

pour le brûler, le réduire en cendres, & en disposer comme il leur plaira, avec une ferme foy que vous le ferez refusciter un jour & que vous le réunirez à mon ame ; je ne suis en peine que d'elle. Agréez, mon Dieu, que je m'en remette à vous ; faites-la entrer dans votre repos ; recevez-la dans votre sein afin qu'elle remonte à la source d'où elle est descendue. Elle part de vous, qu'elle retourne à vous. Elle est sortie de vous, qu'elle rentre en vous. Vous en êtes l'origine & le principe, soyez-en, s'il vous plaît, mon Dieu, le centre & la fin.

Il me semble que j'entendis d'elle toutes ces paroles qui furent suivies d'un coup sourd dont le son frappa mes oreilles & qui me fit cesser de parler.

C'étoit le coup que le bourreau luy donna pour luy abatre la teste. Il fit cela si habilement que je ne vis point du tout le couteau passer quoyque j'eusse toujours la veüe appliquée à la teste qu'il coupa, & je suis encore à sçavoir comme est fait cet instrument que je n'ay jamais veu ny nud ny dans le fourreau. Le bruit du coup me parut comme d'un grand coup de couperet qui se donneroît pour couper de la chair sur un billot. Je ne vis point que le bourreau tastât le col pour prendre ses mesures & trouver juste l'endroit où il pouvoit frapper ; il ne dit rien du tout à Madame de B. Elle se tenoit seulement la teste fort droite. Il la luy avala d'un seul coup qui trancha si net qu'elle fut un moment sur le tronc sans tomber : je fus même un instant en peine croyant que le bourreau avoit manqué son coup & qu'il faudroit frapper une seconde fois. Tout cela ne fut que d'un moment ; mais je le sentis ainſy dans un clin d'œil. Apparemment, dis-je en moy-même en enten-

dant le bruit, voilà le coup qui se donne; cependant je vois encore cette teste qui ne tombe pas; l'auroit-il bien manqué? Mais ma crainte fut courte & elle se dissipa au même moment, la teste tombant sur l'échafaut, fort doucement en arrière, un peu du costé gauche, & le tronc devant, sur la buche qu'on avoit mis devant elle en travers. Je vis tomber cela sans effroy & regardant d'un sang froid d'un costé la teste qui ne fit pas un bond & qui jetta peu de sang, & de l'autre le corps d'où il n'en sortit pas beaucoup.

Je dis sur l'heure un *De profundis* comme j'avois promis à la dame &, tout consolé qu'elle eut à la mort les sentimens de piété & de contrition que j'eusse pu demander à Dieu pour elle, qu'elle n'eut pas perdu un moment sur l'échafaut, qu'elle n'y eut eu aucun trouble, elle qui avoit esté auparavant de tems en tems si agitée, qu'elle se fut souvenuë de tout ce qu'il falloit qu'elle fit dans ces momens, qu'elle eut esté si sensible à ce que je luy disois pour son salut & si peu à tout ce que le bourreau luy faisoit pour l'exécution, qu'elle eut eu tant de force pour parler très longtems avec une grande application & d'une voix fort élevée, elle qui ne pouvoit d'ordinaire s'arrester à parler quelque tems d'une même chose, qui se rebutoit aisément quand on luy répétoit quelque parole, qui estoit si foible qu'elle avoit besoin tout le tems qu'elle fut dans la prison de prendre un peu de vin presque à chaque quart d'heure, ce qui m'obligea à faire prendre par le bourreau une bouteille de vin pour mettre dans la charrette craignant qu'il ne luy en fallut sur le chemin ou sur l'échafaut, ce que Dieu ne permit pas. Mais ce qui me consola le

plus fut qu'il me sembla que le bourreau l'eut prise dans le tems que j'aurois souhaité, si j'avois eu à souhaiter quelque chose sur cela, & qu'il ne nous restoit plus rien à faire. Si altéré que je dusse estre d'avoir parlé si long-tems & avec tant de chaleur & tant de circonspection, j'estois à huit heures qui fut l'heure de l'exécution plus frais que le matin, l'esprit plus libre & plus dégagé, & je me sentoie encore assez de force pour résister à six heures, si l'exécution ne se fut faite que six heures après qu'elle se fit. Il est vray que Dieu m'avoit donné bien du zèle pour cette dame & que si, pour assurer son salut, il n'avoit fallu dans le moment qu'elle eut la teste coupée que donner la mienne avec la sienne, je l'aurois donnée avec la plus grande joye du monde. Le tems qui s'est passé depuis n'en a rien diminué; je la donnerois encore pour cela avec grand plaisir.

Je me levay après avoir dit le *De profundis* dans une grande tranquillité d'esprit. Le bourreau se trouva de mon costé, s'essuyant le visage, & me disant d'abord comme s'il eut eu de la complaisance pour son adresse: Monsieur, n'est-ce pas un bon coup? Je me recommande toujours à Dieu dans ces occasions-là & jusqu'à présent il m'y a assisté; il y a cinq ou six jours que cette dame m'inquiétoit & me rouloit dans la teste & je luy feray dire six messes.

Je luy répondis plus de quelques mouvemens de la teste que de paroles, & tout à l'heure il prit la bouteille qu'il avoit fait mettre dans la charrette & en but, disant qu'il estoit fort altéré & qu'il l'avoit esté tout le jour. Auffy l'avois-je toujours trouvé fort échauffé sans qu'il parut embarrassé de l'exécution ny incertain de son coup.

Comme on le vit parler à moy sur l'échafaut, & moy luy répondre quelque chose, quelques-uns se sont figuré que le peu d'entretien que j'eus avec luy n'estoit que pour l'empescher de deshabiller le corps mort devant que de le jeter au feu; mais je n'en fus pas en la peine. Il prit le corps habillé comme il estoit pour le descendre en bas & le mettre sur le bucher avec la teste encore toute bandée.

J'aurois fouhaitté me pouvoir dans le moment tirer de la presse pour ne pas demeurer là quand on jetteroit le corps dans le feu; mais comme le bourreau me vit dans le dessein de descendre, il m'en empescha & me dit qu'il falloit attendre quelque tems jusqu'à ce que la foule du monde fut un peu éclaircie & que quand on pourroit la percer il me conduiroit luy-mesme & me mettroit en pays de feureté. Il descendit pour brusler le corps; je demeuray sur l'échafaut assez embarrassé, ne regardant point du costé du bucher, & je ne puis dire de quel costé il estoit: je puis seulement asseurer qu'il n'estoit point du costé de l'Hostel de Ville où je regarday toujours pour éviter la rencontre de ce spectacle qui m'auroit trop attendri, mon naturel estant fort opposé à cette veüe, & l'intérest que je prenois à la mémoire de cette malheureuse dame ne me permettant pas de la pouvoir soutenir. Et comme il me sembloit que je faisois sur cet échafaut une méchante figure, y estant seul debout, & ne sçachant à quoy m'y occuper, je descendis pour attendre en bas & estre moins en veüe. Mais je ne fus pas au pied de l'échafaut que je me vis accablé de gens qui se jettèrent sur moy & qui se pressoient pour s'approcher du bucher. Je fus trop heureux de pouvoir

remonter pour me sauver de toute la troupe qui pensoit m'étouffer.

Je fus encore quelque tems sur l'échafaut, prenant comme on peut croire peu de plaisir à y estre regardé & observé de mille personnes qui estoient aux fenestres de tous costez. Monsieur de Santeuil de Saint-Victor se trouva un moment auprès du pied de l'échafaut ayant assisté à l'exécution. Il m'appela comme j'estois tourné à l'Hostel de Ville & me fit retourner du costé de l'école d'où venoit sa voix ; il vouloit me faire descendre & se faisoit fort de me tirer de la presse. Le bourreau luy dit de se retirer & l'assura que, quand il seroit tems, il me mettroit luy-mesme en mon chemin, mais que le monde estoit encore trop grand pour cela. Je passay encore un demy quart d'heure sur l'échafaut & le bourreau trouvant la Greve assez éclaircie me vint prendre, me donna la main pour me faire descendre, & me la tint toujours jusqu'à ce qu'il m'eut mis hors de la Greve, Monsieur de Santeuil m'accompagnant, & Monsieur Jacques, secrétaire de Monsieur Amelot, se trouvant sur ma route. Je remerciai le bourreau ne voulant pas qu'il allast plus loing.





COMPLAINTES

SUR LE SUPPLICE

• DE LA MARQUISE DE BRINVILLIERS

Au xvii^e siècle, comme aujourd'hui, tout grand criminel a trouvé des rimeurs pour mettre en vers — et quels vers ! — sa biographie et le récit de son supplice. Il existe à notre connaissance, sur la mort de madame de Brinvilliers, deux complaintes, maintenant introuvables, que nous reproduisons ici textuellement. Nous n'avons pas cru pouvoir mieux terminer ce livre que par la reproduction de ces deux pièces qui, dans leur naïveté, semblent la voix du peuple venant approuver et sanctionner l'arrêt de la justice.





I

La déclaration des crimes de madame de Brinvilliers, faite par elle-même, étant prisonnière en la Conciergerie du palais, au grand étonnement de tous les assistants avec les dernières parolles qu'elle a prononcées sur l'échaffaut.

A vous, mon Dieu, je me confesse
Comme méchante péchereffe,
Et vous prie de tout mon cœur
De prendre en gré ma pénitence,
Et me pardonner mes offenses
Que je déteste avec douleur.

Je suis perverse créature,
J'ay abusé de la nature,
Plusieurs fois j'ay violé ma foy,
Je suis pleine d'ingratitude,
A mal faire j'ay fait étude
Contre vous, grand Dieu, & la loy.

Dedans ma plus tendre jeunesse
J'usois de ruses & de finesse,
Je m'adonnois du tout au mal;
Quoy qu'on prit peine à m'instruire
Je ne m'amusois rien qu'à rire,
A danser & aller au bal.

Bref j'ay commis beaucoup de crimes,
De quoy je faisois peu d'estime,
Et même par un grand effort
J'ay tant fait que mon très-cher père
J'ay réduit comme une mégère
Deffous l'étendart de la mort.

Un Godin & un La Chauffée
Sçavoient mes secrets & pensées
Comme complices de mes faits.
L'un faisoit le poison sans doute,
L'autre mettoit tout en déroute
Par les poisons les plus infects.

Godin introduit chez mes frères
La Chauffée par trop téméraire
Qui mes frères empoisonna ;
Le dernier mort sans nul doutance
Du poison donna connoissance.
La Chauffée on emprisonna.

On fit en grande diligence
Le procès sans nulle doutance
A La Chauffée trop criminel,
Qui déclara à la justice
Ses par trop détestables vices
Et son péché par trop cruel.

Godin sans doute il accuse,
Et point du tout il ne m'excuse :
Promptement il fut condamné
Par le Sénat & la justice
Qui pour le punir de son vice
Ont condamné qu'il fut roué

Ce fut dans la place de Grève
Qu'il fut rompu sans nulle trêve,
En présence des assistans ;
Et moy sçachant la nouvelle,
Bien vite je bandé mes voiles
Pour me sauver bien loin aux champs.

Pourtant dans la ville de Liège,
Ce carême on me prit au piège,
Et à Paris on m'amena
Jusque à la Conciergerie
Pour faire enquête de ma vie :
Qui beaucoup de monde étonna.

Il y a deffà quatre lunes
Qu'une prison trop importune
A renfermé mon chétif corps :
Plut à Dieu qu'une maladie
M'eust maintenant privé de vie
Et réduite au nombre des morts.

Je ne serois pas dans la crainte
De me voir mener sans nul feinte
A la mort très-honteusement,
Quoy que mon avocat fidèle
Témoigne envers moy un grand zèle,
Plaidant pour moy éloquamment.

Mais ma trop maudite cassette
Cause que dessus la sellette
On m'a mis assez rudement,
Et ce qui choque plus mon âme,
C'est qu'on m'a mis comme la femme
D'un berger ou d'un artisan.

Une fois j'y fus bien trois heures
C'est pour moy piteuse demeure,
Je voudrois estre en Portugal,
Ou dans quelque autre estrange terre,
Car mes péches me font la guerre
Et me cause un estrange mal.

Pourtant dans mes peines & souffrances
Il me faut piller patience;
Grand Dieu, ayez pitié de moy,
Je suis toute couverte de crimes,
Je suis la véritable abyme
De l'équité & de la loy.

Je perds beaucoup de personnages
Par mon poison & grand outrage
Plusieurs font desjà en prison
Qui pour moy souffrent grandes peines,
Dans les cachots, couverts de chesnes,
En très-grand tribulation.

De quantités je suis maudite :
On voudroit que je fus détruite,
Mon avocat tient toujours bon,
Et toujours il plaide ma cause :
Nonobstant tout cela je n'ose
Espérer sortir de prison.

De beaucoup je suis accusée,
Quantités me nomme rusée
D'avoir fait ma confession.
Ma confession est écrite,
Mon avocat dessus médite,
Cherchant mon absolution.

Peut-on abfondre une perfonne
Qui à tout vice s'abandonne
Et délaisfe fon Créateur,
Qui défait père, fœur & frère,
Et qui aux humains fait la guerre,
Les faifant mourir en langueur ?

Mon poifon, chofe véritable,
Se pouvoit donner à la table,
A la promenade & au lit,
Aux gands, bouquets & aux épingles,
Aux médecines & feringues :
Partout il faifoit fon délit.

Mais à ce coup faut que je meure ;
Me voici à ma dernière heure :
Je dis adieu à mes enfans,
A mes parens, à l'affiftance,
Je meurs dans les peines & fouffrance ;
Mon fépulchre fera ardans.

Adieu, adieu, belle noblefle,
Toutes mes rufes & finefles
Ne m'ont fervy aucunement :
Il faut paroître en perfonne,
Et d'un feul coup que l'on me donne,
On me renverfe au monument.





II

*L'innocence vengée par l'exécution exemplaire d'une
dame de parricide & fratricide qui a été condamnée
de faire amende honorable devant Notre Dame, & delà
conduite à la Grève pour y être décollée & ensuite
jetée au feu, pour avoir empoisonné son père, ses frères,
& quantité d'autres gens de condition.*

Il faut mourir, ma sentence est rendue,
Mais ce seul mot me rend toute espiègle,
Me faut mourir dessus un échafaut.
C'est pour punir mes trop cruels défauts,
Et aujourd'hui on abrège ma vie
Pour expier mes grandes perfidies.

On a jamais vu femme dans le monde
Ainsi que moy faire des crimes immondes;
J'ay irrité la terre & le ciel,
Et j'ay commis de grands péchés mortels,
Car j'ay tué par poison mon cher frère,
Lequel m'aimoit d'une amour singulière.

J'avois en main certain apothicaire
Que je payois d'une bonne manière,
J'avois aussi un fripon de laquais
Lequel faisoit à peu près mes souhaits,
Je leur donnois de l'argent grande somme,
Et eux passoient toujours pour honnête-hommes.

De ce poison le traître apotiquaire
Me fournissoit de beaucoup de manière :
Il en faisoit pour un an, pour fix mois,
Il m'en donnoit ainsi que je voulois
Que je faisois prendre comme une infame
A ceux de qui je voulois ravir l'âme.

Dieu tout puissant permit que ce perfide,
Lequel estoit devant luy homicide
Vint à mourir, & que ses héritiers
Parmi ses biens, richesses, & papiers,
Trouvèrent hélas la maudite cassette
Là où estoit le poison manifeste.

On reconnut ma grande perfidie,
Comment j'avois las ! abrégé la vie
A mon frère qui me cheroit tant,
Dont à présent j'ay le cœur mal content ;
Dans l'ame j'ay très-forte repentance :
Ma teste va servir de pénitence.

Mon laquais pris, en prison on le mene
Où on luy fit souffrir beaucoup de peines,
Il raconta toute ma trahison,
Comment j'usois de ce maudit poison ;
Pour ce sujet il fut mené en Grève,
Où il mourut en peines très-grièves.

Moy je m'en fuis en grande diligence
Abandonnant le royaume de France,
Je fus roder de pays en pays
Bien éloignée de parens & amis,
Pour me sauver je fus en Angleterre,
En Hollande & plusieurs autres terres.

Mais Dieu, lassé de mes crimes & offense
A suscité un officier de France
Qui me connut & viste me faisoit :
En sauve-garde soudain il me mit,
Et à Paris on m'amène bien vite ;
Pour m'amener j'avois fort bonne suite.

Mon procès fait, ce coup il faut paroître
Sur l'échaffaut, c'est pour couper ma tête,
Auparavant je fais déclaration
De mes forfaits & mauvaises actions,
Car j'ay commis des actions si noires
Qu'il n'y a point d'écrites dans l'histoire.

Comme j'ay dit, j'ay fait mourir mon frère
Par le poison d'une mort très-amère,
Je croyois bien faire mourir mon mary,
Mais le poison n'eut pas pouvoir sur luy :
Diligemment il usa de remède,
Et son remède à mon poison succede.

J'ay bien pis fait, mais je ne l'ose dire,
J'ay fait mourir mon père en grand martyr,
En luy donnant de ce maudit poison
L'ay fait pâtir longtems dans sa maison
Et à la fin il est mort comme étique,
Par ma fraude & ma noire pratique.

Je demande pardon à mon cher père,
Pareillement aussi à mon cher frère,
Je demande pardon à mes parens,
Je demande pardon à mes enfans,
Je demande pardon à l'assistance,
Je meurs, je meurs avec grand repentance.

Mou cher mary, pardon je vous demande
D'avoir commis une faute si grande;
Je croyois bien vous tuer par poison
Bien préparé par ma grand trahison,
Mais Dieu très-bon vous conserve la vie :
La mienne va ce coup être finie.

Ce n'est pas tout que de perdre la vie,
Mes entrailles s'en vont être roties,
Et dans ce lieu on va brüler mon corps.
Encore qu'il soit déjà au rang des morts.
Contemplan-moy, très-illustre noblesse :
Ma jeunesse me rendit en faiblesse.

FIN.



IMPRIMÉ PAR A. QUANTIN

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS





BIBLIOTHEQUE D'UN CURIE

Voici les livres qui composent la bibliothèque
de M. CURIE, à Paris.

Les Sciences et l'Industrie de l'Europe, avec notes, par
M. CURIE, à Paris.

Les Sciences et l'Industrie de l'Europe, avec notes, par
M. CURIE, à Paris.

Les Sciences et l'Industrie de l'Europe, avec notes, par
M. CURIE, à Paris.

Les Sciences et l'Industrie de l'Europe, avec notes, par
M. CURIE, à Paris.

Les Sciences et l'Industrie de l'Europe, avec notes, par
M. CURIE, à Paris.

Les Sciences et l'Industrie de l'Europe, avec notes, par
M. CURIE, à Paris.

Les Sciences et l'Industrie de l'Europe, avec notes, par
M. CURIE, à Paris.

Les Sciences et l'Industrie de l'Europe, avec notes, par
M. CURIE, à Paris.

Les Sciences et l'Industrie de l'Europe, avec notes, par
M. CURIE, à Paris.

Les Sciences et l'Industrie de l'Europe, avec notes, par
M. CURIE, à Paris.

Les Sciences et l'Industrie de l'Europe, avec notes, par
M. CURIE, à Paris.

Les Sciences et l'Industrie de l'Europe, avec notes, par
M. CURIE, à Paris.



[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

